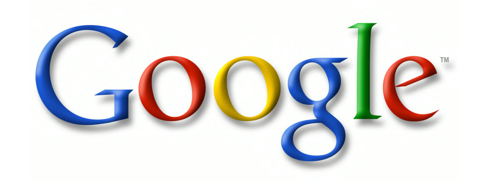

Google


HARVARD CLUB LIBRARY
HARVARD · CLUB · OF · NEW · YORK · CITY
1636
HARV. COLL.
VE RI TAS
1865
EX-DONO
J. J. HIGGINSON '57

NTHE

(La Grange

Lucretius

rerum

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE LUCRÈCE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LUCRÈCE

AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE

DE

LAGRANGE

REVUE AVEC LE PLUS GRAND SOIN

PAR

M. BLANCHET

Docteur ès lettres, Professeur de rhétorique au Lycée de Strasbourg

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1865

ÉTUDE

SUR LUCRÈCE

Les documents que l'antiquité nous a transmis sur Lucrèce sont trop peu nombreux, trop vagues, et quelquefois trop suspects pour que l'on puisse maintenant refaire la biographie de ce grand poëte. Nous savons seulement qu'il naquit quatre-vingt-quinze ans avant Jésus-Christ, dans une des familles les plus anciennes et les plus illustres de Rome (si toutefois il descendait réellement, comme son nom l'indique et comme on le suppose, de ce Spurius Lucrétius qui fut l'un des fondateurs de la république); que sa vie s'écoula loin des affaires, bien que sa naissance lui eût permis d'aspirer aux plus hautes dignités; qu'il assista, confondu dans les rangs des chevaliers, aux convulsions dans lesquelles agonisait la liberté romaine; enfin qu'il mourut jeune (environ cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ) et d'une façon tragique. Les révélations que de hardis bio-

graphes ont cru pouvoir nous faire après seize cents ans sur sa vie privée, sur sa personne, son caractère, sur son prétendu voyage en Grèce, et même sur ses relations avec Cicéron, n'ont pour fondement que des témoignages douteux ou de simples conjectures.

Mais ce qui est hors de toute contestation, et ce qu'il est bon de noter, c'est l'importance littéraire de cette époque, dont on n'aurait, il faut en convenir, qu'une idée assez inexacte si on la jugeait d'après le poëme extraordinaire de Lucrèce. Assurément ce poëme étincelle de beautés du premier ordre, et nous tâcherons de les mettre en pleine lumière; mais il porte un cachet d'archaïsme qui pourrait faire illusion sur sa date. Quel lecteur, en effet, n'a pas été dès l'abord ou choqué, ou au contraire attiré, mais certainement surpris par cette rudesse de forme, cette versification abrupte, ces constructions incorrectes, par ces tâtonnements visibles d'une puissante imagination qui cherche, parfois sans la trouver, l'expression précise et la formule scientifique? En voyant tant d'inexpérience apparente unie à tant de force réelle dans une œuvre magnifique, on se sent tenté d'en placer l'auteur parmi ces génies exceptionnels qui, nés au sein de la barbarie, s'en dégagent et la dominent par la sublimité de leurs conceptions, sans pouvoir cependant se débarrasser complétement de la rouille héréditaire. Telle est, du moins à ce qu'il nous semble, l'impression dont il est difficile de se défendre à une première lecture de Lucrèce, et il importe de la prévenir en rappelant un fait d'ailleurs bien connu : la barbarie, au temps de Lucrèce, pouvait bien être encore dans les mœurs (l'histoire des proscriptions est là pour l'attester), mais les intelligences, dans l'aristocratie, étaient généralement cultivées; ce que l'on eût pu reprocher alors aux Romains des classes élevées, c'était moins la grossièreté que l'excès de raffine-

ment. Ne l'oublions pas : au milieu des effroyables calamités que l'ambition et la rapacité des Romains déchaînaient sur le monde, malgré les guerres civiles qui moissonnaient alternativement l'élite de tous les partis, le mouvement imprimé aux esprits un siècle auparavant par la conquête de la Grèce et l'étude de ses chefs-d'œuvre ne s'était pas ralenti. Bien plus, on peut douter que les vingt ou trente dernières années de la république, cette ère de désordres, de crimes et de désastres, aient cependant été moins fécondes pour les lettres que le demi-siècle pacifique auquel Auguste eut l'honneur, peu mérité peut-être, de donner son nom. Ne parlons pas même de Cicéron, dont la gloire remplit, mais dépasse d'une vingtaine d'années, cette courte période; à côté de lui se pressaient à la tribune vingt orateurs, ses maîtres, ses amis, ses émules, les Hortensius, les Crassus, les Cotta, les Sulpicius, les Cœlius; l'histoire véritable allait naître sous la plume de Salluste; César se délassait de la guerre en traitant des questions de grammaire et décochait de spirituelles épigrammes contre ses adversaires; la poésie cherchait des voies nouvelles, et créait pour les Romains, quoique d'après des modèles grecs, avec Varron d'Atax la satire morale, avec Catulle le genre lyrique. En même temps augmentait le nombre de ces hommes que les orages de la politique jetaient, dégoûtés de tant de misères et de crimes, dans les voluptueuses retraites où ils cultivaient en paix, comme Atticus, la philosophie, les lettres, la poésie, les beaux-arts; et ainsi se formait, au milieu des tourmentes où la vieille société allait s'engloutir, une autre société, assez indifférente, il faut l'avouer, aux périls de l'État, mais ouverte aux nobles distractions de l'esprit, toute prête à se laisser séduire par les brillantes théories qui venaient de la Grèce ou charmer par les beaux vers que la muse latine commençait à bégayer.

Tels étaient les contemporains de Lucrèce ; tel était en particulier ce Memmius, auquel il dédia son livre. Bon orateur, c'est Cicéron qui nous le dit, poëte agréable, homme de goût, il fuyait le travail, et recherchait avant tout dans l'étude une occupation sans fatigue. Il faisait en sorte, comme beaucoup de nobles Romains de ce temps, d'attirer et de garder auprès de lui, dans sa maison, des hommes de lettres, dans la conversation desquels il oubliait les soucis de la politique et les ennuis du gouvernement : car Memmius avait recherché et obtenu les honneurs. Néanmoins il ne put jamais s'élever au delà de la préture. Envoyé comme gouverneur en Bithynie, il emmena avec lui le poëte Catulle, le grammairien Curtius Nicétas, et, dit-on, Lucrèce lui-même, avec lequel, selon une autre tradition tout aussi incertaine que la première, il s'était lié pendant sa jeunesse à Athènes. De retour à Rome, il affronta le forum, fut accusé par César, accusa à son tour de concussion Gabinius, puis Rabirius Posthumus, que défendait Cicéron, et se rendit redoutable par sa parole mordante. Enfin, s'étant présenté au consulat, il échoua, et fut accusé de brigue et condamné. Il se retira en Grèce, où il mourut quelques années plus tard. Mais ces derniers événements sont postérieurs à la date présumée de la mort de Lucrèce ; lorsque celui-ci dédia son poëme au noble personnage qu'il devait immortaliser, Memmius se trouvait engagé dans la mêlée des partis : c'est du moins ce qui semble résulter de ces vers qui terminent l'invocation : « Dans les troubles de « ma patrie, m'est-il permis de chanter, et l'illustre Mem- « mius manquera-t-il à la défense de l'État pour prêter l'o- « reille à mes sons? » Selon une interprétation vraisemblable, ces vers contiennent une allusion aux fureurs de Clodius et se rapportent à l'année 58 ou 57 avant Jésus-Christ : indication précieuse, qui fixe approximativement

à cette époque la date de la composition du poëme. Quant à l'occasion qui y donna naissance, Lucrèce nous l'a fait connaître : il déclare en termes exprès, et à plusieurs reprises, qu'il a entrepris ce long travail pour convertir son illustre ami aux doctrines de la philosophie épicurienne, dont il était admirateur enthousiaste.

Mais comment l'était-il devenu? Par où cette molle doctrine de l'épicurisme, qui même chez le maître aboutissait forcément à la glorification de la matière et à la négation de toute morale, put-elle trouver accès et faveur auprès d'un esprit de la trempe de Lucrèce? Dirons-nous qu'il se laissa prendre à la licence raisonnée que la théorie de la volupté, dénaturée d'ailleurs par l'interprétation la plus grossière, semblait accorder à ses sectateurs? On sait qu'en effet la plupart des Romains qui allèrent grossir le troupeau d'Épicure ne demandaient guère à cette commode philosophie que la justification de la volupté : étranges disciples, que le maître eût certainement désavoués, quoiqu'ils se montrassent peut-être plus conséquents et plus résolus que lui dans l'application de ses principes ; mais il nous répugne d'admettre que le mâle et sévère génie de Lucrèce ait pu être attiré par de si grossiers appâts. D'ordinaire les voluptueux n'écrivent pas des livres pour se prouver à eux-mêmes qu'ils ont raison de suivre la pente naturelle. Lucrèce trouvait dans l'épicurisme d'autres attraits, et des raisons plus sérieuses l'entraînèrent. Nous les trouvons résumées, ces raisons, dans un travail de M. Martha, l'une des plus remarquables études qui aient été publiées sur Lucrèce[1] : « Dans cette doctrine, telle qu'on l'enseignait « et qu'on la pratiquait alors, il n'y avait rien qui pût « choquer un esprit délicat. L'école était respectée, le sou-

[1] *De l'Inspiration poétique chez Lucrèce.* (*Revue contemporaine.*)

« venir de son fondateur toujours présent et honoré; les « successeurs d'Épicure conservaient la parole du maître « avec une fidélité religieuse, les disciples étaient unis, et, « au milieu de toutes les querelles qui, en Grèce, divisaient « les écoles rivales, donnaient l'exemple de la plus parfaite « concorde. Le système ne manquait ni de grandeur ni de « prestige. Cette morale, qui, alors, n'était pas encore dé- « générée, et qui apprenait à se vaincre soi-même, à se re- « trancher les désirs frivoles, à combattre les terreurs de « la superstition, semblait fortifier le courage et pouvait « même tenter les âmes généreuses par l'attrait d'une cer- « taine austérité. Enfin la physique, qui livrait le monde au « hasard et aux lois naturelles de la matière, qui reléguait « les dieux loin de l'univers, et, sans nier absolument leur « existence, niait du moins leur présence et leur interven- « tion dans les affaires humaines, cette physique, à la fois « simple et triste, devait convenir à un Romain que les « malheurs de sa patrie avaient déjà préparé à l'impiété, « qui avait vu, pendant les guerres civiles, la religion au « service de tous les partis et de tous les crimes, les pré- « sages les plus certains ne point empêcher le triomphe du « plus fort, et les dieux, impuissants ou imbéciles, contem- « pler sans colère, du haut de leur Capitole, le massacre « des plus honnêtes gens. »

Oui, ce sont bien là les puissantes raisons, raisons de sentiment, raisons de fait, pour ainsi dire, qui, fortifiant l'épicurisme, donnèrent à ce système, si pauvre de logique, l'avantage décisif de l'opportunité. Né en Grèce du développement normal et nécessaire de la pensée humaine, l'épicurisme se présenta aux Romains comme une doctrine de circonstance, parce qu'il répondait à une disposition qui, sans être générale ni même commune chez eux (elle ne le fut jamais), devenait cependant tous les jours moins rare

depuis que leur activité commençait à se détourner des affaires vers la spéculation : ils sentaient le besoin, éprouvaient le désir d'étudier, de connaître la nature. Or, expliquer la nature, tant morale que physique, l'expliquer d'une manière complète et satisfaisante, telle était précisément la prétention de l'épicurisme : prétention, si l'on veut, chimérique, mal fondée, ridicule même; mais qu'importait pour le succès? Il suffisait qu'elle fît illusion pour paraître légitime, et qu'elle parût légitime pour être acceptée d'enthousiasme; et c'est ce qui arriva. D'ailleurs, à tout prendre, l'épicurisme, considéré comme point de départ d'une investigation scientifique de l'univers, valait autant et mieux pour les Romains que les autres systèmes philosophiques de la Grèce, qui tous, gênés par l'insuffisance de leurs méthodes, négligeaient d'observer la nature ou ne la voyaient qu'à travers le prisme de leur métaphysique *a priori*, tandis que l'épicurisme, faisant un dogme de l'infaillibilité des sens, n'avait qu'à en appeler à leur témoignage pour redresser ses propres erreurs. Par là, quelque ruineux que fussent d'ailleurs les fondements de sa morale et de sa métaphysique, l'épicurisme était peut-être, pour cette partie de la philosophie qui touche les principes des sciences naturelles, la plus perfectible de toutes les doctrines de l'antiquité, et de plus il armait ses disciples de ce levier tout-puissant qui, entre les mains des modernes, a soulevé le monde, l'expérience! Lucrèce eut-il le sentiment de cette supériorité partielle d'une doctrine si inférieure pour tout le reste? Il est permis d'en douter, d'autant plus que son enthousiasme pour Épicure s'exprime par des hyperboles qui ne semblent susceptibles d'aucune restriction; mais, s'il est vrai qu'il eût pu, comme philosophe, comme penseur, choisir un guide plus sûr, on peut dire que, comme interprète de la nature, son instinct ne l'a pas trompé.

Et c'était l'essentiel. L'œuvre de Lucrèce était avant tout et principalement, dans l'esprit de son auteur, une œuvre scientifique : la poésie n'en est que l'ornement utile, mais accessoire, et lui-même a pris soin de nous en prévenir dans une comparaison fameuse : « Comme ces médecins habiles, « qui, pour engager les jeunes enfants à boire l'absinthe « amère, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin « que leurs lèvres, séduites par cette douceur trompeuse, « avalent sans défiance le noir breuvage, innocent artifice « qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé : « ainsi, le sujet que je traite étant trop sérieux pour ceux « qui n'y ont pas réfléchi et rebutant pour le commun des « des hommes, j'ai emprunté le langage des Muses, j'ai « corrigé l'amertume de la philosophie avec le miel de la « poésie [1]. » Ce poëme est en réalité un traité de physique, fait dans toutes les règles, avec exposition de méthode, déclaration de principes, argumentation, réfutation de doctrines adverses, divisions nettement tracées, paragraphes distincts et renvoi de l'un à l'autre, emploi de termes techniques. La forme en est rigoureusement didactique : rien n'interrompt le tissu serré du raisonnement, qu'anime et que colore pourtant la plus vive, la plus forte imagination; aucun de ces épisodes que recherchent d'ordinaire les poëtes didactiques pour tempérer l'aridité du sujet, sauf à les y rattacher comme ils pourront. Les morceaux les plus brillants, tels que la description de la peste ou de l'origine des arts chez les hommes, ne sont pas des hors-d'œuvre : ils font partie de l'exposition, développements nécessaires de la pensée de l'auteur, qui resterait incomplète ou obscure si on les retranchait; on ne peut rien retrancher au poëme de Lucrèce, parce que tout y est

[1] I, 934.

subordonné au but. Ce but est le plus beau que puisse se proposer un philosophe : constituer la science sur la base inébranlable de la certitude, et mettre une fois pour toutes la raison humaine en possession de la vérité ; entreprise immense que Lucrèce, dans sa confiance naïve, espère bien mener seul à bonne fin ; il lui suffira du secours de son maître Épicure, qu'il divinise par métaphore, et auquel il adresse, au commencement de chaque livre, une magnifique invocation. Avec une franchise qui l'honore, il reconnaît qu'il n'a aucun titre à l'originalité ; doctrine, méthode, arguments, recueils de faits, il a trouvé tout dans les livres de l'école épicurienne, et, n'eussions-nous pas son aveu, l'on rencontre souvent dans son poëme des détails qui supposent une finesse d'analyse, une profondeur d'observation dont les Romains furent toujours incapables : l'empreinte du génie grec est là !

Mais voici le génie romain : il se manifeste par le caractère pratique qu'il va donner à la spéculation. Autant que nous pouvons en juger d'après les fragments d'Épicure et de ses disciples, ses doctrines ne se produisent guère en Grèce que sous une forme abstraite qui devait en écarter le public ; l'usage de l'enseignement à deux degrés, qui s'était perpétué sans doute dans l'école épicurienne comme dans les autres, maintenait toujours l'antique séparation établie par les premiers philosophes entre les initiés et les profanes. Le Romain ne comprend pas ces distinctions. Il commence par rejeter les subtilités qui répugnent à son intelligence, moins vive que celle des Grecs ; il simplifie les systèmes, et souvent les dénature ; il transforme les idées qu'il adopte, et en fait autant de questions d'ordre social. Ainsi va procéder Lucrèce. La doctrine une fois vérifiée, admise, il ne la garde pas pour lui ; il prétend y convertir non-seulement son ami Memmius, mais l'univers entier,

s'il le peut. C'est pour les Grecs que la philosophie a élevé ces temples sereins d'où le sage voit d'un œil indifférent ses semblables s'agiter dans les misères de la vie. Lucrèce les connaît aussi, mais il n'y a pas établi son séjour; il en sort; comme un hiérophante qui s'avancerait sur le sacré parvis pour révéler aux peuples les mystères du sanctuaire. Bien plus, il s'attend à la contradiction, et il y est préparé. Loin de s'en effrayer, il y puise une vigueur nouvelle : la spéculation scientifique est pour lui presque un combat. Pour assurer le triomphe de la vérité et dissiper les préjugés qui le retardent, il ne redoute ni les ennuis de la discussion, ni les périls de la témérité philosophique.

Mais d'où viennent ces préjugés? Comment l'erreur a-t-elle pu les former, les répandre dans l'univers, les soutenir, et les rendre si respectables, qu'il a fallu à Épicure du courage pour les regarder en face, et toute la force de son génie pour en démontrer le néant? Quelle est en un mot cette puissance ennemie de la raison et du genre humain? Lucrèce la nomme sans détour et dès les premiers vers : c'est la religion. La religion, disons-nous, et non pas, comme on traduit quelquefois, la superstition ou le fanatisme. Lucrèce s'exprime avec une clarté qui ne laisse aucune ombre sur sa pensée. Sans doute ce sont les excès de la superstition, les folies sanglantes du fanatisme qui ont excité son indignation; mais c'est la religion qu'il attaque, la religion qu'il prétend renverser. Il ne s'en faut pas étonner. Le paganisme, à l'époque où Lucrèce le prit à partie, n'offrait plus qu'un pêle-mêle de fables issues des origines les plus diverses, incohérentes, contradictoires, obscurcies par les traditions mêmes auxquelles on devait leur conservation, modifiées, expliquées, embellies, torturées de mille manières par les poëtes, les philosophes, les prêtres, le vulgaire, et n'ayant plus ni sens religieux, ni

application politique, ni utilité morale. C'est ce qu'avaient senti, longtemps avant Lucrèce et chez les Grecs tout les premiers, des hommes à vues supérieures, les Socrate, les Euripide, les Evhémère, et bien d'autres. Ces objections acquéraient plus de force encore à Rome, où la mythologie, importation étrangère, n'était soutenue ni par les souvenirs historiques, ni par les arts, ni par une littérature nationale, ni par ces mille convenances qui en faisaient pour les Grecs une des premières et plus essentielles conditions de la vie publique et privée. Aussi quoi d'étonnant qu'un esprit avide de vérité, écartant la trame légère de ces élégantes fictions pour y chercher une explication rationnelle des choses, une règle de conduite, des principes en un mot, et n'y trouvant qu'un tissu d'absurdités, ait poussé ce fameux cri de victoire : « La religion à son tour est foulée aux « pieds, et sa défaite nous place dans le ciel [1]? »

Il est vrai que la chute du paganisme entraînait celle du dogme de l'immortalité de l'âme, et l'on peut regretter, nous le concevons, que cette sublime et féconde croyance n'ait trouvé ni grâce devant Lucrèce, ni place dans le nouveau système qu'il édifiait. Pourtant qu'était-ce au fond que l'immortalité païenne? Et d'abord où la prendrons-nous? Dans les écoles des philosophes, ou dans les temples? Les philosophes n'enseignaient à cet égard rien de précis ni de satisfaisant; Platon n'avait que de vagues espérances; les stoïciens n'admettaient guère qu'une prolongation d'existence, une vie sidérale dans laquelle l'âme finissait par se perdre; d'autres niaient ou ne se prononçaient pas. Partout des doutes, des hésitations, et une espèce d'accord pour n'attacher à cette grave question qu'une importance secondaire. La religion était plus affirmative, et faisait un dogme

[1] Lucrèce, I, 79.

de la croyance à l'immortalité; mais elle l'entourait de tant de fables, l'exprimait par des images si grossières, que ce dogme salutaire, dégradé, rapetissé, cessait d'être ce que doit être tout dogme, la consécration de toutes les autres vérités, l'explication de toutes les énigmes de la vie, le couronnement de la doctrine religieuse. Quant à l'athéisme de Lucrèce, il nous semble trop bien établi pour qu'il soit possible de le contester. D'ailleurs, à quoi bon défendre Lucrèce contre une accusation dont il se ferait gloire, loin de la repousser? Ce n'est pas lui qui a dit que « les Dieux sont les fils de la crainte; »

Primus in orbe Deos fecit timor;

Ce vers fameux, qu'on lui impute à tort, est de Pétrone : mais il se trouve être le résumé de toute la doctrine de Lucrèce sur la Divinité. Assurément ce n'est pas croire aux dieux que de les reléguer dans ces régions solitaires d'où la vie et le mouvement sont bannis, que d'en faire des êtres passifs, immobiles, absorbés dans la stérile contemplation de leur éternelle félicité, sans rapports avec le monde et les hommes, vrais décors de théâtre, dont la présence dans le système de Lucrèce ne s'explique que par un reste de déférence involontaire pour les vieux préjugés. Ou l'athéisme est une chimère, comme on l'a souvent prétendu, ou Lucrèce doit prendre rang parmi les athées les plus décidés. On peut plaindre son erreur, mais nous ne voyons pas à quel titre on la condamnerait. Lucrèce, en esprit résolu, tirait logiquement de ses principes toutes les conséquences qui en découlaient. Celui qui venait de chasser de leur Olympe les dieux mythologiques pouvait-il, par une hypocrisie ridicule, s'incliner devant leurs statues? Ou bien lui reprochera-t-on de ne pas avoir connu le vrai Dieu? Platon, il est vrai, en avait eu le sublime pressentiment;

mais Platon est à l'antipode d'Épicure, et ce n'est pas à Lucrèce que serait jamais venue l'idée de concilier ces deux extrêmes. Il reste à se demander pourquoi Lucrèce ne s'est pas fait platonicien : nous avons dit pourquoi il s'était donné à Épicure.

Quoi qu'il en soit, Lucrèce croit pouvoir se passer de la Divinité. Nous allons voir par quoi il la remplace. Nous n'entreprendrons pourtant ni l'exposition ni la réfutation de sa doctrine : l'une et l'autre ont été faites maintes fois. Tâchons seulement de suivre le développement de l'idée mère du système.

La religion est vaincue : ce fantôme altier, « qui, du mi« lieu des nues, montrait sa tête épouvantable, et dont l'œil « effrayant menaçait d'en haut les mortels[1], » s'est évanoui devant les clartés que leur apporta Épicure. Les récits frivoles par lesquels la mythologie prétendait rendre compte de l'existence des choses ont été renvoyés aux poëtes. Il s'agit maintenant de remplacer toutes ces fausses hypothèses par de solides démonstrations, et d'expliquer l'origine du monde d'après les seules lumières de la raison et de la science.

Lucrèce en cherche d'abord les matériaux, et il les trouve dans les atomes. On a tout dit sur cette invention de Démocrite, que perfectionna Leucippe, et dont Épicure fit la base de sa physique. Les atomes ont été attaqués au point de vue philosophique par Fénelon, par l'abbé de Polignac, par d'autres encore, et en définitive les atomes sont restés dans la science, non pas comme une vérité démontrée, mais comme une hypothèse commode et nécessaire pour expliquer les propriétés et les mouvements de la matière. Ils l'ont emporté sur une autre hypothèse, mise en

[1] I, 64.

avant par les mathématiciens et soutenue par Pascal, on sait avec quelle force, celle de la divisibilité à l'infini, hypothèse qui dissipe, qui éparpille la matière jusqu'à l'anéantir, qui la dérobe à l'analyse. Le grand avantage du système de Démocrite et d'Épicure est d'arrêter ce morcellement idéal, et de fournir, sinon aux opérations du physicien, qui ne tient compte que des faits, du moins au calcul et à la théorie une base appréciable, solide, la molécule organique. Quant à la nature essentielle de l'atome pris en lui-même, c'est une question à part, et Lucrèce ne l'a pas même posée. Mais il a su tirer un fort heureux parti de son hypothèse, qui, du reste, est à ses yeux une vérité fondamentale. D'abord elle lui sert de point d'appui pour combattre les théories différentes qui avaient cours dans d'autres écoles : celle des quatre éléments, dont Empédocle était l'auteur [1], et les bizarres et obscures homœomæries d'Anaxagore [2]; contre ces deux systèmes, son argumentation est pressante, lumineuse, et ne comporte pas de réplique. On peut considérer comme un développement et une conséquence de la théorie atomique le fameux axiome : « Rien ne vient de rien, rien ne retourne dans le « néant, » qui équivaut à dire que, la matière étant donnée (c'est ce qu'il faut toujours sous-entendre), elle suffit à expliquer tous les phénomènes sans une nouvelle intervention de la force créatrice; proposition que l'auteur éclaircit et démontre par une brillante application : dans un morceau plein de verve, il fait sortir des diverses combinaisons des atomes la vie et la mort, compose, décompose les corps par leur moyen, et ramène toutes les vicissitudes de la nature à leurs incessantes transformations [3].

[1] I, 718.
[2] I, 831.
[3] I, 161.

Toute cette partie du système de Lucrèce est claire, solide, et a passé dans la physique moderne.

Les atomes lui ont donné la matière ; mais d'où vient le mouvement, sans lequel la matière resterait plongée dans une éternelle inertie? De la force, sans doute ; mais qu'est-ce que cette force? D'où vient-elle, et comment agit-elle dans le monde? Lucrèce admet la force comme il a fait la matière, sans la démontrer ; et il la suppose inhérente aux atomes. Il les anime d'un mouvement propre, quand il les fait dériver de la ligne droite en vertu de cette fameuse déclinaison (*clinamen*) qu'il n'explique pas, et qui produit toutes les combinaisons du monde physique.

Remarquons que c'est là l'origine de l'athéisme de Lucrèce. Il a tranché d'autorité une grave question, peut-être sans apercevoir les difficultés qu'elle soulevait; mais elles se représentent à lui sous une autre forme. En identifiant la force et la matière (car ce serait trop peu de dire qu'il les unit, puisqu'il ne les conçoit même pas séparées), il a confondu deux choses distinctes, ou du moins il n'a pas vu que la force agissante par elle-même (ce sont ses atomes) suppose une intelligence. Il nie l'intelligence, il la nie implicitement, lorsqu'il fait dépendre le monde du concours fortuit des atomes, c'est-à-dire du hasard. Et il ne pouvait faire autrement, à moins de donner l'intelligence à chacun de ses atomes; ils ont déjà le mouvement propre : que leur manque-t-il pour être autant de dieux? Lucrèce pouvait échapper encore à une conséquence aussi absurde, en mettant au-dessus des atomes et du monde, et de tout, l'intelligence douée de force, la cause première, qui eût alors imprimé aux atomes leur direction et expliqué l'univers par l'action des causes secondes. Mais ici se montrent à la fois et la rigueur avec laquelle Lucrèce suivait les conséquences de ses principes une fois admis, et

l'insuffisance de sa méthode. Il a voulu refaire le monde avec les seules données de l'expérience; mais l'expérience ne fournit que des faits, et il est impossible de remonter, avec les faits seuls, jusqu'à la loi, encore moins jusqu'à l'intelligence suprême dans laquelle se trouve la raison de toutes les lois. On n'y arrive que par le raisonnement ou la foi. « Physique, » disait Newton, « garde-toi de la métaphysique; » conseil fort sage, mais qui a besoin d'être complété. « Physique, » ajouterons-nous, « n'empiète pas sur le domaine de la métaphysique : tu t'y perdrais. » Le physicien admet la force et la matière au même titre que le mathématicien admet les nombres, les lignes et les corps, sans se demander d'où viennent ni ces idées, ni leurs objets. Et même ces sciences ne doivent pas, ne peuvent pas aller plus loin; leurs méthodes, infaillibles dans la sphère de leurs opérations, s'égarent infailliblement quand elles en sortent. A la rigueur même, ces sciences pourraient considérer comme n'existant pas ou comme de simples hypothèses tous les objets qui échappent à leurs démonstrations : hypothèses donc les idées, hypothèse la morale, hypothèse l'histoire, hypothèse la métaphysique, enfin hypothèse Dieu lui-même selon le mot de Laplace, qui, du reste, se proclamait athée : « Dieu est une jolie hypothèse qui ex- « plique bien des choses ; » c'est-à-dire que Dieu est une force que la science ne peut atteindre, et qui explique toutes les forces sans lesquelles la science n'expliquerait rien; ou, si la science tente d'arriver par ses seules et insuffisantes ressources jusqu'à lui, elle retombe sur elle-même et se plonge par faiblesse dans l'athéisme, comme il est arrivé à Lucrèce. C'est que Lucrèce emprunte sa méthode aux sciences physiques, et qu'il l'applique à des problèmes d'un autre ordre : de là les nombreuses lacunes de son système. Physicien, il ne v[illegible] ivers que d'innombrables

agrégations de petites parcelles de matière assemblées au hasard : ses atomes suffisent à tout. Inébranlable dans sa foi scientifique, il contemple le monde et retrouve partout avec complaisance le hasard auquel sa théorie l'a livré[1]. Ce n'est pas à lui que les cieux raconteront la gloire de leur auteur ! Ce n'est pas lui qui démontrera la Providence divine par des preuves tirées de l'ordre physique des choses ! Lucrèce ne répétera pas ce grand mot que le vieil Anaxagore avait fait le premier balbutier à la philosophie : l'intelligence !

Mais l'intelligence ne se laisse pas impunément détrôner par le hasard. On a cru l'exiler : elle rentre bientôt de vive force dans la place ou s'y glisse par surprise ; elle reprend ses droits, et renverse d'un souffle les inconséquentes théories qui prétendaient se passer d'elle. « Quand même je ne « connaîtrais pas la nature des éléments, j'oserais affir« mer, à la simple vue du ciel et de la nature entière, qu'un « tout aussi défectueux n'est point l'ouvrage de la Divi« nité[2]. » Voilà ce que disait Lucrèce dans un de ses passages les plus triomphants ; mais écoutez cet aveu involontaire : « L'énergie de chaque cause ayant été déterminée, « et la première impulsion donnée à l'univers lors de la « formation du monde, toute la suite des phénomènes est « assujettie à cet ordre invariable[3]. » Quel est cet ordre, cet ordre invariable, qui a déterminé, dès la formation du monde, toute la suite des phénomènes ? D'où vient cette première impulsion qui n'a pas été créée par la Divinité, que l'auteur admet sans preuve, comme si une pareille découverte n'en avait pas besoin ; sans examen, comme si elle ne renversait pas ses plus chères hypothèses ? Peut-on

[1] II, 179 ; V, 197.
[2] V, 197.
[3] V, 667.

trouver une contradiction plus manifeste que celle qui ressort des deux passages que nous avons rapprochés? Lucrèce voulait expliquer certains faits bien dignes d'attirer son attention, car ils semblent absolument incompatibles avec la théorie du hasard : ce sont la persistance des espèces et la régularité des saisons. Cette fois, paraît-il, les atomes sont en défaut, malgré leurs déclinaisons obliques ou circulaires ; car, tout d'un coup, pour compléter leur œuvre, sort un *Deus ex machina* qu'on ne s'attendait pas à voir en pareille compagnie, la nature personnifiée. Simple métaphore, dira-t-on, ornement poétique; mais la métaphore prend assez de réalité pour exercer sa puissance; elle retient les atomes enchaînés plus longtemps peut-être qu'ils ne l'auraient voulu; elle établit des lois, règle dans une certaine mesure l'ordre de l'univers. De quel droit? Que diront les atomes? Que deviendra le hasard, cette divinité suprême du philosophe athée? Lucrèce s'est trahi par une pétition de principe instinctive. Il a senti confusément que cette transformation incessante et sans but à laquelle il condamnait l'univers devait pourtant avoir une cause ; et cette cause, il l'a entrevue quand il a prononcé les mots d'ordre établi, de forces naturelles, de loi : grands mots qu'il eût fallu éviter s'ils n'ont qu'un sens conventionnel et poétique, mais qui renversent tout l'édifice de Lucrèce, s'ils renferment implicitement l'idée de cause première et de providence.

L'un des mérites de la philosophie de Lucrèce, c'est que les différentes parties en sont bien liées les unes aux autres, ce qui permet de la juger d'après ses conséquences. De sa métaphysique découle très-logiquement une morale matérialiste, autant qu'on peut donner le nom de morale à une suite de conseils dictés par une vulgaire prudence, et dénués de tout caractère obligatoire. Aussi arriva-t-il

promptement à l'égoïsme pur et simple, dont il donne la formule pratique dans des vers célèbres[1] : « Il est doux de « contempler du rivage les flots soulevés par la tempête e « le péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir. » Il a beau ajouter immédiatement : « Non pas qu'on prenne plaisir à « l'infortune d'autrui, mais parce que la vue des maux « qu'on n'éprouve point est consolante. » Comment celui qui savoure d'autant mieux sa propre félicité qu'elle est assaisonnée par la vue poignante des angoisses de son semblable pourra-t-il connaître les devoirs qui naissent des rapports réciproques des hommes? Où trouvera-t-il encore ces nobles sentiments qui en rendent l'observation non-seulement facile, mais douce, mais délicieuse? Où seront la sympathie, la tendresse, la pitié, l'affection? Aussi, voyez ce qu'est la société pour Lucrèce : une association formée en partie par la nécessité, en partie par la force, et consacrée par un contrat. Et le droit? Une convention. La justice n'existe pas pour lui, quoiqu'il en prononce le nom. La piété consiste à n'avoir pas peur des dieux. L'amour... mais ce n'est pas l'amour, c'est la Vénus physique dont Lucrèce nous trace avec une vérité cynique l'affreuse image.

Sa méthode l'a mieux servi, comme il était naturel, dans la partie scientifique de son œuvre, où l'expérience et l'observation devaient en effet seulement se faire écouter. Certes, la science moderne trouverait peu de chose à prendre dans cette physique hardie qui prétend reconstruire le monde de toutes pièces avec une hypothèse ; mais il est intéressant de rencontrer, dans cette quantité d'assertions erronées et d'analyses fautives, un certain nombre d'idées justes et de singuliers pressentiments des découvertes fu-

[1] II, 1.

tures. Ainsi Lucrèce démontre le vide par une expérience fort ingénieuse[1]; il sait que l'air est un corps[2], que le son va plus vite que la lumière[3]; il a entrevu quelque chose du mécanisme compliqué au moyen duquel les molécules organiques circulent dans les plantes et dans les corps des animaux. Quelques-unes de ses hypothèses les plus contestables ont fait une brillante fortune, comme celle des générations spontanées, qui compte encore quelques défenseurs, et qui a soulevé au dernier siècle de fécondes discussions.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique dans ce poëme, c'est le sentiment de l'infini dont il est pénétré : Lucrèce ne se sent à l'aise, ne trouve pour ainsi dire son point de vue que dans les vagues régions où s'évanouissent toutes les limites, où s'agitent les atomes et les hypothèses. Alors, selon ses propres expressions, « les murailles du « monde disparaissent, une pure lumière resplendit, » et cette terre sur laquelle tant d'êtres humains rêvent de gloire, gémissent dans la misère, croupissent dans l'ignorance, ou triomphent dans le crime, ne lui apparaît plus que dans un obscur lointain, méprisable théâtre de petites passions, perdue dans l'immensité et vouée à la destruction. Ces idées ne sont plus pour nous que des lieux communs mille fois exploités par la philosophie, la morale, la rhétorique : elles étaient neuves, elles étaient hardies pour les Romains, dont les imaginations prudentes n'aimaient point en général à courir les aventures hors des limites de leur monde. L'enthousiasme de Lucrèce n'a donc rien d'étonnant. La vue de tant de grands objets a de tout temps ravi en extase les esprits assez vigoureux pour s'é-

[1] I, 385.
[2] I, 207.
[3] VI, 164.

lever jusqu'à la contemplation de l'ensemble des choses. « Je parle de la nature! » s'écriaient ces anciens philosophes grecs dont Lucrèce n'a fait que suivre les traces, Xénophon, Parménide, Empédocle surtout, qu'il admirait en le combattant; et la nature les inspirait. Nous n'avons plus leurs poëmes, mais il est difficile de supposer qu'ils fussent composés avec la sécheresse didactique, quand nous voyons l'un d'eux, dans un morceau tout lyrique par le ton, s'élancer sur un char de feu, conduit par une déesse, à la découverte de la vérité. La science moderne elle-même, si sévère, si défiante à l'égard de l'imagination, se laisse pourtant parfois entraîner par elle bien loin de ses chiffres et de ses compas, et dans plus d'un passage d'Arago ou de Humboldt, interprètes exacts des méthodes les plus rigoureuses, elle parle naturellement le langage de la poésie. Et un poëte comme Lucrèce serait resté froid devant le spectacle sublime de l'univers!

Il y a lieu d'être surpris, il est vrai, de ce que cette chaleur d'enthousiasme ait pu résister au souffle glacial d'une philosophie à la fois négative et matérialiste, où ne trouvent place aucun des sentiments généreux qui font battre le cœur de l'homme, aucun des grands principes qui donnent un but pratique à la vie. « Eh bien, soit, dira-t-on, « nous acceptons les conclusions de Lucrèce; nous pre- « nons pour démontrées les propositions contestables qu'il « affirme avec tant de confiance. Il n'y aura donc plus dé- « sormais ni foi, ni amour, ni pitié, ni espérance, ni justice, « ni devoir, ni humanité; la Divinité n'est plus qu'une chi- « mère, l'âme qu'une agrégation d'atomes périssables qui « vont se dissoudre avec nos autres organes. De tout ce qui « a jusqu'à présent consolé, soutenu, encouragé, amélioré « le genre humain, rien ne subsiste que le souvenir de « vaines illusions, heureusement dissipées par la sagesse

« épicurienne. Ce sont là les sublimes découvertes que « Lucrèce nous annonce; et, au lieu de pleurer sur les « ruines qu'il a faites, il s'applaudit, et il entonne un chant « de triomphe! Quel aveuglement! Quelle démence! Une « belle toile représente le poëte disant adieu aux enchan- « tements de sa jeunesse : ce sont les Muses, ce sont les « Grâces, ce sont les doux plaisirs; une barque légère qui « se balance sur un lac bleu va les emporter bien loin, « tandis que le poëte, assis sur la rive, la tête penchée, la « main sur sa lyre, jette un dernier, un long, un triste « regard sur ses illusions, sur ses joies qui s'éloignent. Ce « poëte-là n'est pas Lucrèce! »

Non assurément : Lucrèce estimait sans doute que, l'illusion étant un mensonge, il fallait se féliciter d'en être débarrassé, et non se plaindre de l'avoir perdue; il croyait aussi la vérité plus poétique que l'erreur, et à l'appui de ce paradoxe il aurait pu présenter son poëme. En effet, la poésie, comme la religion, vit de foi : c'est la foi qui soutient les fables; quand la foi se retire d'elles, quand vient l'âge des interprétations symboliques, on peut dire qu'elles sont mortes ; il en subsiste encore une forme poétique, mais la poésie n'est plus en elles. Or, aux yeux de Lucrèce, ces vieilles croyances avaient depuis longtemps perdu toute autorité ; elles n'étaient rien que fables, mensonges, illusions : elles ne pouvaient donc l'inspirer. Mais il tenait la vérité : il s'en flattait du moins; il croit de la foi la plus ferme, la plus vive, aux atomes, au vide, au hasard des combinaisons moléculaires; que dis-je? il croit même au néant de toute espérance. Et pourquoi non? Avant sa conversion à la saine philosophie, il vivait abîmé dans un doute universel qui ne lui laissait aucun repos; il a connu la doctrine d'Épicure, et aussitôt la lumière s'est faite dans son esprit : quoi d'étonnant qu'il ait adoré le soleil? Lucrèce,

et cette remarque est importante, n'a pas passé d'un état de foi à la négation, mais d'un scepticisme fatigant à la certitude, et c'est pour cela qu'il ne regrette rien de ce qu'il laisse derrière lui. Que lui importent des opinions qu'il n'a jamais partagées, des espérances qu'il n'a jamais connues? Son système dépouille l'humanité de ce qu'elle a de plus précieux : mais son système lui donne, à lui, la clef de la science. Quand Galilée chassa la terre de la place d'honneur qu'elle occupait depuis tant de siècles pour la lancer dans la sphère d'attraction du soleil, son ancien serviteur, croit-on qu'il eut regret de briser une illusion si douce par une vérité si mortifiante pour notre pauvre globe? La possession de la vérité est la suprême jouissance, et l'enthousiasme de Lucrèce n'a plus besoin d'être expliqué.

Il s'explique; mais quel renversement d'idées, quelle perturbation morale ne fait-il pas supposer chez un peuple où des esprits d'une telle trempe n'ont d'autre refuge que ces désolantes doctrines! C'est là un signe du temps, un des plus graves. La société romaine est travaillée dès lors, on le voit à cet affligeant symptôme, du mal intérieur qui la conduira, par une lente décomposition, jusqu'à sa fin. Car Lucrèce a dit le secret de tout le monde, et ce secret sera répété par les nobles patriciens auxquels il l'a révélé, par cette populace grossière qui pratique avec fureur le code épicurien sans le connaître, par César en plein sénat; et, un siècle et demi plus tard, Tacite interrompra le récit des infamies impériales par une déclaration d'indifférence qui laisse aux doctrines épicuriennes toute leur force : « Ce fait « et d'autres semblables, » dit-il, « me portent à douter si « le destin gouverne invariablement les choses humaines, « ou si elles roulent au gré du hasard... Les uns tiennent que « les Dieux ne s'embarrassent ni de notre naissance, ni de

« notre mort, en un mot de rien de ce qui concerne les « hommes... Les autres admettent une destinée qui con- « court à tout, non par l'influence des planètes, mais en « vertu des principes et de l'enchaînement des causes na- « turelles[1]. » Entre Épicure et Zénon, Tacite ne décide pas ; Tacite, que nous sachions, n'était pas épicurien ; mais c'est là ce qui donne encore plus de signification à cette lugubre profession de foi : Lucrèce a fait école même chez ceux dont le caractère eût répugné le plus à ses doctrines.

Au reste, il semble que lui-même en ressentit douloureusement l'impuissance pratique. Il avait demandé à la philosophie épicurienne le calme de l'âme, et, si nous l'en croyons, il l'avait trouvé. Mais comment le croire? Étudiez de près ce qu'il dit de l'amour : est-ce sur ce ton qu'en parle un homme qui en serait complétement détaché? Avec quelle vivacité, avec quelle complaisance il en décrit les symptômes, et les faiblesses, et les dépits, et les rechutes, et les angoisses! Il feint de le fouler aux pieds, de l'avoir vaincu; mais c'est lui, c'est le philosophe qui est dans les fers. Une tradition assez vague, mais répandue dans l'antiquité, nous dit qu'il fut la victime de la passion qu'il affectait de mépriser. Sa maîtresse, suivant les uns, sa femme, suivant les autres, pour s'attacher un amant ou un mari volage, lui fit boire un philtre qui troubla sa raison; on ajoute que c'est dans les intervalles où il la retrouvait qu'il composa son poëme : assertion qui paraîtra très-hasardée si l'on songe, non pas à la richesse d'imagination, à l'éclat du style, à toutes ces qualités brillantes qui peuvent en effet, dans une certaine mesure, s'allier avec un égarement momentané, mais à la force d'esprit, à la puissance de logique avec laquelle le philosophe suit et développe ses idées. Enfin, ce

[1] *Annales*, VI, 22.

qui paraît plus certain que le reste, c'est que, dans un moment de fureur ou de découragement, il se donna la mort : triste fin par laquelle le prétendu sage démentait et son maître, et ses orgueilleuses théories, et sa chimérique sagesse.

Quelques critiques parmi les modernes ont émis l'opinion que nous n'avons qu'une partie du poëme de Lucrèce. Ils allèguent pour raison principale le caractère presque épisodique du morceau qui termine le sixième livre, le dernier de l'ouvrage tel que nous le possédons : c'est la description de la peste d'Athènes, dans laquelle il est en effet difficile de voir la conclusion que semble appeler un ouvrage du genre didactique :

Pendent opera interrupta.

Mais Lucrèce, génie plus puissant que correct, a-t-il été frappé, autant que ses critiques, de la nécessité de conclure en forme? D'autre part, nous ne trouvons dans les auteurs anciens aucune citation qui ne se rapporte aux livres que nous possédons, ce qui indiquerait au moins que les anciens n'en connaissaient pas plus que nous. Enfin l'exposition de la doctrine épicurienne est à peu près complète après le sixième livre, et l'on se demande ce que Lucrèce aurait pu y ajouter. Il est donc extrêmement probable, sinon certain, que nous n'avons rien à regretter de ce précieux poëme.

Il l'est beaucoup moins que l'auteur y ait mis la dernière main. Des lacunes, des répétitions fréquentes, des inégalités de style, voilà autant d'indices qui nous portent à croire que Lucrèce en effet a négligé, ou n'a pas eu le temps de revoir son poëme avant de le livrer au public, si toutefois ce fut lui qui prit ce soin. On dit qu'après sa mort son manuscrit tomba, par héritage ou autre-

ment, entre les mains de Cicéron, qui l'édita; mais, en premier lieu, comment un poëme composé à l'occasion de Memmius, dédié à Memmius, aurait-il été remis à un autre que Memmius? En outre, Cicéron, qui était lié avec Memmius, qui lui écrivait familièrement (nous avons trois des lettres qu'il lui adressa), n'aurait-il pas parlé d'un fait qui les intéressait l'un et l'autre, à titre d'hommes de lettres? Or il ne semble pas même avoir connu Lucrèce; car il ne prononce son nom qu'une fois, dans un passage dont le sens est douteux. Est-il probable que Cicéron, qui nous a laissé tant de renseignements si précieux sur les écrivains de son temps et des temps antérieurs, se fût borné à une simple mention d'une œuvre dont il se serait constitué l'éditeur et presque le patron?

Au reste, il ne paraît pas que Lucrèce ait été goûté par ses contemporains. Le sujet qu'il avait traité était-il trop abstrait pour être populaire? Les rudesses de sa versification, les bizarreries de son style, rebutèrent-elles des lecteurs devenus déjà difficiles? Quoi qu'il en soit, parmi ses contemporains, Cicéron ne lui accorde qu'un éloge banal, amoindri par une restriction. Pendant le siècle d'Auguste, Lucrèce fut enveloppé à plus d'un titre dans la réaction qui frappa les anciens écrivains latins. Le républicain qui avait flétri avec tant de force l'ambition, mère de la guerre civile, devait difficilement trouver grâce devant l'ambitieux à qui les proscriptions avaient valu un empire. Aussi le passe-t-on généralement sous silence. Dans sa jeunesse, il est vrai, Virgile avait avoué son admiration pour le puissant génie dont il n'osait suivre les traces : « Heureux qui peut connaître « les causes de tous les phénomènes, qui mit sous ses pieds « tous les sujets de crainte, et le destin inexorable, et le « frémissement de l'avare Achéron! » Virgile courtisan, Virgile, auteur de l'*Enéide*, prenait plus d'une perle dans

le trésor de Lucrèce, et ne le disait pas : Macrobe a fait l'inventaire de ses larcins. Quant à Horace, qui avait déclaré la guerre à Plaute, à Nævius, à Lucilius, à Ennius, à tous les anciens, il n'avait garde d'être plus juste à l'égard d'un moderne qui parlait leur langue : on doit lui savoir gré de n'avoir fait que l'oublier. Le seul écrivain du siècle d'Auguste qui ait rendu pleine justice à Lucrèce, c'est le poëte qui semblait le moins fait pour le comprendre, le doux, l'élégant Ovide; c'est pourtant lui qui a dit : « Les « vers du sublime Lucrèce périront le jour où l'univers sera « détruit. »

Au temps des Antonins, Lucrèce partage le bénéfice de la réhabilitation générale qui rendit un moment de vogue aux fondateurs de la littérature latine; et certes, de tous les vieux auteurs qu'on exhumait alors, nul ne méritait mieux que lui cette tardive réparation. Plus tard, les Pères de l'Église, tout en l'anathématisant à cause de son athéisme, lui empruntèrent des armes pour combattre le paganisme, leur ennemi et le sien.

Au moyen âge, personne ne connaît Lucrèce. Il reparaît au seizième siècle, avec toute l'antiquité, et aide puissamment Gassendi, le nouvel Épicure, à restaurer le système de leur commun maître. Gassendi l'explique au jeune Molière, qui en traduit en vers des fragments considérables.

Au dix-huitième siècle, on revient à lui, mais sans le bien comprendre. Les encyclopédistes le revendiquent; ils exaltent sa philosophie, reprennent bon nombre de ses arguments et même une partie de sa physique. C'est pour le réfuter que l'abbé de Polignac écrit le poëme de l'*Anti-Lucrèce*, qui eut un si beau succès. Voltaire proclamait son auteur

> Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce.

Il est vrai que c'était en vers[1]; en prose, il dit simplement : « Bien moins poëte que ce Romain, il fut aussi mauvais « physicien que lui. Il ne fit qu'opposer erreurs à erreurs, « dans son ouvrage sec et décharné, qu'on loue beaucoup « et qu'on ne peut lire[2]. »

De nos jours, Lucrèce a été mieux et plus impartialement apprécié. On ne l'a ni recherché ni proscrit pour ses mauvaises doctrines. Ce qu'on a surtout considéré en lui, c'est le grand poëte qui, précurseur de Virgile, a su se maintenir son égal; c'est ce génie vigoureux et cette brillante imagination qui triomphe des erreurs d'une physique souvent absurde, et de la sécheresse d'une doctrine désolante. Aussi, mieux connu, Lucrèce a-t-il été souvent traduit; mais toutes ces versions, qui ne sont pas sans mérite, n'ont pu faire oublier la traduction de Lagrange, que lisait le dix-huitième siècle : c'est celle que nous avons adoptée. Lagrange reproduit fort exactement le mouvement de la pensée de l'original, et pour ainsi dire la physionomie extérieure du système de Lucrèce. Écrivant dans une langue rompue aux discussions philosophiques, il trouve souvent l'expression précise là où Lucrèce était obligé de recourir à la périphrase. Toutefois Lagrange n'est pas sans défauts; il lui arrive de gâter par les mignardises du dix-huitième siècle la sévère grandeur de l'original, et dans plus d'un passage il s'écarte du texte pour chercher des effets qui n'y sont point. Nous avons donc dû le corriger en plus d'un point; mais nous l'avons fait avec un soin discret, qui, en enlevant à cette traduction ses taches, lui laissât toutes ses qualités d'exactitude et de diction élégante.

[1] *Temple du goût.*
[2] Les *Adorateurs.*

BLANCHET.

LUCRÈCE

LIVRE PREMIER

ARGUMENT

Le poëte débute par une magnifique invocation à *Vénus;* viennent ensuite: 1° la dédicace de son poëme à *Memmius;* 2° l'exposition du sujet: 3° l'éloge d'*Épicure;* 4° la réfutation des objections générales qu'on pourrait faire contre la doctrine du philosophe grec et contre la hardiesse du poëte latin d'oser la rendre en sa langue. Après cette espèce de préface éloquente, *Lucrèce* entre en matière, et établit pour premier principe que *l'être ne peut sortir du néant ni y rentrer.* Il existe donc des *corpuscules primitifs*, dont tous les corps sont formés, et dans lesquels ils se résolvent; quoique invisibles, leur existence n'en est pas moins incontestable. Mais ils ne pourraient agir, se mouvoir, ni même exister sans vide. L'univers est donc le résultat de ces deux choses, *la matière et le vide.* Tout ce qui n'est ni l'un ni

l'autre en est *propriété* ou *accident*, et non pas une troisième classe d'êtres à part. Les corps premiers, étant la base des ouvrages de la nature, doivent être parfaitement solides, indivisibles et éternels C'est donc à tort qu'*Héraclite* donne aux corps pour principe le feu, d'autres philosophes, l'eau, l'air ou la terre, et *Empédocle*, les quatre éléments. L'*homœomérie* d'*Anaxagore* n'explique pas mieux la formation des êtres. Le *grand tout*, indestructible dans ses principes, est infini dans sa masse : il n'y a donc pas de centre où tendent les corps graves; la doctrine des *Antipodes* est donc une folie.

LIVRE PREMIER

Mère des Romains, charme des hommes et des dieux, ô Vénus! ô déesse bienfaisante! du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons : c'est par toi que les animaux de toute espèce prennent la vie et ouvrent les yeux à la lumière. Tu parais, et les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre déploie la variété de ses tapis de fleurs, l'océan prend une face riante; le ciel, devenu serein, répand au loin la plus vive splendeur.

A peine le printemps a ramené les beaux jours, à peine le zéphyr a recouvré son haleine féconde, déjà les habitants de l'air ressentent ton atteinte, ô déesse ! et annoncent ton retour : aussitôt

LIBER PRIMUS

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis :
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

Nam simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura Favoni,
Aeriæ primum volucres te, diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tua vi :

les troupeaux enflammés bondissent dans leurs pâturages et traversent les fleuves rapides; épris de tes charmes, saisis de ton attrait, tous les êtres vivants brûlent de te suivre partout où tu les entraînes; enfin dans les mers, sur les montagnes, au milieu des fleuves impétueux, des bocages touffus, des vertes campagnes, ta douce flamme pénètre tous les cœurs et anime toutes les espèces du désir de se perpétuer.

Puisque tu es l'unique souveraine de la nature, que sans toi rien ne vient à la douce lumière du jour, mère des grâces et du plaisir, daigne, ô Vénus! t'associer à mon travail et m'inspirer ce poëme, dans lequel je m'efforcerai de chanter la nature: je le consacre à notre Memmius; de tout temps, déesse, tu l'as orné de tes dons les plus rares; donne donc à mes vers un charme qui jamais ne se flétrisse.

Cependant assoupis et suspends sur la terre et l'onde les fureurs de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs de la paix. Mars est le dieu des armes: il règne dans les combats cruels; mais souvent il se rejette dans tes bras, et là, retenu par

Inde feræ pecudes persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amnes: ita capta lepore
Illecebrisque tuis, omnis natura animantum
Te sequitur cupide, quo quamque inducere pergis.
Denique per maria, ac montes, fluviosque rapaces,
Frondiferasque domos avium, camposque virentes,
Omnibus incutiens blándum per pectora amorem,
Efficis ut cupide generatim sæcla propagent.

Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum neque amabile quidquam,
Te sociam studeo scribundis versibus esse
Quos ego de *rerum natura* pangere conor
Memmiadæ nostro: quem tu, dea, tempore in omni
Omnibus ornatum voluisti excellere rebus;
Quo magis æternum da dictis, diva, leporem.

Effice ut interea fera mœnera militiaï
Per maria ac terras omnes sopita quiescant.
Nam tu sola potes tranquilla pace juvare
Mortales: quoniam belli fera mœnera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus volnere amoris;

la blessure d'un amour éternel, les yeux levés vers toi, la tête posée sur ton sein, la bouche entr'ouverte, il repaît d'amour ses regards avides, et son âme reste comme suspendue à tes lèvres. Dans ce moment d'ivresse où tes membres sacrés le soutiennent, ô déesse glorieuse! penchée tendrement sur lui, verse dans son âme la douce persuasion, et demande pour les Romains la paix et le repos. Hélas! dans les troubles de ma patrie, ni je ne puis chanter tranquillement, ni l'illustre Memmius, troublé par tant de soucis, ne désertera, pour m'entendre, la cause de la république.

Puisses-tu donc bientôt, ô Memmius! délivré de ces tristes soins, apporter un esprit libre à l'étude de la sagesse, et ne point rejeter dédaigneusement ces fruits d'une étude pénible avant de les avoir connus! Je te dévoilerai le système du ciel et la nature des dieux; je te ferai connaître les principes à l'aide desquels la nature forme, accroît et nourrit les êtres, et dans lesquels elle les résout après leur destruction : parties élémentaires, auxquelles je donnerai les noms de *matière*, de *corps générateurs*, de *principes* et de *corps premiers*, parce qu'en eux est l'origine de toute chose.

Atque ita suspiciens, tereti cervice reposta,
Pascit amore avidos, inhians in te, dea, visus,
Eque tuo pendet resupini spiritus ore.
Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, inclyta, pacem.
Nam neque nos agere hoc, patriaï tempore iniquo,
Possumus æquo animo; neque Memmi clara propago
Talibus in rebus communi deesse saluti.

Quod superest, vacuas aures mihi, Memmius, et te
Semotum a curis adhibe veram ad rationem,
Ne mea dona, tibi studio disposta fideli,
Intellecta prius quam sint, contempta relinquas.
Nam tibi de summa cœli ratione deumque
Disserere incipiam, et rerum primordia pandam :
Unde omnes natura creet res, auctet, alatque;
Quove eadem rursum natura perempta resolvat :
Quæ nos *materiem* et *genitalia corpora* rebus
Reddunda in ratione vocare, et *semina* rerum
Appellare suemus, et hæc eadem usurpare
Corpora prima, quod ex illis sunt omnia primis.

En effet, les dieux, par le privilége de leur nature, doivent jouir, dans une profonde paix, de leur immortalité; hors de la sphère de nos événements, éloignés de notre monde, à l'abri de la douleur et du danger, se suffisant à eux-mêmes, indépendants de nous, ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni accessibles à la colère.

Dans le temps où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes du fanatisme, tyran qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, et dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels, un homme né dans la Grèce osa le premier lever contre lui ses regards, et le premier refusa de s'incliner. Ni ces dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux ne purent l'intimider : son courage s'irrita par les obstacles; impatient de briser l'étroite enceinte de la nature, son génie vainqueur s'élança au delà des bornes enflammées du monde, parcourut à pas de géant les plaines de l'immensité, et triomphant revint dire aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître, et comment la puissance des corps est bornée par leur essence même. Ainsi la super-

Omnis enim per se divum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus sejunctaque longe;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.

Humana ante oculos fœde cum vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub relligione,
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans,
Primum Graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contra.
Quem nec fama deum, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem
Virtutem irritât animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi,
Atque omne immensum peragravit mente animoque :
Unde refert nobis victor quid possit oriri,
Quid nequeat, finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.

stition fut à son tour foulée aux pieds, et sa défaite nous rendit égaux aux dieux.

Mais je crains, ô Memmius! que tu ne m'accuses de t'ouvrir une école d'impiété, et de te conduire dans la route du crime : c'est au contraire la superstition qui trop souvent inspira des actions impies et criminelles. Ainsi jadis en Aulide l'élite des chefs de la Grèce, les premiers héros du monde, souillèrent l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau funèbre eut paré la chevelure de la jeune princesse et flotté le long de ses joues innocentes, quand elle vit son père, debout et morne, au pied de l'autel, à côté de lui les sacrificateurs qui cachaient sous leurs robes le couteau sacré, et le peuple en larmes autour d'elle, muette d'effroi, elle tomba sur ses genoux, comme une suppliante. Que lui servait, dans cet instant fatal, d'avoir la première donné le nom de père au roi de Mycènes? Des prêtres la soulèvent et la portent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortége après la cérémonie de l'hyménée, mais pour la faire expirer, pure victime d'une rage odieuse, sous les coups de son

Quare relligio, pedibus subjecta, vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

Illud in his rebus vereor, ne forte rearis
Impia te rationis inire elementa, viamque
Endogredi sceleris; quod contra, sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta :
Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
Iphianassaï turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum delecti, prima virorum.
Cui simul infula, virgineos circumdata comptus,
Ex utraque pari malarum parte profusa est,
Et mœstum simul ante aras adstare parentem
Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,
Aspectuque suo lacrymas effundere cives,
Muta metu, terram genibus summissa petebat :
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
Quod patrio princeps donarat nomine regem.
Nam sublata virum manibus tremebundaque, ad aras
Deducta est, non ut, solemni more sacrorum
Perfecto, posset claro comitari Hymenæo,
Sed casta inceste, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis,

père, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi? pour que la flotte des Grecs obtienne un heureux départ. Tant la superstition inspire aux hommes de barbarie!

Toi-même, ô Memmius! fatigué par les récits effrayants des poëtes de tous les siècles, tu me fuiras peut-être, craignant de trouver aussi dans mon poëme des songes lugubres, capables de troubler tout le système de ta vie et d'empoisonner ton bonheur par la crainte. Et tu aurais raison : car, si l'homme voyait un terme fixe à ses maux, il aurait au moins quelque ressource contre les menaces de la superstition et des poëtes. Mais il n'a aucun moyen pour se défendre, aujourd'hui qu'il a des peines éternelles à redouter après la mort. Car il ignore quelle est la nature de son âme : si elle naît avec le corps, ou s'y insinue au moment de la naissance; si elle meurt avec nous par la dissolution de ses parties, ou si elle va visiter les ténèbres de l'Orcus et les fleuves infernaux; ou si enfin l'ordre des dieux la fait passer dans des corps d'animaux, ainsi que l'a chanté Ennius, le premier qui, de l'éternel sommet de l'Hélicon, soit descendu dans le Latium, le front ceint d'une couronne brillante. Néanmoins, dans son poëme divin, il

Exitus ut classi felix faustusque daretur.
Tantum relligio potuit suadere malorum!

Tutemet a nobis jam quovis tempore vatu
Terriloquis victus dictis desciscere quæres?
Quippe etenim quam multa tibi jam fingere possum
Somnia, quæ vitæ rationes vertere possint,
Fortunasque tuas omnes turbare timore?
Et merito : nam si certam finem esse viderent
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Relligionibus atque minis obsistere vatum.
Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas,
Æternas quoniam pœnas in morte timendum.
Ignoratur enim quæ sit natura animaï :
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas;
An pecudes alias divinitus insinuet se,
Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes Italas hominum quæ clara clueret.
Etsi præterea tamen esse Acherusia templa

décrit un séjour habité non par des corps ou des esprits, mais par des ombres pâles et légères, entre lesquelles le fantôme de l'immortel Homère lui apparut, versa des larmes amères à sa vue, et lui dévoila les secrets de la nature.

Avant donc de porter nos regards au-dessus de nos têtes, de suivre le cours du soleil et de la lune, et d'approfondir la cause des phénomènes terrestres, il est surtout essentiel de rechercher avec exactitude les principes constitutifs de l'esprit et de l'âme, et la nature des objets qui, après l'avoir frappée pendant le jour, l'effrayent de nouveau dans le sommeil ou la maladie, avec une telle vérité, qu'on croit voir et entendre ceux que la mort a moissonnés, et dont la terre enferme les dépouilles.

Je n'ignore pas, d'un autre côté, qu'il est difficile d'exposer en vers latins les recherches obscures de la Grèce : la disette des mots et la nouveauté du sujet m'obligeront souvent de créer des termes. Mais ton mérite, mon cher Memmius, et le plaisir que me promet une amitié si douce, me rendent capable des travaux les plus pénibles, et m'engagent à chercher, dans le calme d'une nuit tran-

Ennius æternis exponit versibus edens,
Quo neque permanent animæ, neque corpora nostra,
Sed quædam simulacra modis pallentia miris :
Uude sibi exortam semper florentis Homeri
Commemorat speciem, lacrymas et fundere salsas
Cœpisse, et rerum naturam expandere dictis.

Quapropter bene, cum superis de rebus habenda
Nobis est ratio, solis lunæque meatus
Qua fiant ratione, et qua vi quæque genantur
In terris, tum cumprimis ratione sagaci
Unde anima atque animi constet natura videndum;
Et quæ res nobis vigilantibus obvia mentes
Terrificet, morbo affectis, somnoque sepultis;
Cernere uti videamur eos audireque coram,
Morte obita quorum tellus amplectitur ossa.

Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare latinis versibus esse,
Multa novis verbis præsertim cum sit agendum,
Propter egestatem linguæ et rerum novitatem.
Sed tua me virtus tamen et sperata voluptas
Suavis amicitiæ quemvis perferre laborem
Suadet, et inducit noctes vigilare serenas,

quille, des tours heureux, des images brillantes qui puissent porter la lumière dans ton âme et te dévoiler le système entier de l'univers. Car pour dissiper les terreurs de la superstition et les ténèbres de l'ignorance, il est besoin, non des rayons du soleil et de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Le premier principe qu'elle nous enseigne est celui-ci : *la Divinité même ne peut tirer l'être du néant.* En effet, la crainte subjugue tellement les cœurs des mortels, qu'à la vue des phénomènes du ciel et de la terre, dont ils ne pouvaient pénétrer les causes, ils ont imaginé des dieux créateurs. Quand nous nous serons assurés que rien ne se fait de rien, nous distinguerons plus aisément le but où nous tendons, la source d'où sortent les êtres, et la manière dont chaque chose peut se former sans le secours des dieux.

Si quelque chose s'engendrait de rien, les êtres de toute espèce pourraient naître indifféremment de toute sorte de corps, sans avoir besoin de germes particuliers. L'homme pourrait naître dans les ondes, les poissons et les oiseaux se former dans la terre, les troupeaux s'élancer des nues, et les bêtes féroces, enfants du

Quærentem dictis quibus et quo carmine demum
Clara tuæ possim præpandere lumina menti,
Res quibus occultas penitus convisere possis.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
Non radii solis neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque.

Principium hinc cujus nobis exordia sumet,
Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam.
Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quod multa in terris fieri cœloque tuentur,
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, ac fieri divino numine rentur.
Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari
De nihilo, tum, quod sequimur, jam rectius inde
Perspiciemus, et unde queat res quæque creari,
Et quo quæque modo fiant opera sine divum.

Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeret.
E mare primum homines, e terra posset oriri
Squammigerum genus et volucres, erumpere cœlo
Armenta atque aliæ pecudes, genus omne ferarum,

hasard, se plaire également dans les lieux cultivés ou dans les déserts; les arbres n'offriraient pas constamment les mêmes fruits : ils en changeraient chaque jour ; tous les corps pourraient produire des fruits de toute espèce. Car, s'il n'y a point de germes, dès lors plus d'ordre ni d'uniformité dans les générations. Mais comme toutes les productions de la nature viennent de semences déterminées, elles ne naissent et ne se montrent qu'à l'endroit où se trouvent la matière et les éléments qui leur conviennent. Et c'est pour cette raison que tout ne peut pas provenir de tout; cette énergie vitale diffère selon les principes.

Et, en effet, pourquoi voyez-vous la rose naître au printemps, les moissons jaunir en été, la vigne mûrir dans les beaux jours de l'automne, sinon parce que, dans le temps fixe, les semences se rassemblent, les productions se développent, et la terre, au moment marqué par la saison, expose avec assurance ses tendres nourrissons à l'impression de l'air? Mais si l'être sortait du néant, elles naîtraient tout à coup, dans des temps indéterminés, dans des saisons contraires, puisqu'il n'y aurait pas d'éléments dont le vice des saisons pût empêcher l'assemblage.

Incerto partu, culta ac deserta teneret :
Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
Sed mutarentur; ferre omnes omnia possent.
Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique,
Qui posset mater rebus consistere certa?
At nunc, seminibus quia certis quidque creatur,
Inde enascitur, atque oras in luminis exit,
Materies ubi inest cujusque et corpora prima.
Atque hac re nequeunt ex omnibus omnia gigni,
Quod certis in rebus inest secreta facultas.

Præterea, cur vere rosam, frumenta calore,
Vites autumno fundi sudante videmus,
Si non certa suo quia tempore semina rerum
Cum confluxerunt, patefit quodcunque creatur,
Dum tempestates adsunt, et vivida tellus
Tuto res teneras effert in luminis oras?
Quod si de nihilo fierent, subito exorerentur
Incerto spatio, atque alienis partibus anni :
Quippe ubi nulla forent primordia, quæ genitali
Concilio possint arceri tempore iniquo.

Allons plus loin; les corps tirés du néant n'auraient pas besoin, pour croître, du temps et de la réunion de leurs germes; l'enfant deviendrait tout à coup jeune homme, et l'arbuste à peine éclos s'élancerait vers la nue. Ce n'est pas là la marche de la nature : la fixité des éléments assujettit les corps à des progrès lents; tout en croissant, ils conservent leur caractère, preuve évidente que chaque être a sa matière propre qui sert à le nourrir et à le développer.

Si tu considères, d'un autre côté, que, sans les pluies réglées de l'année, la terre ne nous offrirait pas ses utiles productions, et que les animaux, privés d'aliments, ne pourraient ni soutenir leur vie ni se propager, bien loin de refuser des principes aux corps, tu reconnaîtras des éléments communs à plusieurs individus, comme des lettres communes à plusieurs mots.

Enfin, pourquoi la nature n'a-t-elle pas pu faire des hommes assez grands pour passer à gué l'océan, assez forts pour déraciner de la main les plus hautes montagnes, assez robustes pour survivre à la révolution de plusieurs siècles, sinon parce que la nature

Nec porro augendis rebus spatio foret usus
Seminis ad coitum, e nihilo si crescere possent.
Nam fierent juvenes subito ex infantibu' parvis,
E terraque exorta repente arbusta salirent.
Quorum nil fieri manifestum est, omnia quando
Paulatim crescunt, ut par est, semine certo;
Crescendoque genus servant; ut noscere possis
Quæque sua de materia grandescere alique.

Huc accedit uti, sine certis imbribus anni,
Lætificos nequeat fetus summittere tellus,
Nec porro secreta cibo natura animantum
Propagare genus possit vitamque tueri :
Ut potius multis communia corpora rebus
Multa putes esse, ut verbis elementa videmus,
Quam sine principiis ullam rem existere posse.

Denique cur homines tantos natura parare
Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
Transire, et magnos manibus divellere montes,
Multaque vivendo vitalia vincere sæcla,
Si non materies quia rebus reddita certa est

fixe des éléments détermine les qualités des individus? Avouons donc que rien ne se peut faire de rien, puisque chaque corps a besoin, pour venir à l'air et à la lumière du jour, d'un germe particulier.

Enfin, ne voyons-nous pas les terres cultivées plus fertiles que les déserts, et les productions de la nature s'améliorer sous la main du laboureur? Il y a donc dans le sol des parties élémentaires, dont nous excitons l'énergie en remuant les glèbes et en déchirant le flanc de la terre. Autrement, sans que nous eussions besoin de nous tourmenter, tous les êtres tendraient d'eux-mêmes à la perfection.

A cette vérité joignons-en une autre : c'est que la nature n'anéantit rien, mais dissout simplement chaque corps en ses parties élémentaires. Si les éléments étaient destructibles, les corps disparaîtraient en un moment; il ne serait pas nécessaire qu'une action lente troublât l'union des principes, en rompît les liens : au lieu que la nature, ayant rendu éternels les éléments de la matière, ne nous présente l'image de la destruction que quand une force étrangère a frappé la masse ou pénétré le tissu des corps.

Gignundis, e qua constat quid possit oriri?
Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,
Semine quando opus est rebus, quo quæque creatæ
Aeris in teneras possint proferrier auras.

Postremo, quoniam incultis præstare videmus
Culta loca, et manibus meliores reddere fetus,
Esse videlicet in terris primordia rerum,
Quæ nos, fecundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes, cimus ad ortus.
Quod si nulla forent, nostro sine quæque labore
Sponte sua multo fieri meliora videres.

Huc accedit uti quidque in sua corpora rursum
Dissolvat natura, neque ad nihilum interimat res.
Nam si quid mortale e cunctis partibus esset,
Ex oculis res quæque repente erepta periret;
Nulla vi foret usus enim, quæ partibus ejus
Discidium parere et nexus exsolvere posset.
At nunc, æterno quia constant semine quæque,
Donec vis obiit, quæ res diverberet ictu,
Aut intus penetret per inania, dissolvatque,
Nullius exitium patitur natura videri.

D'ailleurs, si le temps anéantissait tout ce qui disparaît à nos yeux, dans quelle source puiserait la nature? Comment Vénus ramènerait-elle à la lumière les différentes espèces d'animaux? La terre pourrait-elle les nourrir? De quel réservoir les rivières et les fontaines tireraient-elles les eaux qu'elles viennent de si loin verser dans l'océan? Comment l'éther entretiendrait-il les feux du ciel? Si les éléments étaient périssables, la révolution de tant de siècles écoulés devrait en avoir tari la source. Si, au contraire, aussi anciens que les temps, ils travaillent de toute éternité aux reproductions de la nature, il faut qu'ils soient immortels, et que rien dans l'univers ne puisse s'anéantir.

Enfin, la même cause ferait périr tous les corps, si leurs éléments n'étaient éternels et liés par des nœuds plus ou moins serrés : le tact seul suffirait pour les détruire. Quelle résistance opposerait un frêle assemblage de parties destructibles? Au lieu que, les liens qui unissent les éléments étant dissemblables et la matière éternelle, chaque être subsiste, jusqu'à ce qu'il éprouve

Præterea, quæcunque vetustate amovet ætas,
Si penitus perimit consumens materiem omnem,
Unde animale genus generatim in lumina vitæ
Redducit Venus? Aut redductum dædala tellus
Unde alit, atque auget, generatim pabula præbens?
Unde mare ingenui fontes, externaque longe
Flumina suppeditant? Unde æther sidera pascit?
Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,
Infinita ætas consumpse anteacta diesque.
Quod si in eo spatio, atque anteacta ætate fuere,
E quibus hæc rerum consistit summa refecta,
Immortali sunt natura prædita certe :
Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti

Denique res omnes eadem vis causaque volgo
Conficeret, nisi materies æterna teneret
Inter se nexas minus aut magis endopedite.
Tactus enim lethi satis esset causa profecto :
Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum
Contextum vis deberet dissolvere quæque.
At nunc, inter se quia nexus principiorum
Dissimiles constant æternaque materies est,
Incolumi remanent res corpore, dum satis acris
Vis obeat pro textura cujusque reperta.

un choc proportionné à l'union de ses principes : rien donc ne s'anéantit, et la destruction n'est que la dissolution des éléments.

Ces pluies, que l'air fécond verse à grands flots dans le sein de notre mère commune, te paraissent perdues? Mais par elles la terre se couvre de moissons, les arbres reverdissent, leur cime s'élève, leurs rameaux se courbent sous le poids des fruits. Les pluies fournissent des aliments aux hommes et aux animaux : de là cette jeunesse florissante qui peuple nos villes, ce nouvel essaim d'oiseaux qui dans les bois chantent sous la feuillée, et ces troupeaux qui reposent dans les riants pâturages leurs membres fatigués d'embonpoint, tandis que des ruisseaux d'un lait pur s'échappent de leurs mamelles gonflées : enivrés de cette douce liqueur, les tendres agneaux s'égayent sur le gazon, et essayent entre eux mille jeux folâtres. Les corps ne sont donc pas anéantis en disparaissant à nos yeux : la nature de leurs débris forme de nouveaux êtres, et ce n'est que par la mort des uns qu'elle accorde la vie aux autres.

J'ai prouvé que rien ne peut sortir du néant ni s'y perdre : mais pour dissiper les doutes que pourrait laisser dans ton esprit l'invi-

Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes
Discidio redeunt in corpora materiaï.

Postremo pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terraï præcipitavit.
At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt
Arboribus; crescunt ipsæ, fetuque gravantur.
Hinc alitur porro nostrum genus, atque ferarum :
Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferasque novis avibus canere undique sylvas :
Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta
Corpora deponunt, et candens lacteus humor
Uberibus manat distentis : hinc novâ proles
Artubus infirmis teneras lasciva per herbas
Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.
Haud igitur penitus pereunt quæcunque videntur,
Quando alid ex alio reficit natura, nec ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam aliena.

Nunc age, res quoniam docui non posse creari
De nihilo, neque item genitas ad nil revocari,
Ne qua forte tamen cœptes diffidere dictis,

sibilité des atomes, apprends qu'il est des corps que l'œil n'aperçoit pas, et dont toutefois la raison reconnaît l'existence.

Tel est le vent, dont la fureur terrible soulève les ondes, submerge les lourds vaisseaux, et disperse les nuages; souvent, en tourbillons rapides, il s'élance dans les plaines, qu'il jonche de la dépouille des plus grands arbres; son souffle destructeur tourmente la cime des monts, et fait bouillonner l'océan avec un affreux murmure. Quoique invisible, le vent est donc un corps, puisqu'il balaye à la fois le ciel, la terre et la mer, et parsème l'air de leurs débris. C'est un fluide semblable à un fleuve dont le lit tranquille est gonflé tout à coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts, semant sur la rive la dépouille des forêts et des arbres entiers : les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc soudain de l'onde déchaînée. Ces redoutables masses d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec bruit, en emportent les rochers flottants, et renversent tous les obstacles qui s'opposent à leur fureur. C'est ainsi que les vents en courroux font tout plier sous l'effort de leur haleine : comme un

Quod nequeunt oculis rerum primordia cerni,
Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

Principio, venti vis verberat incita pontum,
Ingentesque ruit naves, et nubila differt:
Interdum rapido percurrens turbine campos
Arboribus magnis sternit, montesque supremos
Sylvifragis vexat flabris : ita perfurit acri
Cum fremitu, sævitque minaci murmure pontus.
Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,
Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli
Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.
Nec ratione fluunt alia stragemque propagant,
Ac cum mollis aquæ fertur natura repente
Flumine abundanti, quod largis imbribus auget
Montibus ex altis magnus decursus aquaï,
Fragmina conjiciens sylvarum, arbustaque tota;
Nec validi possunt pontes venientis aquaï
Vim subitam tolerare : ita magno turbidus imbri,
Molibus incurrens validis cum viribus amnis,
Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
Grandia saxa, ruit qua quidquid fluctibus obstat.
Sic igitur debent venti quoque flamina ferri:

fleuve impétueux, ils chassent leur proie devant eux, la terrassent, lui livrent mille assauts, l'enveloppent dans leurs tourbillons, et la font tourner rapidement dans l'atmosphère. Je le répète donc, le vent, quoique invisible, est un corps, puisqu'il ressemble dans sa nature et dans ses effets aux grands fleuves, dont l'existence est sensible à tous les yeux.

Nous n'apercevons pas les molécules déliées qui viennent frapper l'odorat : nous sentons pourtant les odeurs. L'œil ne saisit point la chaleur, le froid, le son : toutefois on ne peut leur refuser la nature des corps, puisqu'ils agissent sur les sens ; et *les corps seuls ont le pouvoir de toucher et d'être touchés.*

Expose une étoffe au bord de la mer, l'humidité la pénètre ; étends-la au soleil, l'humidité s'en évapore. Cependant tu n'as pas vu de fluide pénétrer le tissu de l'étoffe, ni s'en dégager sous l'influence de la chaleur. C'est que l'eau, divisée en parties insensibles, échappe à la vue la plus perçante. Après un certain nombre de soleils, l'anneau qui brille à ton doigt s'amincit, les

Quæ, veluti validum flumen, cum procubuere,
Quamlibet in partem trudunt res ante, ruuntque
Impetibus crebris ; interdum vertice torto
Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.
Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca :
Quandoquidem factis ac moribus, æmula magnis
Amnibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

Tum porro varios rerum sentimus odores,
Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam.
Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus
Usurpare oculis, nec voces cernere suemus :
Quæ tamen omnia corporea constare necesse est
Natura, quoniam sensus impellere possunt.
Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.

Denique fluctifrago suspensæ in littore vestes
Uvescunt, eædem dispansæ in sole serescunt.
At neque quo pacto persederit humor aquaï
Visum est, nec rursum quo pacto fugerit æstu.
In parvas igitur partes dispergitur humor,
Quas oculi nulla possunt ratione videre.
Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,
Annulus in digito subtertenuatur habendo;

gouttes de la pluie cavent la pierre sous nos toits, le soc de la charrue s'émousse dans le sillon, les pierres dont nos rues sont pavées s'usent sous les pas du peuple, et, aux portes de la ville, la main droite des statues d'airain diminue sous les baisers continuels de la foule qui entre et qui sort. Nous remarquons avec le temps que ces corps ont souffert des pertes; mais les parties qui s'en séparent à tout moment, la nature jalouse nous en a interdit la vue. Aucun œil ne peut surprendre ni les molécules insensibles qui font croître lentement les corps, ni les parties subtiles que leur ôte la vieillesse; tu ne verras pas non plus les atomes imperceptibles que le sel rongeur de la mer enlève aux rochers qui menacent son onde. La nature n'agit donc qu'à l'aide de corps imperceptibles.

Ne crois pas cependant, Memmius, que tout l'espace soit rempli par la matière; il existe du vide dans le monde. C'est une vérité dont tu sentiras plus d'une fois l'importance, qui fixera tes doutes, préviendra tes difficultés, et t'inspirera une juste confiance en mes écrits.

Stillicidi casus lapidem cavat; uncus aratri
Ferreus occulte decrescit vomer in arvis;
Strataque jam volgi pedibus detrita viarum
Saxea conspicimus : tum, portas propter, ahena
Signa manus dextras ostendunt attenuari
Sæpe salutantum tactu, præterque meantum.
Hæc igitur minui, cum sint detrita, videmus;
Sed quæ corpora decedant in tempore quoque,
Invida præclusit speciem natura videndi.
Postremo, quæcunque dies naturaque rebus
Paulatim tribuit, moderatim crescere cogens,
Nulla potest oculorum acies contenta tueri:
Nec porro quæcunque ævo macieque senescunt :
Nec mare quæ impendent vesco sale saxa peresa,
Quid quoque amittant in tempore, cernere possis.
Corporibus cæcis igitur natura gerit res.

Nec tamen undique corporea stipata tenentur
Omnia natura; namque est in rebus inane.
Quod tibi cognosse in multis erit utile rebus;
Nec sinet errantem dubitare, et quærere semper
De summa rerum, et nostris diffidere dictis.

Il y a donc un vide, un espace impalpable sans lequel rien ne pourrait se mouvoir ; car, le propre des corps étant de résister, ils ne cesseraient de se faire obstacle, et le mouvement serait impossible, parce qu'aucun corps ne commencerait à se déplacer. Cependant sur la terre, dans l'onde, au ciel, mille mouvements divers frappent nos yeux ; et sans vide, non-seulement les corps seraient privés de cette continuelle agitation, mais ils n'auraient pas même pu être engendrés, parce que la matière, comprimée de toute part, aurait langui dans une éternelle inertie.

D'ailleurs, les corps les plus compactes ont des pores qui les rendent pénétrables. L'eau s'ouvre une issue à travers les rochers, et les voûtes des grottes sont humectées de larmes abondantes ; les aliments se répandent dans toutes les parties du corps de l'animal. Si les arbres croissent et se couvrent de fruits au temps marqué, c'est que les sucs nourriciers se sont distribués des racines à la tige, et de la tige à tous les rameaux. Le son pénètre les murs et perce l'enclos des maisons : le froid se fait sen-

Quapropter locus est intactus, inane, vacansque :
Quod si non esset, nulla ratione moveri
Res possent; namque, officium quod corporis exstat,
Officere, atque obstare, id in omni tempore adesset
Omnibus : haud igitur quidquam procedere posset,
Principium quoniam cedendi nulla daret res.
At nunc per maria, ac terras, sublimaque cœli,
Multa modis multis varia ratione moveri
Cernimus ante oculos : quæ, si non esset inane,
Non tam sollicito motu privata carerent
Quam genita omnino nulla ratione fuissent,
Undique materies quoniam stipata quiesset.

Præterea quamvis solidæ res esse putentur,
Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas.
In saxis ac speluncis permanat aquarum
Liquidus humor, et uberibus flent omnia guttis;
Dissupat in corpus sese cibus omne animantum;
Crescunt arbusta, et fetus in tempore fundunt,
Quod cibus in totas usque ab radicibus imis
Per truncos ac per ramos diffunditur omnes;
Inter septa meant voces, et clausa domorum
Transvolitant; rigidum permanat frigus ad ossa:

tir jusqu'aux os. Pourras-tu expliquer tous ces effets sans admettre des vides par où les fluides s'insinuent?

Enfin, pourquoi cette différence sensible de pesanteur sous le même volume? Si un flocon de laine contient autant de parties solides qu'une masse de plomb, il devra peser autant, puisque le propre de la matière est de tendre en bas, et que le vide seul est par sa nature dépourvu de pesanteur. Ainsi, de deux corps compris sous la même surface, le plus léger est celui qui renferme le plus de vide, et le plus pesant celui qui a le moins d'interstices et le plus de densité. La raison te montre donc clairement en eux l'existence d'un vide disséminé.

Mais, pour ne laisser aucun nuage, je me hâte de prévenir un raisonnement captieux que font quelques philosophes. Ils soutiennent que, comme l'onde ouvre au poisson une voie liquide en remplissant l'espace qu'il abandonne, les corps peuvent se mouvoir de la même manière, et se déplacer au milieu du plein.

Mais ce raisonnement est futile. Car comment les poissons pour-

Quod, nisi inania sint, qua possent corpora quæque
Transire, haud ulla fieri ratione videres.

Denique cur alias aliis præstare videmus
Pondere res rebus, nihilo majore figura?
Nam, si tantumdem est in lanæ glomere, quantum
Corporis in plumbo est, tantumdem pendere par est;
Corporis officium est quoniam premere omnia deorsum:
Contra autem natura manet sine pondere inanis.
Ergo quod magnum est æque, leviusque videtur,
Nimirum plus esse sibi declarat inanis:
At contra gravius plus in se corporis esse
Dedicat, et multo vacui minus intus habere.
Est igitur nimirum id, quod ratione sagaci
Quærimus, admistum rebus, quod inane vocamus.

Illud in his rebus ne te deducere vero
Possit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.
Cedere squammigeris latices nitentibus aiunt,
Et liquidas aperire vias, quia post loca pisces
Linquant, quo possint cedentes confluere undæ:
Sic alias quoque res inter se posse moveri
Et mutare locum, quamvis sint omnia plena.

Scilicet id falsa totum ratione receptum est.
Nam quo squammigeri poterunt procedere tandem,

ront-ils avancer, si les eaux ne leur ont laissé un espace vide? Et où les eaux reflueront-elles, si les poissons n'ont pu avancer? Il faut donc ou priver les corps de leur mouvemeut, ou reconnaître un espace vide qui en soit le principe.

Sépare rapidement deux surfaces planes appliquées l'une sur l'autre : il se forme entre elles un vide que l'air ne peut remplir tout entier à la fois. Malgré la vitesse de cet élément subtil, il ne peut tout d'un coup occuper tout l'espace; il faut d'abord qu'il s'empare des extrémités.

En vain prétendras-tu qu'après la séparation des deux surfaces l'espace intermédiaire ne se remplit qu'en vertu d'une condensation antérieure : car il se forme un vide qui n'existait pas auparavant, et le vide déjà existant se remplit. D'ailleurs, l'air ne peut se condenser, comme tu le supposes; et quand cela serait possible, apparemment il ne pourrait sans vide rapprocher ses parties et les ramasser sous un volume beaucoup moindre. Ainsi, par quelques objections que tu cherches à t'échapper, tu seras forcé d'avouer que le vide existe.

Ni spatium dederint latices? Concedere porro
Quo poterunt undæ, cum pisces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum est corpora quæque,
Aut esse admistum dicendum est rebus inane,
Unde initum primum capiat res quæque movendi.

Postremo duo de concursu corpora lata
Si cita dissiliant, nempe aer omne necesse est
Inter corpora quod fuat, possidat inane.
Is porro, quamvis circum celerantibus auris
Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
Compleri spatium : nam primum quemque necesse est
Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.

Quod si forte aliquis, cum corpora dissiluere,
Tum putat id fieri, quia se condenseat aer,
Errat : nam vacuum tum fit, quod non fuit ante,
Et repletur item, vacuum quod constitit ante.
Nec tali ratione potest denserier aer;
Nec, si jam posset, sine inani posset, opinor,
Se ipse in se trahere, et partes conducere in unum.
Quapropter, quamvis causando multa moreris,
Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.

Je pourrais à ces preuves joindre d'autres raisons qui donneraient un nouveau poids à la vérité. Mais ces traces légères suffisent à ta pénétration, et tu pourras sans moi découvrir le reste. Ainsi que l'animal élevé pour la chasse, après avoir saisi la trace de la proie, va la surprendre sous l'épais feuillage qui lui sert d'asile, de même, en marchant de conséquence en conséquence, tu pénétreras tous les secrets de la nature, et tu forceras la vérité dans ses retraites. Mais si tu hésites à me suivre, si tu te refuses encore à la conviction, voici à quoi je m'engage : les grandes sources où mon génie s'est abreuvé s'ouvriront pour toi, la vérité coulera de mes lèvres à grands flots, et la vieillesse à pas lents aura gagné nos membres et délié les principes de notre vie, sans que j'aie épuisé cette multitude de choses qu'il me reste à te développer.

Mais reprenons la chaîne de nos raisonnements. La nature résulte donc de deux principes existants par eux-mêmes : le corps, et le vide où nagent les corps, et à l'aide duquel ils se meuvent. L'existence des corps nous est démontrée par le témoignage des

Multaque præterea tibi possum commemorando
Argumenta, fidem dictis conradere nostris.
Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.
Namque canes ut montivagæ persæpe feraï
Naribus inveniunt intectas fronde quietes,
Cum semel institerunt vestigia certa viaï;
Sic alid ex alio per te tute ipse videre
Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras
Insinuare omnes, et verum protrahere inde.
Quod si pigraris, paulumve abscesseris ab re,
Hoc tibi de plano possum promittere, Memmi :
Usque adeo largos haustus de fontibu' magnis
Lingua meo suavis diti de pectore fundet,
Ut verear ne tarda prius per membra senectus
Serpat, et in nobis vitaï claustra resolvat;
Quam tibi de quavis una re versibus omnis
Argumentorum sit copia missa per aures.

Sed nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.
Omnis, ut est, igitur per se, natura duabus
Consistit rebus; nam corpora sunt, et inane,
Hæc in quo sita sunt, et qua diversa moventur.
Corpus enim per se communis dedicat esse

sens, fondement inébranlable de la certitude, sans lequel la raison, abandonnée à elle-même, nous égare dans un dédale d'obscurités. Quant à l'espace que nous appelons *vide*, s'il n'existait pas, les corps ne seraient situés nulle part, et ne pourraient se mouvoir, comme je viens de t'en donner la preuve.

Il n'est rien, dans la nature, que nous puissions concevoir en dehors du vide et indépendant de la matière, et qui constitue un troisième principe. Car tout ce qui existe a nécessairement une étendue, grande ou petite : sans quoi il n'existerait pas. Cette étendue est-elle sensible au toucher : quoique déliée et imperceptible, elle sera rangée au nombre des corps, elle en suivra les lois. Si au contraire elle est impalpable, si dans aucune de ses parties elle n'est impénétrable, nous l'appelons *vide*.

En général tous les êtres connus sont actifs ou soumis à l'action des autres, ou fournissent un espace à l'existence et au mouvement : il n'y a que les corps qui soient actifs ou passifs ; il n'y a que le vide qui ouvre un champ à leur activité. Il n'existe donc

Sensus : quo nisi prima fides fundata valebit,
Haud erit, occultis de rebus quo referentes,
Confirmare animi quidquam ratione queamus.
Tum porro locus, ac spatium, quod inane vocamus,
Si nullum foret, aud usquam sita corpora possent
Esse, neque omnino quaquam diversa meare;
Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.

Præterea nihil est quod possis dicere ab omni
Corpore sejunctum, secretumque esse ab inani,
Quod quasi tertia sit rerum natura reperta.
Nam quodcunque erit, esse aliquid debebit id ipsum
Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum sit;
Cui si tactus erit quamvis levis exiguusque,
Corporum augebit numerum, summamque sequetur :
Sin intactile erit, nulla de parte quod ullam
Rem prohibere queat per se transire meantem;
Scilicet hoc id erit vacuum, quod inane vocamus.

Præterea, per se quodcunque erit, aut faciet quid,
Aut aliis fungi debebit agentibus ipsum;
Aut erit, ut possint in eo res esse gerique :
At facere et fungi sine corpore nulla potest res,
Nec præbere locum porro, nisi inane vacansque.
Ergo præter inane et corpora, tertia per se

pas dans la nature un troisième ordre d'êtres; les sens ne peuvent l'apercevoir, ni l'esprit humain s'en former une idée.

Tout ce qui n'est ni matière ni vide est propriété ou accident de l'un ou de l'autre. Les *propriétés* sont inséparables du sujet, et ne cessent que par sa destruction. Telle est la pesanteur dans les pierres, la chaleur dans le feu, la fluidité dans l'eau, la tangibilité dans les corps, sa négation dans le vide. Les *accidents*, comme la servitude et la liberté, les richesses et la pauvreté, la paix et la guerre, ne sont que des manières d'être dont la présence ou l'absence n'altèrent pas le fond du sujet.

Le temps n'est pas non plus un être subsistant par lui-même : c'est par l'existence continuée des corps que l'esprit s'accoutume à distinguer le passé du présent et de l'avenir. Personne ne conçoit la durée isolée et indépendante du mouvement ou du repos de la matière.

Enfin, quand on vous parle de l'enlèvement d'Hélène et du sort malheureux des Troyens, observez qu'il ne s'agit pas d'êtres actuels, puisque le temps a englouti sans retour les siècles marqués

Nulla potest rerum in numero natura relinqui,
Nec quæ sub sensus cadat ullo tempore nostros,
Nec ratione animi quam quisquam possit apisci.

Nam quæcunque cluent, aut his conjuncta duabus
Rebus ea invenies, aut horum eventa videbis.
Conjunctum est id, quod nunquam sine perniciali
Discidio potis est sejungi seque gregari;
Pondus uti saxis, calor ignibu', liquor aquaï,
Tactus corporibus cunctis, intactus inani.
Servitium contra, libertas, divitiæque,
Paupertas, bellum, concordia, cætera quorum
Adventu manet incolumis natura abituque,
Hæc soliti sumus, ut par est, eventa vocare.

Tempus item per se non est, sed rebus ab ipsis
Consequitur sensus, transactum quid sit in ævo,
Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur :
Nec per se quemquam tempus sentire fatendum est
Semotum ab rerum motu placidaque quiete.

Denique Tyndaridem raptam, belloque subactas
Trojugenas gentes cum dicunt esse, videndum est
Ne forte hæc per se cogant nos esse fateri;
Quando ea sæcla hominum, quorum hæc eventa fuere,

par ces événements, et que les accidents se rapportent tous ou aux corps ou à l'espace.

Sans la matière, sans le vide, dans lequel s'accomplissent tous les événements, jamais l'amour n'eût embrasé le cœur du prince phrygien, jamais la beauté d'Hélène n'eût allumé l'incendie fameux d'une guerre cruelle, et jamais une machine énorme, construite à l'insu des Troyens, n'eût vomi de son flanc des bataillons armés pour la destruction de Pergame. Tu vois donc que tous ces événements n'ont pas une existence réelle comme les corps, ni la même nature que le vide, mais sont de simples modifications et des corps et du vide qui contient toutes choses.

Les corps sont ou les éléments de la nature, ou les composés qui en résultent. Les éléments sont inaltérables et indestructibles; leur solidité triomphe de toutes les attaques.

On aura peut-être de la peine à concevoir, dans la nature, des corps parfaitement solides; en effet, la foudre, les sons, la voix, percent l'épaisseur des murs; le fer blanchit dans la fournaise; la

Irrevocabilis abstulerit jam præterita ætas.
Namque aliud rebus, aliud regionibus ipsis
Eventum dici poterit, quodcunque erit actum.

Denique materies si rerum nulla fuisset,
Nec locus ac spatium, res in quo quæque geruntur,
Nunquam Tyndaridis formæ conflatus amore
Ignis, Alexandri Phrygio sub pectore gliscens,
Clara accendisset sævi certamina belli;
Nec clam durateus Trojanis Pergama partu
Inflammasset equus nocturno Grajugenarum:
Perspicere ut possis res gestas funditus omnes
Non ita uti corpus per se constare, nec esse,
Nec ratione cluere eadem qua constat inane,
Sed magis ut merito possis eventa vocare
Corporis atque loci, res in quo quæque gerantur.

Corpora sunt porro partim primordia rerum,
Partim concilio quæ constant principiorum.
Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis
Stringere: nam solido vincunt ea corpore demum.

Etsi difficile esse videtur credere quidquam
In rebus solido reperiri corpore posse:
Transit enim fulmen cœli per septa domorum,
Clamor ut ac voces; ferrum candescit in igne,

pierre vole en éclats sous l'action du feu ; l'or perd sa dureté et devient fluide dans le creuset ; l'airain dompté par la flamme fond comme la glace ; la chaleur et le froid des liqueurs se font sentir à notre main à travers les parois d'une coupe d'argent : tant il est vrai que dans la nature nous ne connaissons aucun corps parfaitement solide.

Mais puisque la philosophie, ou plutôt la nature elle-même, nous mène à cette vérité, apprends en peu de mots que les principes de la matière, les éléments du grand tout, sont solides et éternels.

D'abord, comme le corps et l'espace sont entièrement opposés par leur nature, il est nécessaire qu'ils existent l'un et l'autre purs et sans mélange. Il n'y a donc point de matière où s'étend l'espace, ni de vide dans le lieu qu'occupe la matière. Les éléments des corps ne renferment donc pas de vide dans leur tissu, c'est-à-dire qu'ils sont parfaitement solides.

Puisque les corps sont mêlés de vides, il faut que ces vides

Dissiliuntque fero ferventia saxa vapore ;
Collabefactatus rigor auri solvitur æstu ;
Tum glacies æris flamma devicta liquescit ;
Permanat calor argentum, penetraleque frigus,
Quando utrumque, manu retinentes pocula rite,
Sensimus infuso lympharum rore superne :
Usque adeo in rebus solidi nihil esse videtur.

Sed quia vera tamen ratio naturaque rerum
Cogit, ades, paucis dum versibus expediamus,
Esse ea, quæ solido atque æterno corpore constent,
Semina quæ rerum primordiaque esse docemus,
Unde omnis rerum nunc constet summa creata.

Principio, quoniam duplex natura duarum
Dissimilis rerum longe constare reperta est,
Corporis atque loci, res in quo quæque geruntur,
Esse utramque sibi per se puramque necesse est.
Nam quacunque vacat spatium, quod inane vocamus,
Corpus ea non est : qua porro cunque tenet se
Corpus, ea vacuum nequaquam constat inane.
Sunt igitur solida ac sine inani corpora prima.

Præterea quoniam genitis in rebus inane est,
Materiem circum solidam constare necesse est :

soient environnés de parties solides ; et si l'on admet que les corps enferment des vides entre leurs parties, il faut bien accorder la solidité aux cloisons qui les environnent. Or ces cloisons, que sont-elles, sinon l'assemblage des éléments de la matière ? Ainsi, tandis que les corps se détruisent, la matière, en vertu de sa solidité, subsiste éternellement.

De plus, s'il n'y avait pas de vide, ce grand tout serait un solide parfait ; et, au contraire, s'il n'existait pas des corpuscules qui remplissent exactement le lieu qu'ils occupent, l'univers ne serait qu'un vide immense. Le corps et l'espace sont donc distincts l'un de l'autre, puisqu'il n'existe ni plein ni vide parfait : or ce sont les éléments de la matière qui, par leur solidité, forment cette distinction.

Ces corps premiers ne peuvent être endommagés par le choc, ni leur tissu pénétré ; nulle action étrangère ne peut les altérer, comme je te l'ai enseigné plus haut. En effet, on ne conçoit pas que sans vide un corps puisse être brisé, décomposé, ou même simplement coupé en deux ; il est inaccessible à l'humidité, au froid et

Nec res ulla potest vera ratione probari
Corpore inane suo celare atque intus habere,
Si non, quod cohibet, solidum constare relinquas.
Id porro nihil esse potest, nisi materiaï
Concilium, quod inane queat rerum cohibere.
Materies igitur, solido quæ corpore constat,
Esse æterna potest, cum cætera dissolvantur.

Tum porro si nil esset quod inane vacaret,
Omne foret solidum, nisi contra corpora cæca
Essent, quæ loca complerent, quæcunque tenerent;
Omne quod est spatium, vacuum constaret inane.
Alternis igitur nimirum corpus inani
Distinctum est, quoniam nec plenum naviter exstat,
Nec porro vacuum : sunt ergo corpora cæca,
Quæ spatium pleno possint distinguere inane.

Hæc neque dissolvi plagis extrinsecus icta
Possunt, nec porro penitus penetrata retexi;
Nec ratione queunt alia tentata labare,
Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.
Nam neque collidi sine inani posse videtur
Quidquam, nec frangi, nec findi in bina secando,
Nec capere humorem, neque item manabile frigus,

à la chaleur, qui sont les agents ordinaires de la destruction. Aussi les corps offrent-ils d'autant plus de prise à ces causes de dépérissement, qu'ils renferment plus de vide dans leur tissu. Si donc les éléments sont solides et ne renferment pas de vides, il faut nécessairement qu'ils soient éternels.

S'ils n'étaient éternels, le monde serait déjà plus d'une fois tombé dans le néant, et en serait plus d'une fois ressorti. Mais comme j'ai enseigné que le néant ne produit et n'engloutit point les êtres, il est nécessaire que les éléments soient éternels, étant le terme de toute dissolution et le principe de toute reproduction. Ils sont donc simples et solides; sans quoi ils n'auraient pu se conserver pendant tant de siècles et fournir depuis un temps infini à la renaissance des êtres.

Enfin, si la nature n'avait prescrit des bornes à la divisibilité de la matière, les éléments du monde, minés par la révolution de tant de siècles écoulés, seraient réduits à un tel degré d'épuisement, que les corps résultants de leur union ne pourraient parvenir à la maturité : car nous voyons les corps se dissoudre plus vite qu'ils

Nec penetralem ignem, quibus omnia conficiuntur.
Et quam quæque magis cohibet res intus inane,
Tam magis his rebus penitus tentata labascit.
Ergo, si solida ac sine inani corpora prima
Sunt, ita uti docui, sint hæc æterna necesse est.

Præterea, nisi materies æterna fuisset,
Antehac ad nihilum penitus res quæque redissent,
De nihiloque renata forent quæcunque videmus.
At quoniam supera docui nil posse creari
De nihilo, neque, quod genitum est, ad nil revocari,
Esse immortali primordia corpore debent,
Dissolvi quo quæque supremo tempore possint,
Materies ut suppeditet rebus reparandis.
Sunt igitur solida primordia simplicitate,
Nec ratione queunt alia servata per ævum
Ex infinito jam tempore res reparare.

Denique, si nullam finem natura parasset
Frangendis rebus, jam corpora materiaï
Usque redacta forent, ævo frangente priore,
Ut nihil ex illis a certo tempore posset
Conceptum, summum ætatis pervadere florem.
Nam quidvis citius dissolvi posse videmus

ne se produisent; c'est pourquoi les pertes que les siècles précédents leur auraient fait subir ne pourraient être réparées par les temps qui suivraient. Mais comme dans la nature nous voyons constamment les réparations proportionnées aux pertes, et tous les êtres arriver dans des temps fixes à leur degré de perfection, il faut en conclure que la divisibilité de la matière a des limites invariables et nécessaires.

Malgré cette solidité des éléments, comme tous les corps sont mêlés de vide, il n'y en a pas un qui ne puisse s'amollir, et prendre la nature de l'eau, de l'air, de la terre et du feu. Au contraire, si les éléments étaient mous, il serait impossible d'expliquer la formation des cailloux et du fer: la nature n'aurait plus de base dans ses ouvrages. Les éléments de la matière sont donc simples et solides; et c'est leur union plus ou moins étroite qui donne aux corps leur dureté et leur résistance.

Enfin la nature a prescrit des bornes à l'accroissement et à la durée des corps; elle a réglé la mesure de leur pouvoir. Les espè-

Quam rursus refici: quapropter longa diei
Infinitæ ætas anteacti temporis omnis
Quod fregisset adhuc, disturbans dissolvensque,
Id nunquam reliquo reparari tempore posset.
At nunc nimirum frangendi reddita finis
Certa manet, quoniam refici rem quamque videmus,
Et finita simul generatim tempora rebus
Stare, quibus possint ævi contingere florem.

Huc accedit uti, solidissima materiaï
Corpora cum constant, possint tamen omnia reddi
Mollia quæ fiant, aer, aqua, terra, vapores,
Quo pacto fiant, et qua vi cunque genantur,
Admistum quoniam simul est in rebus inane.
At contra, si mollia sint primordia rerum,
Unde queant validi silices ferrumque creari
Non poterit ratio reddi: nam funditus omnis
Principio fundamenti natura carebit.
Sunt igitur solida pollentia simplicitate,
Quorum condenso magis omnia conciliatu
Arctari possunt, validasque ostendere vires.

Denique jam quoniam generatim reddita finis
Crescendi rebus constat vitamque tuendi,
Et quid quæque queant per fœdera naturaï,

ces ne changent jamais; les générations se suivent sans altération; les différentes classes d'oiseaux ont constamment certaines taches affectées à leur espèce, qui la caractérisent. Les éléments doivent être immuables comme les espèces. Si une force étrangère peut en triompher, tout devient incertain; on ne sait ce qui peut ou ne peut point être produit, comment la puissance des êtres est bornée par leur nature même, ni pourquoi les siècles ramènent les mêmes tempéraments, les mêmes mouvements, la même manière de vivre et les mêmes mœurs dans les générations différentes.

En un mot, l'extrémité d'un atome, étant un point délicat qui échappe aux sens, doit être dépourvue de parties: c'est le plus petit corps de la nature; il n'a jamais existé et n'existera jamais isolé, puisqu'il est lui-même une partie d'un autre corps, la première et la dernière. Joint à d'autres parties de même nature, il forme la masse de l'atome. Si donc les éléments de l'atome ne peuvent exister à part, il faut que leur union soit si intime, qu'aucune force ne les puisse séparer. Ainsi les éléments de la matière

Quid porro nequeant, sancitum quandoquidem exstat :
Nec commutatur quidquam; quin omnia constant
Usque adeo, variæ volucres ut in ordine cunctæ
Ostendant maculas generales corpori inesse :
Immutabile materiæ quoque corpus habere
Debent nimirum. Nam si primordia rerum
Commutari aliqua possent ratione revicta,
Incertum quoque jam constet quid possit oriri,
Quid nequeat, finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione atque alte terminus hærens;
Nec toties possent generatim sæcla referre
Naturam, motus, victum, moresque parentum.

Tum porro, quoniam extremum cujusque cacumen
Corporis est aliquod, nostri quod cernere sensus
Jam nequeunt, id nimirum sine partibus exstat,
Et minima constat natura : nec fuit unquam
Per se secretum, neque posthac esse valebit,
Alterius quoniam est ipsum pars, primaque, et ima :
Inde aliæ atque aliæ similes ex ordine partes
Agmine condenso naturam corporis explent.
Quæ quoniam per se nequeunt constare, necesse est
Hærere, ut nequeant ulla ratione revelli.
Sunt igitur solida primordia simplicitate,
Quæ minimis stipata cohærent partibus arcto,

sont simples et solides, étant composés de parties infiniment déliées, dont l'union est le fruit, non pas d'un assemblage hétérogène, mais de l'éternelle simplicité des atomes. Ainsi la nature, voulant en faire la base de ses ouvrages, n'a pas permis qu'aucune partie pût se détacher ou s'échapper de ces corps.

D'ailleurs, si vous n'admettez dans la nature un dernier terme de division, les plus petits corps seront composés d'une infinité de parties, puisqu'il y aura un progrès de moitiés divisibles en d'autres moitiés, jusqu'à l'infini. Quelle différence y aurait-il donc entre la masse la plus énorme et le plus petit corps? Ils ne différeront pas l'un de l'autre. Quand vous supposeriez d'un côté le grand tout, l'atome imperceptible ne lui cède en rien, étant lui-même composé d'une infinité de parties. Mais comme la raison se récrie contre cette conséquence, il faut bien reconnaître des corpuscules simples, qui soient les derniers termes de la division; et puisqu'ils existent, il faut avouer aussi qu'ils sont solides et éternels.

Enfin, si la nature, en détruisant les êtres, ne les réduisait en leurs parties extrêmes, ces débris ne pourraient lui servir à former

Non ex ullorum conventu conciliata,
Sed magis æterna pollentia simplicitate:
Unde neque avelli quidquam, neque diminui jam
Concedit natura reservans semina rebus.

Præterea nisi erit minimum, parvissima quæque
Corpora constabunt ex partibus infinitis,
Quippe ubi dimidiæ partis pars semper habebit
Dimidiam partem, nec res perfiniet ulla.
Ergo rerum inter summam minimamque quid escit
Non erit ut distent: nam quamvis funditus omnis
Summa sit infinita, tamen parvissima quæ sunt
Ex infinitis constabunt partibus æque.
Cui quoniam ratio reclamat vera, negatque
Credere posse animum, victus fateare necesse est
Esse ea quæ nullis jam prædita partibus exstent,
Et minima constant natura: quæ quoniam sunt,
Illa quoque esse tibi solida atque æterna fatendum.

Denique ni minimas in partes cuncta resolvi
Cogere consuesset rerum natura creatrix,
Jam nihil ex illis eadem reparare valeret,

d'autres corps : car, étant encore formés de plusieurs parties, ils n'auraient pas la sorte de liens, de pesanteur, de chocs, de rencontres et de mouvements, que doit posséder la matière d'où tout est tiré, et sans laquelle il ne peut y avoir de composition.

Mais supposons que la divisibilité des éléments n'ait pas de bornes, au moins vous ne pouvez nier qu'il n'existe de toute éternité des corps qui n'ont jamais reçu d'atteinte. Mais s'ils sont fragiles de leur nature, comment ont-ils pu résister aux assauts continuels que les siècles leur ont livrés ?

Ainsi ceux qui ont regardé le feu comme le seul principe de cet univers sont tombés dans une erreur bien grossière. A la tête de ces philosophes marche Héraclite, auquel un langage obscur attira, dans la Grèce, la vénération des hommes superficiels, mais non pas des sages accoutumés à réfléchir. Car la stupidité admire de préférence les opinions cachées sous des termes mystérieux; une harmonie agréable et un coloris brillant sont pour elle le sceau de la vérité.

Propterea quia, quæ multis sunt partibus aucta,
Non possunt ea, quæ debet genitalis habere
Materies, varios connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus, per quæ res quæque geruntur.

Porro, si nulla est frangendis reddita finis
Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam
Nunc etiam superare necesse est corpora rebus,
Quæ nondum clueant ullo tentata periclo.
At quoniam fragili natura prædita constant,
Discrepat æternum tempus potuisse manere
Innumerabilibus plagis vexata per ævum.

Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
Magnopere a vera lapsi ratione videntur :
Heraclitus init quorum dux prælia primus,
Clarus ob obscuram linguam magis inter inanes
Quamde graves inter Graios, qui vera requirunt·
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt,
Veraque constituunt quæ belle tangere possunt
Aures, et lepide quæ sunt fucata sonore.

Je demande donc à Héraclite comment le feu seul, avec les propriétés que nous lui connaissons, peut avoir produit des corps si variés. Il ne sert à rien de condenser ou de raréfier la flamme : si les parties ont la même nature que le tout, la chaleur sera plus considérable si l'on rapproche les éléments, ou moins sensible si on les éloigne et les sépare, et l'on ne pourra obtenir rien de plus, bien loin de former tant de corps divers par la condensation ou la raréfaction du feu.

Encore si ces philosophes reconnaissaient le vide, on leur accorderait la condensation et la raréfaction du feu. Mais comme ce principe contredit leur système, ils n'osent l'admettre, et comme ils ne croient pas au vide, ils s'écartent du vrai chemin par les difficultés qu'ils y rencontrent : ils ne voient pas qu'en bannissant le vide de la nature, tous les corps n'en forment plus qu'un, dont les parties, fortement condensées, ne peuvent s'échapper, comme la lumière et la chaleur, qui, en s'élançant du feu, prouvent que les corps ne sont pas condensés dans toutes leurs parties.

D'un autre côté, s'obstiner à soutenir que les parties du feu s'é-

Nam cur tam variæ res possent esse requiro,
Ex vero si sunt igni puroque creatæ.
Nil prodesset enim calidum denserier ignem,
Nec rarefieri, si partes ignis eamdem
Naturam, quam totus habet super ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus esset,
Languidior porro disjectis disque supatis.
Amplius hoc fieri nihil est quod posse rearis
Talibus in causis, nedum variantia rerum
Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.

Atque hi si faciant admistum rebus inane,
Denseri poterunt ignes, rarique relinqui.
Sed, quia multa sibi cernunt contraria, mussant,
Et fugitant in rebus inane relinquere purum, et
Ardua dum metuunt, amittunt vera viaï :
Nec rursum cernunt, exempto rebus inani,
Omnia denseri, fierique ex omnibus unum
Corpus, nil ab se quod possit mittere raptim,
Æstifer ignis uti lumen jacit atque vaporem :
Ut videas non e stipatis partibus esse.

Quod si forte ulla credunt ratione potesse

teignent et changent de nature en se réunissant, c'est anéantir visiblement le feu élémentaire, et par conséquent faire sortir les corps du néant, puisqu'un être ne peut franchir les bornes de son essence en se transformant sans cesser d'être ce qu'il était auparavant. Il faut donc conserver aux éléments du feu leur nature, sans quoi tous les corps auront été anéantis, et ce grand tout sera le produit du néant.

Puis donc qu'il existe dans la nature des corpuscules dont l'essence est immuable, dont l'augmentation, la diminution et les différentes combinaisons changent l'essence des corps, on peut en conclure que ces corpuscules ne sont pas le feu. Qu'importerait d'y ajouter, d'en retrancher, ou d'en changer l'ordre, puisqu'ils n'en conserveraient pas moins leur brûlante nature, et ne pourraient engendrer que du feu ?

Voici donc, à mon avis, la vérité : il existe des corps qui, par leurs rencontres, leurs mouvements, leur ordre et leur situation, forment le feu ou en changent la nature en changeant eux-mêmes de combinaisons : ces éléments ne tiennent ni de la nature du feu,

Ignes in cœtu stingui mutareque corpus,
Scilicet ex ulla facere id si parte reparcent,
Occidet ad nihilum nimirum funditus ardor
Omnis, et ex nihilo fient quæcunque creantur.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante :
Proinde aliquid superare necesse est incolume olli,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes,
De nihiloque renata virescat copia rerum.

Nunc igitur, quoniam certissima corpora quædam
Sunt, quæ conservant naturam semper eamdem,
Quorum abitu aut aditu mutatoque ordine mutant
Naturam res et convertunt corpora sese,
Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum.
Nil referret enim quædam decedere, abire,
Atque alia attribui, mutarique ordine quædam,
Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent.
Ignis enim foret omnimodis quodcunque crearent.

Verum, ut opinor, ita est : sunt quædam corpora, quorum
Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
Efficiunt ignes, mutatoque ordine mutant
Naturam ; neque sunt igni simulata, neque ullæ

ni de celle d'aucun des corps dont les émanations frappent les sens et affectent nos organes.

Dire avec Héraclite que le feu est tout, que le feu seul mérite le nom de corps, me paraît le comble de la folie. C'est combattre les sens par les sens mêmes; c'est ébranler ces inébranlables fondements de la certitude, à la faveur desquels il a connu lui-même ce feu dont il abuse. Il ajoute foi au témoignage des sens quand il s'agit du feu, et il le récuse pour les autres corps aussi sensibles, ce qui me paraît contradictoire et insensé. De quel côté nous tournerons-nous? Qui, mieux que les sens, nous fait distinguer le vrai du faux?

D'ailleurs, pourquoi reconnaître l'existence du feu au préjudice de celle des autres corps, plutôt que l'existence des autres corps au préjudice de celle du feu? Ces deux assertions sont également absurdes.

Ceux donc qui ont donné le feu pour unique principe des choses, ceux qui ont attribué à l'air la formation de tous les corps, ceux qui ont regardé l'eau comme la source des êtres, ceux qui ont

Præterea rei, quæ corpora mittere possit
Sensibus et nostros adjectu tangere tactus.

Dicere porro ignem res omnes esse, neque ullam
Rem veram in numero rerum constare, nisi ignem,
Quod facit hic idem, perdelirum esse videtur.
Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat,
Et labefactat eos, unde omnia credita pendent;
Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem.
Credit enim sensus ignem cognoscere vere;
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus sunt :
Quod mihi cum vanum, tum delirum esse videtur.
Quo referemus enim? Quid nobis certius ipsis
Sensibus esse potest, quo vera ac falsa notemus?

Præterea, quare quisquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam linquere solam,
Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquat?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere posse,
Et qui principium gignundis aera rebus
Constituere, aut humorem quicunque putarunt

enseigné que la terre peut prendre la forme et la nature de tous les corps, tous ces philosophes, à mon avis, s'écartent grandement de la vérité. Mets encore dans la même classe ceux qui doublent les éléments, joignant l'air au feu, et l'eau à la terre; et ceux enfin qui les prennent tous les quatre, persuadés que la terre, l'eau, l'air et le feu réunis peuvent produire tous les êtres.

A la tête de ces derniers est Empédocle d'Agrigente, né sur les bords de cette île triangulaire que l'azur des flots ioniens baigne en serpentant et sépare de l'Italie par un canal étroit et rapide. Là mugit la vaste Charybde; là, bouillonnant au fond de ses abîmes, l'Etna donne le signal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, et de lancer encore au ciel les éclairs de sa bouche. Cette région féconde en prodiges, digne de la curiosité des voyageurs et de l'admiration du genre humain, ce séjour enrichi de tous les biens et défendu par un rempart de héros, n'a pourtant rien produit de plus estimable, de plus étonnant, de plus grand qu'Empédocle. Les vers qu'enfanta son génie divin font

Fingere res ipsum per se, terramve creare
Omnia, et in rerum naturas vertier omnes,
Magnopere a vero longeque errasse videntur.
Adde etiam qui conduplicant primordia rerum,
Aera jungentes igni, terramque liquori;
Et qui quatuor ex rebus posse omnia rentur,
Ex igni, terra, atque anima procrescere et imbri.

Quorum Acragantinus cumprimis Empedocles est:
Insula quem triquetris terrarum gessit in oris,
Quam fluitans circum magnis amfractibus æquor
Ionium glaucis aspergit virus ab undis,
Angustoque fretu rapidum mare dividit undis
Italiæ terraï oras a finibus ejus.
Hic est vasta Charybdis, et hic Ætnæa minantur
Murmura flammarum rursum se colligere iras,
Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes,
Ad cœlumque ferat flammaï fulgura rursum.
Quæ cum magna modis multis miranda videtur
Gentibus humanis regio, visendaque fertur,
Rebus opima bonis, multa munita virum vi,
Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
Nec sanctum magis, et mirum, carumque videtur.
Carmina quinetiam divini pectoris ejus

retentir encore aujourd'hui l'univers de ses sublimes découvertes, et laissent en doute s'il eut une origine mortelle. Cependant ce fameux sage, et d'autres beaucoup moins illustres que lui, oracles plus sûrs et plus respectables que la Sibylle couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon, après avoir étonné le monde par la grandeur de leurs découvertes, ont erré dans l'explication des principes de la matière, écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

D'abord ils supposent le mouvement en rejetant le vide; ils reconnaissent des corps mous et rares, tels que l'air, le soleil, le feu, la terre, les animaux, les végétaux, sans mêler de vide dans leur tissu.

Ensuite ils ne bornent point la divisibilité de la matière ni le morcellement des corps, et n'admettent pas dans la nature de parties extrêmes : or, si l'extrémité des corps nous paraît leur dernier terme de division, l'extrémité de cette extrémité, que nous ne pouvons apercevoir, ne doit-elle pas être regardée comme le dernier terme de division de la nature?

Vociferantur, et exponunt præclara reperta,
Ut vix humana videatur stirpe creatus.
Hic tamen, et supera quos diximus, inferiores
Partibus egregie multis multoque minores,
Quanquam multa bene ac divinitus invenientes,
Ex adyto tanquam cordis, responsa dedere
Sanctius, et multo certa ratione magis quam
Pythia, quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur;
Principiis tamen in rerum fecere ruinas,
Et graviter magni magno cecidere ibi casu :

Primum, quod motus, exempto rebus inani,
Constituunt, et res molles rarasque relinquunt,
Aera, solem, ignem, terras, animalia, fruges,
Nec tamen admiscent in eorum corpus inane.

Deinde quod omnino finem non esse secandis
Corporibus faciunt, neque pausam stare fragori,
Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam :
Cum videamus id extremum cujusque cacumen
Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur :
Conjicere ut possis ex hoc, quod cernere non quis,
Extremum quod habent, minimum consistere rebus.

Ajoute que les principes qu'ils donnent à la matière sont des corps mous, que nous voyons naître et périr : ainsi ce grand tout aurait déjà été anéanti et retiré de l'abîme du néant; et tu as vu combien ces deux opinions sont éloignées de la vérité.

D'ailleurs, ces éléments sont ennemis, et se détruisent les uns et les autres : ainsi, en se choquant, ils s'anéantiraient ou se dissiperaient, comme la foudre, les vents et la pluie, poussés par un orage impétueux.

Enfin, si tout vient des quatre éléments et si tout rentre en eux par la dissolution des êtres, quelle raison a-t-on de les donner pour principes des corps, plutôt que de leur donner les corps mêmes pour principes ? Ne s'engendrent-ils pas tour à tour ? Ne changent-ils pas tour à tour de nature, de forme et d'essence?

Si tu prétends au contraire que le feu, l'eau, la terre et l'air se réunissent sans changer de nature, il n'en pourra résulter aucun être, soit animé, soit végétant, comme les arbres. Tu n'auras dans chaque objet qu'un mélange confus d'air, d'eau, de

Huc accedit item, quod jam primordia rerum
Mollia constituunt, quæ nos nativa videmus
Esse, et mortali cum corpore funditus; atqui
Debeat ad nihilum jam rerum summa reverti,
De nihiloque renata virescere copia rerum :
Quorum utrumque quid a vero jam distet, habebas.

Deinde inimica modis multis sunt, atque venena
Ipsa sibi inter se : quare aut congressa peribunt,
Aut ita diffugient, ut tempestate coorta
Fulmina diffugere atque imbres ventosque videmus.

Denique quatuor ex rebus si cuncta creantur
Atque in eas rursum res omnia dissolvuntur,
Qui magis illa queunt rerum primordia dici
Quam contra res illorum, retroque putari?
Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,
Et totam inter se naturam, tempore ab omni.

Sin ita forte putas, ignis terræque coire
Corpus, et aerias auras, roremque liquorum,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum,
Nulla tibi ex illis poterit res esse creata,
Non animans, non examino quid corpore, ut arbos.
Quippe suam quidque in cœtu variantis acervi
Naturam ostendet, mistusque videbitur aer

terre et de feu, substances incompatibles qui déploieront chacune en particulier leurs propriétés ; or il est nécessaire que les principes agissent d'une manière secrète et invisible, de peur que leur nature, dominant à l'excès, n'empêche les corps qui en sont formés d'avoir un caractère propre et spécifique.

Ils remontent jusqu'au ciel et aux astres pour trouver l'origine des choses. Selon eux, le premier élément est le feu, qui se change en air; de l'air est formée l'eau, qui s'épaissit et devient terre; de la terre naissent en rétrogradant les autres éléments, l'eau d'abord, ensuite l'air et le feu. Par une chaine de métamorphoses continuelles, les éléments ne cessent de voyager du ciel à la terre et de la terre au ciel : or ces changements de formes sont incompatibles avec la nature des principes. Le fond doit en être immuable, si l'on n'aime mieux précipiter l'univers dans le néant; car un corps ne peut franchir les bornes de son essence sans cesser aussitôt d'être ce qu'il était. Ainsi vos quatre éléments subissant, comme nous venons de le dire, des métamorphoses, il faut qu'ils soient eux-mêmes composés d'autres éléments im-

Cum terra simul, atque ardor cum rore manere :
At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandestinam cæcamque adhibere,
Emineat ne quid, quod contra pugnet, et obstet
Quo minus esse queat proprie quodcunque creatur.

Quin etiam repetunt a cœlo atque ignibus ejus,
Et primum faciunt ignem se vertere in auras
Aeris; hinc imbrem gigni, terramque creari
Ex imbri; retroque a terra cuncta reverti,
Humorem primum, post aera, deinde calorem;
Nec cessare hæc inter se mutare, meare
De cœlo ad terram, de terra ad sidera mundi,
Quod facere haud ullo debent primordia pacto,
Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius quod fuit ante.
Quapropter quoniam quæ paulo diximus ante
In commutatum veniunt, constare necesse est
Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

muables, ou que le monde tombe anéanti. Reconnais donc plutôt des corps tels, qu'après avoir formé le feu, en augmentant et en diminuant leur nombre, en changeant leur situation ou leur mouvement, de cette nouvelle combinaison puisse naître le fluide de l'air ou toute autre substance.

Mais il est évident, diras-tu, que tous les corps naissent de la terre, se nourrissent de ses sucs, et que, si la saison ne communique à l'air une température favorable, si la cime des arbres n'est mollement agitée par les pluies rafraîchissantes, si le soleil à son tour n'échauffe de ses feux les productions de la terre, ni les grains, ni les arbres, ni les animaux ne peuvent croître et se fortifier.

J'en conviens; et nous-mêmes, si une nourriture solide, détrempée dans une boisson salutaire, ne nous soutient, nos membres s'épuisent bientôt, et le sentiment s'éteint dans tous les ressorts de la machine. Il faut à l'homme, ainsi qu'à tous les autres corps, des aliments propres à le nourrir; et si tous les êtres que renferme cet univers vivent les uns aux dépens des autres, c'est que chacun renferme en soi des principes communs à plusieurs. Il importe donc de considérer non-seulement la nature des éléments,

Quin potius tali natura prædita quædam
Corpora constituas, ignem si forte crearint,
Posse eadem demptis paucis, paucisque tributis,
Ordine mutato, et motu, facere aeris auras;
Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

At manifesta palam res indicat, inquis, in auras
Aeris e terra res omnes crescere alique :
Et nisi tempestas indulget tempore fausto,
Imbribus, et tabe nimborum arbusta vacillant;
Solque sua pro parte fovet, tribuitque calorem;
Crescere non possunt fruges, arbusta, animantes.

Scilicet, et nisi nos cibus aridus, et tener humor
Adjuvat, amisso jam corpore, vita quoque omnis
Omnibus e nervis atque ossibus exsolvatur.
Adjutamur enim dubio procul atque alimur nos
Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res :
Nimirum quia multa modis communia multis
Multarum rerum in rebus primordia mista
Sunt, ideo variis variæ res rebus aluntur.
Atque eadem magni refert primordia sæpe

mais encore leur mélange, leur situation et leurs mouvements réciproques. Car les principes à l'aide desquels ont été construits le ciel, la mer, la terre, les fleuves et le soleil sont les mêmes qui, mêlés avec d'autres et diversement arrangés, ont formé les grains, les arbres et les animaux. Ne remarques-tu pas, dans ces vers que tu lis, les mêmes lettres communes à plusieurs mots ? Cependant les vers et les mots diffèrent beaucoup, soit par les idées qu'ils présentent, soit par le son qu'ils font entendre : telle est la différence que met entre les corps l'arrangement seul des éléments. Mais les principes de la matière ont encore mille autres circonstances qui doivent jeter une variété infinie dans les résultats.

Approfondissons maintenant l'*homéomérie* d'Anaxagore : c'est le nom que lui donnent les Grecs, et la disette de notre langue ne nous en fournit point ; mais il est facile de donner une idée claire de son système, de ce principe de la nature qu'il appelle *homéomérie*. Les os, suivant lui, sont formés d'un certain nombre de petits os, les viscères d'un certain nombre de petits viscères ; plusieurs gouttes de sang réunies donnent naissance au sang ; l'or est com-

Cum quibus, et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus, accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Constituunt, eadem fruges, arbusta, animantes :
Verum aliis alioque modo commista moventur.
Quin etiam passim nostris in versibus ipsis
Multa elementa vides multis communia verbis,
Cum tamen inter se versus ac verba necesse est
Confiteare et re et sonitu distare sonanti :
Tantum elementa queunt permutato ordine solo.
At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere
Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

Nunc et Anaxagoræ scrutemur ὁμοιομέρειαν,
Quam Græci memorant, nec nostra dicere lingua
Concedit nobis patrii sermonis egestas :
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,
Principium rerum quam dicit ὁμοιομέρειαν.
Ossa videlicet e pauxillis atque minutis
Ossibu', sic et de pauxillis atque minutis
Visceribus viscus gigni, sanguenque creari
Sanguinis inter se multis coeuntibu' guttis :

posé de plusieurs molécules d'or ; le feu et l'eau naissent de particules de feu et d'eau, et tous les corps, en un mot, de l'assemblage d'éléments similaires.

Mais ce même philosophe ne donne pas d'accès au vide ni de bornes à la divisibilité des corps : deux erreurs qui lui sont communes avec les philosophes que nous venons de réfuter.

Ajoute que ses éléments sont trop fragiles, si toutefois le nom d'éléments convient à des corpuscules de même nature que les corps, dont les ressorts sont aussi faibles et le tissu aussi exposé à la destruction. Suppose une attaque violente, et dis-moi lequel de ces éléments résistera au choc, se soutiendra contre les assauts du trépas. Sera-ce le feu ? l'air ? l'eau ? le sang ? les os ? Non, sans doute, puisque tous ces corps sont périssables comme ceux qui disparaissent tous les jours à nos yeux. Il ne me reste donc qu'à te renvoyer aux raisonnements par lesquels j'ai prouvé que rien ne naît de rien et ne se réduit à rien.

D'ailleurs, puisque les aliments accroissent le corps en le nourrissant, il s'ensuit nécessairement que nos veines, notre sang, nos

Ex aurique putat micis consistere posse
Aurum, et de terris terram concrescere parvis ;
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse :
Cætera consimili fingit ratione putatque.

Nec tamen esse ulla parte idem in rebus inane
Concedit, neque corporibus finem esse secandis.
Quare in utraque mihi pariter ratione videtur
Errare atque illi supera quos diximus ante.

Adde quod imbecilla nimis primordia fingit,
Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
Natura, atque ipsæ res sunt ; æqueque laborant,
Et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis ?
Ignis ? an humor ? an aura ? Quid horum ? Sanguen an ossa ?
Nil, ut opinor : ubi ex æquo res funditus omnis
Tam mortalis erit, quam quæ manifesta videmus
Ex oculis nostris aliqua vi victa perire.
At neque reccidere ad nihilum res posse, neque autem
Crescere de nihilo, testor res ante probatas.

Præterea, quoniam cibus auget corpus alitque,
Scire licet nobis venas, et sanguen, et ossa,

os et nos nerfs sont formés de parties hétérogènes : si tu prétends que les aliments sont des substances mélangées, qui contiennent en petit des nerfs, des os, des veines et des gouttes de sang, il faudra dire que nos aliments et nos boissons elles-mêmes seront composées de parties hétérogènes.

Ensuite, si tous les corps qui naissent de la terre sont renfermés en petit dans son sein, voilà donc la terre composée d'autant de parties diverses qu'elle enfante de différentes productions. Tu pourras raisonner de même de tous les autres composés : si la flamme, la fumée et la cendre sont contenues dans le bois, les éléments du bois sont évidemment hétérogènes.

Anaxagore n'a plus qu'un moyen de se mettre à couvert ; il en use, et prétend que les corps renferment en eux les éléments de mille autres, mais que ceux-là seuls paraissent à l'œil, qui, répandus en plus grand nombre dans les corps et placés à la surface, sont par cette raison plus exposés à la vue : mais ce raisonnement est réfuté par la saine philosophie. Car il faudrait que les grains broyés par la meule laissassent apercevoir des traces ou de sang,

Et nervos alienigenis ex partibus esse :
Sive cibos omnes commisto corpore dicent
Esse, et habere in se nervorum corpora parva,
Ossaque, et omnino venas, partesque cruoris ;
Fiet uti cibus omnis et aridus, et liquor ipse
Ex alienigenis rebus constare putetur,
Ossibus, et nervis, venisque, et sanguine misto.

Præterea quæcunque e terra corpora crescunt,
Si sunt in terris, terras constare necesse est
Ex alienigenis, quæ terris exoriuntur.
Transfer item, totidem verbis utare licebit :
In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque,
Ex alienigenis consistant ligna necesse est.

Linquitur hic tenuis latitandi copia quædam :
Id quod Anaxagoras sibi sumit ; ut omnibus omnes
Res putet immistas rebus latitare, sed illud
Apparere unum, cujus sint pluria mista,
Et magis in promptu, primaque in fronte locata :
Quod tamen a vera longe ratione repulsum est.
Conveniebat enim fruges quoque sæpe minutas,
Robore cum saxi franguntur, mittere signum
Sanguinis, aut alium nostro quæ corpore aluntur ;

ou des autres parties de notre corps auxquelles le blé s'unit; il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang, et que les herbes distillassent un lait pur et savoureux comme celui de nos brebis; il faudrait, en divisant les glèbes, y trouver en petit des herbes, des grains et des arbres, et, en brisant le bois, en tirer des parties imperceptibles de fumée, de cendre et de flamme. Mais, comme l'expérience nous apprend qu'il n'en est rien, avouons que les éléments, sans être ainsi mélangés dans les corps, sont communs à tous, et arrangés diversement dans les êtres divers.

Cependant, dis-tu, sur le sommet des hautes montagnes, les arbres poussés par un vent impétueux entre-choquent souvent leur cime, prennent feu, et font briller au loin des tourbillons de flamme. J'en conviens : mais il n'y a pas pour cela du feu dans le bois, seulement un grand nombre de parties inflammables qui, rassemblées par le frottement, causent l'incendie des forêts. Si le bois renfermait tant de flamme, son ardeur ne pourrait un moment se contenir : tous les jours elle consumerait les arbres, et réduirait les forêts en cendre.

Cum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat
Et laticis dulces guttas, similique sapore
Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis;
Scilicet et glebis terrarum sæpe friatis
Herbarum genera, et fruges, frondesque videri
Dispertita, atque in terris latitare minute;
Postremo, in lignis cinerem fumumque videri,
Cum præfracta forent, ignesque latere minutos.
Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
Scire licet non esse in rebus res ita mistas,
Verum semina multimodis immista latere
Multarum rerum in rebus communia debent.

At sæpe in magnis fit montibns, inquis, ut altis
Arboribus vicina cacumina summa terantur
Inter se, validis facere id cogentibus austris,
Donec fulserunt flammæ fulgore coorto :
Scilicet, et non est lignis tamen insitus ignis;
Verum semina sunt ardoris multa, terendo
Quæ cum confluxere, creant incendia silvis.
Quod si tanta foret silvis abscondita flamma,
Non possent ullum tempus celarier ignes;
Conficerent vulgo silvas, arbusta cremarent.

Sens-tu maintenant, ô Memmius ! la vérité que j'établissais tout à l'heure, qu'il est important de considérer le mélange des éléments, leurs dispositions, leurs mouvements réciproques, puisque avec un léger changement les éléments du bois formeront le feu, comme les mots latins *ligna* et *ignes*, composés presque des mêmes lettres, forment cependant deux sons très-distincts ?

Enfin, si l'on ne peut expliquer les différents phénomènes de l'univers qu'en attribuant aux éléments la nature des êtres qu'ils composent, c'en est fait des principes de la matière. Il faudra que les éléments rient, comme nous, et se baignent de larmes amères.

Apprends maintenant les vérités qui me restent à te découvrir. Je n'ignore pas combien elles sont obscures ; mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans mon âme la passion des muses, cet enthousiasme divin qui m'élève sur la cime du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. J'aime à puiser dans des sources inconnues ; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, et à ceindre ma tête d'une couronne brillante,

Jamne vides igitur, paulo quod diximus ante,
Permagni referre, eadem primordia sæpe
Cum quibus et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus, accipiantque?
Atque eadem paulo inter se mutata creare
Ignes e lignis? quo pacto verba quoque ipsa
Inter se paulo mutatis sunt elementis,
Cum *ligna*, atque *ignes* distincta voce notemus ?

Denique jam quæcunque in rebus cernis apertis,
Si fieri non posse putas, quin materiaï
Corpora consimili natura prædita fingas,
Hac ratione tibi pereunt primordia rerum.
Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent,
Et lacrymis salsis humectent ora genasque.
Nunc age, quod superest, cognosce, et clarius audi.
Nec me animi fallit, quam sint obscura ; sed acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti,
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fontes,
Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,

dont les muses n'ont encore paré le front d'aucun poëte : d'abord parce que mon sujet est grand, et que j'affranchis les hommes du joug de la superstition; ensuite parce que je répands des flots de lumière sur les matières les plus obscures, et les grâces de la poésie sur une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison? Comme les médecins, pour engager les jeunes enfants à boire l'absinthe amère, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs lèvres, séduites par cette douceur trompeuse, avalent sans défiance le noir breuvage, heureux artifice qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé : ainsi, le sujet que je traite étant trop sérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi, et rebutant pour le commun des hommes, j'ai emprunté le langage des muses, j'ai corrigé l'amertume de la philosophie avec le miel de la poésie, espérant que, séduit par les charmes de l'harmonie, tu puiseras dans mon ouvrage une profonde connaissance de la nature!

Je t'ai enseigné que les solides éléments de la matière se meuvent de toute éternité à l'abri de la destruction : examinons maintenant

Unde prius nulli velarint tempora musæ :
Primum, quod magnis doceo de rebus; et arctis
Relligionum animos nodis exsolvere pergo,
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur :
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Cum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur,
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius tali facto recreata valescat :
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Vulgus abhorret ab hac, volui tibi suaviloquenti
Carmine Pierio rationem exponere nostram,
Et quasi musæo dulci contingere melle :
Si tibi forte animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, qua constet compta figura.
Sed quoniam docui solidissima materiaï
Corpora perpetuo volitare invicta per ævum,
Nunc age, summaï ecquænam sit finis eorum,

si la somme de ces éléments est infinie ou limitée, si le vide dont nous avons établi l'existence, ce lieu, cet espace, ce théâtre éternel de l'action des corps, est fini, ou si son immensité et sa profondeur n'ont point de bornes.

Le monde est infini; car autrement il devrait avoir une extrémité. Mais un corps ne peut avoir d'extrémité s'il n'a hors de lui quelque chose qui le termine, de manière que l'œil voie clairement qu'il ne peut se porter plus loin sur ce corps. Or, comme on est forcé d'avouer qu'il n'y a rien au delà du monde, on ne peut non plus lui assigner d'extrémité, ni par conséquent lui prescrire de bornes : il n'importe donc en quel lieu du monde tu sois placé, puisque de tous côtés tu as un espace infini en tout sens à parcourir.

En second lieu, si l'espace est borné, et que quelqu'un, placé à ses limites, lance avec force une flèche rapide, penses-tu que le trait, après avoir fendu l'air, suivra sa direction, ou aimes-tu mieux qu'un obstacle extérieur lui ferme le passage et suspende son vol? Il faut choisir dans cette alternative : or, quelque parti que tu

Necne sit, evolvamus; item, quod inane repertum est,
Seu locus, ac spatium, res in quo quæque genantur,
Pervideamus utrum finitum funditus omne
Constet, an immensum pateat vel adusque profundum.

Omne quod est igitur nulla regione viarum
Finitum est : namque extremum debebat habere.
Extremum porro nullius posse videtur
Esse, nisi ultra sit quod finiat, ut videatur,
Quo non longius hæc sensus natura sequatur.
Nunc extra summam quoniam nihil esse fatendum est,
Non habet extremum : caret ergo fine modoque;
Nec refert quibus assistas regionibus ejus :
Usque adeo quem quisque locum possidit, in omnes
Tantumdem partes infinitum omne relinquit.

Præterea, si jam finitum constituatur
Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum,
Id validis utrum contortum viribus ire
Quo fuerit missum mavis longeque volare,
An prohibere aliquid censes, obstareque posse?
Alterutrum fatearis enim sumasque necesse est :
Quorum utrumque tibi effugium præcludit, et omne

prennes, tu es forcé d'ôter au grand tout les limites que tu oses lui assigner. Car, soit qu'un obstacle extérieur empêche le trait de parvenir au but, soit qu'il s'élance plus loin, il est évident que tu n'as pas trouvé l'extrémité. Je te poursuivrai de cette manière, et partout où tu fixeras des bornes, je te demanderai ce que deviendra la flèche. Ainsi jamais tu ne trouveras les limites du monde; son immensité laissera toujours au trait un espace à parcourir.

Outre cela, si la nature avait environné de bornes le grand tout, la matière par sa pesanteur se serait rassemblée dans les lieux les plus bas. Dès lors plus de productions sous la voûte des cieux; nous ne verrious plus ni l'azur du firmament, ni la lumière du soleil; la matière affaissée depuis tant de siècles ne serait plus qu'un amas d'atomes sans énergie. Au contraire, les principes élémentaires ne connaissent point le repos, parce qu'il n'y a point de lieu inférieur où ils puissent se rassembler et s'établir dans l'inaction : ainsi un mouvement continuel crée à chaque instant des êtres dans tous les points de l'espace, et l'infini est la source qui fournit sans cesse des flots d'une matière active et éternelle.

Cogit ut exempta concedas fine patere.
Nam sive est aliquid quod prohibeat officiatque
Quo minu' quo missum est veniat finique locet se,
Sive foras fertur, non est ea fini' profecto.
Hoc pacto sequar, atque oras ubicunque locaris
Extremas, quæram quid telo denique fiat.
Fiet, uti nusquam possit consistere finis,
Effugiumque fugæ prolatet copia semper.

Præterea spatium summaï totius omne
Undique si inclusum certis consisteret oris,
Finitumque foret, jam copia materiaï
Undique ponderibus solidis confluxet ad imum,
Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset;
Nec foret omnino cœlum, neque lumina solis,
Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret
Ex infinito jam tempore subsidendo.
At nunc nimirum requies data principiorum
Corporibus nulla est, quia nil est funditus imum,
Quo quasi confluere et sedes ubi ponere possint;
Semper et assiduo motu res quæque genuntur.
Partibus in cunctis, æternaque suppeditantur
Ex infinito cita corpora materiaï.

Enfin nous voyons tous les corps bornés par d'autres corps, les montagnes par l'air, et l'air par les montagnes; la terre donne des rivages à la mer, qui à son tour environne les continents : mais ce vaste univers n'a rien hors de lui qui le termine. Telle est donc la nature de l'espace et du lieu, qu'un grand fleuve, après avoir coulé pendant l'éternité, bien loin d'arriver aux bornes de l'univers, ne serait pas plus avancé qu'au commencement de son cours : ainsi le monde, dégagé de limites, s'étend à l'infini en tout sens.

D'ailleurs, l'essence même de l'univers ne comporte pas de limites : la nature a voulu que la matière fût bornée par le vide et le vide par la matière, afin de rendre ainsi tout son ouvrage infini. Si le vide seul était sans bornes et que la matière en eût, ni la mer, ni la terre, ni le palais brillant du ciel, ni l'espèce humaine, ni les corps augustes des dieux ne pourraient un instant subsister. La matière, n'étant plus assujettie, se disperserait dans l'immensité du vide; ou plutôt jamais elle ne se fût réunie, jamais la somme

Postremo ante oculos rem res finire videtur :
Aer dissepit colles, atque aera montes,
Terra mare, et contra mare terras terminat omnes :
Omne quidem vero nihil est quod finiat extra.
Est igitur natura loci, spatiumque profundi,
Quod neque clara suo percurrere flumina cursu
Perpetuo possint ævi labentia tractu,
Nec prorsum facere ut restet minus ire meando :
Usque adeo passim patet ingens copia rebus,
Finibus exemptis, in cunctas undique partes.

Ipsa modum porro sibi rerum summa parare
Ne possit, natura tenet : quia corpus inani,
Et quod inane autem est, finiri corpore cogit,
Ut sic alternis infinita omnia reddat;
Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum eorum,
Simplice natura et pateat tantum immoderatum;
Nec mare, nec tellus, nec cœli lucida templa,
Nec mortale genus, nec divum corpora sancta
Exiguum possent horaï sistere tempus.
Nam dispulsa suo de cœtu materiaï
Copia ferretur magnum per inane soluta,
Sive adeo potius nunquam concreta creasset

des atomes n'eût acquis la consistance nécessaire pour former un corps.

Car sûrement tu ne diras pas que les principes de la matière se soient placés avec intelligence dans l'ordre où nous les voyons, ni qu'ils aient concerté entre eux les mouvements qu'ils voulaient se communiquer : mais, après un grand nombre de combinaisons diverses, mus de toute éternité dans l'espace par des chocs étrangers, en essayant toute sorte de mouvements et d'assemblages particuliers, ils se sont rangés dans l'ordre dont notre monde est le résultat ; et c'est en conséquence de cet ordre, auquel ils sont demeurés fidèles depuis un grand nombre de siècles, que nous voyons constamment les grands fleuves abreuver l'immense océan, l'astre du jour renouveler par sa chaleur les productions de la terre, la fleur de la santé se répandre sur toutes les espèces vivantes, et les flambeaux éthérés se repaître de leurs éternels aliments : ce qui ne pourrait avoir lieu si une infinité d'éléments ne travaillait sans cesse à la reproduction des êtres. De même que les animaux, privés de nourriture, languissent et meurent,

Ullam rem, quoniam cogi disjecta nequisset.

Nam certe neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque, atque sagaci mente locarunt,
Nec quos quæque darent motus pepigere profecto :
Sed quia multimodis multis mutata per omne
Ex infinito vexantur percita plagis,
Omne genus motus et cœtus experiundo,
Tandem deveniunt in tales dispositura,
Qualibus hæc rebus consistit summa creata ;
Et multos etiam magnos servata per annos,
Ut semel in motus conjecta est convenientes,
Efficit ut largis avidum mare fluminis undis
Integrent amnes, et solis terra vapore
Fota novet fetus, summissaque gens animantum
Floreat, et vivant labentes ætheris ignes :
Quod nullo facerent pacto, nisi materiaï
Ex infinito suboriri copia posset,
Unde amissa solent reparari in tempore quoque.
Nam veluti privata cibo natura animantum
Diffluit amittens corpus, sic omnia debent

ce grand tout périra aussi quand la matière, détournée de son cours naturel, cessera de fournir aux reproductions.

Qu'on ne dise pas que les atomes extérieurs, par leur pression, retiennent l'amas de la matière et l'empêchent de se disperser. Ils peuvent bien, par des coups répétés, arrêter la désunion d'une partie et donner à de nouveaux atomes le temps de survenir et de compléter la masse; mais, forcés de rejaillir après le choc, ils laisseront au corps un nouvel espace à gagner et un temps suffisant pour se désunir. Il est donc nécessaire que les atomes se succèdent sans interruption. Et d'ailleurs cette pression extérieure suppose elle-même l'infinité de la matière.

En effet, garde-toi de croire, ô Memmius! avec quelques philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'a pas besoin d'être retenu par des chocs extérieurs, et qu'il n'est pas à craindre que les extrémités supérieures ou inférieures s'échappent, parce qu'elles ont toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même, que sous nos pieds les corps pesants tendent vers le haut, et soient portés sur la terre dans une direc-

Dissolvi, simul ac defecit suppeditare
Materies recta regione aversa viaï.

Nec plagæ possent extrinsecus undique summam
Conservare omnem, quæcunque est conciliata.
Cudere enim crebro possunt partemque morari,
Dum veniant aliæ ac suppleri summa queatur.
Interdum resilire tamen coguntur, et una
Principiis rerum spatium tempusque fugaï
Largiri, ut possint a cœtu libera ferri.
Quare etiam atque etiam suboriri multa necesse est.
Et tamen ut plagæ quoque possint suppetere ipsæ,
Infinita opus est vis undique materiaï.

Illud in his rebus longe fuge credere, Memmi,
In medium summæ (quod dicunt) omnia niti,
Atque ideo mundi naturam stare sine ullis
Ictibus externis, neque quoquam posse resolvi
Summa atque ima, quod in medium sint omnia nixa:
(Ipsum si quidquam posse in se sistere credis,
Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursum
Nitier in terraque retro requiescere posta;

tion opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau? Conformément à ces mêmes idées, ils disent que des animaux de toute espèce vont et viennent sous nos pieds, sans être exposés à tomber de la terre dans les régions inférieures, comme nous ne pouvons nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste; que ces peuples voient le soleil quand les flambeaux nocturnes nous éclairent; qu'ils partagent alternativement avec nous les saisons de l'année; que leurs jours et leurs nuits ont la même durée que nos nuits et nos jours.

Voilà les erreurs grossières où sont tombés des philosophes, pour être partis de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut y avoir de milieu dans une étendue infinie, et que, quand il y en aurait, les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter que dans toute autre partie de l'espace. En effet, la nature du vide est de céder aux corps graves, quelque part qu'ils tendent, au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'univers où les corps, une fois arrivés, s'arrêtent et perdent leur pesanteur : le vide ne cessera jamais d'ouvrir un passage à leur chute, parce qu'ainsi

Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus :)
Et simili ratione animalia subtu' vagari
Contendunt, neque posse e terris in loca cœli
Reccidere inferiora magis quam corpora nostra
Sponte sua possint in cœli templa volare;
Illi cum videant solem, nos sidera noctis
Cernere, et alternis nobiscum tempora cœli
Dividere, et noctes pariles agitare diesque.

Sed vanus stolidis hæc omnia finxerit error,
Amplexi quod habent perverse prima viaï.
Nam medium nihil esse potest, ubi inane locusque
Infinita; neque omnino, si jam medium sit,
Possit ibi quidquam hac potius consistere causa,
Quam quavis alia longe regione manere.
Omnis enim locus ac spatium, quod inane vocamus,
Per medium, per non medium, concedat oportet
Æquis ponderibus, motus quacunque feruntur.
Nec quisquam locus est, quo corpora cum venere,
Ponderis amissa vi, possint stare in inani :
Nec quod inane autem est, illis subsistere debet,
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.

l'exige sa nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

Au reste, d'après les mêmes philosophes, tous les corps ne tendent pas vers le centre, mais seulement ceux qui sont composés de terre ou d'eau, tels que le fluide de l'océan, les fleuves qui jaillissent des hautes montagnes, et tous les êtres qui participent à la nature terrestre. Au contraire, l'air subtil et la flamme légère s'éloignent du centre ; et si nous voyons toute la voûte du ciel étinceler de feux, et la féconde lumière du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré, c'est que les éléments de la flamme s'y réunissent sans cesse en fuyant le centre ; de même que, sans les sucs nourriciers qui s'élèvent de la terre, les animaux seraient privés d'aliments et les arbres de verdure. Au-dessus des étoiles, les mêmes philosophes placent le ciel, enveloppe impénétrable, sans laquelle les feux du ciel, pour s'éloigner du centre, franchiraient les limites du monde : le même désordre gagnerait toute la nature, le ciel avec ses foudres s'écroulerait sur nos têtes, la terre s'ouvrirait sous nos pieds, et nos corps décomposés tom-

Haud igitur possunt tali ratione teneri
Res in concilio, medii cuppedine victæ.

Præterea quoque jam non omnia corpora fingunt
In medium niti, sed terrarum, atque liquorum,
Humorem ponti, magnisque e montibus undas,
Et quasi terreno quæ corpore contineantur :
At contra tenues exponunt aeris auras
Et calidos simul a medio differrier ignes,
Atque ideo totum circumtremere æthera signis,
Et solis flammam per cœli cærula pasci,
Quod calor a medio fugiens ibi colligat ignes :
(Quippe etiam vesci e terra mortalia sæcla;
Nec prorsum arboribus summos frondescere ramos
Posse, nisi a terris paulatim cuique cibatum
Terra det;) at supra circum tegere omnia cœlum,
Ne, volucrum ritu flammarum, mœnia mundi
Diffugiant subito magnum per inane soluta,
Et ne cætera consimili ratione sequantur,
Neve ruant cœli tonitralia templa superne,
Terraque se pedibus raptim subducat, et omn
Inter permistas terræ cœlique ruinas,
Corpora solventes, abeant per inane profundum,

beraient engloutis dans l'abîme, avec les débris mêlés du ciel et de la terre ; bientôt il ne resterait plus de cet immense univers qu'un amas d'atomes sans énergie, une vaste solitude. Car, en quelque lieu que commence la dissolution, ce sera une porte de destruction toujours ouverte, par où tous les atomes en foule se hâteront de s'échapper.

Si tu as compris ces premières vérités que t'offre ma faible muse, la philosophie n'aura plus de ténèbres, la nature plus de secrets pour toi, tes principes s'éclairciront l'un par l'autre, et les connaissances acquises te serviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

Temporis ut puncto nihil exstet relliquiarum,
Desertum præter spatium et primordia cæca.
Nam quacunque prius de parti corpora cesse
Constitues, hæc rebus erit pars janua lethi :
Hac se turba foras dabit omnis materiaï.

Hæc si pernosces, parva perfunctus opella,
(Namque alid ex alio clarescet) non tibi cæca
Nox iter eripiet, quin ultima naturaï
Pervideas : ita res ascendant lumina rebus.

LIVRE DEUXIÈME

ARGUMENT

Le poëte, après un bel éloge de la philosophie, à l'étude de laquelle il invite Memmius, continue à traiter des qualités des atomes, et en particulier de leur mouvement. Les changements continuels que subissent tous les corps ne nous permettent pas de supposer la matière immobile. Ainsi : 1° le mouvement est essentiel aux atomes, parce qu'il n'y a pas de centre où ils puissent jamais s'arrêter ; 2° ce mouvement est de la plus grande rapidité, parce qu'ayant le vide pour théâtre, il n'est gêné par aucun obstacle ; 3° la direction en est de haut en bas, et si nous voyons des corps s'élever comme la flamme, c'est un état forcé, contraire à leur tendance naturelle ; 4° il ne faut pourtant pas croire que la chute des atomes soit rigoureusement perpendiculaire : parallèles entre eux, ils n'auraient jamais pu s'unir en masse ; assujettis à une direction nécessaire, ils n'auraient jamais pu former des âmes libres. Il faut donc qu'ils s'écartent un peu, mais le moins possible, de la direction perpendiculaire. Tels sont les mouvements dont les atomes ont toujours joui et jouiront toujours, parce que la quantité de mouvement est toujours la même dans la nature. Voilà ce que la raison nous fait découvrir ; car les sens ne peuvent pas même apercevoir l'atome, bien loin d'en distinguer les mouvements. C'est encore la raison qui nous éclaire sur les figures des atomes ; elle nous dit que les corps dont nous sommes environnés ne pourraient

agir sur nos sens de tant de manières différentes, si leurs atomes n'étaient diversement configurés. Mais elle nous apprend en même temps que, quoiqu'il y ait une multitude infinie d'atomes dans chaque classe de figures, le nombre de ces classes est borné : il ne pourrait être infini sans que l'atome fût immense, et les qualités sensibles des corps progressives à l'infini. Ce nombre peu considérable de figures, combiné diversement dans tous les corps, suffit pour établir entre eux cette variété que nous y remarquons. La solidité, l'indivisibilité, l'éternité, le mouvement et la figure, sont les seules qualités qui conviennent à des corps simples, tels que les atomes. Quant aux qualités qui ont rapport à la vue, à l'ouïe, au goût et à l'odorat, elles ne sont que le résultat d'une association : en revêtir les atomes, c'est donner à la nature une base trop fragile. Les atomes ne sont donc pas non plus sensibles, et ce n'est qu'à leur situation et à leurs mouvements respectifs qu'est due la sensibilité dont jouissent certains assemblages. A l'aide de ce petit nombre de qualités que le poëte assigne aux atomes, ils ont, suivant lui, produit non-seulément notre monde, mais encore une infinité d'autres : car il ne veut pas qu'on borne la puissance de la nature. Il prétend qu'ayant à ses ordres un nombre infini d'atomes, ce qu'elle fait ici pour nous, elle le fait pour d'autres dans d'autres régions de l'espace, et que notre monde n'est qu'un individu particulier d'une classe nombreuse, un grand animal, soumis, comme les autres, à la naissance, à l'accroissement, au déclin et à la mort.

Si la fortune, la naissance et le trône même ne contribuent point au bonheur du corps, croyez qu'ils n'assurent point à l'âme un sort plus heureux. Quand tu vois tes nombreuses légions se déployer dans la plaine et faire voler leurs étendards, ou la mer écumer sous le nombre de tes vaisseaux, la superstition est-elle effrayée de cet appareil, et les terreurs de la mort laissent-elles ton cœur en paix ?

Vaine et ridicule illusion ! Le cliquetis des armes n'en impose point aux soucis rongeurs ; ils se présentent fièrement à la cour des rois, ils s'assiéent près des maîtres du monde, sans respect pour l'éclat de la pourpre ni l'or du diadème. Peut-on douter que ces vaines terreurs ne soient le fruit de l'ignorance et des ténèbres où nous vivons plongés ?

Les enfants s'alarment de tout et tremblent pendant la nuit ; et nous, en plein jour, nous sommes parfois les jouets de craintes aussi frivoles que les fantômes enfantés par l'obscurité et la crainte. Pour calmer ces terreurs, pour dissiper ces ténèbres, il n'est be-

Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
Quod superest, animo quoque nil prodesse putandum,
Si non forte tuas legiones per loca campi
Fervere cum videas, belli simulacra cientes,
Fervere cum videas classem lateque vagari,
His tibi tum rebus timefactæ relligiones
Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores
Tum vacuum pectus linquunt, curaque solutum.

Quod si ridicula hæc ludibriaque esse videmus,
Reveraque metus hominum, curæque sequaces
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela,
Audacterque inter reges rerumque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro,
Nec clarum vestis splendorem purpureaï,
Quid dubitas quin omne sit hoc rationis egestas,
Omnis cum in tenebris præsertim vita laboret ?

Nam veluti pueri trepidant atque omnia cæcis
In tenebris metuunt, sic nos in luce timemus
Interdum nihilo quæ sunt metuenda magis quam
Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est

soin ni des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Apprends maintenant, ô Memmius ! par quel mouvement les éléments de la matière forment et détruisent les corps, par quelle impulsion et avec quelle rapidité ils volent sans cesse dans l'espace immense : prête ton attention à mes paroles.

La matière ne forme pas une masse immobile : ne voyons-nous pas tous les corps diminuer et s'épuiser à la longue par des émanations continuelles, jusqu'à ce que le temps les dérobe à nos yeux ? Cependant la masse générale ne souffre point de ces pertes particulières : les éléments, en appauvrissant une partie, vont en enrichir une autre, et ne laissent d'un côté la décrépitude que pour porter ailleurs la fraîcheur du jeune âge. Ainsi jamais ils ne se fixent ; l'univers se renouvelle tous les jours, les mortels se prêtent mutuellement la vie pour un moment. On voit des espèces se multiplier, d'autres s'épuiser : un court intervalle change les générations, et, comme aux courses des jeux sacrés, nous nous passons de main en main le flambeau de la vie.

Non radii solis neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque.

Nunc age, quo motu genitalia materiaï
Corpora res varias gignant genitasque resolvant,
Et qua vi facere id cogantur, quæve sit ollis
Reddita mobilitas magnum per inane meandi,
Expediam : tu te dictis præbere memento.

Nam certe non inter se stipata cohæret
Materies, quoniam minui rem quamque videmus,
Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
Ex oculisque vetustatem subducere nostris,
Cum tamen incolumis videatur summa manere :
Propterea quia quæ decedunt corpora cuique
Unde abeunt minuunt, quo venere augmine donant,
Illa senescere, at hæc contra florescere cogunt.
Nec remorantur ibi : sic rerum summa novatur
Semper, et inter se mortales mutua vivunt.
Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur,
Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et, quasi cursores, vitaï lampada tradunt.

Si tu penses que les principes de la matière puissent se reposer, et par leur inaction donner lieu à de nouveaux mouvements, tu es bien loin de la vérité. Puisque les atomes se meuvent dans le vide, il faut qu'ils obéissent à la direction de leur pesanteur ou à l'impulsion d'une cause étrangère : en se précipitant des régions supérieures, ils rencontrent d'autres atomes qui les écartent de leur route ; effet très-naturel, puisqu'ils sont pesants, durs, solides, et que rien derrière eux ne les retient.

Mais, pour te convaincre encore plus du mouvement général des atomes, rappelle-toi qu'il n'y a point dans l'univers de lieu inférieur où les corps arrivés s'arrêtent, parce que l'espace est infini et n'a de toutes parts d'autres bornes que l'immensité : c'est une vérité que j'ai établie sur des preuves certaines.

Ainsi les atomes ne se reposent jamais dans le vide : en proie à un mouvement continuel par sa nature et varié par ses directions, les uns sont renvoyés à une grande distance, les autres s'écartent moins, et s'unissent sous le choc. Quand leur union est intime, leur répulsion peu considérable et leur tissu étroitement

Si cessare putas rerum primordia posse,
Cessandoque novos rerum progignere motus,
Avius a vera longe ratione vagaris.
Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, necesse est
Aut gravitate sua ferri primordia rerum,
Aut ictu forte alterius : nam cita superne,
Obvia cum fixere, fit ut diversa repente
Dissiliant; neque enim mirum, durissima quæ sint,
Ponderibus solidis, neque quidquam a tergis obstet.

Et quo jactari magis omnia materiaï
Corpora pervideas, reminiscere totius imum
Nil esse in summa, neque habere ubi corpora prima
Consistant : quoniam spatium sine fine modoque est,
Immensumque patere in cunctas undique partes
Pluribus ostendi et certa ratione probatum est.

Quod quoniam constat, nimirum nulla quies est
Reddita corporibus primis per inane profundum :
Sed magis assiduo varioque exercita motu,
Partim intervallis magnis conflicta resultant;
Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu,
Et quæcunque, magis condenso conciliatu,
Exiguis intervallis connexa resultant,
Endopedita suis perplexis ipsa figuris,

lié, ils servent de base aux rochers solides, au fer, et à un petit nombre d'autres substances de la même nature : quand, au contraire, le choc les rejette, les disperse et les fait flotter dans l'espace, à de grands intervalles, nous leur devons le fluide rare de l'air et la lumière éclatante du soleil.

Il y en a encore en grand nombre qui nagent au hasard dans le vide, qui ont été exclus de tout assemblage, ou incorporés à une masse, sans pouvoir participer à son mouvement général : nous en avons tous les jours une image sensible sous les yeux. Quand les rayons du soleil s'insinuent par les ouvertures d'un appartement ténébreux, regarde, tu verras une infinité de corpuscules s'agiter de mille manières dans le sillon lumineux, et, comme s'ils s'étaient déclaré une guerre éternelle, se livrer des combats et des assauts sans fin ; tantôt ils se divisent, tantôt ils se rallient. Cet exemple peut te faire comprendre comment les atomes s'agitent perpétuellement dans le vide. Les effets les plus communs peuvent seuls nous servir de modèles et de guides dans la recherche des plus grandes vérités.

Hæc validas saxi radices et fera ferri
Corpora constituunt, et cætera de genere horum
Paucula : quæ porro magnum per inane vagantur,
Et cita dissiliunt longe, longeque recursant
In magnis intervallis, hæc aera rarum
Sufficiunt nobis, et splendida lumina solis.

Multaque præterea magnum per inane vagantur,
Conciliis rerum quæ sunt rejecta, nec usquam
Consociare etiam motus potuere recepta :
Cujus, uti memoro, rei simulacrum et imago
Ante oculos semper nobis versatur et instat.
Contemplator enim, cum solis lumina cunque
Insertim fundunt radios per opaca domorum ;
Multa minuta, modis multis, per inane videbis
Corpora misceri, radiorum lumine in ipso,
Et velut æterno certamine prælia pugnasque
Edere turmatim certantia, nec dare pausam,
Conciliis et discidiis exercita crebris :
Conjicere ut possis ex hoc primordia rerum
Quale sit in magno jactari semper inani.
Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiai.

Ces corpuscules, mus rapidement aux rayons du soleil, méritent d'autant plus ton attention que leur mouvement est la preuve d'un choc secret et invisible des atomes. Tu les verras souvent écartés de leur route par des coups imperceptibles, repoussés en arrière, chassés à droite et à gauche, dans toutes les directions : ce sont les atomes qui occasionnent ces dérangements.

En effet les éléments, mus par eux-mêmes, impriment leur mouvement aux corpuscules dont la masse est la plus déliée et la plus analogue à leurs faibles efforts; ceux-ci vont attaquer des corps un peu plus grossiers. Ainsi le mouvement né des atomes se communique de proche en proche, jusqu'à ce qu'il devienne sensible dans les corpuscules mus au soleil, quoique la cause de leur agitation se dérobe à nos yeux.

Apprends maintenant en peu de mots jusqu'à quel point les éléments de la matière sont mobiles. Quand l'aurore verse ses premiers feux sur la terre, quand les oiseaux dans les forêts, voltigeant de branche en branche, remplissent l'air de leur douce har-

Hoc etiam magis hæc animum te advertere par est
Corpora, quæ in solis radiis turbare videntur,
Quod tales turbæ motus quoque materiaï
Significant clandestinos cæcosque subesse.
Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam, retroque repulsa reverti
Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes :
Scilicet hic a principiis est omnibus error.

Prima moventur enim per se primordia rerum :
Inde ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,
Ictibus illorum cæcis impulsa cientur,
Ipsaque, quæ porro paulo majora, lacessunt.
Sic a principiis ascendit motus, et exit
Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur
Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
Nec quibus id faciant plagis apparet aperte.

Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiaï
Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.
Primum Aurora novo cum spargit lumine terras,
Et variæ volucres nemora avia pervolitantes
Aera per tenerum liquidis loca vocibus opplent,

monie, tu vois avec quelle promptitude le dieu du jour répand les flots de sa lumière et couvre la nature d'un voile éclatant. Cependant ces brillants corpuscules, émanés du soleil, n'ont point un espace vide à traverser; leur marche se ralentit sans cesse en divisant le fluide de l'air : d'ailleurs, n'étant point simples ni isolés, mais des faisceaux et des masses, ils trouvent en eux-mêmes et hors d'eux des causes de retardement; au lieu que les éléments de la matière, solides et simples, mus dans le vide, à l'abri des obstacles extérieurs, formant un seul et même tout, et réunissant les efforts de toutes leurs parties vers l'unique but de leur première impulsion, doivent sans doute être plus actifs, et parcourir un espace infiniment plus considérable dans le même temps où les feux du ciel s'élancent du soleil à nos yeux. Car sûrement tu ne diras pas que les atomes s'arrêtent par réflexion, ni qu'ils aient concerté entre eux un plan régulier de mouvement.

Il y a pourtant des philosophes qui croient que la matière ne peut, sans le secours des dieux, produire tant d'effets réglés et

Quam subito soleat sol ortus tempore tali
Convestire sua perfundens omnia luce,
Omnibus in promptu manifestumque esse videmus.
At vapor is, quem sol mittit, lumenque serenum,
Non per inane meat vacuum, quo tardius ire
Cogitur, aerias quasi cum diverberet undas :
Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
Sed complexa meant inter se, conque globata.
Quapropter simul inter se retrahuntur, et extra
Officiuntur, uti cogantur tardius ire.
At quæ sunt solida primordia simplicitate
Cum per inane meant vacuum, nec res remoratur
Ulla foris, atque ipsa suis e partibus unum,
Unum in quem cœpere locum connixa feruntur;
Debent nimirum præcellere mobilitate,
Et multo citius ferri quam lumina solis,
Multiplexque loci spatium transcurrere eodem
Tempore quo solis pervolgant fulgura cœlum :
Nam neque consilio debent tardata morari,
Nec perscrutari primordia singula quæque,
Ut videant qua quidque geratur cum ratione.

At quidam contra hæc ignari materiaï
Naturam non posse, deum sine numine, rentur
Tantopere humanis rationibus, ac moderatis,

analogues à nos besoins, varier la scène des saisons, et produire les végétaux. Insensés! Ils ne voient pas que la volupté, fille du ciel et mère de tout ce qui respire, invite les animaux à engendrer leurs semblables, et qu'ainsi, grâce aux attraits de Vénus, se perpétue le genre humain. Ils rapportent ces phénomènes à des dieux créateurs; mais l'univers dément leur système. Oui, quand même je ne connaîtrais pas la nature des éléments, le spectacle du ciel et les phénomènes du monde me prouveraient assez qu'un tout aussi défectueux ne peut être l'ouvrage de la Divinité. Mais réservons ces vérités pour la suite de ce poëme, et continuons à traiter du mouvement des atomes.

C'est ici, je crois, le lieu de te prouver qu'il n'y a point de corps qui, par sa propre force, tende en haut. Ne te laisse point abuser par la flamme, qui naît et s'augmente toujours en s'élevant : les arbres et les moissons ne croissent non plus qu'en s'éloignant de la terre, quoique leur poids les en rapproche autant qu'il est possible. De même aussi, quand la flamme s'élance au faîte des maisons, dévore rapidement les poutres de nos toits, il faut croire

Tempora mutare annorum, frugesque creare;
Nec jam cætera, mortales quæ suadet adire
Ipsaque deducit dux vitæ dia voluptas,
Ut res per Veneris blanditim sæcla propagent,
Ne genus occidat humanum : quorum omnia causa
Constituisse deos fingunt; sed in omnibu' rebus
Magnopere a vera lapsi ratione videntur.
Nam, quamvis rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus esse creatam
Naturam mundi, quæ tanta est prædita culpa :
Quæ tibi posterius, Memmi, faciemus aperta.
Nunc id quod superest de motibus expediemus.

Nunc locus est, ut opinor, in his illud quoque rebus
Confirmare tibi, nullam rem posse sua vi
Corpoream sursum ferri, sursumque meare.
Ne tibi dent in eo flammarum corpora fraudem :
Sursus enim vorsus gignuntur, et augmina sumunt;
Et sursum nitidæ fruges arbustaque crescunt,
Pondera, quantum in se est, cum deorsum cuncta ferantur;
Nec cum subsiliunt ignes ad tecta domorum,
Et celeri flamma degustant tigna trabesque,

qu'elle n'obéit pas à sa nature, mais qu'elle suit une impulsion étrangère; de même encore le sang qui s'échappe de la veine lance en l'air un jet de pourpre. Ne vois-tu pas avec quelle force l'eau repousse les plus énormes pilotis? Plus nous faisons d'efforts pour les enfoncer et les maintenir au fond, plus l'onde se hâte de rejeter ces masses étrangères, dont la plus longue partie flotte à sec au-dessus du niveau. Cependant tu ne doutes pas que tous ces corps ne descendent dans le vide, autant qu'il est en eux. La flamme ne s'élève non plus que par l'impulsion d'une force étrangère, tandis que sa pesanteur la fait descendre, autant qu'il dépend d'elle. Ne vois-tu pas les météores nocturnes tracer de longs sillons de feu partout où la nature leur ouvre un passage, les étoiles et les astres tomber sur la terre? Le soleil lui-même, du sommet des cieux, répand partout sa chaleur, et sème dans les champs une lumière brillante : ses feux tendent donc aussi en bas. Tu vois enfin la foudre s'ouvrir une route à travers les nuages, s'élancer avec impétuosité de toutes parts, et souvent éclater sur notre globe.

Sponte sua facere id, sine vi subigente, putandum est :
Quod genus, e nostro cum missus corpore sanguis
Emicat exsultans alte spargitque cruorem.
Nonne vides etiam quanta vi tigna trabesque
Respuat humor aquæ? Nam quam magi' mersimus altum
Directa, et magna vi multi pressimus ægre,
Tam cupide sursum revomit magis atque remittit,
Plus ut parte foras emergant exsiliantque.
Nec tamen hæc, quantum est in se, dubitamus, opinor,
Quin vacuum per inane deorsum cuncta ferantur.
Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
Aeris expressæ sursum succedere; quanquam
Pondera, quantum in se est, deorsum deducere pugnent,
Nocturnasque faces cœli sublime volantes,
Nonne vides longos flammarum ducere tractus,
In quascunque dedit partes natura meatum?
Non cadere in terram stellas et sidera cernis?
Sol etiam summo de vertice dissupat omnes
Ardorem in partes, et lumine conserit arva :
In terras igitur quoque solis vergitur ardor,
Transversosque volare per imbres fulmina cernis :
Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes
Concursant, cadit in terras vis flammea volgo,

Quoique les éléments tendent par leur propre poids vers les régions inférieures, sache néanmoins, ô Memmius! qu'ils s'écartent tous de la ligne droite dans des temps et des espaces indéterminés; mais ces déclinaisons sont si peu de chose, qu'à peine elles en méritent le nom.

Les atomes, sans ces écarts, seraient tombés parallèlement dans le vide, comme les gouttes de la pluie; jamais ils ne se seraient ni rencontrés ni heurtés, et jamais la nature n'eût rien produit.

Si l'on suppose que les corps les plus lourds, mus plus vite dans leur ligne droite, tombent sur les plus légers, et enfantent par leur choc des mouvements créateurs, on s'écarte des principes de la raison. Il est vrai que, dans l'eau ou dans l'air, les corps accélèrent leur chute à proportion de leur pesanteur, parce que les ondes et le fluide léger de l'air n'opposent pas à tous la même résistance, mais cèdent plus aisément aux plus lourds. Il n'en est pas de même du vide : jamais et en aucun endroit il ne résiste aux corps; il leur ouvre également à tous un passage. Ainsi les atomes,

Illud in his quoque te rebus cognoscere avemus,
Corpora cum deorsum rectum per inane feruntur,
Ponderibus propriis, incerto tempore ferme,
Incertisque locis, spatio decedere paulum,
Tantum quod nomen mutatum dicere possis.

Quod nisi declinare solerent omnia deorsum,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum,
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis : ita nil unquam natura creasset.

Quod si forte aliquis credit graviora potesse
Corpora, quo citius rectum per inane feruntur,
Incidere e supero levioribus, atque ita plagas
Gignere, quæ possint genitales reddere motus,
Avius a vera longe ratione recedit.
Nam per aquas quæcunque cadunt atque aera deorsum,
Hæc, pro ponderibus, casus celerare necesse est,
Propterea quia corpus aquæ naturaque tenuis
Aeris haud possunt æque rem quamque morari :
Sed citius cedunt gravioribus exsuperata;
At contra nulli, de nulla parte, neque ullo
Tempore, inane potest vacuum subsistere rei,
Quin sua quod natura petit concedere pergat.
Omnia quapropter debent per inane quietum

malgré l'inégalité de leurs masses, doivent se mouvoir avec une égale vitesse dans le vide, théâtre oisif de leur activité. Les corps les plus lourds ne peuvent donc tomber sur les plus légers, ni les heurter, ni, en changeant leurs directions, faciliter à la nature la formation des êtres.

Ainsi, je le répète, il est nécessaire que les atomes s'écartent de la ligne droite : mais n'oublie pas que cet écart doit être le moindre possible, et ne m'accuse point d'introduire dans la nature des mouvements obliques que réprouve la saine philosophie. Il est évident sans doute, et l'œil seul nous en instruit, que les corps lourds, dans leur chute, ne suivent pas une direction oblique. Mais qu'ils ne s'écartent point du tout de la ligne perpendiculaire, quel œil assez sûr osera le décider ?

Enfin, si tous les mouvements sont enchaînés dans la nature, si un ordre nécessaire les fait naître les uns des autres, si la déclinaison des éléments ne produit pas une nouvelle combinaison qui rompe la chaîne de la fatalité et trouble la succession éternelle des causes motrices, d'où vient cette liberté dont jouissent tous les animaux, ces déterminations indépendantes du destin, ce pouvoir

Æque ponderibus non æquis concita ferri.
Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam
Ex supero graviora, neque ictus gignere per se,
Qui varient motus, per quos natura genat res.

Quare etiam atque etiam paulum clinare necesse est
Corpora, nec plus quam minimum, ne fingere motus
Obliquos videamur, et id res vera refutet.
Namque hoc in promptu manifestumque esse videmus,
Pondera, quantum in se est, non posse obliqua meare,
Ex supero cum præcipitant, quod cernere possis.
Sed nihil omnino recta regione viaï
Declinare, quis est qui possit cernere sese ?

Denique si semper motus connectitur omnis,
Et vetere exoritur semper novus ordine certo,
Nec declinando faciunt primordia motus
Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,
Ex infinito ne causam causa sequatur,
Libera per terras unde hæc animantibus exstat,
Unde est hæc, inquam, fatis avolsa voluntas,
Per quam progredimur quo ducit quemque voluptas ?

d'aller où nous appelle le plaisir? D'ailleurs, nos mouvements ne sont affectés ni à des temps ni à des lieux déterminés; c'est notre volonté qui en est le principe, et la source d'où ils se répandent dans tout le corps. Ne remarques-tu pas, au moment où s'ouvre la barrière, les coursiers frémissant de ne pouvoir s'élancer assez tôt, au gré de leur bouillante ardeur? Il faut que toutes les molécules éparses dans les membres se soient rassemblées et mises en jeu pour obéir aux déterminations de l'âme : ce qui te fait voir que le principe du mouvement est dans le cœur, qu'il part de la volonté, et de là se communique à tout le corps et dans les membres.

Il n'en est pas de même quand une force étrangère nous pousse et nous force d'aller en avant; il est évident qu'alors la masse de nos corps est emportée malgré nous, jusqu'à ce que la volonté ait su s'en rendre maîtresse. Tu vois donc que, malgré les causes extérieures qui agissent souvent sur l'homme et malgré lui le meuvent et l'entraînent, il y a au fond de son cœur une puissance qui combat ces impressions involontaires, et qui sait à son gré détour-

Declinamus item motus, nec tempore certo,
Nec regione loci certa, sed ubi ipsa tulit mens.
Nam dubio procul, his rebus sua cuique voluntas
Principium dat, et hinc motus per membra rigantur.
Nonne vides etiam, patefactis tempore puncto
Carceribus, non posse tamen prorumpere equorum
Vim cupidam tam desubito quam mens avet ipsa?
Omnis enim totum per corpus materiaï
Copia conquiri debet, concita per artus
Omnes, ut studium mentis connexa sequatur :
Ut videas initium motus a corde creari,
Ex animique voluntate id procedere primum,
Inde dari porro per totum corpus et artus.

Nec simile est ut cum impulsi procedimus ictu,
Viribus alterius magnis magnoque coactu :
Nam tum materiam totius corporis omnem
Perspicuum est, nobis invitis, ire rapique,
Donicum eam refrenavit per membra voluntas.
Jamne vides igitur, quanquam vis extera multos
Pellit, et invitos cogit procedere sæpe,
Præcipitesque rapit, tamen esse in pectore nostro
Quiddam, quod contra pugnare obstareque possit;

ner le cours de la matière, mettre un frein à ses transports, et la faire retourner sur ses pas.

Il faut donc reconnaître aussi dans les principes de la matière une force motrice différente de la pesanteur et du choc, de laquelle naisse la liberté, sans quoi tu admettrais un effet sans cause. La pesanteur empêche à la vérité que tous les mouvements ne soient l'effet d'une force étrangère; mais, si l'âme n'est pas déterminée dans toutes ses actions par une nécessité intérieure, et si elle n'est pas une substance purement passive, c'est l'effet d'une légère *déclinaison* des atomes dans des temps et des espaces indéterminés.

La somme des éléments n'a jamais été plus dense ni plus rare qu'aujourd'hui, parce que leur nombre n'augmente ni ne diminue. Ainsi le mouvement dont ils sont doués maintenant est le même qu'ils ont eu dans les siècles précédents, et qu'ils conserveront à jamais ; les corps qui sont produits d'ordinaire le seront encore suivant la même loi ; ils reparaîtront, ils croîtront, ils acquerront les qualités propres chacun à sa nature, et aucune force ne pourra

Cujus ad arbitrium quoque copia materiaï
Cogitur interdum flecti per membra, per artus,
Et projecta refrenatur, retroque residit?

Quare in seminibus quoque idem fateare necesse est,
Esse aliam, præter plagas et pondera, causam
Motibus, unde hæc est nobis innata potestas,
De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.
Pondus enim prohibet ne plagis omnia fiant,
Externa quasi vi; sed ne mens ipsa necessum
Intestinum habeat cunctis in rebus agendis,
Et devicta quasi cogatur ferre patique,
Id facit exiguum clinamen principiorum,
Nec regione loci certa, nec tempore certo.

Nec stipata magis fuit unquam materiaï
Copia, nec porro majoribus intervallis :
Nam neque adaugescit quidquam, neque deperit inde.
Quapropter, quo nunc in motu principiorum
Corpora sunt, in eodem anteacta ætate fuere,
Et posthac semper simili ratione ferentur,
Et quæ consuerunt gigni, gignentur eadem
Conditione, et erunt, et crescent, inque valebunt,
Quantum cuique datum est per fœdera naturaï,

changer ce grand tout. Car il n'y a pas d'endroits par où des éléments fugitifs puissent s'échapper de la masse, ni par où des atomes étrangers, par une incursion subite, puissent troubler l'ordre de la nature et en détourner les mouvements.

Tu ne dois pas être surpris que, malgré ce mouvement continuel des atomes, l'univers paraisse immobile, à l'exception des corps qui ont un mouvement propre. En effet, les éléments de la matière échappent à nos organes, et si leur masse est insensible, leur mouvement ne doit-il pas l'être à plus forte raison, puisque la distance nous dérobe le mouvement des corps même les plus sensibles? Souvent les brebis, en paissant les verts gazons, se traînent sur le dos des collines, où les appelle une herbe fraiche et brillante des perles de la rosée, tandis que les tendres agneaux, rassasiés d'un lait pur, folâtrent à côté de leurs mères et exercent leurs jeunes fronts à des luttes innocentes : ce tableau mobile, vu de loin, se confond pourtant, et ne laisse distinguer à l'œil que la verdure, sur laquelle ressort la blancheur des troupeaux. Qu'une armée nombreuse couvre la plaine et suive à grands pas ses dra-

Nec rerum summam commutare ulla potest vis.
Nam neque quo possit genus ullum materiaï
Effugere ex omni, quidquam est; neque rursus in omne
Unde coorta queat nova vis irrumpere, et omnem
Naturam rerum mutare, et vertere motus.

Illud in his rebus non est mirabile, quare,
Omnia cum rerum primordia sint in motu,
Summa tamen summa videatur stare quiete,
Præterquam si quid proprio dat corpore motus.
Omnis enim longe nostris ab sensibus infra
Primorum natura jacet : quapropter, ubi illa
Cernere jam nequeas, motus quoque surpere debent :
Præsertim cum, quæ possimus cernere, celent
Sæpe tamen motus, spatio diducta locorum.
Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
Lanigeræ reptant pecudes, quo quamque vocantes
Invitant herbæ gemmantes rore recenti;
Et satiati agni ludunt, blandeque coniscant :
Omnia quæ nobis longe confusa videntur,
Et veluti in viridi candor consistere colli.
Præterea magnæ legiones cum loca cursu
Camporum complent, belli simulacra cientes,

peaux flottants; que la cavalerie tantôt voltige autour des légions, tantôt franchisse en un moment des espaces immenses; que l'acier renvoie ses éclairs au ciel; que les campagnes se colorent par le reflet de l'airain; que la terre retentisse sous les pas des soldats, et que les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde : cependant, du sommet d'une montagne, cette multitude paraît immobile, et son éclat semble appartenir à la terre.

Passons maintenant aux autres qualités des atomes, à la différence de leurs formes, à la variété de leurs figures : non qu'il y en ait un grand nombre de formes dissemblables, mais parce que les êtres qu'ils composent ne sont jamais parfaitement semblables. Et tu n'en seras pas étonné; car, puisque le nombre en est illimité, comme je l'ai prouvé, tu sentiras qu'ils ne peuvent avoir exactement les mêmes formes ni être terminés rigoureusement par les mêmes contours.

Considère l'espèce humaine, les muets habitants de l'onde avec leurs écailles, les riants arbrisseaux, les animaux sauvages, les oiseaux de toute espèce, soit qu'ils se plaisent au bord des eaux des

Et circumvolitant equites, mediosque repente
Tramittunt valido quatientes impete campos,
Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi :
Et tamen est quidam locus altis montibus, unde
Stare videtur, et in campis consistere fulgur.

Nunc age, jam deinceps cunctarum exordia rerum
Qualia sint, et quam longe distantia formis,
Percipe, multigenis quam sint variata figuris;
Non quod multa parum simili sint prædita forma,
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
Nec mirum : nam cum sit eorum copia tanta,
Ut neque finis, uti docui, neque summa sit ulla,
Debent nimirum non omnibus omnia prorsum
Esse pari filo, similique affecta figura.

Præterea genus humanum, mutæque natantes
Squammigerum pecudes, et læta arbusta, feræque,
Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum

fleuves, des fontaines et des lacs, soit qu'ils volent dans les bois solitaires; compare les individus de chaque espèce, tu y trouveras des différences. Sans ces nuances variées, les mères et les enfants ne pourraient pas se reconnaître; cependant l'instinct ne les trompe jamais, et les hommes ne se distinguent pas plus sûrement.

Quand, au milieu des vapeurs de l'encens, la hache sacrée a fait tomber au pied de l'autel un jeune taureau, que des flots de sang s'échappent en bouillonnant de sa poitrine, sa mère, qui déjà n'est plus mère, parcourt les forêts et empreint sur le sable la trace profonde de ses pieds; ses regards inquiets demandent à tous les lieux voisins le tendre nourrisson qu'elle a perdu. Elle s'arrête dans l'obscurité des bois, qu'elle fait retentir de ses plaintes; puis elle retourne à l'étable, elle y reste immobile, occupée de sa perte. Les tendres saules, les herbes rajeunies par la rosée, les bords riants des larges fleuves, n'ont plus de charmes pour la détourner de sa douleur; les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir sur le gazon ne peuvent faire illusion à sa tendresse. Ce n'est pas

Concelebrant circum ripas, fontesque, lacusque;
Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes,
Horum unum quodvis generatim sumere perge:
Invenies tamen inter se distare figuris.
Nec ratione alia proles cognoscere matrem,
Nec mater posset prolem: quod posse videmus,
Nec minus atque homines inter se nota cluere.

Nam sæpe ante deum vitulus delubra decora
Thuricremas propter mactatus concidit aras,
Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen:
At mater, virides saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fetum; completque querelis
Frondiferum nemus assistens, et crebra revisit
Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci.
Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
Oblectare animum, subitamque avertere curam;
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
Derivare queunt alio, curaque levare:
Usque adeo quiddam proprium notumque requirit.

là son enfant, celui qu'elle connaît et qu'elle cherche. Les agneaux bondissants, les chevreaux dont la voix est encore tremblante, savent aussi reconnaître leurs mères, et, guidés par la nature, ils courent aux mamelles où ils trouvent leur nourriture.

Choisis un épi dans la plaine : malgré la ressemblance des grains, tu y remarqueras des nuances différentes : il en est ainsi entre les coquillages qui colorent le sein de la terre, aux endroits où le sable s'est abreuvé des flots de l'océan. Par une même raison les éléments, puisqu'ils sont l'ouvrage de la nature, puisque l'art ne les a pas fondus dans un moule commun, doivent nager dans le vide sous des formes diverses.

Par ce principe il t'est facile d'expliquer pourquoi le feu du tonnerre est plus pénétrant que la flamme qui s'élance de nos torches. Tu diras que les feux du ciel, formés d'éléments plus subtils, s'insinuent dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme grossière.

Pourquoi la corne permet-elle le passage à la lumière, tandis

Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
Cornigeras norunt matres, agnique petulci
Balantum pecudes : ita, quod natura reposcit,
Ad sua quisque fere decurruht ubera lactis.

Postremo quodvis frumentum, non tamen omne,
Quodque suo in genere inter se simile esse videbis,
Quin intercurrat quædam distantia formis ;
Concharumque genus parili ratione videmus
Pingere telluris gremium, qua mollibus undis
Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.
Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
Natura quoniam constant neque facta manu sunt
Unius ad certam formam primordia rerum,
Dissimili inter se quædam volitare figura.

Perfacile est jam animi ratione exsolvere nobis
Quare fulmineus multo penetralior ignis
Quam noster fluat e tædis terrestribus ortus.
Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem
Subtilem magis e parvis constare figuris.
Atque ideo transire foramina quæ nequit ignis
Noster hic e lignis ortus, tædaque creatus.

Præterea lumen per cornu transit, at imber

qu'elle le refuse à l'eau, sinon parce que la lumière est composée d'atomes plus déliés que les gouttes de la pluie?

Le vin s'échappe en un moment du filtre ; l'huile, au contraire, n'en sort que goutte à goutte. Pourquoi ? Parce que la liqueur paresseuse de l'olivier, formée de principes plus denses, plus liés et plus entrelacés, ne se divise pas assez vite, et ne se répand que lentement dans les pores du filtre.

Si tu considères, d'un autre côté, que le lait et le miel flattent délicieusement le palais, tandis qu'il est blessé par la forte saveur de l'absinthe amère et de la sauvage centaurée, tu reconnaîtras que les sensations agréables résultent d'atomes lisses et sphériques, que l'amertume et l'âpreté naissent au contraire de l'assemblage de principes recourbés, qui, fortement unis, ne peuvent pénétrer au siége du sentiment qu'en brisant les fibres de nos organes.

En un mot, le plaisir et la douleur qu'excitent en nous les corps dépendent de la configuration de leurs principes, à moins que tu n'aimes mieux croire que l'aigre sifflement de la scie soit

Respuitur : quare, nisi luminis illa minora
Corpora sunt quam de quibus est liquor almus aquarum?

Et quamvis subito per colum vina videmus
Perfluere, at contra tardum cunctatur olivum,
Aut quia nimirum majoribus est elementis,
Aut magis hamatis inter se perque plicatis.
Atque ideo fit uti non tam deducta repente
Inter se possint primordia singula quæque,
Singula per cujusque foramina permanare.

Huc accedit uti mellis lactisque liquores
Jucundo sensu linguæ tractentur in ore;
At contra tetra absinthi natura, ferique
Centauri, fœdo pertorquent ora sapore :
Ut facile agnoscas e lævibus atque rotundis
Esse ea quæ sensus jucunde tangere possunt,
At contra quæ amara atque aspera cunque videntur,
Hæc magis hamatis inter se nexa teneri,
Proptereaque solere vias rescindere nostris
Sensibus, introituque suo perrumpere corpus.

Omnia postremo bona sensibus et mala tactu
Dissimili inter se pugnant perfecta figura,
Ne tu forte putes serræ stridentis acerbum

produit par des éléments aussi polis que les accords touchants de la lyre sous les doigts agiles d'un musicien.

Tu ne donneras pas non plus la même forme aux atomes fétides, d'un cadavre qui se consume, et à ceux qu'exhalent les temples des dieux ou nos théâtres embaumés des parfums de Cilicie.

Tu ne donneras pas les mêmes principes aux couleurs bienfaisantes dont l'œil aime à se repaître, et à celles qui blessent l'organe, lui arrachent des larmes, et le forcent de se détourner avec horreur. Car tout ce qui réjouit et flatte nos organes est formé d'atomes polis et sphériques ; ce qui les blesse et les inquiète, d'éléments plus rudes et moins parfaits.

Il y a encore des atomes qui ne sont ni absolument lisses, ni entièrement recourbés, mais hérissés de pointes saillantes qui chatouillent l'organe plutôt qu'ils ne le déchirent : tels sont ceux de la fécule et de l'aulnée.

Enfin, que les flammes ardentes et les glaces de l'hiver piquent nos organes avec des aiguillons d'une structure différente, c'est ce

Horrorem constare elementis lævibus æque
Ac musæa mele, per chordas organici quæ
Mobilibus digitis expergefacta figurant.

Neu simili penetrare putes primordia forma
In nares hominum, cum tetra cadavera torrent,
Et cum scena croco Cilici perfusa recens est,
Araque Panchæos exhalat propter odores.

Neve bonos rerum simili constare colores
Semine constituas, oculos qui pascere possunt,
Et qui compungunt aciem lacrymareque cogunt,
Aut fœda specie tetri turpesque videntur.
Omnis enim, sensus quæ mulcet, causa juvatque,
Haud sine principiali aliquo lævore creata est :
At contra, quæcunque molesta atque aspera constat,
Non aliquo sine materiæ squalore reperta est.

Sunt etiam quæ jam nec lævia jure putantur
Esse neque omnino flexis mucronibus unca,
Sed magis angululis paulum prostantibus, et quæ
Titillare magis sensus quam lædere possunt :
Fæcula jam quo de genere est, inulæque sapores.

Denique jam calidos ignes, gelidamque pruinam,
Dissimili dentata modo compungere sensus

que nous montre le tact : le tact, ô dieux ! ce sens du corps entier, qui se manifeste soit quand un objet étranger y pénètre, soit quand une cause intérieure en dérange l'organisation, ou quand la mère des amours en exprime ses germes créateurs, ou lorsque enfin le choc, en troublant l'harmonie des principes, y porte la douleur avec la confusion. Tu en feras l'expérience à chaque instant, en frappant de la main quelque partie de ton corps. On n'explique donc les différentes impressions des objets que par les différentes figures de leurs éléments.

Les corps durs et compactes doivent avoir des atomes plus recourbés, plus intimement unis, et entrelacés comme des rameaux. Tels sont entre autres le diamant, qui résiste aux plus terribles coups, les durs cailloux, le fer inflexible, et l'airain qui gémit aux gonds de nos portes.

Mais tous les liquides formés d'un corps fluide ne peuvent être composés que de parties lisses et sphériques. Des globules de cette nature, ne pouvant se lier ensemble, roulent plus aisément sur un plan incliné.

Corporis, indicio nobis est tactus uterque.
Tactus enim, tactus, proh divum numina sancta!
Corporis est sensus, vel cum res extera sese
Insinuat, vel cum lædit, quæ in corpore nata est
Aut juvat egrediens genitales per Veneris res,
Aut ex offensu cum turbant corpore in ipso
Semina, confunduntque inter se concita sensum :
Ut si forte manu quamvis jam corporis ipse
Tute tibi partem ferias æque experiare.
Quapropter longe formas distare necesse est
Principiis, varios quæ possint edere sensus.

Denique, quæ nobis durata ac spissa videntur,
Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
Et quasi ramosis alte compacta teneri.
In quo jam genere in primis adamantina saxa
Prima acie constant, ictus contemnere sueta,
Et validi silices, ac duri robora ferri,
Æraque quæ claustris restantia vociferantur.

Illa autem debent ex lævibus atque rotundis
Esse magis, fluido quæ corpore liquida constant.
Nec retinentur enim inter se glomeramina quæque,
Et procursus item in proclive volubilis exstat.

Les fluides que nous voyons se dissiper en un moment, comme la fumée, les nuages et la flamme, ne sont pas formés d'atomes entièrement polis et globuleux, puisqu'ils déchirent nos organes; mais comme en même temps ils pénètrent les rochers, leurs éléments ne doivent pas être recourbés et embarrassés : il faut qu'ils aient une figure moyenne, armée de pointes plutôt que de crochets.

Ne sois point surpris de rencontrer des corps à la fois amers et fluides, tels que les eaux de l'océan. Leur fluidité résulte d'atomes polis et sphériques, leur amertume des éléments propres à exciter la douleur qui y sont mêlés; mais il ne faut pas qu'ils soient liés par des crochets; il suffit qu'ils soient en même temps sphériques et raboteux, pour pouvoir à la fois et rouler dans leur lit et blesser nos organes.

Veux-tu une preuve convaincante de ce mélange d'éléments polis et anguleux qui donne à l'océan son amertume? Il est possible d'en examiner les parties séparées. L'eau de la mer devient douce en se filtrant dans le sein de la terre pour se rendre à de nouveaux réservoirs, parce que ses principes amers, moins polis

Omnia postremo quæ puncto tempore cernis
Diffugere, ut fumum, nebulas, flammasque, necesse est,
Si minus omnia sunt e lævibus atque rotundis,
At non esse tamen perplexis indupedita,
Pungere uti possint corpus, penetrareque saxa;
Nec tamen hærere inter se, quod quisque videmus
Sentibus esse datum : facile ut cognoscere possis
Non e perplexis sed acutis esse elementis.

Sed quod amara vides eadem, quæ fluvida constant,
Sudor uti maris est, minime id mirabile habendum.
Nam quod fluvidum est, e lævibus atque rotundis
Est; at lævibus, atque rotundis mista doloris
Corpora : nec tamen hæc retineri hamata necessum est,
Scilicet esse globosa, tamen cum squalida constent,
Provolvi simul ut possint, et lædere sensus.

Et quo mista putes magis aspera lævibus esse
Principiis, unde est Neptuni corpus acerbum,
Est ratio secernundi seorsumque videndi.
Humor dulcit, ubi per terras crebrius idem
Percolatur, ut in foveam fluat ac mansuescat.

et plus raboteux, se sont arrêtés et déposés dans les canaux par où l'onde a coulé.

A cette vérité joignons-en une autre qui y est liée, et dont elle est la preuve : c'est que les figures des éléments sont limitées, sans quoi nous verrions des atomes d'une grandeur infinie. En effet, des corps aussi petits ne sont pas susceptibles d'une grande variété de figures. Imagine-les divisés en parties très-petites, trois ou un peu plus; arrange ces parties de toutes les manières possibles; place-les en haut, en bas; change-les de droite à gauche : tu auras bientôt épuisé toutes les combinaisons; et si tu veux varier les figures, il te faudra supposer de nouvelles parties jusqu'à l'infini. Tu ne peux donc multiplier les formes des atomes sans en augmenter le volume, ni par conséquent leur attribuer une infinité de figures sans leur donner une grandeur infinie, ce que j'ai démontré impossible.

Les étoffes de l'Orient, la pourpre brillante de Mélibée, que la

Linquit enim supra tetri primordia viri
Aspera, quo magis in terris hærescere possunt.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem quæ
Ex hoc apta fidem ducit : primordia rerum
Finita variare figurarum ratione.
Quod si non ita sit, rursum jam semina quædam
Esse infinito debebunt corporis auctu.
Namque in eadem una cujuscujus brevitate
Corporis, inter se multum variare figuræ
Non possunt. Fac enim minimis e partibus esse
Corpora prima tribus, vel paulo pluribus auge;
Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,
Summa atque imà locans, transmutans dextera lævis
Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo
Formaï speciem totius corporis ejus,
Quod superest, si forte voles variare figuras,
Addendum partes alias erit; inde sequetur
Assimili ratione, alias ut postulet ordo,
Si tu forte voles etiam variare figuras.
Ergo formaï novitatem corporis augmen
Subsequitur : quare non est ut credere possis
Esse infinitis distantia semina formis,
Ne quædam cogas immani maximitate
Esse, supra quod jam docui non posse probari.

Jam tibi barbaricæ vestes, Melibœaque fulgens

Thessalie exprime de ses coquillages, et le spectacle pompeux qu'étale le plumage du paon, seraient bientôt éclipsés par des couleurs plus éclatantes; on dédaignerait l'odeur de la myrrhe et la saveur du miel; le cygne harmonieux et le dieu même de l'harmonie seraient réduits à un honteux silence, puisqu'une série de sensations toujours plus agréables se succéderaient sans interruption. Le même progrès à l'infini aurait encore lieu pour les qualités désagréables : les yeux, l'odorat, l'ouïe et le goût auraient toujours à craindre des sensations plus choquantes. Mais comme ces effets sont contraires à l'expérience, et que les qualités sensibles des corps ont des bornes invariables, il faut en accorder aussi à la figure des atomes.

Enfin, depuis la flamme jusqu'aux glaces de l'hiver et réciproquement, il y a une distance bornée. Le froid et le chaud occupent les limites; et la tiédeur, qui tient le milieu entre ces deux extrémités, remplit par degrés tout l'intervalle. Donc les qualités sensibles des objets sont finies, puisqu'elles ont pour limites d'un côté les feux brûlants, et de l'autre les frimas glacés.

Purpura Thessalico concharum tincta colore, et
Aurea pavonum ridenti imbuta lepore
Sæcla, novo rerum superata colore jacerent;
Et contemptus odor myrrhæ, mellisque sapores
Et cycnea mele, Phœbeaque dædala chordis
Carmina consimili ratione oppressa silerent;
Namque aliis aliud præstantibus exoreretur.
Cedere item retro possent in deteriores
Omnia sic partes, ut diximus, in meliores :
Namque aliis aliud retro quoque tetrius esset
Naribus, auribus, atque oculis, orisque sapori.
Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa et
Finis utrinque tenet summam, fateare necesse est
Materiam quoque finitis differre figuris.

Denique, ab ignibus ad gelidas hyemisque pruinas
Finitum est, retroque pari ratione remensum est.
Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores
Inter utrumque jacent, explentes ordine summam.
Ergo finita distant ratione creata,
Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,
Hinc flammis, illinc rigidis insessa pruinis.

A cette vérité joignons-en une autre qui y est liée, et dont elle est la preuve. Comme les figures des atomes sont limitées, il est nécessaire que leur nombre soit infini dans chaque classe de figures : c'est une conséquence naturelle des principes déjà établis : sans cela l'univers serait borné, et nous avons réfuté cette erreur.

Mais allons plus loin, ô Memmius ! Je veux te convaincre, et peu de mots me suffiront, que ce n'est qu'à l'aide de leur infinité que les atomes, par des chocs continuels, suffisent à l'entretien du grand tout.

Si tu observes que certaines espèces sont moins nombreuses que d'autres, et que la nature est moins féconde à les produire, sache qu'en d'autres pays, dans des climats lointains, elle les multiplie et en complète le nombre. Tel est l'énorme quadrupède armé d'une trompe, l'éléphant : à peine en voyons-nous quelques-uns dans nos contrées ; et l'Inde en nourrit une si grande quantité, qu'ils forment autour de ses murs un rempart d'ivoire impénétrable.

Mais quand même je t'accorderais qu'il y eût dans la nature un

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit : primordia rerum,
Inter se simili quæ sunt perfecta figura,
Infinita cluere : etenim, distantia cum sit
Formarum finita, necesse est, quæ similes sint,
Esse infinitas, aut summam materiaï
Finitam constare : id quod non esse probavi.

Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age, paucis
Versibus ostendam corpuscula materiaï
Ex infinito summam rerum usque tenere,
Undique protelo plagarum continuato.

Nam quod rara vides magis esse animalia quædam,
Fecundamque minus naturam cernis in illis,
At regione, locoque alio, terrisque remotis,
Multa licet genere esse in eo, numerumque repleri :
Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
In genere anguimanos elephantos, India quorum
Millibus e multis vallo munitur eburno,
Ut penitus nequeat penetrari : tanta ferarum
Vis est, quarum nos perpauca exempla videmus.

Sed tamen id quoque uti concedam, quamlibet, esto

corps unique, dont le semblable n'existât pas dans le reste du monde, néanmoins, si les atomes destinés à le former ne sont infinis en nombre, jamais cet individu privilégié ne pourra ni être produit, ni s'accroître et se nourrir.

Suppose en effet les éléments d'un corps unique finis et dispersés dans le grand tout : au milieu de cette foule, de cet océan d'atomes, comment, où, et par quelle force pourront-ils se rassembler? Tu n'en saurais trouver le moyen. Au contraire, comme l'on voit, après une violente tempête, la vaste mer rejeter au loin des bancs, des gouvernails, des antennes, des proues, des mâts et des cordages qui vont échouer sur tous les rivages, leçon terrible pour apprendre aux mortels à fuir les trahisons d'un élément perfide et à se défier même de son attrait au milieu du calme : de même si tu supposes fini le nombre des éléments poussés par les flots de la matière, ils nageront dispersés pendant l'éternité ; jamais ils ne se rassembleront ; jamais du moins leur assemblage ne pourra s'accroître et se nourrir. Mais comme une expérience

Unica res quædam, nativo corpore sola,
Cui similis toto terrarum non sit in orbe ;
Infinita tamen nisi erit vis materiaï
Unde ea progigni possit concepta, creari
Non poterit, neque, quod superest, procrescere alique.

Quippe etenim sumant oculi finita per omne
Corpora jactari unius genitalia rei;
Unde, ubi, qua vi, et quo pacto congressa coibunt
Materiæ tanto in pelago turbaque aliena?
Non, ut opinor, habent rationem conciliandi.
Sed quasi, naufragiis magnis multisque coortis,
Disjectare solet magnum mare transtra, guberna,
Antennas, proram, malos, tonsasque natantes,
Per terrarum omnes oras fluitantia aplustra,
Ut videantur, et indicium mortalibus edant,
Infidi maris insidias, viresque dolumque
Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,
Subdola cum ridet placidi pellacia ponti :
Sic tibi, si finita semel primordia quædam
Constitues, ævum debebunt sparsa per omne
Disjectare æstus diversi materiaï,
Nunquam in concilium ut possint compulsa coïre,
Nec remorari in concilio, nec crescere adaucta.
Quorum utrumque palam fieri manifesta docet res,

journalière nous rend témoins de la formation et du progrès de tous les corps, tu es obligé de convenir que chaque espèce est entretenue par un nombre infini d'éléments.

Voilà pourquoi les mouvements destructeurs ne peuvent tenir les corps dans un état de dissolution continuelle, ni les mouvements créateurs leur assurer une éternelle durée. Ces principes ennemis se font la guerre avec des succès à peu près égaux. Tantôt les uns, tantôt les autres remportent la victoire, pour être défaits à leur tour. Les vagissements que poussent les enfants au moment de leur entrée dans la vie se mêlent au râle de la mort, et jamais l'aurore ni la nuit n'ont visité ce globe sans entendre les cris plaintifs de l'enfant au berceau, et de tristes sanglots autour d'un cercueil.

Mais une vérité qu'il faut graver dans ta mémoire en traits ineffaçables, c'est que, de tous les corps dont la nature nous est connue, il n'y en a aucun qui soit formé d'une seule espèce de principes, aucun qui ne résulte d'un mélange d'éléments. Et plus

Et res progigni, et genitas procrescere posse :
Esse igitur, genere in quovis, primordia rerum
Infinita palam est, unde omnia suppeditantur.

Nec superare queunt motus utique exitiales
Perpetuo, neque in æternum sepelire salutem;
Nec porro rerum genitales auctificique
Motus perpetuo possunt servare creata.
Sic æquo geritur certamine principiorum
Ex infinito contractum tempore bellum.
Nunc hic, nunc illic superant vitalia rerum,
Et superantur item ; miscetur funere vagor
Quem pueri tollunt visentes luminis oras :
Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites, et funeris atri.

Illud in his obsignatum quoque rebus habere
Convenit, et memori mandatum mente tenere :
Nil esse in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno consistat principiorum,
Nec quidquam quod non permisto semine constet.
Et quam quidque magis multas vis possidet in se,

un corps a de propriétés, plus ses atomes constitutifs diffèrent en nombre et en figures.

Commençons par la terre. Elle contient les éléments des grands fleuves qui vont sans cesse renouveler la mer, puis les principes des feux souterrains qui la dévorent, de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans sa fureur ; enfin elle contient les germes des grains et des fruits qu'elle offre à l'homme, et des pâturages dont elle nourrit les sauvages habitants des montagnes.

Voilà pourquoi on lui a donné les noms augustes de ***Mère des dieux***, de ***Nourrice des hommes et des animaux***. Les anciens poëtes grecs l'ont représentée assise sur un char traîné par des lions, nous enseignant que, suspendue dans l'espace, elle ne pourrait avoir pour base une autre terre. Les animaux furieux soumis au joug signifient que les bienfaits des parents doivent triompher des caractères les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que la terre porte des villes et des forteresses : cette couronne guerrière inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui on promène la statue de la déesse.

Atque potestates, ita pluria principiorum
In sese genera ac varias docet esse figuras.

Principio tellus habet in se corpora prima
Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assidue renovent; habet, ignes unde oriantur.
Nam multis succensa locis ardent sola terræ;
Eximiis vero furit ignibus impetus Ætnæ.
Tum porro nitidas fruges, arbustaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere possit,
Unde etiam fluidas frondes et pabula læta
Montivago generi possit præbere ferarum.

Quare magna deum mater, materque ferarum,
Et nostri genitrix hæc dicta est corporis una.
Hanc veteres Graiûm docti cecinere poetæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones,
Aeris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem, neque posse in terra sistere terram.
Adjunxere feras, quia, quamvis effera, proles
Officiis debet molliri victa parentum.
Muralique caput summum cinxere corona,
Eximiis munita locis quod sustinet urbes :
Quo nunc insigni per magnas prædita terras
Horrifice fertur divinæ matris imago.

Les nations de tout pays, suivant un usage antique et solennel, l'appellent *Idéenne*, et lui donnent pour cortége une troupe de Phrygiens, parce que dans leur pays, dit-on, le blé fut cultivé pour la première fois. Des prêtres mutilés célèbrent des sacrifices, pour enseigner aux mortels que ceux qui manquent de respect envers leurs mères, ces images de la bonne déesse, ou de reconnaissance envers leurs pères, sont indignes eux-mêmes de revivre dans une postérité. Ces ministres font résonner sous leurs mains des tambours bruyants, des cymbales retentissantes, et le cornet au son rauque et menaçant, et la flûte, dont le mode phrygien excite la fureur dans les âmes : leurs bras sont aussi armés de piques, instruments de la mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies et dénaturés.

Aussi, tandis que la statue de la déesse, portée dans les grandes villes, répand en silence sur les mortels les effets de sa munificence, on enrichit tous les chemins d'or et d'argent, on verse à pleines mains les trésors, une nuée de roses ombrage la mère des dieux et sa cour.

Alors une troupe armée, que les Grecs nomment *Curètes phry-*

Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum,
Idæam vocitant matrem, Phrygiasque catervas
Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt
Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.
Gallos attribuunt, quia numen qui violarint
Matris et ingrati genitoribus inventi sint,
Significare volunt indignos esse putandos
Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
Tympana tenta tonant palmis et cymbala circum
Concava, raucisonoque minantur cornua cantu,
Et Phrygio stimulat numero cava tibia mentes,
Telaque præportant violenti signa furoris,
Ingratos animos atque impia pectora volgi
Conterrere metu quæ possint numine divæ.

Ergo cùm primum magnas invecta per urbes
Munificat tacita mortales muta salute,
Ære atque argento sternunt iter omne viarum,
Largifica stipe ditantes; ninguntque rosarum
Floribus, umbrantes matrem comitumque catervas.

Hic armata manus, Curetas nomine Graii
Quos memorant Phrygios, inter se forte catenas

giens, jouent et se frappent entre eux avec de pesantes chaînes: ils dansent et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps; et les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes rappellent ces anciens *Curètes* qui couvraient dans la Crète les cris de Jupiter, tandis que des enfants armés exécutaient des danses rapides autour de son berceau, frappant en mesure l'airain bruyant, de peur que de sa dent cruelle Saturne ne dévorât le dieu et ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mère. Voilà pourquoi la déesse est environnée de gens armés : peut-être aussi veut-elle avertir par là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main, et d'être à la fois la gloire et le soutien de leurs parents.

Quoique ces fictions soient le fruit d'une imagination brillante, la philosophie les réprouve. En effet, les dieux, par le privilége de leur nature, doivent jouir dans une profonde paix de leur immortalité. Hors de la sphère de nos événements, éloignés de notre monde, à l'abri de la douleur et du danger, se suffisant à eux-mêmes, indépendants de nous, ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni accessibles à la colère.

Ludunt, in numerumque exsultant, sanguine læti, et
Terrificas capitum quatientes numine cristas,
Dictæos referunt Curetas, qui Jovis illum
Vagitum in Creta quondam occultasse feruntur,
Cum pueri circum puerum pernice chorea,
Armati, in numerum pulsarent æribus æra,
Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
Æternumque daret matri sub pectore volnus.
Propterea magnam armati matrem comitantur,
Aut quia significant divam prædicere ut armis
Ac virtute velint patriam defendere terram,
Præsidioque parent decorique parentibus esse.

Quæ bene et eximie quamvis disposta ferantur,
Longe sunt tamen a vera ratione repulsa.
Omnis enim per se divum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur,
Semota a nostris rebus, sejunctaque longe.
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.

Quant à la terre, elle n'a été de tout temps qu'un amas de matière privée de sentiment ; et les productions que nous lui devons, elle les tire elle-même de la multitude d'éléments divers qu'elle contient. Néanmoins, si l'on veut appeler la mer *Neptune*, et les moissons *Cérès*, si l'on préfère le nom de *Bacchus* pour désigner le vin, on est maître de donner aussi à la terre la qualité de *mère des dieux*, pourvu qu'en effet elle ne le soit pas.

Mais revenons à notre sujet. L'animal qui porte la laine, le quadrupède né pour la guerre, et les troupeaux armés de cornes, nourris dans les mêmes pâturages, abreuvés aux mêmes sources, exposés au même air, n'en sont pas moins des espèces différentes, conservant chacune les mœurs de ses pères et son caractère spécifique : il y a donc et dans les herbes de nos champs et dans les eaux de nos fleuves des molécules de différente nature.

Ajoutez que tout animal est composé d'os, de sang, de veines, de chaleur, d'humidité, de viscères et de nerfs, substances qui ne diffèrent entre elles que par la diversité de leurs éléments.

D'ailleurs, les corps combustibles contiennent au moins les prin-

Terra quidem vero caret omni tempore sensu :
Sed quia multarum potitur primordia rerum,
Multa modis multis effert in lumina solis.
Hic si quis mare Neptunum Cereremque vocare
Constituet fruges, et Bacchi nomine abuti
Mavult quam laticis proprium proferre vocamen,
Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
Esse deum matrem, dum re non sit tamen ipsa.

Sæpe itaque ex uno tondentes gramina campo
Lanigeræ pecudes et equorum duellica proles,
Buceriæque greges, sub eodem tegmine cœli,
Ex unoque sitim sedantes flumine aquaï,
Dissimili vivunt specie, retinentque parentum
Naturam, et mores generatim quæque imitantur :
Tanta est in quovis genere herbæ materiaï
Dissimilis ratio, tanta est in flumine quoque !

Jam vero quamvis animantem ex omnibus unam
Ossa, cruor, venæ, calor, humor, viscera, nervi
Constituunt ; quæ sunt porro distantia longe
Dissimili perfecta figura principiorum.

Tum porro quæcunque igni flammata cremantur,
Si nil præterea, tamen ex se ea corpora tradunt

cipes de la flamme, de la lumière, des étincelles, de la cendre et de la fumée. Considère avec attention toutes les substances existantes, tu te convaincras qu'elles recèlent sous des figures variées les germes de mille autres substances.

Enfin, un grand nombre de corps se font sentir à la fois au goût et à l'odorat : telles sont les victimes expiatoires que le criminel, pour apaiser ses remords, immole à la divinité. Les éléments de ces corps doivent différer entre eux, puisque les odeurs s'introduisent dans nos organes par des passages interdits à la saveur, tandis que la saveur s'y rend par des voies fermées aux odeurs : ces deux qualités naissent donc de la différente configuration des atomes. Ainsi le même amas de matière renferme dans son tissu des formes différentes, et les corps résultent d'un mélange d'éléments.

Dans ces vers que tu lis, tu aperçois souvent les mêmes lettres communes à plusieurs mots : cependant tu es obligé de reconnaître une différence entre les éléments des vers et des mots : non qu'ils n'aient plusieurs lettres communes, non qu'ils ne soient quelquefois composés précisément des mêmes éléments, mais

Unde ignem jacere et lumen summittere possint,
Scintillasque agere, ac late differre favillam.
Cætera consimili mentis ratione peragrans,
Invenies intus multarum semina rerum
Corpore celare, et varias cohibere figuras.

Denique multa vides, quibus est odor, et sapor una,
Reddita sunt cum odore; imprimis pleraque dona,
Relligione animum turpi cum tangere pacto.
Hæc igitur variis debent constare figuris :
Nidor enim penetrat, qua succus non it in artus;
Succus item seorsum, et rerum sapor insinuatur
Sensibus, ut noscas primis differre figuris.
Dissimiles igitur formæ glomeramen in unum
Conveniunt, et res permisto semine constant.

Quin etiam passim nostris in versibus ipsis
Multa elementa vides multis communia verbis,
Cum tamen inter se versus ac verba necesse est
Confiteare alia ex aliis constare elementis :
Non quod multa parum communis littera currat
Aut nulla inter se duo sint ex omnibus isdem,

parce que la totalité n'est pas le résultat d'un même assemblage. De même, quoique les différents corps de la nature aient des atomes communs, les masses peuvent différer; et on aura raison de dire que les hommes, les moissons et les forêts ne sont pas le produit des mêmes éléments.

Ne crois pas pourtant que les atomes de toute espèce puissent se lier ensemble : les monstres seraient plus communs dans la nature. On verrait tous les jours des corps humains terminés en bêtes féroces, des branches touffues s'élever du corps d'un animal vivant, des substances terrestres unies à des substances marines, et des chimères redoutables, dont la gueule armée de feux dévasterait toutes les productions de la terre. Si ces prodiges n'ont pas lieu dans la nature, c'est que tous les êtres formés de certains éléments, par une certaine force génératrice, conservent, en s'accroissant, chacun son espèce particulière.

Cet ordre ne peut jamais s'interrompre, parce que chaque animal tire des aliments les sucs les plus analogues à sa constitution, qui s'unissent au corps, et contribuent au mouvement et à la vie de la machine : au contraire, les molécules qui n'ont pu s'unir

Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
Sic aliis in rebus item communia multa
Multarum rerum cum sint primordia, longe
Dissimili tamen inter se consistere summa
Possunt : ut merito ex aliis constare ferantur
Humanum genus, ac fruges, arbustaque læta.

Nec tamen omnimodis connecti posse putandum est
Omnia : nam volgo fieri portenta videres,
Semiferas hominum species existere, et altos
Interdum ramos egigni corpore vivo,
Multaque connecti terrestria membra marinis,
Tum flammam tetro spirantes ore Chimæras
Pascere naturam per terras omniparentes.
Quorum nil fieri manifestum est, omnia quando
Seminibus certis, certa genitrice creata,
Conservare genus crescentia posse videmus.

Scilicet id certa fieri ratione necesse est.
Nam sua cuique, cibis ex omnibus, intus in artus
Corpora discedunt, connexaque convenientes
Efficiunt motus : at contra aliena videmus
Rejicere in terras naturam; multaque cæcis

à la masse, recevoir l'impression de la vie, et concourir aux mouvements créateurs, la nature les rend à la terre, ou s'en débarrasse par une action insensible.

Au reste, ne crois pas que les seuls animaux soient assujettis à cette loi : elle s'étend à tous les êtres. Comme ils diffèrent tous entre eux, il faut que leurs éléments soient doués de figures diverses : non qu'il y ait beaucoup d'éléments de différentes figures, mais parce que les individus qu'ils composent ne peuvent jamais être semblables en tout.

Si les éléments diffèrent les uns des autres, il faut qu'il y ait aussi une différence entre leurs distances, leurs directions, leurs liaisons, leurs chocs, leurs rencontres et leurs mouvements, qualités relatives, à l'aide desquelles nous distinguons non-seulement les animaux d'avec les animaux, mais encore la mer d'avec la terre, et la terre d'avec le ciel.

Continue, ô Memmius! à recueillir le fruit de mes doux travaux, et garde-toi de croire que les corps ne te paraissent blancs ou noirs, ou teints de toute autre couleur, que parce que leurs élé-

Corporibus fugiunt e corpore percita plagis,
Quæ neque connecti cuiquam potuere, neque intra
Vitales motus consentire atque animari.

Sed ne forte putes animalia sola teneri
Legibus his : eadem ratio res terminat omnes.
Nam veluti tota natura dissimiles sunt
Inter se genitæ res quæque, ita quamque necesse est
Dissimili constare figura principiorum :
Non quod multa parum simili sint prædita forma,
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constent.

Semina cum porro distent, differe necesse est
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus : quæ non animalia solum
Corpora sejungunt, sed terras ac mare totum
Secernunt, cœlumque a terris omne retentant.

Nunc age, dicta meo dulci quæsita labore
Percipe : ne forte hæc albis ex alba rearis
Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis,
Aut ea quæ nigrant nigro de semine nata,
Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem,
Propterea gerere hunc credas, quod materiaï

ments sont doués de la même qualité. Les éléments n'ont aucune couleur, ni semblable, ni différente.

Si tu penses que les atomes dépouillés de couleur ne peuvent plus se concevoir, tu es dans l'erreur. Les malheureux dont les yeux n'ont jamais été ouverts à la lumière s'accoutument dès l'enfance à connaître au toucher les objets dont ils ne voient pas la couleur : de même nous pouvons nous former une idée des corps primitifs, sans qu'ils soient colorés. Enfin, nous ne sentons pas la couleur des corps que nous touchons pendant la nuit.

Mais joignons le raisonnement à l'expérience. Il n'y a pas de couleur qui ne puisse se convertir en toute autre : or les atomes ne peuvent subir de pareils changements. Leur nature exige qu'ils soient immuables : sans quoi l'univers serait anéanti, puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de sa nature sans cesser d'être ce qu'il était. Garde-toi donc de croire que les éléments de la matière soient colorés, ou ce grand tout tombe dans le néant.

La nature néanmoins, en refusant des couleurs aux atomes, leur

Corpora consimili sint ejus tincta colore;
Nullus enim color est omnino materiaï
Corporibus, neque par rebus, neque denique dispar.

In quæ corpora si nullus tibi forte videtur
Posse animi injectus fieri, procul avius erras.
Nam cum cæcigeni, solis qui lumina nunquam
Aspexere, tamen cognoscant corpora tactu,
Ex ineunte ævo, nullo contincta colore,
Scire licet, menti quoque nostræ corpora posse
Verti in notitiam nullo circumlita fuco;
Denique nos ipsi, cæcis quæcunque tenebris
Tangimus, haud ullo sentimus tincta colore.

Quod quoniam vinco fieri, nunc esse docebo.
Omnis enim color omnino mutatur in omnes,
Quod facere haud ullo debent primordia pacto.
Immutabila enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Proinde colore cave contingas semina rerum,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

Præterea, si nulla coloris principiis est
Reddita natura, at variis sunt prædita formis,

a donné différentes formes propres à les produire et à les varier à l'infini. Il importe donc de considérer le mélange, la situation et les mouvements respectifs des éléments : par ce moyen, tu expliqueras pourquoi les corps teints il n'y a qu'un moment d'une couleur noire la changent tout à coup en une blancheur éblouissante, pourquoi la mer, battue par les vents, se couvre d'une écume blanchissante. Tu diras que si les éléments d'un corps qui paraît noir se troublent et se confondent, si leur ordre primitif s'altère, si quelques atomes s'échappent pour faire place à d'autres, la surface de ce corps peut se revêtir d'une couleur blanche : au lieu que si les éléments de la mer étaient azurés, jamais ils ne blanchiraient, et de quelque manière qu'on en dérangeât l'ordre, ils n'acquerraient jamais l'éclatante couleur du marbre.

Si la couleur de la mer, quoique pure et sans mélange, résultait d'éléments diversement colorés, comme de l'assemblage de figures différentes on peut faire un tout carré et uniforme, il faudrait, puisqu'on distingue dans le carré les différentes figures qui le composent, qu'on distinguât aussi, soit dans la mer, soit dans les

E quibus omnigenos gignunt variantque colores :
Præterea magni quod refert semina quæque
Cum quibus et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus accipiantque,
Perfacile extemplo rationem reddere possis
Cur ea quæ nigro fuerint paulo ante colore
Marmoreo fieri possint candore repente :
Ut mare, cum magni commorunt æquora venti,
Vertitur in canos candenti marmore fluctus.
Dicere enim possis nigrum, quod sæpe videmus,
Materies ubi permista est illius, et ordo
Principiis mutàtus, et addita demptaque quædam,
Continuo id fieri ut candens videatur et album
Quod si cæruleis constarent æquora ponti
Seminibus, nullo possent albescere pacto :
Nam quocunque modo perturbes, cærula quæ sint
Nunquam in marmoreum possunt migrare colorem.

Sin alio atque alio sunt semina tincta colore,
Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem,
Ut sæpe ex aliis formis variisque figuris
Efficitur quiddam quadratum unæque figuræ,
Conveniebat, uti in quadrato cernimus esse
Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti

autres corps dont la couleur est pure et sans mélange, ces couleurs si dissemblables dont résulte la couleur totale.

D'ailleurs, la différence des figures particulières n'empêche point le tout produit au dehors d'être un carré, au lieu que la différence des couleurs élémentaires nuit à l'unité de la couleur totale.

De plus, puisque, suivant cette explication, la noirceur et la blancheur ne résultent pas d'atomes blancs ou noirs, mais d'un mélange d'éléments diversement colorés, la raison qui l'obligeait de supposer les éléments colorés ne subsiste plus; car la blancheur sera plus aisément produite par des atomes destitués de couleur que par des atomes noirs ou doués d'une autre couleur aussi opposée.

Enfin les atomes ne sont pas colorés, parce qu'ils ne reçoivent pas l'impression de la lumière : c'est la lumière qui produit les couleurs. Comment existeraient-elles dans les ténèbres, puisque, souvent, même en plein jour, elles se changent et s'altèrent, suivant que les objets sont frappés par des rayons directs ou obliques? Ainsi le brillant collier qui orne la gorge des colombes réfléchit

Aut alio in quovis uno puroque nitore
Dissimiles longe inter se variosque colores.

Præterea, nihil officiunt obstantque figuræ
Dissimiles quo quadratum minus omne sit extra :
At varii rerum impediunt prohibentque colores
Quo minus esse uno possit res tota nitore.

Tum porro, quæ ducit et inlicit ut tribuamus
Principiis rerum nonnunquam causa colores
Occidit, ex albis quoniam non alba creantur,
Nec quæ nigra cluent, de nigris, sed variis de.
Quippe etenim multo proclivius exorientur
Candida de nullo quam de nigrante colore
Aut alio quovis, qui contra pugnet et obstet.

Præterea, quoniam nequeunt sine luce colores
Esse, neque in lucem existunt primordia rerum,
Scire licet quam sint nullo velata colore.
Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,
Lumine qui mutatur in ipso, propterea quod
Recta aut obliqua percussus luce refulget?
Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,
Quæ sita cervices circum collumque coronat :

tantôt les feux des rubis, tantôt le vert de l'émeraude avec l'azur du firmament. Ainsi la queue du paon, frappée d'une vive lumière, change de couleur selon ses différentes expositions. Les couleurs dépendent donc de la chute des rayons, et l'on ne conçoit pas qu'elles existent sans lumière.

La pupille est autrement affectée par la couleur blanche que par la couleur noire ou toute autre couleur : et comme, dans les objets soumis au tact, la figure seule est essentielle et la couleur indifférente, il s'ensuit que les atomes n'ont pas besoin de couleurs, mais de figures analogues aux sensations qu'ils excitent.

Outre cela, si les couleurs des atomes ne dépendent pas de leurs figures, si, quelle que soit leur forme, ils sont susceptibles de toutes les couleurs, pourquoi donc les corps qui en résultent n'ont-ils pas le même privilége, et pourquoi leur espèce détermine-t-elle leurs couleurs? Pourquoi le corbeau, du haut des airs, n'éblouit-il pas souvent nos yeux par une blancheur éclatante? Pourquoi les éléments du cygne ne le revêtent-ils pas quelquefois d'une couleur noire ou d'une autre couleur?

Namque alias fit uti rubro sit clara pyropo;
Interdum quodam sensu fit, uti videatur
Inter cæruleum virides miscere smaragdos.
Caudaque pavonis, larga cum luce repleta est,
Consimili mutat ratione observa colores :
Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,
Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.

Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se
Pupula, cum sentire colorem dicitur album,
Atque aliud porro, nigrum cum et cæterea, sentit;
Nec refert ea, quæ tangis, quo forte colore
Prædita sint, verum quali magis apta figura :
Scire licet, nil principiis opus esse colores,
Sed variis formis variantes edere tactus.

Præterea, quoniam non certis certa figuris
Est natura coloris, et omnia principiorum
Formamenta queunt in quovis esse nitore,
Cur ea, quæ constant ex illis, non pariter sunt
Omnigenis perfusa coloribus in genere omni?
Conveniebat enim corvos quoque sæpe volantes
Ex albis album pennis jactare colorem,
Et nigros fieri nigro de semine cycnos,
Aut alio quovis uno varioque colore.

D'ailleurs, en divisant les corps, tu peux remarquer que plus les parties sont atténuées, plus les couleurs s'éteignent, et elles finissent par s'évanouir : ainsi l'or réduit en poudre, et la pourpre en fils déliés, perdent tout leur éclat. L'expérience t'enseigne donc que les éléments de la matière se dépouillent de leurs couleurs avant même d'être réduits à l'état d'atomes.

Enfin, tu n'iras pas attribuer du son ni de l'odeur à tous les corps, parce que tous ne frappent point les organes de l'ouïe ni de l'odorat : de même, de ce que tous les corps ne sont pas perceptibles à l'œil, tu dois en conclure qu'il y a des corps sans couleurs, comme il y en a qui n'ont ni odeur ni son ; et un esprit pénétrant peut concevoir des corps sans couleur comme il les conçoit sans les autres qualités.

Mais ne crois pas que la couleur soit la seule qualité sensible refusée par la nature aux atomes : ils sont encore inaccessibles au froid, au chaud, à la tiédeur, privés de sons, dénués de sucs, et incapables d'exhaler aucune odeur. Ainsi, lorsque tu composes une essence de marjolaine, de myrrhe et de nard précieux, tu lui

Quin etiam quanto in partes res quæque minutas
Distrahitur magis, hoc magis est ut cernere possis
Evanescere paulatim stinguique colorem ;
Ut fit ubi in parvas partes discerpitur aurum,
Purpura, pœniceusque color clarissimu' multo,
Filatim cum distractus disperditur omnis :
Noscere ut hinc possis, prius omnem efflare colorem
Particulas, quam discedant ad semina rerum.

Postremo, quoniam non omnia corpora vocem
Mittere concedis neque odorem, propterea fit
Ut non omnibus attribuas sonitus et odores :
Sic, oculis quoniam non omnia cernere quimus,
Scire licet quædam tam constare orba colore,
Quam sine odore ullo quædam sonituque remota ;
Nec minus hæc animum cognoscere posse sagacem,
Quam quæ sunt aliis rebus privata notisque.

Sed ne forte putes solo spoliata colore
Corpora prima manere ; etiam secreta teporis
Sunt ac frigoris omnino, calidique vaporis ;
Et sonitu sterila, et succo jejuna feruntur ;
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem,
Sicut amaricini blandum, stactæque liquorem,
Et nardi florem, nectar qui naribus halant,

donnes pour base l'huile la moins odorante, de peur que sa vapeur échauffée ne corrompe le parfum des fleurs.

Enfin, les atomes qui entrent dans la composition des corps n'ont point d'odeur ni de son, parce qu'il n'en émane point de parties ; pour la même raison, ils ne sont ni savoureux, ni froids, ni chauds, ni tièdes : quant aux autres qualités qui causent la ruine des corps, mollesse et souplesse, fragilité et corruption, mélange de matière et de vide, garde-toi de les attribuer aux atomes, si tu veux donner à la nature des fondements inébranlables, assurer sa conservation et la sauver de l'anéantissement.

Tu es encore obligé de reconnaître que tous les corps doués de sentiment sont pourtant formés d'atomes insensibles : l'expérience, loin de combattre cette vérité, semble nous y conduire par la main, en nous montrant des animaux nés de semences inanimées.

On voit le vermisseau trouver la vie au sein de la fange, quand la terre a été putréfiée par des pluies trop abondantes ; tous les

Cum facere instituas ; cumprimis quærere par est,
Quoad licet ac potis est reperire, inolentis olivi
Naturam, nullam quæ mittat naribus auram :
Quam minime ut possit mistos in corpore odores
Concoctosque, suo contactos perdere viro.

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt :
Nec simili ratione saporem denique quemquam,
Nec frigus, neque item calidum tepidumque vaporem, et
Cætera quæ, cum ita sunt tandem ut mortalia constent,
Molli lenta, fragosa putri, cava corpore raro,
Omnia sint a principiis sejuncta necesse est,
Immortalia si volumus subjungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur summa salutis,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

Nunc ea, quæ sentire videmus cunque, necesse est
Ex insensilibus tamen omnia confiteare
Principiis constare : neque id manifesta refutant,
Nec contra pugnant, in promptu cognita quæ sunt ;
Sed magis ipsa manu ducunt, et credere cogunt
Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.

Quippe videre licet, vivos existere vermes
Stercore de tetro, putrorem cum sibi nacta est
Intempestivis ex imbribus humida tellus ;

corps éprouvent de semblables métamorphoses. Les fleuves, les feuillages, les riantes prairies, se changent en troupeaux; les troupeaux deviennent des corps humains, et trop souvent nos membres eux-mêmes ont accru les forces des monstres sauvages et des oiseaux carnassiers.

Ainsi la nature convertit en substances vivantes les aliments de toute espèce, comme elle change en flammes petillantes le bois aride et d'autres matières. Tu sens donc combien il importe de considérer la situation respective des atomes, leur mélange et leurs mouvements réciproques.

Eh ! de quelle nature sont les objets qui agissent sur l'âme elle-même, qui l'émeuvent, qui excitent en elle mille sensations diverses, si la matière insensible n'a pas la faculté de produire des êtres sensibles?

Il est vrai que les pierres, le bois et la terre elle-même, mêlés ensemble, ne peuvent engendrer le sentiment et la vie. Aussi n'ai-je pas prétendu que tous les atomes sans restriction fussent propres à produire en un moment des êtres sensibles, puisque je

Præterea cunctas itidem res vertere sese.
Vertunt se fluvii, frondes, et pabula læta
In pecudes; vertunt pecudes in corpora nostra
Naturam; et nostro de corpore sæpe ferarum
Augescunt vires, et corpora pennipotentum.

Ergo omnes natura cibos in corpora viva
Vertit, et hinc sensus animantum procreat omnes:
Non alia longe ratione atque arida ligna
Explicat in flammas, et in ignes omnia versat.
Jamne vides igitur, magni primordia rerum
Referre in quali sint ordine quæque locata,
Et commista quibus dent motus accipiantque?

Tum porro quid id est animum quod percutit ipsum,
Quod movet, et varios sensus expromere cogit,
Ex insensilibus ni credas sensile gigni?

Nimirum lapides, et ligna, et terra quoque una
Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum.
Illud in his igitur fœdus meminisse decebit,
Non ex omnibus omnino, quæcunque creant res,
Sensilia extemplo et sensus me dicere gigni,

t'ai prévenu de considérer leur grandeur, leur nombre, leur figure, leur mouvement, leur ordre et leur situation : circonstances qui n'ont pas la combinaison requise dans les végétaux et dans les mottes de terre. Et cependant ces corps mêmes, putréfiés par la pluie, font éclore des vermisseaux, parce que leurs éléments, déplacés par cette nouvelle circonstance, acquièrent la combinaison nécessaire pour engendrer des animaux.

Dire que la sensibilité résulte d'atomes sensibles, formés eux-mêmes d'autres atomes sensibles, c'est en faire des substances molles, puisque la sensibilité est liée aux viscères, aux nerfs et aux veines, qui sont des corps mous et destructibles.

Mais supposons que ces principes puissent éternellement subsister, n'auront-ils que la sensibilité d'une partie, ou en fera-t-on des animaux entiers? Mais une partie isolée n'a par elle-même ni sentiment ni existence, et le sentiment des autres membres ne peut lui être communiqué : ainsi la main, séparée du corps, et les autres membres isolés demeurent insensibles. Il ne te reste donc qu'à faire de tes atomes des animalcules, en leur donnant une

Sed magni referre ea primum quantula constent,
Sensile quæ faciunt, et qua sint prædita forma,
Motibus, ordinibus, posituris denique quæ sint ;
Quarum nil rerum in lignis glebisque videmus.
Et tamen hæc cum sunt quasi putrefacta per imbres,
Vermiculos pariunt, quia corpora materiaï
Antiquis ex ordinibus permota nova re,
Conciliantur ita, ut debent animalia gigni.

Deinde ex sensilibus cum sensile posse creari
Constituunt, porro ex aliis sentire suetis,
Mollia tum faciunt : nam sensus jungitur omnis
Visceribus, nervis, venis, quæcunque videmus
Mollia mortali consistere corpore creta.

Sed tamen esto jam posse hæc æterna manere :
Nempe tamen debent aut sensum partis habere,
Aut similia totis animalibus esse putari.
At nequeant per se partes sentire nec esse :
Namque alium sensus membrorum respuit omnium,
Nec manus a nobis potis est secreta, neque ulla
Corporis omnino sensum pars sola tenere.
Linquitur ut totis animalibus assimilentur,
Vitali ut possint consentire undique sensu.

sensibilité totale. Mais alors méritent-ils le nom d'éléments, et pourront-ils échapper à la mort, s'ils sont des animaux semblables à ceux que nous voyons périr tous les jours?

Mais quand même cela serait possible, leur assemblage formera-t-il autre chose qu'un peuple nombreux d'animaux, de même que les hommes, les troupeaux et les bêtes féroces, unis par la volupté, ne peuvent engendrer que des hommes, des troupeaux et des bêtes féroces?

Si tu dis que les atomes, dans leur assemblage, se dépouillent de leur sensibilité propre pour se revêtir de la sensibilité commune, qu'était-il besoin de leur donner une qualité qu'on leur ôte, et qui leur est d'ailleurs inutile? Car, en voyant les œufs des oiseaux se changer en volatiles, et la putréfaction donner la vie à un peuple de vermisseaux, pouvons-nous douter que les êtres sensibles ne soient formés d'atomes insensibles?

Si l'on prétend que le sensible résulte de ce qui n'est pas sensible, par un changement qui se fait, comme dans la naissance de l'animal, avant qu'il se produise au dehors, il suffira de prouver qu'il n'y a aucune naissance, sinon postérieure à une formation, et

Qui poterunt igitur rerum primordia dici,
Et lethi vitare vias, animalia cum sint,
Atque animalibu' sint mortalibus una eademque?

Quod tamen ut possint, ab cœtu concilioque,
Nil facient, præter volgum turbamque animantum,
Scilicet ut nequeunt homines, armenta, feræque,
Inter sese ullam rem gignere conveniendo
Per Veneris res, extra homines, armenta, ferasque.

Quod si forte suum dimittunt corpore sensum,
Atque alium capiunt, quid opus fuit attribui, quod
Detrahitur? Tum præterea (quod fugimus ante),
Quatenus in pullos animales vertier ova
Cernimus alituum, vermesque effervere, terram
Intempestivos cum putror cepit ob imbres,
Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

Quod si forte aliquis dicet duntaxat oriri
Posse ex non sensu sensus, sed mobilitate
Ante aliqua, tanquam partum, quam proditur extra,
Huic satis illud erit planum facere atque probare
Non fieri partum, nisi concilio ante coacto,

qu'il ne se fait point de changement sans une association antérieure, en sorte qu'il n'y a aucun sens avant la formation de l'animal. Car, avant cette formation, les éléments sont épars dans l'air, les eaux, la terre et la flamme; ils ne se sont point rencontrés, unis, choqués, de la manière qui convient pour allumer ces gardiens éclairés de tout être vivant.

Supposons en effet une attaque trop violente pour la constitution de l'animal : le voilà terrassé tout à coup, et les facultés de son âme et de son corps à la fois confondues. Les éléments se déplacent, les mouvements essentiels à la vie sont suspendus, jusqu'à ce que la matière, ébranlée dans tous les membres, rompe les liens de l'âme et la chasse du corps par toutes les issues. Tel est le seul effet que produit un pareil choc : il secoue, il décompose la machine, et ne fait rien de plus.

Quand l'attaque est moins violente, le mouvement de la vie triomphe quelquefois de cet assaut, en calmant le désordre excité par le choc, en rappelant chaque molécule dans ses conduits natu-

Nec commutari quidquam sine conciliatu
Primorum, ut nequeunt ullius corporis esse
Sensus ante ipsam genitam naturam animantis :
Nimirum quia materies disjecta tenetur
Aere, fluminibus, terris, flammaque creatis;
Nec congressa modo vitales convenienti
Contulit inter se motus, quibus omnituentes
Accensi sensus animantem quamque tuentur.

Præterea quamvis animantem grandior ictus
Quam patitur natura repente affligit, et omnes
Corporis atque animi pergit confundere sensus.
Dissolvuntur enim positura principiorum,
Et penitus motus vitales impediuntur;
Donec materies omnes concussa per artus
Vitales animæ nodos e corpore solvit,
Dispersamque foras per caulas ejicit omnes.
Nam quid præterea facere ictum posse reamur
Oblatum, nisi discutere ac dissolvere quæque?

Fit quoque uti soleant minus oblato acriter ictu
Relliquiæ motus vitalis vincere sæpe,
Vincere, et ingentes plagæ sedare tumultus,
Inque suos quidquid rursus revocare meatus,

rels, en subjuguant les mouvements destructeurs déjà maîtres du corps, en rallumant ainsi le flambeau presque éteint du sentiment. Car c'est là tout le mécanisme qui s'opère et la seule raison pour laquelle l'âme revient des portes du trépas au séjour de la vie, au lieu de céder à l'impulsion fatale qui l'entraînait.

D'ailleurs, comme nous n'éprouvons la douleur que quand les principes de nos corps, troublés par une force étrangère, se meuvent en désordre dans les viscères et dans les membres, et la volupté que quand ils rentrent dans leurs postes, il s'ensuit que les atomes ne sentent par eux-mêmes ni la douleur ni le plaisir, n'étant point composés de parties dont le déplacement puisse ou les tourmenter ou les flatter agréablement. Ils ne sont donc pas doués de sentiment.

En un mot, si les animaux, pour sentir, ont besoin d'éléments sensibles, comment se comporteront les atomes constitutifs de l'homme ? Il faudra donc qu'ils éclatent de rire, qu'ils se baignent de larmes le visage et les joues, qu'ils méditent les grands objets de la philosophie, et qu'ils analysent les éléments dont ils sont com-

Et quasi jam lethi dominantem in corpore motum
Discutere, ac pene amissos accendere sensus.
Nam quare potius lethi jam limine ab ipso
Ad vitam possint collecta mente reverti,
Quam quo decursum prope jam siet, ire et abire?

Præterea, quoniam dolor est, ubi materiaï
Corpora vi quadam per viscera viva, per artus
Sollicitata suis trepidant in sedibus intus,
Inque locum quando remigrant, fit blanda voluptas;
Scire licet nullo primordia posse dolore
Tentari, nullamque voluptatem capere ex se,
Quandoquidem non sunt ex ullis principiorum
Corporibus, quorum motus novitate laborent,
Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.
Haud igitur debent esse ullo prædita sensu.

Denique, uti possint sentire animalia quæque,
Principiis si etiam est sensus tribuendus eorum,
Quid? Genus humanum propritim de quibu' factum est?
Scilicet et risu tremulo concussa cachinnant,
Et lacrymis spargunt rorantibus ora genasque,
Multaque de rerum mistura dicere callent,

posés eux-mêmes. Car, enfin, puisqu'ils sont en tout semblables à l'homme, ils doivent comme lui résulter de principes divers, formés eux-mêmes d'autres éléments, sans que l'on ose jamais s'arrêter. Car je ne me lasserai point ; et toutes les fois que tu me citeras un être capable de rire, de parler et de raisonner, il faudra que ses atomes aient les mêmes facultés. Mais si une pareille supposition est évidemment le comble de la folie, si l'on peut rire sans principes riants, raisonner sagement et s'exprimer éloquemment sans atomes philosophes et orateurs, pourquoi les êtres sensibles ne pourraient-ils pas de même résulter d'atomes entièrement dénués de sensibilité?

Enfin, nous sommes tous enfants de l'air. L'air est notre père commun ; la terre, notre mère commune, fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en haut, produit à la fois les arbrisseaux, les moissons, les hommes et tous les animaux, puisque c'est elle qui leur fournit, à tous, les aliments à l'aide desquels ils nourrissent leurs corps, jouissent de la vie et la transmettent à leur génération. C'est pour cela que nous lui avons donné avec raison le nom de *mère*. Les corps sortis de son sein y rentrent une seconde fois,

Et sibi proporro quæ sint primordia quærunt :
Quandoquidem totis mortalibus assimilata,
Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis,
Inde alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis.
Quippe sequar, quodcunque loqui, ridereque dices,
Et sapere, ex aliis eadem hæc facientibus, ut sit.
Quod si delira hæc furiosaque cernimus esse,
Et ridere potest ex non ridentibu' factus,
Et sapere, et doctis rationem reddere dictis,
Non ex seminibus sapientibus, atque disertis,
Qui minus esse queant ea, quæ sentire videmus
Seminibus permista carentibus undique sensu?

Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi;
Omnibus ille idem pater est, unde alma liquentes
Humorum guttas mater cum terra recepit,
Feta parit nitidas fruges, arbustaque læta,
Et genus humanum; et parit omnia sæcla ferarum,
Pabula cum præbet, quibus omnes corpora pascunt,
Et dulcem ducunt vitam, prolemque propagant.
Quapropter merito maternum nomen adepta est.
Cedit item retro, de terra quod fuit ante,

et les particules descendues de l'air sont reçues de nouveau dans les plaines éthérées. Si les atomes se détachent sans cesse de la surface des corps, s'ils paraissent naître et mourir à chaque instant, ce n'est pas une raison pour douter qu'ils soient éternels. La mort, en détruisant les corps, ne touche point aux éléments; son pouvoir se borne à rompre les tissus, à former de nouveaux assemblages, à changer les formes et les couleurs, à donner ou à reprendre à son gré le sentiment : d'où tu dois comprendre combien il est essentiel d'avoir égard au mélange, à l'arrangement et aux mouvements réciproques des atomes, puisque les mêmes éléments dont résultent le ciel, la mer, la terre, les fleuves et le soleil concourent aussi à former les grains, les arbres et les animaux. Ainsi, dans ces vers, l'ordre et la combinaison des lettres sont essentiels, parce que les mots, composés en partie des mêmes éléments, ne diffèrent que par l'arrangement. Il en est de même des corps de la nature : change les distances, les directions, les liens, les pesanteurs, les chocs, les rencontres, l'ordre, l'arrangement et la figure des atomes, tu auras des résultats différents.

In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli rellatum templa receptant :
Neve putes æterna penes residere potesse
Corpora prima, quod in summis fluitare videmus
Rebus, et interdum nasci, subitoque perire.
Nec sic interimit mors res, ut materiaï
Corpora conficiat, sed cœtum dissupat ollis :
Inde aliis aliud conjungit, et efficit, omnes
Res ut convertant formas mutentque colores,
Et capiant sensus, et puncto tempore reddant,
Ut noscas referre, eadem primordia rerum
Cum quibus, et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Significant; eadem fruges, arbusta, animantes.
Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,
Cum quibus et quali sint ordine quæque locata :
Si non omnia sint, at multo maxima pars est
Consimilis; verum positura discrepitant hæc.
Sic ipsis in rebus item jam materiaï
Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
Cum permutantur, mutari res quoque debent.

Maintenant, ô Memmius! prête l'oreille à la voix de la philosophie. Elle va te faire entendre des vérités inconnues et exposer à tes yeux un nouvel ordre de choses. Comme il n'y a pas d'opinion si simple qui ne soit difficile à adopter au premier abord, il n'y a pas non plus d'objets si admirables qui ne cessent avec le temps de nous surprendre : ainsi le pur et brillant azur des cieux et la lumière errante des astres, la lune et le disque pompeux du soleil, si pour la première fois ils se présentaient aux regards des mortels, que pourrait offrir la nature de comparable à ce spectacle, et qui d'entre eux eût osé le croire possible ? Aucun assurément : telle serait l'admiration dont les frapperait la vue de ces merveilles. Cependant nous en sommes rassasiés ; à peine daignons-nous jeter un coup d'œil sur la voûte brillante des cieux. Ainsi, Memmius, la nouveauté des objets que je t'offre, au lieu de te rebuter, doit réveiller ton attention, afin de peser mes idées, de les embrasser si elles sont vraies, et de t'armer contre elles si elles sont fausses. J'examine ce qu'il y a au delà des limites de notre

Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem.
Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
Accidere, et nova se species ostendere rerum.
Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primum
Difficilis magis ad credendum constet, itemque
Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim : ut cœli clarum purumque colorem,
Quemque in se cohibent palantia sidera passim,
Lunæque, et solis præclara luce nitorem :
Omnia quæ si nunc primum mortalibus adsint,
Ex improviso ceu sint objecta repente,
Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes?
Nil, ut opinor ; ita hæc species miranda fuisset :
Cum tibi jam nemo fessus satiate videndi
Suspicere in cœli dignatur lucida templa.
Desine quapropter, novitate exterritus ipsa,
Exspuere ex animo rationem : sed magis acri
Judicio perpende, et, si tibi vera videtur,
Dede manus ; aut, si falsa est, accingere contra.
Quærit enim rationem animus, cum summa loci sit
Infinita foris, hæc extra mœnia mundi,

monde, dans ces immenses régions où l'esprit, libre d'entraves, aime à s'égarer sur les ailes de l'imagination.

Je l'ai déjà dit, ce grand tout est infini : à droite, à gauche, au-dessus de ta tête, au-dessous de tes pieds, il n'y a point de limites : ainsi l'attestent et la voix de l'évidence, et la nature même de l'infini. Si donc un espace sans bornes s'étend en tout sens, si des germes innombrables, mus de toute éternité, nagent sous mille formes dans ces plaines immenses, est-il probable qu'il n'y ait eu que notre globe et notre firmament de créés, et qu'un si grand nombre d'atomes restent oisifs dans les espaces ultérieurs, surtout si tu considères que notre monde est l'ouvrage de la nature, que les principes des corps, par leur seule tendance naturelle, sans autre guide que le hasard, après mille mouvements et mille chocs inutiles, se sont enfin réunis, et ont construit les masses particulières auxquelles la mer, la terre, le ciel et les animaux doivent leur origine ? Tu es donc forcé de convenir qu'il a dû se former ailleurs d'autres agrégats, semblables à celui que l'air embrasse dans son enceinte immense.

Quid sit ibi porro, quo prospicere usque velit mens,
Atque animi jactus liber quo pervolet ipse.

Principio, nobis in cunctas undique partes,
Et latere ex utroque, infra, superaque, per omne
Nulla est finis, uti docui, res ipsaque per se
Vociferatur, et elucet natura profundi.
Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,
Undique cum vorsus spatium vacet infinitum,
Seminaque innumero numero, summaque profunda
Multimodis volitent æterno percita motu,
Hunc unum terrarum orbem cœlumque creatum,
Nil agere illa foris tot corpora materiaï,
Cum præsertim hic sit natura factus ; et ipsa
Sponte sua forte offensando semina rerum
Multimodis, temere, incassum, frustraque, coacta
Tandem coaluerint ea, quæ conjecta repente
Magnarum rerum fierent exordia semper,
Terraï, maris, et cœli, generisque animantum.
Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

D'ailleurs, toutes les fois qu'il y a de la matière en abondance, un espace pour la recevoir, que nul obstacle n'arrête son mouvement, il doit nécessairement se former des êtres. Et si, avec cela, le nombre des éléments est tel qu'aucune existence humaine ne puisse suffire à les compter, s'ils ont, pour se réunir ailleurs, les mêmes facultés et la même nature que les atomes de notre monde, il faut avouer que les autres régions de l'espace ont aussi leurs mondes, leurs hommes et leurs animaux divers.

Ajoute à cela qu'il n'y a point dans la nature d'individu unique de son espèce, qui naisse et croisse isolé, et qui ne fasse partie d'une classe nombreuse : c'est ce que tu remarqueras dans les animaux, les féroces habitants des montagnes, et les hommes, et les muets citoyens de l'onde, et les volatiles. La même raison doit nous persuader que le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer et les autres corps de la nature ne sont pas uniques, mais qu'il existe d'autres corps semblables à eux et en nombre infini, puisque leur durée est limitée et qu'ils sont soumis à la naissance, comme toutes les espèces

Præterea cum materies est multa parata,
Cum locus est præsto, nec res nec causa moratur
Ulla, geni debent nimirum et confieri res.
Nunc et seminibus si tanta est copia quantam
Enumerare ætas animantum non queat omnis,
Visque eadem, et natura manet, quæ semina rerum
Conjicere in loca quæque queat, simili ratione
Atque huc sunt conjecta, necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
Et varias hominum gentes, et sæcla ferarum.

Huc accedit ut in summa res nulla sit una
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat,
Quin cujusque sient sæcli, permultaque eodem
Sint genere, in primis animalibus, indice mente.
Invenies sic montivagum genus esse ferarum,
Sic hominum genitam prolem, sic denique mutas
Squammigerum pecudes, et corpora cuncta volantum.
Quapropter cœlum simili ratione fatendum est,
Terramque, et solem, lunam, mare, cætera, quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali;
Quandoquidem vitæ depactus terminus alte
Tam manet his, et tam nativo hæc corpore constant

que nous voyons généralement composées d'un grand nombre d'individus.

En effet, après la naissance du monde et la formation de la terre, de la mer et du soleil, le grand tout, par ses émissions, déposa un grand nombre d'atomes et de semences autour de notre monde et hors de ses limites : c'est de là que l'océan et la terre solide tirent leur accroissement; c'est de là que le ciel emprunte la matière dont il entretient ses palais si élevés au-dessus de notre globe ; c'est enfin de là que l'air se renouvelle sans cesse. De tous les points de l'espace, ces atomes supplémentaires sont distribués par le choc aux substances analogues à leur nature : l'eau se joint à l'eau, la terre à la terre, le feu au feu, l'air à l'air, jusqu'à ce que la nature, cette ouvrière universelle, ait conduit tous les êtres à leur dernier terme ; ce qui arrive quand les restitutions se font dans la même proportion que les pertes. Alors la vie reste un moment en équilibre, et la nature met un frein à ses accroissements.

En effet, les corps que tu vois par d'heureux progrès s'élever lentement à l'état de maturité acquièrent plus qu'ils ne dissipent,

Quam genus omne quod his generatim rebus abundat.

Multaque post mundi tempus genitale diemque
Primigenum maris, et terræ, solisque coortum,
Addita corpora sunt extrinsecus; addita circum
Semina, quæ magnum jaculando contulit omne :
Unde mare, et terræ possent augescere, et unde
Appareret spatium cœli domus, altaque tecta
Tolleret a terris procul, et consurgeret aer.
Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt :
Humor ad humorem, terreno corpore terra
Crescit; et ignem ignes procudunt, ætheraque æther;
Donicum ad extremum crescendi perfica finem
Omnia perduxit rerum natura creatrix :
Ut fit, ubi nihilo jam plus est, quod datur intra
Vitales venas, quam quod fluit atque recedit.
Omnibus his ætas debet consistere rebus;
His natura suis refrenat viribus auctum.

Nam quæcunque vides hilaro grandescere adauctu,
Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,

parce qu'alors toute la substance des aliments circule avec facilité dans les veines, et que les conduits disséminés ne sont pas assez larges pour dissiper un grand nombre de parties et dépenser par là plus qu'ils ne reçoivent. Il faut convenir que nos corps font des pertes considérables; mais ils les réparent avec usure, jusqu'au terme de leur accroissement. Alors les forces se perdent insensiblement, la vigueur s'épuise, et l'animal va toujours en déclinant. Ces émanations sont d'autant plus abondantes quand l'accroissement est parvenu à son dernier période, que les corps ont plus de masse et d'étendue. Les aliments ne se répandent plus en entier ni avec facilité dans les veines, et la nature n'est pas assez riche pour réparer les flots de matière qui s'écoulent sans cesse du corps de l'animal. Il faut donc alors que la machine périsse, étant moins dense à cause de ses émanations, et plus faible contre les attaques extérieures : car, dans la vieillesse, la nourriture vient enfin à lui manquer; et, dans cet état d'affaissement, les objets du dehors ne cessent de la tourmenter et de la fatiguer par leurs chocs destructeurs.

Plura sibi assumunt quam de se corpora mittunt,
Dum facile in venas cibus omnis diditur, et dum
Non ita sunt late dispersa ut multa remittant,
Et plus dispendi faciant quam vescitur ætas.
Nam certe fluere ac decedere corpora rebus
Multa, manus dandum est : sed plura accedere debent,
Donicum olescendi summum tetigere cacumen.
Inde minutatim vires, et robur adultum
Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas.
Quippe etenim quanto est res amplior, augmine dempto,
Et quo latior est, in cunctas undique partes
Pluria eo dispergit, et a se corpora mittit.
Nec facile in venas cibus omnis diditur ei;
Nec satis est, pro quam largos exæstuat æstus,
Unde queat tantum suboriri ac suppeditare
Quantum opus est, et quod satis est, natura novare.
Jure igitur pereunt, cum rarefacta fluendo
Sunt, et cum externis succumbunt omnia plagis,
Quandoquidem grandi cibus ævo denique defit;
Nec tuditantia rem cessant extrinsecus ullam
Corpora conficere, et plagis infesta domare.

Ainsi les voûtes de notre monde, assaillies de tous côtés, tomberont elles-mêmes en ruine et deviendront la proie de la corruption. Car tous les corps ont besoin d'être réparés et renouvelés par des aliments, des sucs nourriciers, qui soutiennent l'édifice entier de la machine. Mais ce mécanisme ne peut durer éternellement, parce que ni les canaux nourriciers ne sont toujours en état de recevoir autant de substance qu'il en faudrait, ni la nature ne peut fournir sans cesse aux réparations. En effet, notre monde est déjà sur son déclin ; la terre épuisée n'enfante plus qu'avec peine de chétifs animaux, elle dont le sein fécond créa jadis toutes les espèces vivantes et construisit les flancs robustes des bêtes féroces. Car je ne crois pas qu'une chaîne d'or ait fait descendre les animaux du ciel dans nos plaines, ni qu'ils aient été produits par les flots qui se brisent contre les rochers : la même terre qui les nourrit aujourd'hui leur donna la naissance autrefois. C'est elle qui créa pour les mortels et qui leur offrit d'elle-même les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les riants vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces mêmes productions aux efforts de nos bras : le taureau maigrit sous notre joug, le cultivateur s'épuise à la charrue, les mines produisent à peine assez de fer pour déchirer le

Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi
Expugnata dabunt labem putresque ruinas.
Omnia debet enim cibus integrare novando,
Et fulcire cibus, cibus omnia sustentare :
Nequicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
Quod satis est, neque, quantum opus est, natura ministrat.
Jamque adeo affecta est ætas, effetaque tellus
Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit
Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.
Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla superne
Aurea de cœlo demisit funis in arva;
Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crearunt :
Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se.
Præterea nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit,
Ipsa dedit dulces fetus, et pabula læta :
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, et vires agricolarum;
Conficimus ferrum vix arvis suppeditati :

sol, et la récolte va toujours en diminuant, comme la fatigue en augmentant. Le vieux laboureur, secouant sa tête chauve, raconte en soupirant combien de fois ses pénibles travaux ont été frustrés; il compare le temps passé avec le présent, il envie le sort de ses pères ; il parle sans cesse de ces siècles fortunés où l'homme, plein de respect pour les dieux, vivait plus heureux avec moins de terres, et recueillait des moissons abondantes de son modique héritage : il ne voit pas que tous les corps vont en dépérissant, et que le temps est l'écueil fatal où tous les êtres font naufrage.

Si ces verités sont bien gravées dans ton esprit, la nature devient libre, elle secoue le joug de ses maîtres superbes et gouverne elle-même son empire sans en répondre aux dieux, les dieux, dont la vie sereine coule paisiblement dans un calme éternel ! Qui d'entre eux donne des lois à l'univers et tient dans ses mains les rênes du grand tout? Qui d'entre eux fait rouler à la fois tous les cieux, verse sur la terre les influences des astres, et suffit en tout temps à tous les besoins particuliers? Qui d'entre eux suspend les nuages ténébreux, ébranle les espaces célestes par

Usque adeo pereunt fetus augentque labores!
Jamque caput quassans grandis suspirat arator
Crebrius incassum magnum cecidisse laborem,
Et cum tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,
Et crepat antiquum genus ut pietate repletum
Perfacile angustis tolerarit finibus ævum,
Cum minor esset agri multo modus ante viritim :
Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire
Ad scopulum spatio ætatis defessa vetusto.

Quæ bene cognita si teneas, natura videtur
Libera continuo, dominis privata superbis,
Ipsa sua per se sponte omnia diis agere expers.
Nam, proh sancta deum tranquilla pectora pace,
Quæ placidum degunt ævum vitamque serenam!
Quis regere immensi summam, quis habere profundi
Indu manu validas potis est moderanter habenas?
Quis pariter cœlos omnes convertere? et omnes
Ignibus ætheriis terras suffire feraces?
Omnibus inque locis esse omni tempore præsto?
Nubibus ut tenebras faciat, cœlique serena

le roulement du tonnerre, et lance la foudre, qui souvent consume leurs temples, exerce vainement sa fureur dans les déserts, et passe à côté des coupables pour aller frapper une tête innocente?

Concutiat sonitu? tum fulmina mittat, et ædes
Sæpe suas disturbet, et in deserta recedens
Sæviat exercens telum, quod sæpe nocentes
Præterit, exanimatque indignos inque merentes?

LIVRE TROISIÈME

ARGUMENT

Ce livre est employé tout entier à traiter de l'âme humaine : c'était l'objet essentiel de la philosophie d'Épicure ; c'est aussi celui vers lequel Lucrèce paraît avoir réuni tous ses efforts. Après une espèce d'invocation à Épicure, comme au génie de la philosophie, dont le secours lui est particulièrement nécessaire dans cette partie de son poëme, il fait sentir l'importance du sujet qu'il va traiter, en ce que l'ignorance où sont les hommes sur la nature de leur âme leur inspire cette crainte de la mort, qu'il regarde comme l'unique source de tous les maux et de tous les crimes. Il entre ensuite en matière, et s'efforce de prouver : 1° que l'*âme* est une partie réelle de nous-mêmes, et non pas une affection générale de la machine, une *harmonie*, comme l'ont voulu quelques philosophes ; 2° que l'*âme* ne forme qu'une même substance conjointement avec l'*esprit*, qui réside au centre de la poitrine, tandis que l'âme est répandue dans tout le corps ; 3° qu'ils sont l'un et l'autre *corporels*, quoique formés des atomes les plus subtils de la nature ; 4° que, bien loin d'être simples, ils résultent au contraire de quatre principes, le *souffle*, l'*air*, la *chaleur*, et un quatrième (qui paraît n'être autre chose que les *esprits animaux*), auquel le poëte ne donne pas de nom, et qu'il regarde

comme l'âme de notre âme ; 5° que ces quatre principes sont mélangés et combinés, sans pouvoir jamais agir à part, n'étant, pour ains dire, que différentes propriétés d'une même substance, mais qu'ils peuvent dominer plus ou moins, et que de là naît la différence des caractères ; 6° que l'âme et le corps sont tellement unis, qu'ils ne peuvent subsister l'un sans l'autre : mais qu'il ne faut pas croire pourtant, comme l'a prétendu Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'âme. Après tous ces détails, il vient à son but, et tâche de prouver que l'âme naît et meurt en même temps que le corps ; dogme impie, qu'il établit sur trente preuves : d'où il conclut que la mort n'est pas à craindre, et que les hommes ont tort de se désespérer d'un état qui les rend ce qu'ils étaient avant que de naître.

LIVRE TROISIÈME

O toi, l'ornement de la Grèce, qui le premier portas la lumière au milieu des ténèbres pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces, mais comme ton disciple et non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, et le chevreau tremblant lutter à la course avec le coursier vigoureux? O mon père! ô génie créateur! Quelles sages leçons tu donnes à tes enfants! L'abeille ne cueille pas plus de miel sur les fleurs que nous ne puisons de vérités précieuses dans tes divins écrits, dignes de vivre à jamais.

A peine ta sagesse nous a-t-elle révélé que l'univers n'est point l'ouvrage des dieux, aussitôt les terreurs de la superstition s'éva-

LIBER TERTIUS

E tenebris tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, o Graiæ gentis decus, inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
Non ita certandi cupidus quam propter amorem
Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis? Aut quidnam tremulis facere artubus hædi
Consimile in cursu possint ac fortis equi vis?
Tu pater et rerum inventor; tu patria nobis
Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclyte, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia limant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetua semper dignissima vita.

Nam simul ac ratio tua cœpit vociferari
Naturam rerum haud divina mente coortam,
Diffugiunt animi terrores, mœnia mundi

nouissent, les bornes du monde disparaissent : je vois l'univers se former au milieu du vide ; je vois la cour des dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne sont jamais ébranlées par les vents ni troublées par les orages, que respectent les flocons de la neige condensés par le froid piquant, qu'entoure sans cesse un air pur, et où brille radieuse une lumière toujours égale. La nature leur prodigue tous ses soins ; rien ne peut en aucun temps altérer la paix de leurs âmes ; ils ne voient point le noir séjour de l'Achéron, et la terre ne les empêche point de contempler sous leurs pieds les scènes diverses qui se passent dans le vide. Quand je médite sur ces grands objets, je me sens pénétré d'une volupté divine, j'éprouve un saint frémissement, en considérant par quel heureux effort tu as su déchirer le voile dont se couvrait la nature.

Jusqu'ici, Memmius, je t'ai enseigné les qualités des atomes, leurs différentes figures, les mouvements réciproques dont ils sont sans cesse agités, et comment tous les êtres leur doivent leur existence : il me reste maintenant à expliquer dans mes vers la nature de l'esprit et de l'âme, à chasser les fantômes de l'Achéron,

Discedunt, totum video per inane geri res,
Apparet divum numen sedesque quietæ,
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Aspergunt, neque nix acri concreta pruina
Cana cadens violat, semperque innubilus æther
Integit, et large diffuso lumine ridet.
Omnia suppeditat porro natura, neque ulla
Res animi pacem delibat tempore in ullo.
At contra nusquam apparent Acherusia templa ;
Nec tellus obstat quin omnia dispiciantur
Sub pedibus quæcunque infra per inane geruntur.
His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit atque horror, quod sic natura tua vi
Tam manifesta patet ex omni parte retecta.

Et quoniam docui cunctarum exordia rerum
Qualia sint, et quam variis distantia formis
Sponte sua volitent alterno percita motu,
Quoque modo possint ex his res quæque creari,
Hasce secundum res animi natura videtur,
Atque animæ claranda meis jam versibus esse ;
Et metus ille foras præceps Acherontis agendus

ces chimères qui empoisonnent le bonheur dans sa source, qui donnent à toutes nos idées la teinte lugubre de la mort, et qui ne nous laissent jouir d'aucune volupté pure.

Il est des hommes qui disent que la douleur et l'infamie sont plus à craindre que les abîmes de la mort, qu'ils n'ignorent pas que l'âme est de la nature même du sang, et qu'ils n'ont pas besoin des leçons de notre philosophie. Mais c'est le désir de la gloire, ou plutôt d'une vaine fumée, et non pas la persuasion, qui leur dicte ces discours : veux-tu t'en assurer? Considère ces mêmes hommes : bannis de leur patrie, proscrits de la société, flétris par des accusations infamantes, en proie aux peines les plus amères, ils vivent pourtant, et en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célèbrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires, ils sacrifient aux mânes, et l'adversité réveille encore plus vivement dans leurs esprits toutes les idées religieuses. Ce sont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. C'est alors que de leur poitrine s'échappe la vérité ; le masque tombe, l'homme reste.

Enfin l'avarice et l'aveugle désir des honneurs, ces passions

Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Nam, quod sæpe homines morbos magis esse timendos
Infamemque ferunt vitam quam Tartara lethi,
Et se scire animi naturam sanguinis esse,
Nec prorsum quidquam nostræ rationis egere,
Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam venti, si fert ita forte voluntas,
Jactari causa, quam quod res ipsa probetur.
Extorres iidem patria, longeque fugati
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi,
Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt :
Et, quocunque tamen miseri venere, parentant,
Et nigras mactant pecudes, et manibu' divis
Inferias mittunt, multoque in rebus acerbis
Acrius advertunt animos ad relligionem :
Quo magis in dubiis hominem spectare periclis
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit.
Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res.

Denique avarities, et honorum cæca cupido,

qui poussent l'homme à franchir les bornes de l'équité, qui lui font souvent entreprendre ou partager des crimes, qui l'assujettissent nuit et jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune, ces poisons de la société, c'est en grande partie la crainte de la mort qui les verse dans les âmes. L'ignominie, le mépris et l'indigence paraissent aux hommes incompatibles avec une vie douce et tranquille ; ils croient voir devant eux les portes de la mort; en proie à ces fausses alarmes, ils veulent se dérober à ce funeste cortége, et, pour y échapper, ils cimentent leur fortune du sang de leurs concitoyens, accumulent des trésors en accumulant des crimes, suivent avec joie les funérailles de leur frère, et redoutent les festins de leurs parents.

C'est la même crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux : elle lui répète que tel autre est puissant, que tel autre attire sur lui tous les regards et marche au milieu des honneurs, tandis qu'il reste plongé, lui, dans l'obscurité et la fange. Les uns s'immolent au désir d'un vain nom et d'une statue. La crainte de la mort inspire à d'autres un tel dégoût pour la vie, que souvent,

Quæ miseros homines cogunt transcendere fines
Juris, et interdum socios scelerum atque ministros,
Noctes atque dies, niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, hæc volnera vitæ
Non minimam partem mortis formidine aluntur.
Turpis enim fama, et contemptus, et acris egestas,
Semota ab dulci vita stabilique videntur,
Et quasi jam lethi portas cunctarier ante :
Unde homines, dum se, falso terrore coacti,
Refugisse volunt longe, longeque recesse,
Sanguine civili rem conflant, divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes,
Crudeles gaudent in tristi funere fratris,
Et consanguineum mensas odere timentque.

Consimili ratione ab eodem sæpe timore
Macerat invidia : ante oculos illum esse potentem,
Illum aspectari, claroque incedere honore;
Ipsi se in tenebris volvi cœnoque queruntur.
Intereunt partim statuarum et nominis ergo:
Et sæpe usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium lucisque videndæ,

dans leur désespoir, ils vont au-devant du trépas, oubliant que la source de leurs peines était cette crainte même, que c'est elle qui persécute l'innocence, qui brise les liens de l'amitié, et qui foule aux pieds la nature elle-même. En effet, n'a-t-on pas vu souvent des hommes trahir leur patrie, leurs parents, pour éviter la demeure de l'Achéron ?

Comme les enfants s'effrayent de tout pendant la nuit et se forgent des fantômes, nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour bannir ces alarmes, pour dissiper ces ténèbres, il est besoin, non des rayons du soleil ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

D'abord je dis, ô Memmius ! que l'esprit humain, ce principe de nos actions, auquel nous donnons souvent le nom d'*intelligence*, est une partie de nos corps aussi réelle que les mains, les pieds et les yeux. En vain une foule de philosophes nous assurent que le sentiment n'a point dans l'homme de siége particulier, qu'il n'est qu'une habitude vitale du corps, nommée par les Grecs *harmonie*, parce qu'il anime la machine sans y occuper un lieu déterminé,

Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem,
Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiaï
Rumpere, et in summa pietatem evertere fundo.
Nam jam sæpe homines patriam carosque parentes
Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti pueri trepidant atque omnia cæcis
In tenebris metuunt, sic nos in luce timemus
Interdum nihilo quæ sunt metuenda magis quam
Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque.

Primum animum dico (mentem quem sæpe vocamus),
In quo consilium vitæ regimenque locatum est,
Esse hominis partem nihilo minus, ac manus, et pes,
Atque oculi partes animantis totius exstant :
Quamvis multa quidem sapientum turba putarunt,
Sensum animi certa non esse in parte locatum,
Verum habitum quemdam vitalem corporis esse,
Ἁρμονίαν Graii quam dicunt, quod faciat nos

et que, comme la santé est une manière d'être et non pas une partie de nos corps, il ne faut pas non plus assigner à l'âme un siége particulier. Cette opinion, à ce qu'il me semble, s'écarte infiniment de la vérité.

Car nous voyons souvent le corps, l'enveloppe extérieure, souffrir, quand le principe intérieur est satisfait : souvent, au contraire, l'âme est rongée de maux dans un corps sain et vigoureux, tout comme les pieds sentent quelquefois de la douleur, sans que la tête en reçoive l'atteinte.

D'ailleurs, quand nos membres se livrent au sommeil, que le corps appesanti est étourdi, privé de sentiment, il y a toujours en nous un autre principe qui éprouve à sa place ou le tressaillement de la joie ou le tourment de l'inquiétude.

Mais, pour te faire connaître que l'âme reste dans nos membres lors même que l'*harmonie* en est troublée, considère qu'après la perte d'une partie du corps la vie continue d'animer notre corps; elle fuit au contraire de nos veines, elle abandonne la machine sitôt que celle-ci a été privée de quelques particules de chaleur,

Vivere cum sensu, nulla cum in parte siet mens :
Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis;
Sic animi sensum non certa parte reponunt :
Magnopere in quo mi diversi errare videntur.

Sæpe utique in promptu corpus, quod cernitur, ægrit,
Cum tamen ex alia lætamur parte latenti ;
Et retro fit, uti contra sit sæpe vicissim,
Cum miser ex animo, lætatur corpore toto :
Non alio pacto, quam si pes cum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore.

Præterea molli somno cum dedita membra,
Effusumque jacet sine sensu corpus onustum,
Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
Multimodis agitatur, et omnes accipit in se
Lætitiæ motus, et curas cordis inanes.

Nunc animam quoque ut in membris cognoscere possis
Esse, neque harmoniam corpus retinere solere,
Principio fit uti, detracto corpore multo,
Sæpe tamen nobis in membris vita moretur.
Atque eadem rursus, cum corpora pauca caloris

et qu'un peu d'air est sorti par la bouche ; de là tu peux conclure que toutes les parties de nos corps n'y jouent pas le même rôle, ne sont pas également essentielles à notre conservation, que la chaleur et l'air sont les principaux soutiens de la vie, les derniers éléments qui se retirent de nos membres mourants.

Puisque nous avons prouvé que l'esprit et l'âme font partie de nos corps, rends aux Grecs leur mot d'*harmonie*, qu'ils ont emprunté sans doute aux bois du mélodieux Hélicon ou de quelque autre endroit pour les transporter dans les sujets où il leur était nécessaire. Qu'ils le gardent pour eux; mais toi, suis le fil de mes raisonnements.

Je dis que l'esprit et l'âme sont étroitemement unis et forment une même substance ; mais le jugement est, pour ainsi dire, le chef : c'est lui qui commande au corps, sous les noms d'esprit et d'intelligence ; il habite au centre de la poitrine. C'est là en effet que palpitent la crainte et la terreur, là que tressaille le plaisir : c'est donc là le siége de la sensibilité. L'âme, substance subalterne répandue dans tout le reste du corps, attend pour se

Diffugere, forasque per os est editus aer,
Deserit extemplo venas, atque ossa relinquit :
Noscere ut hinc possis non æquas omnia partes
Corpora habere, neque ex æquo fulcire salutem,
Sed magis hæc, venti quæ sunt calidique vaporis
Semina, curare in membris ut vita moretur :
Est igitur calor, ac ventus vitalis in ipso
Corpore, qui nobis moribundos deserit artus.

Quapropter, quoniam est animi natura reperta
Atque animæ quasi pars hominis, redde harmoniaï
Nomen ab organico saltu delatum Heliconis,
Sive aliunde ipsi porro traxere, et in illam
Transtulerunt, proprio quæ tum res nomine egebat;
Quidquid id est, habeant : tu cætera percipe dicta.

Nunc animum atque animam dico conjuncta teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se,
Sed caput esse quasi, et dominari in corpore toto
Consilium, quod nos animum mentemque vocamus :
Idque situm media regione in pectoris hæret.
Hic exsultat enim pavor, ac metus; hæc loca circum
Lætitiæ mulcent : hic ergo mens animusque est.
Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,

mouvoir le signal de l'esprit : l'esprit seul a le privilége de s'entretenir avec lui-même et de jouir de son être dans les moments où l'âme et le corps n'éprouvent aucune impression. Et de même que la tête ou l'œil peut ressentir une douleur particulière sans que le corps entier en soit affecté, ainsi l'esprit est souvent abattu par le chagrin ou animé par la joie, sans que l'âme change sa manière d'être dans nos membres. Mais quand l'esprit est saisi d'une crainte plus violente, nous voyons aussitôt l'âme entière y prendre part, le corps se couvrir de sueur et pâlir, la langue bégayer, la voix s'éteindre, la vue se troubler, les oreilles tinter, les membres s'affaisser; et souvent le trépas est la suite de ces terreurs soudaines : tant est intime l'union de l'esprit et de l'âme, puisque celle-ci ne frappe le corps que du même coup qu'elle a reçu de l'esprit.

De là nous pourrons encore conclure que l'esprit et l'âme sont corporels : car, s'ils font mouvoir nos membres, s'ils nous arrachent des bras du sommeil, s'ils altèrent la couleur du visage et gouvernent à leur gré l'homme entier, comme ces opérations sup-

Paret, et ad numen mentis momenque movetur;
Idque sibi solum per se sapit, et sibi gaudet,
Cum neque res animam, neque corpus commovet ulla.
Et quasi, cum caput aut oculus, tentante dolore,
Læditur in nobis, non omni concruciamur
Corpore, sic animus nonnunquam læditur ipse,
Lætitiaque viget, cum cætera pars animaï
Per membra atque artus nulla novitate cietur;
Verum ubi vehementi magis est commota metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus,
Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus.
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpe homines : facile ut quivis hinc noscere possit
Esse animam cum animo conjunctam; quæ cum animi vi
Percussa est, exin corpus propellit et icit.

Hæc eadem ratio naturam animi atque animaï
Corpoream docet esse : ubi enim propellere membra,
Corripere ex somno corpus mutareque voltum,
Atque hominem totum regere ac versare videtur :
(Quorum nil fieri sine tactu posse videmus,

posent un contact, et le contact une substance corporelle, ne faut-il pas avouer que l'esprit et l'âme sont matériels?

D'ailleurs, ne voit-on pas l'âme partager les fonctions du corps et les impressions qu'il reçoit? Si le coup n'est point mortel, si le choc n'endommage point les os et le tissu des nerfs, il en résulte néanmoins une défaillance générale, un doux abandon des membres, une pente délicieuse à tomber, suivie d'efforts combattus par une volonté indécise de se relever. La nature de l'âme est donc corporelle, puisqu'elle subit les atteintes corporelles d'un projectile.

Mais quels sont les éléments de cette âme? De quelle espèce d'atomes est-elle composée? C'est ce que je vais t'exposer. Je dis d'abord qu'elle résulte de principes très-subtils et très-déliés : tu en conviendras, si tu réfléchis à l'étonnante promptitude avec laquelle l'âme se décide et agit. La nature ne nous montre point de corps plus actifs. Or cette grande mobilité suppose des éléments arrondis et déliés, qui la forcent de céder aux plus légères impul-

Nec tactum porro sine corpore :) nonne fatendum est
Corporea natura animum constare animamque?

Præterea pariter fungi cum corpore, et una
Consentire animum nobis in corpore cernis,
Si minus offendit vitam vis horrida teli,
Ossibus ac nervis disclusis intus adacta;
Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus,
Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.
Ergo corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali sit corpore, et unde
Constiterit, pergam rationem reddere dictis.
Principio esse aio persubtilem, atque minutis
Perquam corporibus factum constare; id ita esse,
Hinc licet advertas animum, ut pernoscere possis.
Nil adeo fieri celeri ratione videtur
Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
Ocius ergo animus quam res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.
At quod mobile tantopere est, constare rotundis
Perquam seminibus debet, perquamque minutis,
Momine uti parvo possint impulsa moveri.

sions. Si l'eau se meut avec facilité, si la moindre cause la met en agitation, c'est qu'elle a des atomes plus subtils et plus divisés. Au contraire, le miel est plus tardif, sa liqueur plus lente, son écoulement moins facile, parce que ses parties se lient et s'embarrassent, étant moins lisses, moins subtiles et moins arrondies. Le souffle le plus insensible dissipe en un moment un amas de graines de pavots ; mais il ne peut rien sur un monceau de pierres ou sur un faisceau de lances. La mobilité des corps est donc proportionnée à leur petitesse et au poli de leur surface ; et ils ont d'autant plus de consistance, que leurs éléments sont plus grossiers et plus anguleux.

Ainsi l'âme, cette substance si mobile, doit être formée des atomes les plus petits, les plus lisses et les plus arrondis. Tu sentiras plus d'une fois, Memmius, l'importance et l'utilité de ce principe.

Une autre expérience te convaincra de la nature de cet invisible agent, de la finesse de son tissu, du peu d'espace qu'il occuperait si l'on pouvait le condenser. Quand l'homme, après la retraite de

Namque movetur aqua, et tantillo momine flutat,
Quippe volubilibus, parvisque creata figuris.
At contra mellis constantior est natura,
Et pigri latices magis, et cunctantior actus :
Hæret enim inter se magis omnis materiaï
Copia; nimirum quia non tam lævibus exstat
Corporibus, neque tam subtilibus atque rotundis.
Namque papaverum aura potest suspensa levisque
Cogere, ut ab summo tibi diffluat altus acervus;
At contra lapidum conjectum spiclorumque
Nenu potest. Igitur parvissima corpora quanto
Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur.
At contra quo quæque magis cum pondere magno
Asperaque inveniuntur, eo stabilita magis sunt.

Nunc igitur, quoniam est animi natura reperta
Mobilis egregie, perquam constare necesse est
Corporibus parvis et lævibus atque rotundis.
Quæ tibi cognita res in multis, o bone, rebus
Utilis invenietur, et opportuna cluebit.

Hæc quoque res etiam naturam deliquat ejus,
Quam tenui constet textura, quamque loco se
Contineat parvo, si possit conglomerari,
Quod simul atque hominem lethi secura quies est

l'esprit et de l'âme, jouit du repos de la mort, les membres ne perdent rien ni de leur forme ni de leur poids : la mort, en ôtant le sentiment et la chaleur, ne touche point au reste. Ainsi cette substance liée à nos veines, à nos nerfs, à nos viscères, est composée de molécules infiniment petites, puisque sa sortie ne cause aucune diminution ni dans la surface ni dans la masse des corps ; ainsi le vin après avoir perdu son esprit, les parfums après avoir dissipé leur odeur, les corps savoureux épuisés de sucs ne paraissent ni moindres à la vue, ni plus légers au poids, parce que les sucs et les odeurs ne sont que les parties les plus subtiles des corps. Je le répète donc : l'esprit et l'âme sont les atomes les plus légers de la machine, puisque, en la quittant, ils n'ôtent rien à son poids.

Ne crois pas cependant que l'âme soit une substance simple. Les mourants exhalent un souffle léger mêlé de chaleur : or la chaleur ne peut exister sans air, parce que, ses parties n'étant pas étroitement liées, il est impossible qu'il ne se glisse quelques mo-

Indepta, atque animi natura animæque recessit;
Nil ibi limatum de toto corpore cernas
Ad speciem, nihil ad pondus : mors omnia præstat,
Vitalem præter sensum calidumque vaporem.
Ergo animam totam perparvis esse necesse est
Seminibus, nexam per venas, viscera, nervos;
Quatinus omnis ubi e toto jam corpore cessit,
Extima membrorum circumcæsura tamen se
Incolumem præstat, nec defit ponderis hilum:
Quod genus est Bacchi cum flos evanuit, aut cum
Spiritus unguenti suavis diffugit in auras,
Aut aliquo cum jam succus de corpore cessit:
Nil oculis tamen esse minor res ipsa videtur
Propterea, neque detractum de pondere quidquam;
Nimirum, quia multa minutaque semina succos
Efficiunt, et odorem in toto corpore rerum.
Quare etiam atque etiam mentis naturam animæque
Scire licet perquam pauxillis esse creatam
Seminibus, quoniam fugiens nil ponderis aufert.

Nec tamen hæc simplex nobis natura putanda est.
Tenuis enim quædam moribundos deserit aura,
Mista vapore : vapor porro trahit aera secum;
Nec calor est quisquam, cui non sit mistus et aer.
Rara quod ejus enim constat natura, necesse est

lécules d'air dans les interstices. Voilà donc déjà trois élémens de l'âme de trouvés.

Mais ce n'est pas encore assez pour produire le sentiment, et l'on ne conçoit pas qu'aucun d'eux puisse créer ces mouvements de sensation qui mettent l'entendement en jeu. Il faut donc leur joindre un quatrième principe : il n'a pas de nom ; mais rien n'égale la mobilité, la finesse et le poli de ses éléments. C'est cet agent qui le premier imprime à nos membres le mouvement de la vie : il doit à la petitesse de ses atomes d'être mis le premier en agitation. Aussitôt le mouvement se communique à la chaleur, au souffle et à l'air : alors tout l'organisme est en action ; alors le sang bat dans nos veines, les viscères deviennent sensibles, les os et la moelle éprouvent l'impression du plaisir ou de la douleur.

Mais la douleur ni aucun mal violent ne peut pénétrer jusqu'à ce quatrième élément sans causer dans toute la machine un désordre tel, que la vie ne trouve plus d'asile, et que l'âme décomposée se sauve du corps par toutes les issues. Heureusement la plupart de ces chocs destructeurs bornent leur impression à la

Aeris inter eum primordia multa cieri.
Jam triplex animi est igitur natura reperta.

Nec tamen hæc sat sunt ad sensum cuncta creandum,
Nil horum quoniam recipit mens posse creare
Sensiferos motus, quædam qui mente volutent.
Quarta quoque his igitur quædam natura necesse est
Attribuatur (ea est omnino nominis expers) :
Qua neque mobilius quidquam neque tenuius exstat,
Nec magis e parvis aut lævibus ex elementis :
Sensiferos motus quæ didit prima per artus.
Prima cietur enim, parvis perfecta figuris :
Inde calor motus, et venti cæca potestas
Accipit; inde aer, inde omnia mobilitantur ;
Tum quatitur sanguis, tum viscera persentiscunt
Omnia ; postremo datur ossibus atque medullis,
Sive voluptas est, sive est contrarius ardor.

Nec temere huc dolor usque potest penetrare, neque acre
Permanare malum, quin omnia perturbentur ;
Usque adeo ut vitæ desit locus, atque animaï
Diffugiant partes per caulas corporis omnes.
Sed plerumque fit in summo quasi corpore finis

surface de nos corps : circonstance à laquelle nous devons notre conservation.

Maintenant, ô Memmius ! d'après quelle loi ces quatre éléments peuvent-ils se combiner et faire un tout sensible ? Je voudrais te le dire, mais la disette de notre langue m'interdit ces détails : je me bornerai donc à t'en tracer de mon mieux une légère esquisse. Les atomes de ces quatre principes, mêlés ensemble, se meuvent de concert, sans pouvoir jamais se séparer ni exercer leurs facultés à part, mais comme diverses puissances d'un seul et même tout. Et comme dans les viscères des animaux on distingue à la fois une odeur, une couleur et une saveur propres, quoique de la réunion de ces trois qualités résulte une seule et même substance, ainsi la chaleur, l'air et le souffle, cet agent secret, forment un même tout, conjointement avec cet élément actif qui leur donne le principe du mouvement et qui fait naître le sentiment dans toute la machine. C'est au centre de nos corps qu'est caché cet agent principal ; nous n'avons point de parties plus intimes : c'est l'âme de notre âme. Et de même que l'esprit et l'âme se mêlent en secret dans nos membres, parce qu'ils sont

Motibus : hanc ob rem vitam retinere valemus.

Nunc ea quo pacto inter sese mista, quibusque
Compta modis vigeant, rationem reddere aventem
Abstrahit invitum patrii sermonis egestas :
Sed tamen, ut potero summatim attingere, tangam.
Inter enim cursant primordia principiorum
Motibus inter se, nihil ut secernier unum
Possit, nec spatio fieri divisa potestas :
Sed quasi multæ vis unius corporis exstant.
Quod genus, in quovis animantum viscere volgo
Est odor, et quidam calor, et sapor ; et tamen ex his
Omnibus est unum perfectum corporis augmen :
Sic calor, atque aer, et venti cæca potestas
Mista creant unam naturam, et mobilis illa
Vis, initium motus ab se quæ dividit ollis,
Sensifer unde oritur primum per viscera motus.
Nam penitus prorsum latet hæc natura subestque ;
Nec magis hac infra quidquam est in corpore nostro :
Atque anima est animæ proporro totius ipsa.
Quod genus, in nostris membris et corpore toto,

formés d'un petit nombre d'atomes déliés, de même ce principe qui n'a pas de nom, et qui doit son existence à des corpuscules très-subtils, est caché au fond de nos corps, où il est tout à la fois, je le répète, et l'âme de notre âme, et le mobile de tous nos organes. Le souffle, l'air et la chaleur ne peuvent de même produire la vie dans nos membres qu'à l'aide d'un pareil mélange, et bien que chacun de ces éléments puisse dominer sur les autres ou en être dominé, leur assemblage n'en doit pas moins former un seul tout. S'ils agissent à part, c'en est fait du sentiment : leur séparation rompt tous les liens de la vie.

Néanmoins c'est la chaleur qui allume la colère, qui fait bouillonner le sang et étinceler les yeux. Le souffle, vapeur froide, accompagne la crainte, fait frissonner et tressaillir les membres. Enfin c'est à l'air, le plus tempéré des quatre principes, que nous devons cet état paisible de l'âme qui répand la sérénité sur le visage. La chaleur domine dans les cœurs bouillants, colères, faciles à s'allumer : tel est surtout le lion, quadrupède fougueux, dont les flancs sont émus et gonflés sans cesse par d'affreux rugissements,

Mista latens animi vis est animæque potestas,
Corporibus quia de parvis paucisque creata est :
Sic tibi nominis hæc expers vis, facta minutis
Corporibus, latet; atque animaï totius ipsa
Proporro est anima, et dominatur corpore toto.
Consimili ratione necesse est ventus, et aer,
Et calor inter se vigeant, commista per artus,
Atque aliis aliud subsit magis emineatque,
Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum :
Ne calor, ac ventus seorsum, seorsumque potestas
Aeris interimant sensum, diductaque solvant.

Est etiam calor ille animo, quem sumit in ira,
Cum ferviscit, et ex oculis micat acribus ardor.
Est et frigida multa comes formidinis aura,
Quæ ciet horrorem in membris, et concitat artus;
Est etiam quoque pacati status aeris ille,
Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno.
Sed calidi plus est illis, quibus acria corda
Iracundaque mens facile efferviscit in ira :
Quo genere in primis vis est violenta leonum,
Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gementes,

et dont la poitrine ne peut contenir les transports furieux. C'est le vent qui glace l'âme des cerfs, qui fait circuler rapidement dans leurs viscères un air froid, et qui excite dans leurs membres un tremblement général. Le bœuf doit la vie à un air plus tempéré : son âme, inaccessible aux feux de la colère et aux traits de la crainte, n'est jamais ni offusquée par de noires vapeurs, ni engourdie par un froid pénétrant : elle tient le milieu entre celles du lion cruel et du cerf timide.

Il en est de même des hommes : l'éducation, en perfectionnant quelques âmes, ne peut effacer ces traits dominants que la main de la nature elle-même y a gravés. N'espérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir celui-ci de son penchant à la colère, celui-là de sa timidité, un autre de cette faiblesse qui le rend parfois plus indulgent qu'il ne faut. Il y a des différences essentielles dans les caractères comme dans les mœurs, qui en sont la suite : je ne puis maintenant en développer les causes secrètes, ni trouver assez de noms pour les figures des principes d'où résulte cette diversité. Mais je crois pouvoir assurer que l'étude et la réflexion,

Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.
At ventosa magis cervorum frigida mens est,
Et gelidas citius per viscera concitat auras;
Quæ tremulum faciunt membris existere motum.
At natura boum placido magis aere vivit,
Nec nimis iraï fax unquam subdita percit,
Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras;
Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris :
Inter utrosque sita est, cervos sævosque leones.

Sic hominum genus est : quamvis doctrina politos
Constituat pariter quosdam; tamen illa relinquit
Naturæ cujusque animæ vestigia prima.
Nec radicitus evelli mala posse putandum est,
Quin proclivius hic iras decurrat ad acres,
Ille metu citius paulo tentetur, at ille
Tertius accipiat quædam clementius æquo.
Inque aliis rebus multis differre necesse est
Naturas hominum varias moresque sequaces :
Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas,
Nec reperire figurarum tot nomina, quot sunt
Principiis, unde hæc oritur variantia rerum.
Illud in his rebus videor firmare potesse,

sans faire disparaître ces traces primitives, les affaiblissent à un tel point, que rien ne nous empêche d'arriver à cet heureux calme dont jouissent les immortels.

Notre corps est donc l'enveloppe de l'âme, qui, de son côté, en est la gardienne et la protectrice. Tous deux tiennent aux mêmes racines, et l'on ne peut les séparer sans les détruire. De même qu'il est impossible d'ôter à l'encens son odeur sans détruire sa nature, l'on ne peut non plus arracher l'âme et l'esprit du corps sans la dissolution des deux substances. Tant leurs principes, dès le premier moment de leur formation, ont été liés intimement pour être soumis à la même destinée ! Ils ne peuvent ni agir ni sentir sans le secours l'un de l'autre, et c'est la réunion de leurs mouvements qui allume en nous le flambeau de la vie.

En effet, le corps ne naît point sans l'âme ; il ne croît point sans elle, il ne peut lui survivre. Les particules de feu dont se pénètre l'eau bouillante peuvent s'évaporer sans que l'eau elle-même se décompose : mais les membres délaissés ne peuvent soûtenir le dé-

Usque adeo naturarum vestigia linqui
Parvola, quæ nequeat ratio depellere dictis,
Ut nihil impediat dignam diis degere vitam.

Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni,
Ipsaque corporis est custos, et causa salutis.
Nam communibus inter se radicibus hærent,
Nec sine pernicie divelli posse videntur.
Quod genus e thuris glebis evellere odorem
Haud facile est, quin intereat natura quoque ejus.
Sic animi atque animæ naturam corpore toto
Extrahere haud facile est, quin omnia dissolvantur.
Implexis ita principiis, ab origine prima,
Inter se fiunt, consorti prædita vita :
Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur
Corporis atque animi seorsum sentire potestas;
Sed communibus inter eos conflatur utrinque
Motibus accensus nobis per viscera sensus.

Præterea, corpus per se nec gignitur unquam,
Nec crescit, nec post mortem durare videtur.
Non enim, ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem,
Qui datus est, neque ab hac causa convellitur ipse,
Sed manet incolumis, non, inquam, sic animaï
Discidium possunt artus perferre relicti;

part de l'âme; leur tissu se brise et se putréfie. Exercées dès l'âge le plus tendre à porter conjointement le fardeau de la vie, ces deux substances sont unies si intimement, que, dans le sein maternel même, elles ne peuvent se séparer sans périr. Et quand leurs conservations réciproques sont ainsi liées, il faut bien avouer que leurs natures le sont aussi.

Donc, refuser le sentiment au corps pour l'attribuer à l'âme, qui est répandue dans nos membres, c'est combattre l'évidence. Comment démontrer la sensibilité du corps, sinon par son union intime avec l'âme, que nous venons d'établir? Mais, après la retraite de l'âme, le corps demeure privé de sentiment : c'est que, ayant perdu pendant la vie un grand nombre de choses qui ne lui étaient point propres, la mort lui en enlève encore beaucoup d'autres.

Prétendre que les yeux ne voient point, qu'ils ne sont que les ouvertures à travers lesquelles l'âme aperçoit les objets, c'est une folie que dément la nature même de notre sens : le sens pompe et ramasse les simulacres dans l'organe. Quand il ne peut fixer les

Sed penitus pereunt convolsi, conque putrescunt.
Ex ineunte ævo sic corporis atque animaï
Mutua vitales discunt contagia motus,
Maternis etiam in membris alvoque reposta,
Discidium ut nequeat fieri sine peste maloque :
Ut videas, quoniam conjuncta est causa salutis,
Conjunctam quoque naturam consistere eorum.

Quod superest, si quis corpus sentire renutat,
Atque animam credit permistam corpore toto
Suspicere hunc motum, quem sensum nominitamus,
Vel manifestas res contra verasque repugnat.
Quid sit enim corpus sentire quis afferet unquam,
Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos?
At, dimissa anima, corpus caret undique sensu :
Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo;
Multaque præterea perdit, cum expellitur ævo.

Dicere porro oculos nullam rem cernere posse,
Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis,
Desipere est, contra cum sensus dicat eorum;
Sensus enim trahit, atque acies detrudit ad ipsas;
Fulgida præsertim cum cernere sæpe nequimus,

objets éclatants, quand une lumière trop vive trouble ses fonctions, il faudra donc dire que les portes par où nous regardons éprouvent des sensations pénibles? Mais en admettant cette supposition, l'âme verra encore mieux si on la débarrasse des yeux, de ces portes qui la gênent.

Mais ne crois pas, avec le sage Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'âme, et que ce mélange alternatif soit le lien de nos organes. Car si les principes de l'âme sont plus déliés que ceux du corps et des viscères, ils sont aussi en plus petit nombre et disséminés dans les organes; et tout ce que l'on serait en droit d'assurer, c'est que, entre les plus petits des premiers corps, autant il y en a qui peuvent exciter en nous de la sensation, autant il y a de parties d'âme disséminées dans nos membres. En effet, nous ne sentons point la poussière qui s'attache à nos membres, ni le fard appliqué sur notre peau, ni la rosée de la nuit, ni les fils imperceptibles de l'araignée qui nous enveloppent dans notre marche, ni la vieille dépouille que le même insecte laisse tomber sur nos têtes, ni les plumes des oiseaux, ni

Lumina luminibus quia nobis præpediuntur :
Quod foribus non fit; neque enim, qua cernimus ipsi,
Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem.
Præterea, si pro foribus sunt lumina nostra,
Jam magis, exemptis oculis, debere videtur
Cernere res animus, sublatis postibus ipsis.

Illud in his rebus nequaquam sumere possis,
Democriti quod sancta viri sententia ponit :
Corporis atque animi primordia singula primis
Apposita alternis variare ac nectere membra.
Nam cum multo sint animaï elementa minora
Quam quibus e corpus nobis et viscera constant,
Tum numero quoque concedunt, et rara per artus
Dissita sunt; duntaxat ut hoc promittere possis,
Quantula prima queant nobis injecta ciere
Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
Intervalla tenere exordia prima animaï.
Nam neque pulveris interdum sentimus adhæsum
Corpore, nec membris incussam insidere cretam,
Nec nebulam noctu; nec aranei tenuia fila
Obvia sentimus, quando obretimur euntes,
Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam
Vestem, nec plumas avium, papposque volantes.

cette espèce de coton que produit le chardon, et qui, après avoir flotté dans l'air, s'abaisse lentement à cause de son extrême légèreté, ni la marche de l'insecte qui rampe, ni enfin la trace distincte des pieds du moucheron ou des autres petits animaux qui se promènent sur nos membres. Il est donc nécessaire qu'un certain nombre d'éléments du corps soient ébranlés avant que les atomes de l'âme, placés à des distances si considérables, puissent sentir l'impression, se réunir, se choquer et se rejeter réciproquement.

Au reste, l'esprit est le principal soutien de la vie : notre conservation dépend plus de lui que de l'âme. En effet, sans l'esprit et le jugement, l'âme ne peut rester un seul instant dans nos membres ; elle se dissipe jusqu'à la moindre particule, elle suit son guide dans les airs, et ne laisse aux membres flétris que le froid de la mort. Mais l'homme reste vivant, tant qu'il conserve l'esprit et le jugement : son corps pourra être mutilé et perdre en partie son âme et ses membres ; ce tronc informe respirera toujours et conservera le sentiment. Tant qu'il n'est pas dépouillé de son âme tout entière, quelque faible portion qui en subsiste,

Qui nimia levitate cadunt plerumque gravatim ;
Nec repentis itum cujusviscunque animantis
Sentimus, nec priva pedum vestigia quæque
Corpore quæ in nostro culices et cætera ponunt.
Usque adeo prius est in nobis multa ciendum
Semina, corporibus nostris immista per artus,
Quam primordia sentiscant concussa animaï,
Et quam intervallis tantis tuditantia possint
Concursare, coire, et dissultare vicissim.

Et magis est animus vitaï claustra coercens,
Et dominantior ad vitam quam vis animaï.
Nam sine mente animoque nequit residere per artus
Temporis exiguam partem pars ulla animaï ;
Sed comes insequitur facile, et discedit in auras,
Et gelidos artus in lethi frigore linquit.
At manet in vita, cui mens animusque remansit,
Quamvis est circumcæsis lacer undique membris,
Truncus, adempta anima circum, membrisque remotis,
Vivit, et ætherias vitales suscipit auras.
Si non omnimodis, at magna parte animaï
Privatus, tamen in vita cunctatur, et hæret :

par ce lien il tient encore à la vie. Ainsi, quand même les parties qui environnent l'œil seraient déchirées, si la prunelle demeure intacte, la faculté de voir se conserve dans toute sa vigueur : pourvu que la sphère entière de l'organe ne soit pas affectée, coupez les parties voisines et laissez la prunelle isolée, la vue ne sera point en danger. Mais si vous endommagez le centre de l'organe, qui n'est qu'une si petite partie de l'œil, quand même le reste de l'orbite serait pur et transparent, la lumière s'éteint tout à coup, et les ténèbres lui succèdent. Telles sont les lois invariables de l'union de l'esprit et de l'âme.

Sache maintenant, ô Memmius ! que l'esprit et l'âme naissent et meurent avec le corps ; sujet digne de t'occuper, heureux fruit d'une longue recherche. Mais comme ces deux substances, à cause de leur intime union, n'en forment qu'une seule, réunis-les sous la même dénomination ; et ce que je dirai de la mortalité de l'une, n'oublie pas de l'appliquer à l'autre.

L'âme, comme je te l'ai enseigné, est formée de molécules imperceptibles, beaucoup plus déliées que les éléments de l'eau, des nuages et de la fumée, puisqu'elle se meut avec plus de vitesse

Ut, lacerato oculo circum, si pupula mansit
Incolumis, stat cernendi vivata potestas,
Dummodo ne totum corrumpas luminis orbem,
Sed circumcidas aciem, solamque relinquas ;
Id quoque enim sine pernicie confiet eorum.
At si tantula pars oculi media illa peresa est,
Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
Occidit extemplo lumen, tenebræque sequuntur.
Hoc anima atque animus vincti sunt fœdere semper.

Nunc age, nativos animantibus, et mortales
Esse animos animasque leves, ut noscere possis,
Conquisita diu, dulcique reperta labore,
Digna tua pergam disponere carmina vita.
Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum ;
Atque animam, verbi causa, cum dicere pergam,
Mortalem esse docens, animum quoque dicere credas ;
Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.

Principio, quoniam tenuem constare minutis
Corporibus docui, multoque minoribus esse
Principiis factam quam liquidus humor aquaï est,
Aut nebula, aut fumus : nam longe mobilitate

et de facilité, et que les simulacres des nuages et de la fumée agissent eux-mêmes sur elle : la vapeur des autels et la fumée des sacrifices que nous voyons en songe ne sont, comme on n'en peut douter, que les simulacres de ces objets. Or, si l'onde s'échappe de toutes parts d'un vase mis en pièces, si les nuages et la fumée se dissipent dans les airs, crois que l'âme, séparée des membres, s'évapore de même après sa retraite, que sa substance périt encore plus promptement, que ses principes se dissolvent en beaucoup moins de temps. Et quand le corps, qui est, pour ainsi dire, le vaisseau de l'âme, décomposé par une attaque mortelle ou raréfié par la perte du sang, n'est plus capable d'arrêter sa fuite, sera-t-elle retenue par l'air, fluide moins dense et plus facile à pénétrer ?

D'ailleurs, nous la voyons naître avec le corps, croître et vieillir avec lui. Dans l'enfance, une machine frêle et délicate sert de berceau à un esprit aussi faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres, mûrit aussi l'intelligence et augmente la vigueur de l'âme. Ensuite, quand l'effort puissant des années a courbé le

Præstat, et a tenui causa magis icta movetur.
Quippe ubi imaginibus fumi nebulæque movetur :
Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta
Exhalare vapore altaria, ferreque fumum;
Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur :
Nunc igitur, quoniam quassatis undique vasis
Diffluere humorem, et laticem discedere cernis,
Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras,
Crede animam quoque diffundi, multoque perire
Ocius, et citius dissolvi corpora prima,
Cum semel omnibus e membris ablata recessit.
Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit ejus,
Cum cohibere nequit conquassatum ex aliqua re,
Ac rarefactum, detracto sanguine venis,
Aere qui credas posse hanc cohiberier ullo,
Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit?

Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem;
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,

corps, émoussé les organes et épuisé les forces, le jugement chancelle et l'esprit s'embarrasse comme la langue : tout manque et fait défaut à la fois. Il est donc naturel que l'âme se décompose aussi et se dissipe comme une fumée dans les airs, puisque nous la voyons, comme le corps, naître, s'accroître et succomber à la fatigue des ans.

De plus l'esprit, étant tourmenté par les soucis, la tristesse et l'effroi, comme le corps par la douleur et la maladie, doit comme lui participer à la mort.

Souvent, même dans les maladies du corps, la raison s'égare, la démence et le délire s'emparent de l'âme. Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un assoupissement profond et éternel; les yeux se ferment, la tête tombe. Le malade n'entend point la voix, ne reconnaît point les traits de ceux qui l'entourent, et qui s'efforcent, en versant des larmes, de le rappeler à la vie. Puisque la contagion du mal gagne ainsi l'âme, il faut donc en conclure qu'elle est aussi sujette à la dissolution; car une expérience souvent répétée

Consilium quoque majus et auctior est animi vis.
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ciciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumus in altas aeris auras,
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere, et (ut docui) simul ævo fessa fatiscit.

Huc accedit uti videamus corpus ut ipsum
Suscipere immanes morbos durumque dolorem,
Sic animum curas acres, luctumque, metumque :
Quare participem lethi quoque convenit esse.

Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur;
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis, nutuque cadenti;
Unde neque exaudit voces, neque noscere vultus
Illorum potis est, ad vitam qui revocantes
Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque.
Quare animum quoque dissolvi fateare necesse est,
Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi:

nous apprend que la douleur et la maladie sont les deux ministres de la mort.

Enfin, lorsque le vin, cette liqueur active, s'est rendu maître de l'homme et a fait couler son feu dans ses veines brûlantes, pourquoi ses membres sont-ils pesants, sa démarche incertaine, ses pas chancelants, sa langue embarrassée, son âme noyée, ses yeux flottants? Pourquoi ces clameurs, ces hoquets, ces querelles et ces disputes, enfin tout ce que l'ivresse traîne à sa suite? Que signifient-ils, sinon que la force du vin attaque l'âme elle-même au fond de nos corps? Or toute substance qui peut être troublée et altérée sera nécessairement détruite et privée de l'immortalité, si elle est exposée à l'action d'une cause supérieure.

D'autres fois un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à nos pieds comme frappé de la foudre : sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent; il se roidit, se débat, se met hors d'haleine, se tourmente, s'épuise et s'agite en tout sens. C'est que la violence du mal, répandue dans les membres, pénètre jusqu'à l'âme et la trouble, comme le souffle d'un vent impétueux fait bouillonner l'onde salée. Ces gémissements sont arra-

Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque est,
Multorum exitio perdocti quod sumus ante.

Denique cur, hominem cum vini vis penetravit
Acris, et in venas discessit diditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi, clamor, singultus, jurgia gliscunt,
Et jam cætera de genere hoc quæcunque sequuntur?
Cur ea sunt, nisi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso?
Aut quæcunque queunt conturbari inque pediri,
Significant (paulo si durior insinuarit
Causa), fore ut pereant, ævo privata futuro.

Quin etiam, subita vi morbi sæpe coactus,
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in jactando membra fatigat :
Nimirum, quia vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumans ut in æquore salso
Ventorum validis fervescit viribus unda:

chés par la douleur, parce que les éléments de la voix, chassés tous à la fois, se précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert, et que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'esprit et de l'âme, qui, séparés, comme je l'ai déjà dit, par la violence du mal, exercent en désordre leurs facultés. Mais quand la cause de la maladie s'est détournée, quand le noir poison est rentré dans ses réservoirs cachés, le malheureux se relève d'abord en chancelant et recouvre peu à peu l'usage des sens et de la raison. Quand l'âme est en proie dans le corps même à de telles maladies, peux-tu croire que, sortie de ce corps, elle subsiste dans l'air au milieu des vents et des orages?

D'ailleurs, puisque nous voyons l'âme se guérir, comme un corps malade, et se rétablir avec les secours de la médecine, cela même prouve qu'elle est mortelle. En effet, il en est de l'âme comme de toutes les substances connues : l'on ne peut changer son état qu'en lui ajoutant des parties, en lui en ôtant, ou en les transposant. Mais une substance immortelle ne souffre point qu'on change

Exprimitur porro gemitus, quia membra dolore
Afficiuntur, et omnino quod semina vocis
Ejiciuntur, et ore foras glomerata feruntur,
Qua quasi consuerunt, et sunt munita viaï.
Desipientia fit, quia vis animi atque animaï
Conturbatur, et (ut docui) divisa seorsum
Disjectatur, eodem illo distracta veneno.
Inde, ubi jam morbi se flexit causa, reditque
In latebras ater corrupti corporis humor,
Tum quasi vacillans primum consurgit, et omnes
Paulatim redit in sensus, animamque receptat.
Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso
Jactetur, miserisque modis distracta laboret,
Cur eamdem credis sine corpore, in aere aperto,
Cum validis ventis, ætatem degere posse?

Et quoniam mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus,
Id quoque præsagit mortalem vivere mentem.
Addere enim partes, aut ordine trajicere æquum est,
Aut aliud prorsum de summa detrahere illum,
Commutare animum quicunque adoritur et infit;
Aut aliam quamvis naturam flectere quærit.
At neque transferri sibi partes, nec tribui vult,

l'ordre, qu'on accroisse ou qu'on diminue le nombre de ses éléments, parce que tout être qui franchit les bornes de son essence par quelque changement cesse aussitôt d'être ce qu'il était. Ainsi ce que l'âme éprouve, soit dans la maladie, soit dans la convalescence, doit nous convaincre qu'elle est mortelle : ainsi la vérité heurte de front l'erreur, lui interdit tout subterfuge, et, par des raisonnements sans réplique, triomphe de ses vains sophismes.

Enfin, nous voyons quelquefois des hommes s'éteindre par degrés, et leurs membres perdre l'un après l'autre le sentiment : d'abord les ongles et les doigts des pieds deviennent livides ; ensuite la mort gagne les pieds, les jambes, et laisse ses traces sur toutes les autres parties qu'elle parcourt successivement. Puisque l'âme est alors divisée et n'existe pas tout entière à la fois, nous devons la regarder comme mortelle. Si l'on dit qu'en se ramassant intérieurement, en ramenant à elle ses parties disséminées, elle peut concentrer en elle-même le sentiment particulier de chaque membre, il semble que le lieu où se rassemble cette foule d'atomes animés devrait être doué d'un sentiment bien exquis. Or, puisqu'on n'aperçoit rien de semblable, il faut, comme nous l'a-

Immortale quod est quidquam, neque defluere hilum;
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Ergo animus sive ægrescit, mortalia signa
Mittit (uti docui), seu flectitur a medicina :
Usque adeo falsæ rationi vera videtur
Res occurrere, et effugium præcludere eunti,
Ancipitique refutatu convincere falsum.

Denique sæpe hominem paulatim cernimus ire,
Et membratim vitalem deperdere sensum,
In pedibus primum digitos livescere et ungues,
Inde pedes, et crura mori, post inde per artus
Ire alios tractim gelidi vestigia lethi.
Scinditur atqui animæ quoniam natura, nec uno
Tempore sincera existit, mortalis habenda est.
Quod si forte putas ipsam se posse per artus
Introrsum trahere, et partes conducere in unum,
Atque ideo cunctis sensum deducere membris,
At locus ille tamen, quo copia tanta animaï
Cogitur, in sensu debet majore videri.
Qui quoniam nusquam est, nimirum (ut diximus ante)

vons déjà dit, que l'âme, arrachée à elle-même, se dissipe au dehors, c'est-à-dire, qu'elle périsse. Mais j'accorde même ce qui est faux; j'admets que l'âme rapproche ses parties quand on meurt par degrés; il n'en faudra pas moins avouer qu'elle est mortelle. Qu'importe qu'elle se dissipe dans les airs en périssant ou qu'elle s'étouffe en masse, puisque nous voyons le sentiment s'éteindre et la vie se perdre par degrés ?

D'ailleurs, l'âme étant une partie du corps, y occupant une place déterminée, comme les oreilles, les yeux et les autres sens qui gouvernent nos actions, puisque la main, l'œil et le nez, séparés du corps, ne peuvent ni sentir, ni exister, mais se corrompent en peu de temps, l'âme ne peut vivre non plus sans le corps, qui en est le vaisseau et même quelque chose de plus intime, puisqu'il ne forme qu'une seule substance avec elle.

Enfin le corps et l'âme ne doivent qu'à leur union leur existence et leur conservation. L'âme, séparée du corps, est incapable de produire toute seule les mouvements de la vie; et le corps,

Dilaniata foras dispergitur; interit ergo.
Quin etiam, si jam libeat concedere falsum,
Et dare posse animam glomerari in corpore eorum
Lumina qui linquunt moribundi particulatim,
Mortalem tamen esse animam fateare necesse est,
Nec refert utrum pereat dispersa per auras,
An contractis in se partibus obbrutescat;
Quando hominem totum magis ac magis undique sensus
Deficit, et vitæ minus et minus undique restat.

Et quoniam mens est hominis pars una, locoque
Fixa manet certo, velut aures atque oculi sunt,
Atque alii sensus qui vitam cunque gubernant,
Et veluti manus, atque oculus, naresve, seorsum
Secreta a nobis nequeant sentire neque esse,
Sed tamen in parvo linquuntur tempore tali :
Sic animus per se non quit, sine corpore et ipso
Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur;
Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii
Fingere, quandoquidem connexus corpori adhæret.

Denique corporis atque animi vivata potestas
Inter se conjuncta valent, vitaque fruuntur.
Nec sine corpore enim vitales edere motus
Sola potest animi per se natura, nec autem

privé de son âme, ne peut ni subsister ni user de ses organes. L'œil, arraché de son orbite, et séparé du corps, ne voit plus les objets ; de même l'esprit et l'âme ne peuvent rien par eux-mêmes : c'est que leurs éléments, disséminés parmi les veines, les viscères, les nerfs et les os, et retenus par le corps entier, ne peuvent s'écarter à de grandes distances ; et cet obstacle qui les retient facilite les mouvements de la vie, qui ne peuvént plus avoir lieu, lorsque, après la retraite de l'âme, ses principes ne sont plus de même assujettis dans l'atmosphère. En effet, l'air pourrait devenir un corps animé, si l'âme y était aussi à l'étroit, si son activité y était aussi resserrée qu'elle l'était auparavant dans les organes de notre corps. Je le répète donc : après la dissolution de l'enveloppe corporelle et l'expiration du souffle vital, il faut que le sentiment s'éteigne dans l'âme, puisque ce sont deux effets soumis à la même cause.

Enfin, puisque les membres ne peuvent soutenir le départ de l'âme sans se corrompre avec une odeur fétide, peut-on douter que l'âme décomposée ne se soit échappée du fond de nos corps

Cassum anima corpus durare, et sensibus uti.
Scilicet, avolsus radicitus ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto,
Sic anima atque animus per se nil posse videntur;
Nimirum, quia per venas, et viscera mistim,
Per nervos, atque ossa tenentur corpore ab omni.
Nec magnis intervallis primordia possunt
Libera dissultare : ideo conclusa moventur
Sensiferos motus, quos extra corpus in auras
Aeris haud possunt post mortem ejecta moveri,
Propterea quia non simili ratione tenentur.
Corpus enim atque animans erit aer, si cohibere
Sese anima, atque in eo poterit concludere motus,
Quos ante in nervis, et in ipso corpore agebat.
Quare etiam atque etiam, resoluto corporis omni
Tegmine, et ejectis extra vitalibus auris,
Dissolvi sensus animi fateare necesse est
Atque animam, quoniam conjuncta est causa duobus.

Denique cum corpus nequeat perferre animaï
Discidium, quin id tetro tabescat odore,
Quid dubitas quin ex imo penitusque coorta
Emanarit, uti fumus, diffusa animæ vis,

comme la fumée de l'intérieur du bois? Cette altération des membres, causée par la putréfaction, cet écroulement général de l'édifice corporel n'annoncent-ils pas que l'âme, qui lui servait de base, a été déplacée, et que ses parties se sont dissipées par toutes les issues, tous les conduits de la machine? Ainsi tout prouve que l'âme sort des membres divisés et qu'elle ne nage dans le fluide de l'air qu'après avoir été décomposée dans le corps.

Souvent même, sans quitter le séjour de la vie, l'âme, ébranlée par une violente secousse, paraît sur le point de s'en aller; tout l'organisme se relâche, le visage devient languissant comme au moment du trépas, et les membres flottants semblent prêts à se détacher d'un tronc où le sang ne circule plus. Tel est l'état d'un homme qui tombe en défaillance et qui perd la connaissance; assaut terrible dans lequel toutes les forces du corps cherchent à retrouver le lien qui les unit. Car alors l'âme entière tombe abattue avec le corps, et périrait, si le choc devenait plus violent. Et tu crois que, sortie des membres, impuissante contre les attaques extérieures, sans abri, sans défense, il lui est possible de

Atque ideo tanta mutatum putre ruina
Conciderit corpus penitus, quia mota loco sunt
Fundamenta foras animæ, manantque per artus,
Perque viarum omnes flexus, in corpore qui sunt,
Atque foramina: multimodis ut noscere possis
Dispertitam animæ naturam exisse per artus,
Et prius esse sibi distractam, corpore in ipso,
Quam prolapsa foras enaret in aeris auras?

Quin etiam, fines dum vitæ vertitur intra,
Sæpe aliqua tamen e causa labefacta videtur
Ire anima, et toto solvi de corpore membra,
Et quasi supremo languescere tempore voltus,
Molliaque exsangui cadere omnia corpore membra.
Quod genus est, animo male factum cum perhibetur
Aut animam liquisse, ubi jam trepidatur, et omnes
Extremum cupiunt vires reprendere vinclum.
Conquassatur enim tum mens, animæque potestas
Omnis, et hæc ipso cum corpore collabefiunt,
Ut gravior paulo possit dissolvere causa.
Quid dubitas tandem, quin extra prodita corpus,
Imbecilla foras, in aperto, tegmine dempto,

subsister, je ne dis pas pendant l'éternité, mais même un seul instant?

D'ailleurs, un mourant ne sent pas son âme sortir saine et sauve de son corps, et monter successivement du gosier au palais : elle s'éteint à son tour, comme les autres sens, à l'endroit où la nature l'a placée. Si elle était immortelle, bien loin de gémir de sa dissolution, elle s'en irait avec joie; elle sortirait du corps, comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois.

Enfin, pourquoi la sensibilité et le raisonnement ne naissent-ils jamais dans la tête, les pieds ou les mains? Pourquoi sont-ils affectés à un seul endroit, à région fixe, sinon parce que la nature a assigné à l'une ou à l'autre un lieu particulier pour y naître et s'y conserver? C'est ainsi qu'elle en a usé en une infinité de diverses manières, pour tous les membres du corps, entre lesquels elle n'a jamais permis que l'ordre fût interverti. Tel est l'enchaînement invariable des effets et des causes; la flamme ne prend point naissance dans les fleuves, ni la glace dans le feu.

Non modo non omnem possit durare per ævum,
Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus?

Nec sibi enim quisquam moriens sentire videtur
Ire foras animam incolumem de corpore toto,
Nec prius ad jugulum et superas succedere fauces,
Verum deficere in certa regione locatam,
Ut sensus alios in parti quemque sua scit
Dissolvi. Quod si immortalis nostra foret mens,
Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.

Denique cur animi nunquam mens consiliumque
Gignitur in capite, aut pedibus, manibusve, sed unis
Sedibus, et certis regionibus omnis inhæret,
Si non certa loca ad nascendum reddita cuique
Sunt, et ubi quidquid possit durare creatum,
Atque ita multimodis pro totis artubus esse,
Membrorum ut nunquam existat præposterus ordo?
Usque adeo sequitur res rem, neque flamma creari in
Fluminibus solita est, neque in igni gignier algor.

Mais si l'âme est immortelle de sa nature, si, dégagée du corps, elle a la faculté de sentir, il faut, ce me semble, qu'elle ait cinq organes : on ne peut pas se la représenter autrement errant sur les rives de l'Achéron, et c'est ainsi que les peintres et les poëtes anciens lui ont donné des sens. Mais l'âme ne peut, sans corps, avoir des yeux, un nez, des mains, comme la langue et les oreilles ne peuvent, sans âme, sentir ni exister.

D'ailleurs, comme nous éprouvons que le sentiment de la vie est répandu dans toute la machine, que toutes les parties en sont animées, un coup prompt et violent, en séparant le tronc par le milieu, diviserait sans doute l'âme elle-même, et la ferait tomber, comme le corps, coupée en deux moitiés : or une substance divisible ne peut prétendre à l'immortalité.

On dit que, au fort de la mêlée, des chars armés de faux tranchent si rapidement les membres du guerrier animé au carnage, que souvent la partie coupée palpite sur le sable avant que l'âme soit avertie de cette perte par la douleur: soit que la promptitude

Præterea, si immortalis natura animaï est,
Et sentire potest secreta a corpore nostro,
Quinque (ut opinor) eam faciendum est sensibus auctam:
Nec ratione alia nosmet proponere nobis
Possumus infernas animas Acheronte vagare.
Pictores itaque, et scriptorum sæcla priora
Sic animas introduxerunt sensibus auctas.
At neque seorsum oculi, neque nares, nec manus ipsa
Esse potest anima, neque seorsum lingua, nec aures
Absque anima per se possunt sentire, nec esse.

Et quoniam toto sentimus corpore inesse
Vitalem sensum, et totum esse animale videmus,
Si subito medium celeri præciderit ictu
Vis aliqua, ut seorsum partem secernat utramque,
Dispertita procul dubio quoque vis animaï
Et discissa simul cum corpore disjicietur :
At quod scinditur, et partes discedit in ullas,
Scilicet æternam sibi naturam abnuit esse.

Falciferos memorant currus abscindere membra
Sæpe ita desubito permista cæde calentes,
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum, cum mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem;

du mal en dérobe le sentiment; soit que l'âme, livrée tout entière à l'ardeur du combat, n'occupe ce qui lui reste de corps qu'à porter ou à parer des coups. Un autre ne sait pas que son bouclier et son bras gauche, perdus au milieu des coursiers, ont été broyés par les roues et emportés par les faux. Celui-ci, en pressant l'ennemi et en escaladant les murs, ignore que sa main droite est détachée de son bras. Celui-là cherche à s'appuyer sur la cuisse qu'il n'a plus, tandis qu'à ses côtés son pied mourant remue encore les doigts sur le sable. Enfin, lorsque la tête est séparée du corps, le tronc conserve la chaleur et la vie, le visage demeure animé, les yeux ouverts, jusqu'à ce que les restes de l'âme se soient dissipés dans les airs.

Coupez en plusieurs tronçons la queue de cet énorme serpent dont le dard vous menace, vous verrez chaque partie séparée se tordre et distiller sur la terre un noir venin, tandis que la partie antérieure, furieuse de sa blessure, s'attaque elle-même par derrière avec ses propres dents. Dirons-nous que chaque tronçon a une âme entière? Il faudra donc dire qu'un seul animal en a plu-

Et simul, in pugnæ studio quod dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam cædesque petissit:
Nec tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe
Inter equos abstraxe rotas falcesque rapaces;
Nec cecidisse alius dextram, cum scandit et instat.
Inde alius conatur adempto surgere crure,
Cum digitos agitat propter moribundus humi pes:
Et caput abscissum, calido viventeque trunco,
Servat humi voltum vitalem, oculosque patentes,
Donec relliquias animaï reddidit omnes.

Quin etiam tibi si lingua vibrante minantis
Serpentis caudam procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro,
Omnia jam seorsum cernes ancisa recenti
Volnere tortari, et terram conspergere tabo,
Ipsam seque retro partem petere ore priorem,
Volneris ardenti ut morsu premat icta dolore;
Omnibus esse igitur totas dicemus in illis
Particulis animas? At ea ratione sequetur
Unam animantem animas habuisse in corpore multas.

sieurs. Il n'y en avait donc qu'une, qui a été divisée avec le corps : ainsi ils sont tous les deux mortels, puisqu'ils sont tous les deux divisibles.

Mais si l'âme est immortelle, si elle s'insinue dans le corps au moment qu'il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée ? Pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions ? Si ses facultés sont si fort altérées qu'elle ait entièrement perdu le souvenir des événements précédents, cet état diffère, ce me semble, bien peu de celui de la mort. Avouons donc que les âmes d'autrefois sont mortes, et que celles d'aujourd'hui sont d'une nouvelle formation.

D'ailleurs, si l'âme s'insinuait en nous lorsque, après la formation du corps, nous mettons, pour ainsi dire, le pied sur le seuil de la vie, on ne la verrait pas croître avec les membres dans le sang même. Comme l'oiseau prisonnier dans sa cage, elle vivrait pour elle seule, indépendante du corps qu'elle anime. Répétons-le donc sans cesse : les âmes ne sont ni exemptes d'origine, ni affranchies des lois du trépas.

Est-il croyable, en effet, qu'une substance étrangère eût pu se

Ergo divisa est ea quæ fuit una, simul cum
Corpore : quapropter mortale utrumque putandum est,
In multas quoniam partes discinditur æque.

Præterea, si immortalis natura animaï
Constat, et in corpus nascentibus insinuatur,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ?
Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non (ut opinor) id ab letho jam longiter errat.
Quapropter fateare necesse est, quæ fuit ante,
Interiisse, et, quæ nunc est, nunc esse creatam.

Præterea, si, jam perfecto corpore, nobis
Inferri solita est animi vivata potestas
Tum cum gignimur et vitæ cum limen inimus,
Haud ita conveniebat uti cum corpore et una
Cum membris videatur in ipso sanguine cresse ;
Sed velut in cavea, per se sibi vivere solam
Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne.
Quare etiam atque etiam nec originis esse putandum est
Expertes animas, nec lethi lege solutas.

Nam neque tantopere annecti potuisse putandum est

lier aussi intimement que nous le voyons à nos organes, se répandre dans nos veines, nos nerfs, nos viscères et nos os, et communiquer du sentiment aux dents même, qui, outre leurs maladies propres, sont encore blessées et par l'impression de l'eau glacée, et par le froissement imprévu d'un caillou mêlé aux aliments qu'elles triturent? Et même, étant aussi étroitement unie à la machine, l'âme ne peut, sans une dissolution totale, se dégager des nerfs, des os, des articulations.

Que si l'âme est un fluide étranger qui coule dans nos membres et qui les pénètre, elle n'en périra que plus vite avec le corps. Car la fluidité est un état de dissolution, un état de mort. Il faut qu'alors l'âme se distribue dans tous les conduits de la machine. De même que les aliments, en se filtrant dans nos membres, perdent leur nature pour se changer en une nouvelle substance, l'âme aussi, quoique entière à son entrée dans le corps qui vient d'être formé, doit se décomposer en y circulant; et ses parties, éparses dans tous les canaux de la machine, doivent former une nouvelle âme, une nouvelle reine de nos corps, produite par la première,

Corporibus nostris extrinsecus insinuatas :
Quod fieri totum contra manifesta docet res.
Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,
Ossaque, uti dentes quoque sensu participentur,
Morbus ut indicat, et gelidaï stringor aquaï,
Et lapis oppressus sub dente e frugibus asper.
Nec, tam contextæ cum sint, exire videntur
Incolumés posse, et salvas exsolvere sese
Omnibus e nervis, atque ossibus, articulisque.

Quod si forte putas extrinsecus insinuatam
Permanare animam nobis per membra solere,
Tanto quæque magis cum corpore fusa peribit.
Quod permanat enim, dissolvitur : interit ergo;
Dispertitur enim per caulas corporis omnes.
Ut cibus, in membra atque artus cum diditur omnes,
Disperit atque aliam naturam sufficit ex se;
Sic anima atque animus, quamvis integra recens in
Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur;
Dum quasi per caulas omnes diduntur in artus
Particulæ, quibus hæc animi natura creatur;
Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata
Ex illa quæ tunc peritat partita per artus.

qui périt pour lors en se divisant dans les membres. L'âme a donc eu le jour de sa naissance, et elle aura celui de sa mort.

Reste-t-il, ou non, après la mort, quelques molécules de l'âme dans les membres? S'il en reste, on ne peut la regarder comme immortelle, puisqu'elle se retire appauvrie par cette diminution de parties. Si au contraire elle ne souffre aucune perte, si le corps lui restitue fidèlement tous ses éléments, pourquoi la putréfaction des viscères donne-t-elle le jour à un peuple de vermisseaux? D'où vient ce flux continuel d'insectes privés d'os et de sang, qui s'agitent au milieu des chairs gonflées?

Si tu regardes les âmes de ces animalcules comme autant de substances étrangères qui se sont jointes à leurs corps, si l'arrivée subite de tant d'âmes, après le départ d'une seule, n'est pas pour toi un sujet de réflexions, tu ne peux cependant te dispenser de répondre à une question : chacune de ces âmes choisit-elle les germes qu'elle veut animer, pour y construire sa demeure, ou sont-elles reçues dans des organes déjà formés? On ne voit pas pourquoi elles se tourmenteraient à se bâtir une prison, elles qui, sans organes, volent à l'abri des

Quapropter neque natali privata videtur
Esse die natura animæ, neque funeris expers.

Semina præterea linquuntur, necne, animaï
Corpore in exanimo? Quod si linquuntur et insunt,
Haud erit ut merito immortalis possit haberi,
Partibus amissis quoniam libata recessit.
Sin ita sinceris membris ablata profugit
Ut nullas partes in corpore liquerit ex se,
Unde cadavera, rancenti jam viscere, vermes
Exspirant, atque unde animantum copia tanta
Exos et exsanguis tumidos perfluctuat artus?

Quod si forte animas extrinsecus insinuari
Vermibus et privas in corpora posse venire
Credis, nec reputas cur millia multa animarum
Conveniant, unde una recesserit, hoc tamen est ut
Quærendum videatur, et in discrimen agendum :
Utrum tandem animæ venentur semina quæque
Vermiculorum, ipsæque sibi fabricentur ubi sint,
An jam corporibus perfectis insinuentur?
At neque, cur faciant ipsæ, quareve laborent,
Dicere suppeditat; neque enim, sine corpore cum sunt,

maladies, du froid, de la faim, de tous les maux qui sont le partage du corps, et que l'âme ne ressent que par son union avec lui. Mais supposons qu'il lui soit avantageux de se construire un corps pour y entrer, on ne voit pas au moins par quel moyen elle pourrait y réussir. Donc l'âme ne se construit pas elle-même un corps et des membres. Elle n'entre pas non plus dans des membres tout formés; autrement cette liaison intime, cet accord parfait ne saurait exister entre les deux substances.

Enfin, pourquoi le lion conserve-t-il toujours la férocité de son espèce? Pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards, comme la fuite et la timidité l'est aux cerfs? En un mot, pourquoi cette uniformité d'affections spirituelles qui naissent avec nous, sinon parce que, l'esprit ayant, comme le corps, son germe et ses éléments particuliers, les qualités de l'âme croissent et se développent par degrés en même temps que le corps? Si elle était immortelle, si elle passait d'un corps dans un autre, les mœurs des animaux seraient mélangées; on verrait souvent le chien d'Hyrcanie fuir la rencontre du cerf, le vorace épervier

Sollicitæ volitant morbis, algoque, fameque.
Corpus enim magis his vitiis affine laborat;
Et mala multa animus contagi fungitur ejus.
Sed tamen his esto quamvis facere utile corpus,
Cum subeant; at qua possint, via nulla videtur.
Haud igitur faciunt animæ sibi corpora et artus.
Nec tamen est ut jam perfectis insinuentur
Corporibus : neque enim poterunt subtiliter esse
Connexæ, neque consensu contagia fient.

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur, dolu' volpibus, et fuga cervi
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?
Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris
Ex ineunte ævo ingenerascunt inque genuntur,
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto?
Quod si immortalis foret et mutare soleret
Corpora, permistis animantes moribus essent,
Effugeret canis Hyrcano de semine sæpe
Cornigeri incursum cervi, tremeretque per auras



trembler dans l'air à la vue de la colombe, les hommes perdre la raison, et les bêtes féroces acquérir la sagesse.

En vain, pour résoudre ces difficultés, soutient-on que l'âme, sans cesser d'être immortelle, change de nature en changeant de corps. Tout être sujet au changement est soumis à la dissolution et ne peut manquer de périr par la transposition et le désordre de ses parties : l'âme doit donc se dissoudre dans les membres, et mourir tout entière avec le corps. Si l'on dit que les âmes humaines ont toujours des corps humains pour domiciles, je demanderai comment de sages elles deviennent déraisonnables, pourquoi l'enfant n'a pas la prudence en partage, ni le faible poulain les qualités du coursier belliqueux, sinon parce que l'âme a son germe propre qui se développe en même temps que le corps. Dira-t-on pour dernière ressource qu'elle rajeunit dans les enfants? En ce cas l'on avoue que l'âme est mortelle : elle ne peut subir un changement si considérable sans perdre la vie et le sentiment dont elle était douée auparavant.

Mais comment pourra-t-elle se fortifier avec le corps, atteindre en même temps que lui à sa perfection, si elle n'est pas née en

Aeris accipiter fugiens veniente columba,
Desiperent homines, saperent fera sæcla ferarum.
Illud enim falsa fertur ratione, quod aiunt
Immortalem animam mutato corpore flecti.
Quod mutatur enim, dissolvitur : interit ergo.
Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant :
Quare dissolvi quoque debent posse per artus,
Denique ut intereant una cum corpore cunctæ.
Sin animas hominum dicent in corpora semper
Ire humana, tamen quæram cur e sapienti
Stulta queat fieri, nec prudens sit puer ullus,
Nec tam doctus equæ pullus quam fortis equi vis,
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem
Confugient : quod si jam fit, fateare necesse est
Mortalem esse animam, quoniam mutata per artus
Tantopere amittit vitam sensumque priorem.
Quove modo poterit pariter cum corpore quoque
Confirmata cupitum ætatis tangere florem
Vis animi, nisi erit consors in origine prima?

même temps que lui? Pourquoi, dans la vieillesse, se hâte-t-elle d'abandonner ses membres? Craint-elle de rester enfermée dans un corps putréfié? A-t-elle peur que son vieux domicile ne s'écroule sur elle? Mais quel risque court une substance immortelle?

Enfin il est ridicule de s'imaginer que les âmes se rendent au moment précis de l'accouplement et de la naissance des animaux, qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et se disputent l'avantage d'être introduite la première, à moins que, pour prévenir la discorde, elles ne conviennent entre elles de céder la place à la plus diligente.

Voit-on des arbres dans l'air, des nuages dans l'océan, des poissons dans les plaines, du sang dans les bois, des sucs dans les cailloux? Non, sans doute. Chaque être a son lieu marqué pour exister et pour croître : l'âme ne peut non plus naître isolée, ni vivre indépendante du sang et des nerfs. Si elle avait ce privilége, elle pourrait à plus forte raison se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons, ou dans toute autre partie du corps, puisqu'enfin elle resterait toujours dans le même homme,

Quidve foras sibi vult membris exire senectis?
An metuit conclusa manere in corpore putri,
Et domus ætatis spatio ne fessa vetusto
Obruat? At non sunt immortali ulla pericla.

Denique connubia ad Veneris partusque ferarum
Esse animas præsto deridiculum esse videtur,
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur :
Si non forte ita sunt animarum fœdera pacta,
Ut, quæ prima volans advenerit, insinuetur
Prima, neque inter se contendant viribus hilum

Denique in æthere non arbor, non æquore in alto
Nubes esse queunt, nec pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse.
Certum ac dispositum est, ubi quidquid crescat et insit :
Sic animi natura nequit sine corpore oriri
Sola, neque a nervis et sanguine longius esse.
Hoc si posset enim, multo prius ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quavis in parte soleret :
Tandem in eodem homine atque in eodem vase maneret.

dans le même vaisseau. Or, si nous sommes sûrs que l'esprit et l'âme ont dans le corps un siége marqué pour leur existence et leur accroissement, nous sommes bien plus autorisés à nier qu'ils puissent naître et subsister sans lui. Ainsi quand le corps périt, il faut que l'âme elle-même soit décomposée.

C'est folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un accord mutuel, une communauté de fonctions. Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct, et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, et l'autre indestructible, que l'on prétend allier, pour leur faire supporter conjointement mille accidents funestes?

Enfin un corps subsiste éternellement, ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les principes de la matière, dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature, ou parce qu'il ne donne pas de prise au choc, comme le vide, cet espace impalpable dans lequel se perd toute action destructive, ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après sa dissolution,

Quod quoniam in nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur ubi esse et crescere possit
Seorsum anima atque animus, tanto magis inficiandum
Totum posse extra corpus durare genique.
Quare, corpus ubi interiit, periisse necesse est
Confiteare animam distractam in corpore toto.

Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque
Quam mortale quod est, immortali atque perenni
Junctum, in concilio sævas tolerare procellas?

Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,
Aut, quia sunt solido cum corpore, respuere ictus
Nec penetrare pati sibi quidquam quod queat arctas
Dissociare intus partes, ut materiaï
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante,
Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
Plagarum quia sunt expertia : sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum;
Aut ideo, quia nulla loci sit copia circum,
Quo quasi res possint discedere dissoluique;

comme le grand tout, hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties, ni corps pour les heurter et les séparer. Or l'âme n'est pas immortelle en tant que solide, puisque je t'ai enseigné qu'il y a du vide dans la nature; elle ne l'est pas non plus comme vide : il n'y a que trop de corps, dans cet univers infini, dont l'irruption soudaine ébranle son être et l'expose au danger de périr; enfin il existe des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, et sa substance périr de quelque manière que ce soit. Ce n'est donc pas pour elle qu'ont été fermées les portes du trépas.

En vain fonderais-tu son immortalité sur l'avantage qu'elle a d'être à l'abri des causes de destruction, ou parce qu'elles n'arrivent pas jusqu'à elle, ou parce qu'elles sont repoussées, de quelque manière que ce soit, avant que nous sentions le mal qu'elles pourraient lui faire. Car, sans compter les maladies du corps dont l'âme ressent l'atteinte, l'inquiétude de l'avenir la mine et la tourmente par des alarmes et des soucis continuels : elle est rongée par le souvenir de ses crimes passés. Ajoutez le délire,

Sicut summarum summa est æterna, neque extra
Quis locus est quo diffugiat, neque corpora sunt, quæ
Possint incidere et valida dissolvere plaga.
At neque (uti docui) solido cum corpore mentis
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane :
Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta
Proruere hanc mentis violento turbine molem,
Aut aliam quamvis cladem importare pericli :
Nec porro natura loci, spatiumque profundi
Deficit, exspergi quo possit vis animaï;
Aut alia quavis possit vi pulsa perire.
Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

Quod si forte ideo magis immortalis habenda est
Quod lethalibus ab rebus munita tenetur,
Aut quia non veniunt omnino aliena salutis,
Aut quia quæ veniunt aliqua ratione recedunt
Pulsa prius quam quid noceant sentire queamus,
Scilicet a vera longe ratione remotum est.
Præter enim quam quod morbis tum corporis ægrit,
Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
Macerat, inque metu male habet, curisque fatigat,
Præteritisque admissa annis peccata remordent.

maladie propre à l'âme, la perte de la mémoire, et le sommeil lugubre de la léthargie.

Qu'est-ce donc que la mort, et que nous importent ses terreurs, si l'âme doit périr avec le corps? Et de même que dans les siècles qui ont précédé notre naissance nous n'étions pas sensibles aux alarmes de Rome lorsque les Carthaginois vinrent l'assaillir, lorsque les airs ébranlés retentirent au loin du bruit de la guerre, lorsque le genre humain attendit en suspens sur la terre et l'onde duquel des deux peuples il allait devenir la conquête, de même quand nous ne serons plus, quand la mort aura séparé les deux substances dont l'union forme notre être, nous serons à l'abri des événements, et les débris mêlés du ciel, de la terre et de la mer ne pourront réveiller en nous le sentiment.

Mais quand même l'esprit et l'âme, après leur retraite, auraient encore des sensations, nous n'y pourrions prendre aucun intérêt, nous qui ne sommes que le résultat de l'union intime du corps et de l'esprit. Et quand même, après le trépas, le temps viendrait à bout de rassembler toute la matière de nos corps, de remettre chaque molécule dans l'ordre et la situation qu'elle a

Adde furorem animi proprium atque oblivia rerum;
Adde quod in nigras lethargi mergitur undas.

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur.
Et velut anteacto nil tempore sensimus ægri,
Ad confligendum venientibus undique Pœnis,
Omnia cum belli trepido concussa tumultu
Horrida contremuere sub altis ætheris auris,
In dubioque fuit sub utrorum regna cadendum
Omnibus humanis esset, terraque marique:
Sic ubi non erimus, cum corporis atque animaï
Discidium fuerit, quibus e sumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quidquam, qui non erimus tum,
Accidere omnino poterit sensumque movere,
Non si terra mari miscebitur et mare cœlo.

Et si jam nostro sentit de corpore, postquam
Distracta est animi natura animæque potestas,
Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti.
Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit ut sita nunc est,

présentement, et de nous rendre une seconde fois le flambeau de la vie, cette renaissance ne nous regarderait plus, la chaîne de notre existence ayant été une fois interrompue. Qui de nous s'inquiète maintenant de ce qu'il fut jadis, ou de ce que le temps fera des débris de son cadavre? En effet, en considérant le nombre infini des siècles passés et l'étonnante variété des mouvements de la matière, on concevra aisément que les atomes se sont trouvés plus d'une fois arrangés comme ils sont aujourd'hui; mais il est impossible que la mémoire nous en instruise, parce que, pendant la longue pause de notre vie. les principes de nos âmes se sont égarés dans des mouvements tout à fait étrangers à la sensibilité.

On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe dans le temps où il pourrait se faire sentir. Mais puisque la mort, en faisant disparaître l'homme sur qui pourraient fondre les maux auxquels nous sommes exposés, l'empêche, pour ainsi dire, d'avoir existé auparavant, il est clair qu'il n'a rien à redouter. Ce qui n'existe pas ne saurait être malheureux, et celui qu'une mort

Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel cum sit repetentia nostra.
Et nunc nil ad nos de nobis attinet, ante
Qui fuimus; nec jam de illis nos afficit angor,
Quos de materia nostra nova proferet ætas.
Nam cum respicias immensi temporis omne
Præteritum spatium, tum motus materiaï
Multimodi quam sint, facile hoc accredere possis,
Semina sæpe in eodem, ut nunc sunt, ordine posta:
Nec memori tamen id quimus deprendere mente.
Inter enim jecta est vitaï pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Debet enim, misere quoi forte ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cum male possit
Accidere. At quoniam mors eximit im, prohibetque
Illum, cui possint incommoda conciliari
Hæc eadem, in quibus et nunc nos sumus, ante fuisse,
Scire licet nobis nihil esse in morte timendum,
Nec miserum fieri, qui non est, posse, neque hilum
Differre, an nullo fuerit jam tempore natus,

éternelle a délivré de la vie n'est-il pas au même état que s'il ne fût jamais né?

Ainsi, quand tu entends un homme se plaindre du sort qui le condamne à servir de pâture aux vers, aux flammes, aux bêtes féroces, sois sûr qu'il n'est pas de bonne foi, et que son cœur est, sans qu'il le sache, le jouet de quelque secrète inquiétude; à l'entendre, il ne doute pas que la mort n'éteigne en lui le sentiment. Mais il ne tient point sa parole : il ne peut se faire mourir tout entier, et, à son insu, il laisse toujours subsister une partie de son être. Quand il se représente pendant la vie que son cadavre sera déchiré par les monstres et les oiseaux carnassiers, il déplore son malheur : c'est qu'il ne se dépouille point de lui-même; il ne se détache point de ce corps que la mort a terrassé; il croit que c'est encore lui, et, debout à ses côtés, il l'anime encore de sa sensibilité. Voilà pourquoi il s'indigne d'être né mortel : il ne voit pas que la vraie mort ne laissera pas subsister un autre lui-même, un être vivant, pour gémir de sa mort, pour pleurer debout sur son cadavre étendu, pour être déchiré par les bêtes et consumé par la douleur. Car si une des

Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

Proinde ubi se videas hominem miserarier ipsum,
Post mortem fore ut aut putescat corpore posto,
Aut flammis interfiat malisve ferarum,
Scire licet non sincerum sonere, atque subesse
Cæcum aliquem cordi stimulum, quamvis neget ipse
Credere se quemquam sibi sensum in morte futurum.
Non (ut opinor) enim dat quod promittit, et inde
Nec radicitus e vita se tollit et eicit,
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse.
Vivus enim sibi cum proponit quisque, futurum
Corpus uti volucres lacerent in morte feræque,
Ipse sui miseret : neque enim se vindicat hilum,
Nec removet satis a projecto corpore; et illud
Se fingit, sensuque suo contaminat astans.
Hinc indignatur se mortalem esse creatum,
Nec videt in vera nullum fore morte alium se,
Qui possit vivus sibi se lugere peremptum,
Stansque jacentem, nec lacerari urive dolore.
Nam si in morte malum est malis morsuque ferarum

horreurs de la mort est de servir d'aliment aux hôtes des bois, je ne vois pas qu'il soit moins douloureux d'être consumé par les flammes, d'être étouffé par le miel ou transi de froid dans un tombeau de marbre, ou d'être écrasé sous le poids de la terre.

« Mais, dis-tu, cette famille dont je faisais le bonheur, cette épouse vertueuse, ces enfants chéris qui volaient au-devant de moi pour s'emparer de mes premiers baisers, et qui pénétraient mon cœur d'une joie intérieure et secrète! une gloire qui n'est pas encore à son comble, des amis à qui je puis être utile! ô malheureux, malheureux que je suis! un seul jour, un instant fatal m'enlève toutes les douceurs de la vie. » Sans doute; mais tu n'ajoutes pas que la mort t'en ôte aussi le regret. Si on était bien convaincu de cette vérité, on s'exempterait de bien des peines et des alarmes. L'assoupissement de la mort a fermé tes paupières; te voilà pour le reste des siècles à l'abri de la douleur : et nous, à côté d'un bûcher lugubre, nous versons sur tes cendres des flots de larmes, et le temps n'effacera jamais les traces de notre douleur. Insensés! Pourquoi nous dessécher dans

Tractari, non invenio qui non sit acerbum
Ignibus impositum calidis torrescere flammis,
Aut in melle situm suffocari, atque rigere
Frigore, cum in summo gelidi cubat æquore saxi,
Urgerive superne obtritum pondere terræ.

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optima, nec dulces occurrent oscula nati
Præripere, et tacita pectus dulcedine tangent;
Non poteris factis tibi fortibus esse tuisque
Præsidio. Miser! o miser! aiunt, omnia ademit
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.
Illud in his rebus non addunt : Nec tibi earum
Jam desiderium insidet rerum insuper una.
Quod bene si videant animo dictisque sequantur,
Dissolvant animi magno se angore metuque.
Tu quidem ut es letho sopitus, sic eris, ævi
Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris :
At nos horrifico cinefactum te prope busto
Insatiabiliter deflebimus, æternumque
Nulla dies nobis mœrorem e pectore demet.
Illud ab hoc igitur quærendum est, quid sit amari

le deuil et dans les pleurs? Un sommeil paisible, un repos éternel, ne voilà-t-il pas un grand sujet d'affliction?

Souvent, la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs, s'écrient dans leur ivresse: « Le plaisir est fugitif; bientôt il va nous quitter, pour ne plus revenir; » comme s'ils craignaient après la mort d'être dévorés par la soif, épuisés par la sécheresse, ou tourmentés par d'autres désirs!

Quand le corps et l'âme reposent dans les bras du sommeil, on ne s'inquiète ni de soi ni de la vie; et, bien que cet état de calme puisse durer éternellement, il n'est jamais troublé par le regret de notre existence: néanmoins les mouvements de la sensibilité ne sont pas tellement égarés pendant le sommeil, que le réveil ne puisse aisément les ramener à leur direction. La mort est donc encore moins que le sommeil, si ce qui n'est rien peut avoir des degrés. Elle cause plus de désordre et de confusion dans les principes, et il ne se réveille plus, celui qui s'est endormi dans la mort.

Si la nature élevait tout à coup la voix, et nous faisait en-

Tantopere, ad somnum si res redit atque quietem
Cur quisquam æterno possit tabescere luctu?

Hoc etiam faciunt, ubi discubuere, tenentque
Pocula sæpe homines, et inumbrant ora coronis,
Ex animo ut dicant: Brevis hic est fructus homullis;
Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit.
Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
Quod sitis exurat miseros, atque arida torreat,
Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
Cum pariter mens et corpus sopita quiescunt:
Nam licet æternum per nos sic esse soporem,
Nec desiderium nostri nos attigit ullum;
Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus
Longe ab sensiferis primordia motibus errant,
Quin correptus homo ex somno se colligit ipse.
Multo igitur mortem minus ad nos esse putandum,
Si minus esse potest quam quod nihil esse videmus.
Major enim turbæ disjectus materiaï
Consequitur letho, nec quisquam expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitaï pausa secuta.

Denique si vocem rerum natura repente

tendre ces reproches : « Mortel, pourquoi te désespérer ainsi sans mesure? Pourquoi gémir et pleurer aux approches de la mort? Si tu as passé jusqu'ici des jours agréables, si ton âme n'a pas été un vase sans fond où se soient perdus les plaisirs et le bonheur, que ne sors-tu de la vie comme un convive rassasié? Pourquoi, insensé, ne vois-tu pas arriver tranquillement le moment du repos? Si, au contraire, tu as laissé échapper tous les biens qui se sont offerts, si la vie ne t'offre plus que des dégoûts, pourquoi voudrais-tu multiplier des jours qui doivent s'écouler avec le même désagrément, et s'évanouir à jamais sans te procurer aucun plaisir? Que ne cherches-tu dans la fin de ta vie un terme à tes peines? Car enfin, quelques efforts que je fasse, je ne peux rien inventer de nouveau qui te plaise; toujours reviendra le même enchainement. Ton corps n'est pas encore usé par la vieillesse, ni tes membres flétris par les ans : mais attends-toi à voir toujours la même suite d'objets, quand même ta vie triompherait d'un grand nombre de siècles, et bien plus encore si jamais elle ne doit finir. »

Eh bien, qu'aurions-nous à répondre à la nature, sinon que

Mittat, et hoc aliquoi nostrum sic increpet ipsa :
Quid tibi tantopere est, mortalis, quod nimis ægris
Luctibus indulges? Quid mortem congemis ac fles?
Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque,
Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
Commoda perfluxere atque ingrata interiere,
Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
Æquo animoque capis securam, stulte, quietem?
Sin ea, quæ fructus cunque es, periere profusa,
Vitaque in offensu est, cur amplius addere quæris
Rursum quod pereat male et ingratum occidat omne,
Nec potius vitæ finem facis atque laboris?
Nam tibi præterea quod machiner inveniamque
Quod placeat, nihil est; eadem sunt omnia semper.
Si tibi non annis corpus jam marcet et artus
Confecti languent, eadem tamen omnia restant,
Omnia si pergas vivendo vincere sæcla,
Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus.

Quid respondeamus, nisi justam intendere litem
Naturam, et veram verbis exponere causam?

le procès qu'elle nous intente est juste? Mais si c'est un malheureux plongé dans la misère qui se lamente au bord de la tombe, n'aurait-elle pas encore plus de raison de l'accabler de reproches, et de lui crier d'une voix menaçante : « Lâche, va pleurer loin d'ici, et ne m'importune plus de tes plaintes ? » Et à ce vieillard accablé d'années, qui ose encore murmurer : « Homme insatiable, tu as joui de tous les biens de la vie, et tu t'y attaches encore? Moins riche de ce que tu as que pauvre de ce que tu n'as pas, tu as toujours vécu sans plaisir, tu n'as vécu qu'à demi, et la mort vient te surprendre avant que ton avidité soit assouvie. L'heure est venue : renonce de bonne grâce à mes présents, ils ne sont plus de ton âge ; laisse jouir les autres, il le faut. »

Ces reproches seraient justes, car c'est une loi de la nature que la vieillesse cède la place au jeune âge, et qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres. Rien ne tombe dans l'abîme du Tartare. Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures : elles passeront bientôt elles-mêmes, et ne tarderont pas à te suivre. Les êtres actuellement existants disparaîtront, comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit

At qui obitum lamentetur miser amplius æquo,
Non merito inclamet magis et voce increpet acri :
Aufer ab hinc lacrymas, barathro, et compesce querelas.
Grandior hic vero si jam seniorque queratur :
Omnia perfructus vitaï prœmia, marces ?
Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis,
Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
Et necopinanti mors ad caput adstitit ante
Quam satur ac plenus possis discedere rerum.
Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte,
Æquo animoque, agedum, jam aliis concede : necesse est.

Jure (ut opinor) agat, jure increpet inciletque ;
Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est :
Nec quidquam in barathrum nec Tartara decidit atra.
Materies opus est, ut crescant postera sæcla :
Quæ tamen omnia te, vita perfuncta, sequentur.
Nec minus ergo ante hæc, quam nunc, cecidere cadentque.

sa part aux reproductions de la nature, et nous n'avons que l'usufruit de la vie, sans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont précédé notre naissance? C'est un miroir où la nature nous montre les temps qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste et de si effrayant? N'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil?

Toutes les horreurs qu'on raconte des enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons. Tantale n'est pas glacé d'effroi sous un énorme rocher qui menace ruine; mais sur la terre l'homme livré à la superstition redoute le vain courroux des dieux dans tous les événements qu'amène le hasard.

Il n'est pas vrai que Titye, couché sur le bord de l'Achéron, soit dévoré par des oiseaux : ils ne pourraient trouver pendant l'éternité de quoi fouiller dans sa vaste poitrine, quand même l'énorme étendue de son corps couvrirait la terre entière, au lieu de neuf arpents, ni lui-même suffire à une douleur sans fin et fournir d'é-

Sic alid ex alio nunquam desistet oriri,
Vitaque mancupio nulli datur, omnibus usu.

Respice item quam nil ad nos anteacta vetustas
Temporis æterni fuerit, quam nascimur ante.
Hoc igitur speculum nobis natura futuri
Temporis exponit, post mortem denique nostram.
Numquid ibi horribile apparet? Num triste videtur
Quidquam? Nonne omni somno securius exstat?

Atque ea nimirum, quæcunque Acheronte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.
Nec miser impendens magnum timet aere saxum
Tantalus, ut fama est, cassa formidine torpens :
Sed magis in vita divum metus urget inanis
Mortales, casumque timent quemcunque ferat fors.

Nec Tityon volucres ineunt Acheronte jacentem;
Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam
Perpetuam ætatem poterunt reperire profecto,
Quamlibet immani projectu corporis exstet,
Qui non sola novem dispensis jugera membris
Obtineat, sed qui terraï totius orbem :
Non tamen æternum poterit perferre dolorem,
Nec præbere cibum proprio de corpore semper.

ternels aliments à la voracité de ses bourreaux. Le vrai Titye est celui que l'amour a terrassé, que rongent les soucis dévorants, et dont le cœur est en proie à tous les tourments des passions.

Le vrai Sisyphe est aussi devant nos yeux : il s'obstine à demander au peuple les haches et les faisceaux, et toujours il se retire avec des refus et la tristesse dans le cœur. S'épuiser en travaux continuels pour un honneur qui n'est rien et qu'on ne peut obtenir, voilà ce que j'appelle pousser avec effort vers la cime d'un mont un rocher qui retombe aussitôt et roule précipitamment dans la plaine.

Repaître à chaque instant la faim de son âme, la combler de biens sans jamais la rassasier, voir le retour annuel des saisons, en cueillir les fruits, s'enivrer de leurs douceurs, et n'être pas encore content de tous ces avantages, n'est-ce pas le supplice de ces jeunes filles qui versent de l'eau dans un vase sans fond, sans pouvoir jamais le combler?

Ce Cerbère, ces Furies, ce Tartare ténébreux dont les bouches vomissent la flamme, n'existent point et ne peuvent exister. Mais

Sed Tityos nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor;
Aut alia quavis scindunt cuppedine curæ.

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,
Qui petere a populo fasces sævasque secures
Imbibit, et semper victus tristisque recedit.
Nam petere imperium, quod inane est nec datur unquam,
Atque in eo semper durum sufferre laborem,
Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum, quod tamen a summo jam vertice rursum
Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

Deinde animi ingratam naturam pascere semper,
Atque explere bonis rebus satiareque nunquam,
Quod faciunt nobis annorum tempora, circum
Cum redeunt, fetusque ferunt, variosque lepores,
Nec tamen explemur vitaï fructibus unquam,
Hoc (ut opinor) id est, ævo florente puellas,
Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
Quod tamen expleri nulla ratione potestur.

Cerberus et Furiæ jam vero, et lucis egenus
Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profecto;

les malfaiteurs sont punis dans cette vie par la crainte des peines proportionnées à leurs crimes : tels sont les cachots, la cime du Capitole, les faisceaux, les tortures, les poteaux, la poix, les lames, les torches. Et si les bourreaux manquent, la conscience elle-même en fait la fonction ; elle déchire le cœur de ses fouets, elle le perce de ses aiguillons. Bien plus, le criminel ne sait quel doit être le terme des maux qu'il endure, il craint que la mort ne les aggrave encore : ainsi la vie présente est l'enfer des insensés.

On devrait se dire quelquefois : Ancus lui-même est mort, ce bon prince qui était bien plus vertueux que moi. Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous disparu. Celui même qui s'ouvrit jadis une route par-dessus la vaste mer, qui apprit à ses légions à marcher sur l'abîme, et qui, insultant les flots, brava leur vain courroux, il est mort, et son âme a quitté ses membres défaillants. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ses ossements à la terre, comme le plus vil de ses esclaves. Joignez-y les inventeurs des

Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis, scelerisque luela
Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsum,
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ :
Quæ tamen etsi absunt, at mens sibi conscia facti
Præmetuens adhibet stimulos torretque flagellis,
Nec videt interea qui terminus esse malorum
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis,
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant :
Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :
Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus.
Inde alii multi reges rerumque potentes
Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt.
Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum
Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas,
Et contempsit, equis insultans, murmura ponti,
Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit.
Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Ossa dedit terræ, proinde ac famul infimus esset.
Adde repertores doctrinarum atque leporum ;

sciences et des arts, les compagnons des Muses, et Homère, leur souverain ; il s'est comme eux endormi dans le repos éternel. Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla présenter lui-même sa tête à la mort. Épicure aussi a vu le terme de sa carrière, lui dont le génie dépassa de beaucoup toutes les autres intelligences, et qui éclipsa tous les autres, comme l'éclat du soleil levant efface la lumière des étoiles.

Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque instant ; toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui dors même en veillant, et dont les idées sont des songes ; toi qui, toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévorantes, ne sais pas en démêler la cause, et dont l'âme est toujours incertaine, flottante, égarée !

Si les hommes connaissaient la cause et l'origine des maux qui assiégent leur âme comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse ; on ne les verrait pas chercher toujours sans savoir ce qu'ils désirent, et

Adde Heliconiadum comites : quorum unus Homerus
Sceptra potitus, eadem aliis sopitu' quiete est.
Denique Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem motus languescere mentis,
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.
Ipse Epicurus obit, decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.

Tu vero dubitabis et indignabere obire,
Mortua quoi vita est prope jam vivo atque videnti?
Qui somno partem majorem conteris ævi?
Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
Sollicitamque geris cassa formidine mentem?
Nec reperire potes, quid sit tibi sæpe mali, cum
Ebrius urgeris multis miser undique curis,
Atque animi incerto fluitans errore vagaris?

Si possent homines, proinde ac sentire videntur
Pondus inesse animo quod se gravitate fatiget,
Et quibus id fiat causis cognoscere, et unde
Tanta mali tanquam moles in pectore constet,
Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,

LIVRE QUATRIÈME

ARGUMENT

Ce quatrième livre n'est qu'une continuation du troisième. Le poëte tâche d'expliquer la manière dont les objets extérieurs agissent sur l'âme par le canal des sens. Nos sensations sont produites, suivant lui, par des corpuscules invisibles, répandus dans l'atmosphère, qui, en s'introduisant dans les divers conduits de nos corps, affectent diversement nos âmes : ces *simulacres* se divisent en différentes classes. Les uns sont envoyés par les corps mêmes, et sont des émanations ou de la surface, ou de l'intérieur des objets; les autres se forment dans l'air; d'autres ne sont qu'un mélange des uns et des autres, que le hasard réunit souvent dans l'atmosphère. Tous ces *simulacres* sont d'une finesse et d'une subtilité inconcevables, et doués par conséquent d'une très-grande vitesse. D'après cette notion préliminaire des *simulacres*, le poëte croit pouvoir expliquer d'une manière satisfaisante tout le mécanisme des *sensations* et des *idées*.

1° La *vision* est produite par des *simulacres* émanés de la surface même des corps, qui nous font juger non-seulement de la couleur, de la grandeur et de la figure des objets, mais encore de leur distance, de leur mouvement, etc. Il est vrai que souvent les jugements que nous proférons à la suite de ces perceptions sont faux; mais l'erreur ne vient jamais de l'organe, qui ne rapporte que la sensation précise qu'il éprouve, mais de la précipitation de l'âme, qui se hâte toujours d'ajouter de son propre fonds quelque chose à leur rapport : d'où il conclut que les sens sont des guides infaillibles, les seuls juges de la vérité.

2° La sensation du *son* est excitée par des corpuscules détachés des

membrane dont le veau naissant se débarrasse, et la dépouille du serpent, que nous voyons souvent flotter sur les buissons. Ces exemples te prouvent que la surface de tous les corps doit envoyer de pareilles *images*, quoique plus subtiles. Car il est impossible d'expliquer pourquoi ces effigies grossières auraient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous échappe, surtout la superficie de tous les corps étant garnie d'une multitude de corpuscules imperceptibles, qui peuvent se détacher sans perdre leur ordre et leur forme primitive, et s'élancer avec d'autant plus de rapidité qu'ils ont moins d'obstacles à vaincre, déliés comme ils sont et placés à la surface.

En effet, nous voyons un grand nombre de particules se détacher non-seulement de l'intérieur des corps, mais de leur surface même, comme les couleurs : c'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et noirs, suspendus par des poutres aux colonnes de nos théâtres et flottant au gré de l'air dans leur vaste enceinte. L'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les spectateurs, la scène en est frappée : les sénateurs, les dames, les statues des dieux, sont teints

Et vituli cum membranas de corpore summo
Nascentes mittunt, et item cum lubrica serpens
Exuit in spinis vestem : nam sæpe videmus
Illorum spoliis vepres volitantibus auctas.
Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet imago
Ab rebus mitti, summo de corpore earum.
Nam cur illa cadant magis ab rebusque recedant
Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas :
Præsertim cum sint in summis corpora rebus
Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem
Quo fuerint, veterem et formæ servare figuram,
Et multo citius, quanto minus endopediri
Parva queunt, et sunt in prima fronte locata.

Nam certe jaci atque emergere multa videmus,
Non solum ex alto penitusque, ut diximus ante,
Verum de summis ipsum quoque sæpe colorem :
Et volgo faciunt id lutea, russaque vela,
Et ferrugina, cum magnis intenta theatris
Per malos volgata, trabesque trementia flutant.
Namque ibi consessum caveaï subter et omnem
Scenaï speciem, Patrum, matrumque, deorumque,

d'une lumière mobile ; et cet agréable reflet a d'autant plus de charme pour les yeux que le théâtre est plus exactement fermé et laisse moins d'accès au jour. Or, si les couleurs de ces toiles sont détachées de leur superficie, tous les corps ne doivent-ils pas envoyer aussi des effigies déliées, puisque ces deux espèces d'émanations viennent de la surface ? Nous avons donc découvert la trace de ces *simulacres* qui volent dans l'air avec des contours si déliés, que, pris séparément, ils échappent à l'œil.

Si l'odeur, la chaleur, la fumée et les autres émanations de cette nature se dispersent en se disséminant, c'est que, détachées de l'intérieur même des corps, elles ne trouvent point de conduits en ligne droite, et se divisent dans les issues tortueuses, par où elles s'ouvrent un passage ; au lieu que la membrane délicate des couleurs, émanée de la surface, ne peut être déchirée par aucun obstacle.

Enfin les simulacres que nous apercevons dans les miroirs, dans l'eau et dans tous les corps lisses, étant parfaitement semblables aux objets représentés, ne peuvent être formés que par les images

Inficiunt, coguntque suo fluitare colore ;
Et quanto circum mage sunt inclusa theatri
Mœnia, tam magis hæc intus perfusa lepore
Omnia corrident, correpta luce diei.
Ergo lintea de summo cum corpore fucum
Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues
Res quæque, ex summo quoniam jaculantur utræque.
Sunt igitur jam formarum vestigia certa,
Quæ vulgo volitant, subtili prædita filo,
Nec singillatim possunt secreta videri.

Præterea, omnis odos, fumus, vapor, atque aliæ res
Consimiles, ideo diffusæ rebus abundant,
Ex alto quia dum veniunt intrinsecus ortæ,
Scinduntur per iter flexum ; nec recta viarum
Ostia sunt, qua contendunt exire coortæ.
At contra, tenuis summi membrana coloris
Cum jacitur, nihil est quod eam discerpere possit,
In promptu quoniam est, in prima fronte locata.

Postremo, in speculis, in aqua, splendoreque in omni
Quæcunque apparent nobis simulacra, necesse est,
Quandoquidem simili specie sunt prædita rerum,
Esse in imaginibus missis consistere eorum :

mêmes de ces objets. Car pourquoi les effigies grossières des corps sensibles auraient-elles plutôt lieu que celles dont la finesse nous échappe ? C'est ce que l'on ne saurait dire.

Tous les corps envoient donc des images similaires, qu'on ne peut apercevoir isolées, mais dont les émissions, réfléchies et rassemblées par le moyen des miroirs, frappent enfin nos organes. Sans cela, elles ne représenteraient pas si fidèlement la figure des objets.

Apprends maintenant à quel point ces images sont subtiles, puisque leurs principes sont infiniment plus imperceptibles et plus déliés que les corpuscules qui commencent à échapper à l'œil. Mais, pour t'en convaincre encore davantage, apprends en peu de mots quelle est la ténuité des principes de la matière.

D'abord il y a des animalcules si petits, que le tiers de leur grosseur est un atome invisible. Que penserons-nous donc de leurs intestins, de leur cœur, de leurs yeux, de leurs membres, de leurs articulations ? Quelle finesse ! Et si l'on songe aux principes dont

Nam cur illa cadant magis ab rebusque recedant
Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,
Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas.

Sunt igitur tenues formarum, consimilesque
Effigiæ, singillatim quas cernere nemo
Cum possit, tamen assiduo crebroque repulsu
Rejectæ, reddunt speculorum ex æquore visum;
Nec ratione alia servari posse videntur
Tantopere, ut similes reddantur quoique figuræ.

Nunc age, quam tenui natura constet imago
Percipe, et imprimis quoniam primordia tantum
Sunt infra nostros sensus, tantoque minora
Quam quæ primum oculi cœptant non posse tueri.
Nunc tamen id quoque uti confirmem, exordia rerum
Cunctarum quam sint subtilia, percipe paucis.

Primum animalia sunt jam partim tantula, eorum
Tertia pars nulla ut possit ratione videri.
Horum intestinum quodvis quale esse putandum est?
Quid cordis globus, aut oculi ? quid membra? quid artus?
Quantula sunt? Quid? Præterea primordia quæque,
Unde anima atque animi constet natura necessum est,

il faut que leurs esprits et leurs âmes soient composés, peut-on concevoir un tissu aussi subtil et aussi délicat?

Agite légèrement la tige des plantes qui exhalent une odeur piquante, telles que le *panace*, l'*absinthe* amère, l'*aurone* acerbe et la triste *centaurée;* tu reconnaîtras aussitôt l'existence d'une foule de simulacres qui volent de mille manières, sans aucune énergie, et sans être sensibles à nos organes. Mais combien ces images sont-elles petites, comparées aux corps dont elles sont les émanations! C'est ce que personne ne pourra jamais ni apprécier ni exprimer.

Ne crois pas, au reste, qu'il n'y ait pas dans l'atmosphère d'autres simulacres que ceux qui émanent des corps : il en est qui se forment d'eux-mêmes, qui s'établissent dans la contrée de l'espace nommée l'*air*, qui s'élèvent en haut sous mille formes diverses, qui changent à chaque instant de figure et d'aspect. C'est ainsi que nous voyons quelquefois les nuages s'accumuler en un moment dans les régions supérieures, voiler l'azur des cieux et se balancer dans l'air, qu'ils semblent caresser : tantôt ce sont des géants effroyables qui volent et répandent au loin les ténèbres; tantôt des

Nonne vides quam sint subtilia quamque minuta?

Præterea, quæcunque suo de corpore odorem
Exspirant acrem, panaces, absinthia tetra,
Abrotonique graves, et tristia centaurea,
Horum unum quodvis leviter si forte ciebis,
Quamprimum noscas rerum simulacra vagare
Multa, modis multis, nulla vi, cassaque sensu.
Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

Sed ne forte putes ea demum sola vagare,
Quæcunque ab rebus rerum simulacra recedunt;
Sunt etiam, quæ sponte sua gignuntur, et ipsa
Constituuntur in hoc cœlo, qui dicitur aer;
Quæ multis formata modis sublime feruntur,
Nec speciem mutare suam liquentia cessant,
Et quojusque modi formarum vertere in ora:
Ut nubes facile interdum concrescere in alto
Cernimus, et mundi speciem violare serenam,
Aera mulcentes motu : nam sæpe Gigantum
Ora volare videntur, et umbram ducere late;
Interdum magni montes, avolsaque saxa

montagnes énormes, des roches arrachées de leur sein, qui précèdent ou suivent le soleil ; tantôt enfin un monstre qui rassemble les nuages pour les distribuer de toutes parts.

Mais avec quelle facilité et quelle promptitude se forment ces simulacres ! Avec quelle abondance ils se détachent et s'échappent sans cesse des objets ! Des surfaces de tous les corps émanent incessamment des corpuscules qui, arrivés aux objets extérieurs, pénètrent les uns, comme les étoffes, sont divisés par les autres sans en réfléchir l'image, comme par le bois et les rochers. Mais il n'en est pas de même si elles rencontrent un corps dense et lisse, tel que les miroirs. Elles ne peuvent le traverser comme elles traversent les étoffes ; et si leur tissu se décompose, ce n'est qu'après avoir été réfléchi dans tout leur entier par la surface plane. Voilà pourquoi les corps lisses nous renvoient des simulacres. En quelque temps et avec quelque promptitude qu'on leur oppose le miroir, leur image s'y peint aussitôt : d'où l'on doit conclure qu'il se détache continuellement de leur surface des tissus déliés, des figures imperceptibles. Un seul instant voit donc naître une foule de ces simulacres, et rien n'égale la promptitude avec laquelle ils se forment.

Montibus anteire, et solem succedere præter;
Inde alios trahere, atque inducere bellua nimbos.

Nunc ea quam facili et celeri ratione genantur,
Perpetuoque fluant ab rebus, lapsaque cedant!
Semper enim summum quidquid de rebus abundat,
Quod jaculentur; et hoc alias cum pervenit in res,
Transit, ut in primis vestem : sed in aspera saxa
Aut in materiem ut ligni pervenit, ibi jam
Scinditur, ut nullum simulacrum reddere possit.
At cum, splendida quæ constant, opposta fuerunt,
Densaque, ut in primis speculum est, nihil accidit horum.
Nam neque, uti vestem, possit transire, neque ante
Scindi, quam meminit lævor præstare salutem.
Quapropter fit, ut hinc nobis simulacra genantur.
Et quamvis subito, quovis in tempore, quamque
Rem contra speculum ponas, apparet imago;
Perpetuo fluere ut noscas e corpore summo
Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.
Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur,
Ut merito celer his rebus dicatur origo.

En effet, si le soleil doit, dans un court intervalle de temps, fournir un assez grand nombre de particules de lumière pour en remplir tout l'espace sans interruption, il faut de même que les simulacres émanés des corps dans un seul instant se portent en foule en tout sens et de toutes parts, puisque, de quelque côté que le miroir soit présenté, l'objet s'y voit sur-le-champ avec sa forme et sa couleur.

Dans le temps où le ciel est le plus pur, on voit soudain un voile épais le couvrir de toutes parts ; on dirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux : dans cette nuit que les nuages ont formée, nous voyons l'effroi suspendu au-dessus de nos têtes sous une infinité de formes extraordinaires. Mais qui peut apprécier et exprimer la petitesse du rapport de ces spectres vaporeux avec leurs images?

Pour que tu saches maintenant de quelle vélocité sont doués les simulacres, avec quelle agilité ils traversent les airs, quels longs espaces ils franchissent en un instant, quelque part que les portent leurs diverses directions, j'aurai plutôt recours au charme qu'à la multitude des vers : ainsi les faibles accents du cygne flattent plus

Et quasi multa brevi spatio submittere debet
Lumina sol, ut perpetuo sint omnia plena :
Sic a rebus item, simili ratione, necesse est
Temporis in puncto rerum simulacra ferantur
Multa, modis multis, in cunctas undique partes ;
Quandoquidem speculum queiscunque obvertimus oris,
Res ibi respondent simili forma atque colore.

Præterea, modo cum fuerit liquidissima cœli
Tempestas, perquam subito fit turbida fœde
Undique, uti tenebras omnes Acheronta rearis
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas ;
Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,
Impendent atræ formidinis ora superne.
Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

Nunc age, quam celeri motu simulacra ferantur,
Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras
Reddita sit, longo ut spatio brevis hora teratur,
In quemcunque locum diverso numine tendunt,
Suavidicis potius quam multis versibus edam :
Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quam

l'oreille que les cris perçants lancés à tous les vents par les grues.

Remarque d'abord que la vitesse est le partage des corps légers et formés d'atomes subtils. Ainsi la lumière et la chaleur du soleil ont une grande vélocité, parce qu'elles résultent d'éléments déliés qui, se poussant les uns les autres, pénètrent sans peine les interstices de l'air, aidés par l'impulsion des atomes qui les suivent. Car la lumière fournit sans cesse à la lumière, et la vitesse des rayons s'accélère toujours par la nouvelle secousse de ceux qui leur succèdent. Les simulacres, pour la même raison, doivent parcourir en un moment des espaces incroyables : d'abord parce que ces corpuscules subtils sont continuellement chassés par une impulsion postérieure, ensuite parce que, leur tissu étant aussi délié, ils peuvent sans peine pénétrer tous les corps, et se filtrer, pour ainsi dire, dans tous les interstices de l'air.

D'ailleurs, si l'on voit des corpuscules émanés de l'intérieur même des corps, comme la lumière et la chaleur du soleil, se répandre en un moment dans toute l'étendue de l'atmosphère, se disperser sur la terre et les eaux, s'élever vers le ciel, le baigner

Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri.

Principio persæpe leves res, atque minutis
Corporibus factas, celeres licet esse videre.
In quo jam genere est solis lux et vapor ejus;
Propterea quia sunt e primis facta minutis :
Quæ quasi truduntur, perque aeris intervallum
Non dubitant transire, sequenti concita plaga.
Suppeditatur enim confestim lumine lumen,
Et quasi protelo stimulatur fulgure fulgur.
Quapropter simulacra pari ratione necesse est
Immemorabile per spatium transcurrere posse
Temporis in puncto : primum, quod parvola causa
Est procul a tergo quæ provehat atque propellat;
Deinde, quod usque adeo textura prædita rara
Mittuntur, facile ut quasvis penetrare queant res,
Et quasi permanare per aeris intervallum.

Præterea, si, quæ penitus corpuscula rerum
Ex alto in terras mittuntur, solis uti lux
Ac vapor hæc puncto cernuntur lapsa diei
Per totum cœli spatium diffundere sese,
Perque volare mare, ac terras, cœlumque rigare

de leurs feux, enfin se porter de toutes parts avec tant de rapidité, ne vois-tu donc pas que des simulacres placés à la surface des corps, et dont l'émanation n'est retardée par aucun obstacle, doivent nécessairement s'élancer plus vite et plus loin, et parcourir un espace beaucoup plus considérable dans un temps égal à celui que la lumière du soleil emploie à franchir les espaces des cieux?

Mais voici une expérience qui te montrera avec quelle vitesse se meuvent les simulacres : expose à l'air une onde transparente, au même instant, si le ciel est parsemé d'étoiles, les flambeaux éclatants du monde viennent se peindre dans l'eau. Tu vois donc combien peu de temps il faut à l'image pour se rendre des extrémités du monde à la surface de notre globe.

Ainsi, je le répète, il faut reconnaître que des émanations des simulacres frappent nos yeux et produisent en nous la sensation de la vue. Les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps ; le froid émane des fluides, la chaleur du soleil ; de la mer émane le sel rongeur, qui mine les édifices construits sur ses rivages. Mille sons de toute espèce volent sans cesse dans l'air : quand nous nous promenons sur les bords de l'Océan, nos palais

Quod supera est, ubi tam volucri hæc levitate feruntur.
Quid? Quæ sunt igitur jam prima in fronte parata,
Cum jaciuntur, et emissum res nulla moratur,
Nonne vides citius debere et longius ire,
Multiplexque loci spatium transcurrere eodem
Tempore, quo solis pervolgant lumina cœlum?

Hoc etiam in primis specimen verum esse videtur,
Quam celeri motu rerum simulacra ferantur :
Quod simul ac primum sub divo splendor aquaï
Ponitur, extemplo, cœlo stellante, serena
Sidera respondent in aqua radiantia mundi.
Jamne vides igitur quam puncto tempore imago
Ætheris ex oris ad terrarum accidat oras?

Quare etiam atque etiam mitti hæc fateare necesse est
Corpora, quæ feriant oculos visumque lacessant ;
Perpetuoque fluunt certis ab rebus odores,
Frigus ut a fluviis, calor a sole, æstus ab undis
Æquoris, exesor mœrorum littora circum.
Nec variæ cessant voces volitare per auras ;
Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,
Cum mare versamur propter ; dilutaque contra

sont affectés d'une vapeur saline, et nous ne regardons jamais préparer l'absinthe sans en ressentir l'amertume. Tant il est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés sans jamais s'arrêter ni se tarir, puisqu'à chaque instant nous avons des sensations, puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorer et d'entendre.

D'ailleurs, puisqu'en touchant dans les ténèbres un corps d'une certaine figure nous le reconnaissons pour le même que nous avons vu pendant l'éclat du jour, il faut que les sensations du toucher et de la vue soient excitées en nous par un mécanisme semblable. Si donc c'est un carré, par exemple, que nous touchons, et qui nous affecte dans les ténèbres, quel autre objet que son image carrée pourra se présenter à nos yeux pendant le jour ? Il est donc évident que les images sont les causes de la vision, et que sans elles on ne peut apercevoir aucun corps.

Ces simulacres dont je parle se portent de tous côtés, s'élancent en tous sens : mais, comme les yeux seuls ont la faculté de voir, il arrive que, partout où nous portons nos regards, les objets frappent notre organe avec leur forme et leur couleur. Les mêmes

Cùm tuimur misceri absinthia, tangit amaror.
Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes;
Nec mora, nec requies inter datur ulla fluendi,
Perpetuo quoniam sentimus, et omnia semper
Cernere, odorari licet, et sentire sonorem.

Præterea, quoniam manibus tractata figura
In tenebris quædam, cognoscitur esse eadem quæ
Cernitur in luce et claro candore, necesse est
Consimili causa tactum, visumque moveri.
Nunc igitur, si quadratum tentamus, et id nos
Commovet in tenebris in luci quæ poterit res
Accidere ad speciem, quadrata nisi ejus imago?
Esse in imaginibus quapropter causa videtur
Cernendi, neque posse sine his res ulla videri.

Nunc ea, quæ dico, rerum simulacra, feruntur
Undique, et in cunctas jaciuntur didita partes :
Verum, nos oculis quia solis cernere quimus,
Propterea fit, uti, speciem quo vertimus, omnes
Res ibi eam contra feriant forma atque colore.
Et quantum quæque a nobis res absit, imago

images nous font aussi connaître les distances par des signes certains. Car, en s'élançant des objets, elles poussent et chassent devant elles l'air interposé entre elles et l'œil : cette colonne d'air, après avoir glissé dans toute sa longueur sur l'organe et rasé légèrement la prunelle, passe outre. C'est par ce moyen que nous sommes instruits des distances : plus la colonne d'air poussée par des simulacres, et qui effleure nos yeux à son passage, est longue, plus l'objet nous paraît éloigné. Et comme ce mécanisme s'exécute avec une promptitude inconcevable, nous jugeons de l'éloignement des corps en même temps que nous les voyons.

Tu ne dois pas être surpris de ce que les simulacres qui frappent nos yeux, quoique invisibles chacun à part, nous fassent pourtant voir les objets. Nous ne sentons point non plus chacune des molécules du zéphyr qui nous caresse, ni du froid qui nous pique : nous n'en éprouvons que les impressions réunies, et nous les sentons agir sur nous comme les objets dont le choc extérieur affecte nos corps. Pose ton doigt sur une pierre, c'est l'extrémité de la surface et de la couleur que tu toucheras : cependant le tact ne te

Efficit ut videamus, et internoscere curat.
Nam cum mittitur, extemplo protrudit, agitque
Aera qui inter se cunque est oculosque locatus;
Isquo ita per nostras acies perlabitur omnis,
Et quasi perterget pupillas, atque ita transit.
Propterea fit, uti videamus quam procul absit
Res quæque; et quanto plus aeris ante agitatur,
Et nostros oculos perterget longior aura,
Tam procul esse magis res quæque remota videtur.
Scilicet hæc summe celeri ratione geruntur :
Quare fit ut videamus, et una quam procul absit.

Illud in his rebus minime mirabile habendum est,
Cur ea quæ feriant oculos simulacra, videri
Singula cum nequeant, res ipsæ perspiciantur.
Ventus enim quoque paulatim cum verberat, et cum
Acre ferit frigus, non privam quamque solemus
Particulam venti sentire, et frigoris ejus;
Sed magis unvorsum : fierique perinde videmus
Corpore tum plagas in nostro, tanquam aliquæ res
Verberet, atque sui det sensum corporis extra.
Præterea, lapidem digito cum tundimus, ipsum
Tangimus extremum saxi, summumque colorem;

fait éprouver qu'une sensation de dureté, qualité inhérente à la masse totale de la pierre.

Mais pourquoi l'image paraît-elle au delà du miroir et dans l'éloignement? C'est par la même raison que nous apercevons les objets réels placés hors de nos maisons quand la porte ouverte laisse à la vue la liberté de se promener au dehors. Car alors il y a deux colonnes d'air interposées : l'une, entre l'œil et la porte, à laquelle succède l'image et de la porte, et des corps intérieurs à droite et à gauche; l'autre, précédée de la lumière extérieure qui vient effleurer nos yeux, et suivie de l'image des objets qu'on aperçoit réellement au dehors. Il en est de même du miroir; la projection de son image propre, en venant vers notre organe, chasse devant elle l'air placé entre sa surface et nos yeux, et l'impression de cette colonne d'air précède en nous celle de l'image du miroir. Mais à l'instant même où nous avons la perception du miroir, notre image propre va frapper la glace, qui ne la réfléchit à nos yeux qu'après avoir fait glisser sur l'organe une seconde colonne d'air poussée par notre image : voilà pourquoi cette image paraît si éloi-

Nec sentimus eum tactu, verum magis ipsam
Duritiem penitus saxi sentimus in alto.

Nunc age, cur ultra speculum videatur imago,
Percipe : nam certe penitus remmota videtur.
Quod genus illa, foris quæ vere transpiciuntur,
Janua cum per se transpectum præbet apertum,
Multa facitque foris ex ædibus ut videantur.
Is quoque enim duplici, geminoque fit aere visus.
Primus enim est, citra postes qui cernitur aer :
Inde fores ipsæ dextra lævaque sequuntur.
Post extraria lux oculos perterget, et aer
Alter, et illa, foris quæ vere transpiciuntur.
Sic ubi se primum speculi projecit imago,
Dum venit ad nostras acies, protrudit agitque
Aera qui inter se cunque est oculosque locatus,
Et facit ut prius hunc omnem sentire queamus
Quam speculum. Sed ubi speculum quoque sensimus ipsum,
Continuo a nobis in id hæc, quæ fertur, imago
Pervenit, et nostros oculos rejecta revisit,
Atque alium præ se propellens aera volvit,
Et facit ut prius hunc quam se videamus, eoque
Distare a speculo tantum remmota videtur.

gnée du miroir ; et ce phénomène cesse d'être surprenant, puisqu'il est l'effet de deux colonnes d'air.

Si l'on voit à gauche dans le miroir les parties droites des objets, c'est que l'image, après avoir frappé la surface plane du miroir, subit, avant d'être renvoyée, un changement qui la réfléchit à l'*envers* sous le même aspect que présentait son *endroit :* ainsi, en appliquant contre une colonne un masque de terre encore humide, s'il était possible que, sans perdre leur forme primitive, toutes les parties saillantes rentrassent en elles-mêmes et se rétablissent ensuite au dehors, il arriverait nécessairement que l'œil droit se trouverait placé à gauche, et réciproquement le gauche à droite.

Quelquefois l'image, renvoyée de miroirs en miroirs, nous présente jusqu'à cinq ou six simulacres. Alors les objets placés derrière nous dans des enfoncements, malgré l'obliquité de leur position et leur distance considérable, à l'aide de ces réflexions répétées, sont tirés de leur retraite, et la multiplicité des miroirs semble les produire dans votre appartement. C'est ainsi que les miroirs se communiquent les images : si le premier les a présen-

Quare etiam atque etiam minime mirarier est par
Illis, quæ reddunt speculorum ex æquore visum,
Aeribus binis, quoniam res confit utroque.

Nunc ea, quæ nobis membrorum dextera pars est,
In speculis fit ut in læva videatur, eo quod
Planitiem ad speculi veniens cum offendit imago,
Non convertitur incolumis : sed recta retrorsum
Sic eliditur, ut si quis prius arida quam sit
Cretea persona allidat pilæve trabive,
Atque ea continuo rectam si fronte figuram
Servet, et elisam retro sese exprimat ipsa,
Fiet ut, ante oculus fuerit qui dexter, hic idem
Nunc sit lævus, et e lævo sit mutua dexter.

Fit quoque de speculo in speculum ut tradatur imago,
Quinque etiam sexve ut fieri simulacra suerint.
Nam quæcunque retro parte interiore latebunt,
Inde tamen, quamvis torte penitusque remota,
Omnia per flexos aditus educta licebit
Pluribus hæc speculis videantur in ædibus esse.
Usque adeo e speculo in speculum tralucet imago,
Et cum læva data est, fit rursum dextera fiat,

tées à gauche, le second les réfléchit à droite, le troisième leur restitue le premier sens.

Les miroirs à facettes nous montrent les objets dans le même sens qui leur est présenté, ou parce que l'image, en passant de miroirs en miroirs, n'est transmise à nos yeux qu'après une double réflexion, ou parce qu'elle roule sur elle-même en venant à nous, la courbure des facettes la forçant de se retourner.

Les simulacres paraissent entrer et sortir avec nous, imiter nos gestes et notre attitude, parce que la partie du miroir que tu quittes ne peut plus renvoyer d'image, la nature ayant voulu que l'angle de réflexion fût toujours égal à l'angle d'incidence.

L'œil se détourne des objets éclatants et craint de les regarder ; le soleil lui-même aveugle quiconque s'obstine à le fixer, parce que, outre sa propre force, ses simulacres, élancés avec rapidité du haut des cieux à travers un air pur, ne peuvent frapper nos yeux sans en troubler l'organisation. D'ailleurs, un éclat trop vif brûle souvent la vue, parce qu'il contient un grand nombre de molécules ignées qui, en s'introduisant dans l'œil, lui causent de la

Inde retrorsum reddit se et convertit eodem.

Quin etiam, quæcunque latuscula sunt speculorum
Assimili lateris flexura prædita nostri,
Dextera ea propter nobis simulacra remittunt,
Aut quia de speculo in speculum transfertur imago,
Inde ad nos elisa bis advolat, aut etiam quod
Circumagitur, cum venit imago, propterea quod
Flexa figura docet speculi convertier ad nos.

Indugredi porro pariter simulacra, pedemque
Ponere nobiscum credas gestumque imitari,
Propterea quia, de speculi qua parte recedas,
Continuo nequeunt illinc simulacra reverti,
Omnia quandoquidem cogit natura referri
Ac resilire, ab rebus ad æquos reddita flexus.

Splendida porro oculi fugitant vitantque tueri :
Sol etiam cæcat, contra si tendere pergas,
Propterea quia vis magna est ipsius, et alte
Aera per purum graviter simulacra feruntur,
Et feriunt oculos, turbantia compositura.
Præterea, splendor, quicunque est acer, adurit
Sæpe oculos, ideo quod semina possidet ignis
Multa, dolorem oculis quæ gignunt insinuando.

douleur. Tous les objets paraissent jaunes à ceux qui ont la jaunisse, parce que de leur corps émanent un grand nombre de semences jaunes, qui se joignent dans l'air aux simulacres des objets, et que, d'un autre côté, les humeurs de leurs yeux sont mêlées d'un grand nombre de particules dont la contagion teint de la même couleur toutes les images.

On aperçoit d'un endroit obscur les objets placés au grand jour, parce que l'air ténébreux, plus voisin de l'organe, s'introduisant le premier, et s'emparant des conduits qu'il trouve ouverts, est aussitôt suivi de l'air éclairé, qui nettoie, pour ainsi dire, les yeux, et dissipe sans peine les ombres, ayant plus de vitesse, de ténuité et d'énergie que l'air ténébreux. Quand les conduits fermés auparavant par les ténèbres ont été ainsi dégagés et remplis de lumière, les simulacres des corps placés au grand jour s'y introduisent aussitôt, pour exciter en nous la sensation de la vue. Au contraire, il est impossible de voir d'un lieu éclairé dans les ténèbres, parce que l'air épais et sombre, arrivant le second, bouche tous les canaux de la vue, assiége toutes les voies, et ne laisse entrer dans l'œil aucun des simulacres qui s'y présentent.

Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati, quia luroris de corpore eorum
Semina multa fluunt simulacris obvia rerum;
Multaque sunt oculis in eorum denique mista,
Quæ contage sua palloribus omnia pingunt.

E tenebris autem, quæ sunt in luce, tuemur,
Propterea quia, cum propior caliginis aer
Ater init oculos prior et possedit apertos,
Insequitur candens confestim lucidus aer,
Qui quasi purgat eos, ac nigras discutit umbras
Aeris illius : nam multis partibus hic est
Mobilior, multisque minutior, et mage pollens.
Qui simul atque vias oculorum luce replevit,
Atque patefecit quas ante obsederat ater,
Continuo rerum simulacra adaperta sequuntur,
Quæ sita sunt in luce, lacessuntque, ut videamus.
Quod contra facere in tenebris a luce nequimus,
Propterea quia posterior caliginis aer
Crassior insequitur, qui cuncta foramina complet,
Obsiditque vias oculorum, ne simulacra
Possint ullarum rerum conjecta moveri.

Si les tours carrées des villes semblent rondes de loin, c'est que tout angle paraît obtus dans l'éloignement ; ou plutôt on ne le voit pas : son action s'éteint, ses coups ne peuvent arriver jusqu'à l'œil, parce que les simulacres, dans leur long trajet, sont émoussés par le choc continuel de l'air; et lorsque l'angle ainsi usé est devenu insensible, on ne distingue plus qu'un amas cylindrique de pierres, non pas précisément comme les corps vraiment ronds que nous avons sous les yeux, mais avec une forme plus confuse et moins parfaite.

On croirait aussi que notre ombre se meut au soleil, s'attache à nos traces, imite nos gestes, si l'on pouvait se persuader qu'un air privé de lumière (car l'ombre n'est rien autre chose) ait la faculté de marcher et d'exprimer les mouvements humains. C'est que la terre étant tour à tour privée ou frappée de la lumière du soleil, selon que nos corps, en marchant, ferment ou laissent un passage aux rayons, il nous semble que c'est la même ombre qui n'a cessé de nous suivre. Et la lumière n'étant qu'une succession de rayons qui meurent et renaissent sans interruption, comme de

Quadratasque procul turres cum cernimus urbis,
Propterea fit uti videantur sæpe rotundæ,
Angulus obtusus quia longe cernitur omnis,
Sive etiam potius non cernitur; ac perit ejus
Plaga, nec ad nostras acies perlabitur ictus,
Aera per multum quia dum simulacra feruntur,
Cogit hebescere eum crebris offensibus aer.
Hinc, ubi suffugit sensum simul angulus omnis,
Fit quasi tornata ut saxorum structa tuantur,
Non tamen ut coram quæ sunt vereque rotunda,
Sed quasi adumbratim paulum simulata videntur.

Umbra videtur item nobis in sole moveri,
Et vestigia nostra sequi, gestumque imitari;
(Aera si credas privatum lumine posse
Indugredi, motus hominum, gestusque sequentem;
Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus
Aer, id quod nos umbram perhibere suemus;)
Nimirum, quia terra locis ex ordine certis
Lumine privatur solis, quacunque meantes
Officimus; repletur item, quod liquimus ejus.
Propterea fit uti videatur, quæ fuit umbra
Corporis, e regione eadem nos usque secuta.
Semper enim nova se radiorum lumina fundunt;

la laine qu'on déviderait d ns le feu, il est aisé de concevoir comment la terre est sans cesse dépouillée et revêtue alternativement de lumière.

Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent. Leur fonction est de voir de l'ombre et de la lumière où il y en a. Mais cette lumière est-elle toujours la même, ou non? Est-ce la même ombre qui passe d'un lieu à un autre, ou la chose arrive-t-elle comme nous venons de l'expliquer? C'est à la raison à décider : les yeux sont incapables de connaître la nature des corps; ne leur imputons donc pas les erreurs de l'esprit.

Le navire qui nous emporte vogue en paraissant immobile; le navire immobile dans la rade paraît emporté par le courant; les collines et les campagnes le long desquelles le vent enfle nos voiles semblent fuir vers la poupe. Les astres paraissent tous attachés et immobiles à la voûte céleste; cependant ils sont sans cesse en mouvement : ils ne se lèvent que pour aller trouver un coucher lointain, après avoir promené leurs feux éclatants dans toute l'enceinte du ciel. Le soleil et la lune paraissent de même stationnaires, quoi-

Primaque dispereunt, quasi in ignem lana trahatur.
Propterea facile et spoliatur lumine terra,
Et repletur item, nigrasque sibi abluit umbras.

Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum.
Nam quocunque loco sit lux atque umbra, tueri
Illorum est, eadem vero sint lumina necne,
Umbraque, quæ fuit hic, eadem num transeat illuc,
An potius fiat, paulo quod diximus ante:
Hoc animi demum ratio discernere debet,
Nec possunt oculi naturam noscere rerum.
Proinde animi vitium hoc oculis affingere noli.

Qua vehimur navi, fertur, cum stare videtur;
Quæ manet in statione, ea præter creditur ire;
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus præter navim, velisque volamus,
Sidera cessare ætheriis affixa cavernis
Cuncta videntur : at assiduo in sunt omnia motu,
Quandoquidem longos obitus exorta revisunt,
Cum permensa suo sunt cœlum corpore claro;
Solque pari ratione manere, et luna videtur
In statione, ea quæ ferri res indicat ipsa.

que la raison nous apprenne que ces deux astres sont en mouvement. Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage, ne nous paraît de loin qu'une même masse, et, quoique très-distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les enfants, en cessant de tourner sur eux-mêmes, sont tellement persuadés que l'appartement se meut en rond et que les colonnes tournent autour d'eux, qu'à peine peuvent-ils se défendre de craindre que le toit ne les écrase de sa chute.

Quand la nature commence à élever au-dessus des montagnes les feux tremblants du soleil, ces monts sur la cime desquels son disque paraît se reposer et qu'il semble toucher immédiatement de ses feux, ne sont éloignés de nous que de deux mille, ou même de cinq cents portées de traits : entre ces montagnes et le soleil, des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des cieux, et, au delà de ces mers, des régions sans nombre peuplées d'habitants divers et d'animaux de toute espèce.

Un amas d'eau d'un pouce de profondeur entre les pierres dont nos rues sont pavées nous fait apercevoir sous nos pieds un espace

Exstantesque procul medio de gurgite montes.
Classibus inter quos liber patet exitus, idem
Apparent, et longe divolsi licet, ingens
Insula conjunctis tamen ex his una videtur.
Atria versari, et circumcursare columnæ
Usque adeo fit uti pueris videantur, ubi ipsi
Desierunt verti, vix ut jam credere possint,
Non supra sese ruere omnia tecta minari.

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere alte
Cum cœptat natura supraque extollere montes,
Quos tibi tum supra sol montes esse videtur,
Cominus ipse suo contingens fervidus igni;
Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ;
Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti;
Inter eos solemque jacent immania ponti
Æquora, substrata ætheriis ingentibus oris;
Interjectaque sunt terrarum millia multa,
Quæ variæ retinent gentes et sæcla ferarum.

At collectus aquæ, digitum non altior unum,
Qui lapides inter sistit per strata viarum,
Despectum præbet sub terras impete tanto,

aussi vaste que celui qui, sur nos têtes, sépare le ciel de la terre. on croirait que le globe, percé dans toute sa profondeur, expose à nos yeux de nouveaux nuages, nous montre l'autre moitié du ciel et les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve et que vous regardiez fixement l'onde sous vos pieds, le quadrupède, quoique immobile, vous paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant; et, de quelque côté que vous jetiez les yeux, vous verrez tous les corps, entraînés de la même manière, remonter rapidement le fleuve.

Un portique formé de colonnes parallèles et égales en hauteur, vu de l'une de ses extrémités dans toute sa longueur, se resserre peu à peu sous la forme d'un cône; le toit s'abaisse vers le sol, le côté droit se rapproche du gauche, jusqu'à ce que l'œil ne distingue plus que l'angle confus d'un cône.

Les matelots voient le soleil se lever du sein de l'onde, se coucher dans l'onde et y ensevelir sa lumière, parce qu'en effet ils n'aperçoivent que le ciel et l'eau : ne taxez donc pas légèrement leurs sens de mensonge.

A terris quantum cœli patet altus hiatus,
Nubila despicere et cœlum ut videare videre, et
Corpora mirando sub terras abdita cœlo.

Denique, ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, et in rapidas amnis despeximus undas,
Stantis equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim,
Et quocunque oculos trajecimus, omnia ferri,
Et fluere assimili nobis ratione videntur.

Porticus æquali quamvis est denique ductu
Stansque in perpetuum paribus suffulta columnis,
Longa tamen parte ab summa cum tota videtur,
Paulatim trahit angusti fastigia coni,
Tecta solo jungens, atque omnia dextera lævis,
Donicum in obscurum coni conduxit acumen.

In pelago nautis ex undis ortus, in undis
Sol fit uti videatur obire et condere lumen,
Quippe ubi nil aliud nisi aquam cœlumque tuentur,
Ne leviter credas labefactari undique sensus.

D'un autre côté, ceux qui ne connaissent point la mer croient voir tous les navires dont elle est couverte, déformés et brisés, faire effort contre les flots. La partie des rames et du gouvernail élevée au-dessus de l'onde est droite ; la partie plongée dans la mer paraît se courber, remonter horizontalement, et, par cette réfraction, presque flotter à la surface.

Quand les vents, pendant la nuit, chassent dans l'air des nuages clair-semés, les astres brillants paraissent s'avancer contre les nues, et rouler au-dessus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

Pressez de la main la partie inférieure d'un de vos yeux, tous les objets vous paraîtront doubles : vos flambeaux porteront deux lumières, vos riches ameublements croîtront de moitié, vous verrez les hommes avec deux corps et deux visages.

Enfin, quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes, quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos, il nous semble quelquefois être éveillés et en mouvement : nous croyons, au milieu des ténèbres, voir le soleil et la lumière

At maris ignaris in portu clauda videntur
Navigia, aplustris fractis, obnitier undis.
Nam quæcunque supra rorem salis edita pars est
Remorum, recta est, et recta superne gubernat :
Quæ demersa liquore obeunt, refracta videntur
Omnia converti, sursumque supina reverti,
Et reflexa prope in summo fluitare liquore.

Raraque per cœlum cum venti nubila portant
Tempore nocturno, tum splendida signa videntur
Labier adversum nubes atque ire superne
Longe aliam in partem quam quo ratione feruntur.

At si forte oculo manus uni subdita subter
Pressit eum, quodam sensu fit uti videantur
Omnia, quæ tuimur, fieri tum bina tuendo,
Bina lucernarum florentia lumina flammis,
Binaque per totas ædes geminare supellex,
Et duplices hominum facies, et corpora bina.

Denique cum suavi devinxit membra sopore
Somnus, et in summa corpus jacet omne quiete,
Tum vigilare tamen nobis, et membra movere
Nostra videmur; et in noctis caligine cæca
Cernere censemus solem, lumenque diurnum;

du jour, dans un lieu étroitement fermé, changer de climats, de mers, de fleuves, de montagnes, et franchir à pied des plaines immenses, entendre des sons au milieu d'un silence profond et général, et répondre, quoique la langue reste immobile.

Nous voyons avec surprise une foule de pareils phénomènes qui tendent tous, mais en vain, à diminuer la confiance due aux sens; l'erreur vient en grande partie des jugements de l'âme, que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens, croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré. En effet, rien de plus rare que de dégager les rapports évidents des sens des conjectures incertaines que l'âme leur associe de son propre mouvement.

Celui qui soutient qu'on ne peut rien savoir ne sait pas même s'il est vrai qu'on ne puisse rien savoir, puisqu'il avoue qu'il ne sait rien. Je ne dispute point avec un homme qui contredit les notions les plus évidentes. Mais quand même je lui accorderais qu'il est sûr qu'on ne sait rien, je lui demanderais où il a appris ce que c'est que savoir et ignorer, n'ayant jamais rien trouvé de certain, d'où lui vient l'idée du vrai et du faux, et comment il distingue le doute de la certitude.

Conclusoque loco cœlum, mare, flumina, montes
Mutare, et campos pedibus transire videmur;
Et conitus audire, severa silentia noctis
Undique cum constent, et reddere dicta tacentes.

Cætera de genere hoc mirando multa videmus,
Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quærunt :
Nequicquam, quoniam pars horum maxima fallit
Propter opinatus animi, quos addimus ipsi,
Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa.
Nam nihil egregius, quam res secernere apertas
A dubiis, animus quas ab se protinus addit.

Denique, nil sciri si quis putat, id quoque nescit
An sciri possit, qui se nil scire fatetur.
Hunc igitur contra mittam contendere causam,
Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.
Et tamen hoc quoque uti concedam scire; at id ipsum
Quæram (cum in rebus veri nil viderit ante),
Unde sciat, quid scit scire et nescire vicissim,
Notitiam veri quæ res falsique crearit,
Et dubium certo quæ res differre probarit.

Tu verras alors que la connaissance de la vérité nous vient primitivement des sens, que les sens ne peuvent être convaincus d'erreur, qu'ils méritent le plus haut degré de confiance parce que, par leur propre énergie, ils peuvent découvrir le faux, en lui opposant la vérité. En effet, où trouver un guide plus sûr que les sens ? Dira-t-on que la raison, fondée sur ces organes illusoires, pourra déposer contre eux, elle qui leur doit toute son existence, la raison, qui n'est qu'erreur, s'ils se trompent? Dira-t-on que les oreilles peuvent rectifier les yeux, et être elles-mêmes rectifiées par le tact, que le goût, l'odorat ou les yeux nous préserveront des surprises du tact? Non, sans doute : chaque sens a ses fonctions et ses facultés à part. Il est donc nécessaire que la dureté ou la mollesse, le froid ou le chaud, soient du ressort d'un sens particulier, les couleurs et les qualités relatives à la couleur du ressort d'un autre ; qu'enfin les saveurs, les odeurs et les sons aient aussi leur juge à part ; et par conséquent les sens ne peuvent se rectifier les uns les autres. Ils ne pourront pas non plus se rectifier eux-mêmes, puisqu'ils mériteront toujours le même

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli :
Nam majore fide debet reperirier illud,
Sponte sua veris quod possit vincere falsa.
Quid majore fide porro, quam sensus haberi
Debet? An ab sensu falso ratio orta valebit
Dicere eos contra, quæ tota ab sensibus orta est?
Qui nisi sint veri, ratio quoque falsa fit omnis.
An poterunt oculos aures reprehendere? an aures
Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris?
An confutabunt nares, oculive revincent?
Non (ut opinor) ita est : nam seorsum quoique potestas
Divisa est; sua vis quoique est : ideoque necesse est,
Quod molle aut durum est gelidum, fervensve, seorsum
Id molle, aut durum, gelidum, fervensve videri,
Et seorsum varios rerum sentire colores,
Et quæcunque coloribu' sunt conjuncta, necesse est.
Seorsus item sapor oris habet vim, seorsus odores
Nascuntur, seorsum sonitus ; ideoque necesse est
Non possint alios alii convincere sensus.
Nec porro poterunt ipsi reprendere sese,
Æqua fides quoniam debebit semper haberi.

degré de confiance. Leurs rapports sont donc vrais en tout temps.

Si la raison ne peut pas expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paraissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire toute certitude, que de démolir cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation. Car ne crois pas qu'il ne s'agisse ici que des intérêts de la raison ; la vie elle-même ne se soutient qu'en osant, sur le rapport des sens, ou éviter les précipices et les autres objets nuisibles, ou se procurer ce qui est utile. Ainsi tous les raisonnements dont on s'arme contre les sens ne sont que de vaines déclamations.

Enfin, dans la construction d'un édifice, si la règle dont se sert l'architecte est défectueuse, si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grâce, sans aplomb, sans proportion ; qu'une partie paraisse prête à s'écrouler, et que tout s'écroule, en effet, pour avoir été d'abord mal conduit : de même, si l'on ne peut

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.

Et, si non poterit ratio dissolvere causam
Cur ea, quæ fuerint juxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda, tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ,
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam;
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita salusque.
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cætera quæ sint,
In genere hoc fugienda, sequi, contraria quæ sint.
Illa tibi est igitur verborum copia cassa
Omnis quæ contra sensus instructa, parata est.

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum,
Omnia mendose fieri atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta,
Jam ruere ut quædam videantur velle ruantque,
Prodita judiciis fallacibus omnia primis

compter sur le rapport des sens, tous les jugements qu'on portera seront trompeurs et illusoires.

Maintenant, de quelle manière les autres sens sont-ils affectés par les objets qui leur sont propres? C'est un problème dont la solution n'est pas difficile. D'abord le son et la voix se font entendre quand leurs élements, insinués dans les cavités de l'oreille, ont frappé l'organe. Car il faut accorder au son et à la voix la nature corporelle, puisqu'ils agissent sur les sens. Souvent la voix blesse le gosier, et les cris causent de l'irritation dans la trachée. Car alors les principes de la voix, se précipitant au dehors en trop grand nombre, comblent promptement leur étroit canal, en déchirent l'orifice, et endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc pas douter que la voix et les paroles n'aient des éléments corporels, puisqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Tu n'ignores pas non plus à quel point les nerfs sont affaissés et les forces épuisées par une conversation soutenue depuis les premiers feux de l'aurore jusqu'aux sombres voiles de la nuit, surtout si la dispute a souvent enflé le son de la voix. La voix est donc

Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est.

Nunc alii sensus quo pacto quisque suam rem
Sentiat, haud quaquam ratio scruposa relicta est.
Principio, auditur sonus et vox omnis, in aures
Insinuata suo pepulere ubi corpore sensum.
Corpoream quoque enim vocem constare fatendum est,
Et sonitum, quoniam possunt impellere sensus.
Præterradit enim vox fauces sæpe, facitque
Asperiora foras gradiens arteria clamor.
Quippe per angustum, turba majore coorta,
Ire foras ubi cœperunt primordia vocum,
Scilicet expletis quoque janua raditur oris
Rauca viis, et iter lædit, qua vox it in auras.
Haud igitur dubium est quin voces verbaque constent
Corporeis e principiis, ut lædere possint.

Nec te fallit item quid corporis auferat, et quid
Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis
Perpetuus sermo, nigraï noctis ad umbram
Auroræ perductus ab exoriente nitore,
Præsertim si cum summo est clamore profusus.

corporelle, puisqu'on ne peut parler beaucoup sans une perte sensible de substance.

La rudesse ou la douceur de la voix dépendent de la figure des éléments. Ce ne sont pas les mêmes atomes qui frappent tes oreilles quand la trompette fait entendre ses sons graves et profonds, ou le cor recourbé son rauque frémissement, et quand le cygne, né dans les fraîches vallées de l'Hélicon, fait retentir les plaintes harmonieuses de sa voix mélancolique.

Lorsque les sons ont été chassés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais, la langue, cette mobile ouvrière de la parole, les articule, et l'inflexion des lèvres les modifie de son côté. Alors, si le son n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe, on entend clairement les paroles, on distingue les articulations, parce que la voix conserve ses inflexions et son caractère. Mais si l'espace interposé est trop considérable, l'abondance de l'air confond les paroles, et la voix se trouble en flottant au milieu de ce fluide: d'où il arrive que l'on entend des sons sans distinguer le sens des

Ergo corpoream vocem constare necesse est,
Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

Asperitas autem vocis fit ab asperitate
Principiorum, et item lævor lævore creatur.
Nec simili penetrant aures primordia forma,
Cum tuba depresso graviter sub murmure mugit,
Aut reboant raucum retrocita cornua bombum,
Vallibus et cycni gelidis orti ex Heliconis
Cum liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Hasce igitur penitus voces cum corpore nostro
Exprimimus rectoque foras emittimus ore,
Mobilis articulat verborum dædala lingua,
Formaturaque labrorum pro parte figurat.
Atque ubi non longum spatium est, unde illa profecta
Perveniat vox quæque, necesse est verba quoque ipsa
Plane exaudiri discernique articulatim :
Servat enim formaturam, servatque figuram.
At si interpositum spatium sit longius æquo,
Aera per multum confundi verba necesse est,
Et conturbari vocem, dum transvolat auras.
Ergo fit sonitum ut possis audire, neque hilum
Internoscere verborum sententia quæ sit;

mots, parce que la voix n'arrive jusqu'à nous que confuse et embarrassée.

Souvent encore un même édit publié par le crieur frappe les oreilles d'un peuple entier : une seule voix se divise donc sur-le-champ en un grand nombre d'autres, puisqu'elle se distribue dans une infinité d'organes particuliers, où elle porte des articulations marquées et des sons très-distincts.

Les voix qui ne rencontrent point d'organes continuent leur route et meurent dissipées dans les airs ou vont heurter des corps solides, dont la répercussion renvoie le son et nous trompe quelquefois en réfléchissant la parole. Instruit de ce phénomène, tu pourras t'expliquer à toi-même et aux autres comment, dans les lieux solitaires, les rochers renvoient les paroles avec leur ordre et leur articulation primitive, lorsque nous cherchons nos compagnons égarés en les appelant à grands cris sur les montagnes ombragées.

J'ai vu même des lieux qui répétaient six ou sept fois le mot qu'on proférait ; tant les paroles, réfléchies de collines en collines, étaient fidèlement rapportées. Les peuples voisins de ces lieux les

Usque adeo confusa venit vox inque pedita.

Præterea, edictum sæpe unum perciet aures
Omnibus in populo, emissum præconis ab ore :
In multas igitur voces vox una repente
Diffugit, in privas quoniam se dividit aures,
Obsignans formam verbis clarumque sonorem.

At quæ pars vocum non aures accidit ipsas,
Præterlata perit, frustra diffusa per auras ;
Pars solidis allisa locis, rejecta sonorem
Reddit, et interdum frustratur imagine verbi.
Quæ bene cum videas, rationem reddere possis
Tute tibi, atque aliis quo pacto per loca sola
Saxa pares formas verborum ex ordine reddant,
Palantes comites cum montes inter opacos
Quærimus, et magna dispersos voce ciemus.

Sex etiam aut septem loca vidi reddere voces,
Unam cum jaceres ; ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes iterabant dicta referre.

supposent habités par des Satyres, par des Nymphes et par des Faunes, qui, s'il faut les en croire, s'égayent dans ces solitudes, en troublent le silence profond par leurs concerts nocturnes, par le doux frémissement des cordes et par les sons plaintifs de leurs voix, qu'accompagne la flûte sous leurs doigts agiles; ils ajoutent que les habitants de la campagne sont avertis de l'arrivée de Pan toutes les fois que ce dieu, agitant une couronne de pin sur sa tête amphibie, promène ses lèvres recourbées sur tous ses chalumeaux, sans jamais laisser tarir ses accents champêtres. Ils racontent encore plusieurs autres prodiges de cette nature, soit afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par les dieux le pays qu'ils habitent, soit pour quelque autre raison: car on sait trop à quel point l'esprit humain est avide de fables.

Au reste, ne sois pas surpris de ce que le son, pour arriver à l'oreille et frapper l'ouïe, s'ouvre des passages par où les yeux ne peuvent apercevoir les objets sensibles : nous conversons à travers les portes fermées, tout le monde en a l'expérience; c'est que la voix peut, sans se décomposer, passer par les conduits les plus tortueux des corps, au lieu que les simulacres s'y refusent et se

Hæc loca capripedes Satyros Nymphasque tenere
Finitimi fingunt, et Faunos esse loquuntur,
Quorum noctivago strepitu ludoque jocanti
Affirmant volgo taciturna silentia rumpi,
Chordarumque sonos fieri, dulcesque querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum;
Et genus agricolum late sentiscere, cum Pan
Pinea semiferi capitis velamina quassans,
Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes,
Fistula silvestrem ne cesset fundere musam.
Cætera de genere hoc monstra ac portenta loquuntur,
Ne loca deserta ab divis quoque forte putentur
Sola tenere : ideo jactant miracula dictis,
Aut aliqua ratione alia ducuntur, ut omne
Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Quod superest, non est mirandum qua ratione
Quæ loca per nequeunt oculi res cernere apertas,
Hæc loca per voces veniant, auresque lacessant :
Conloquimur clausis foribus, quod sæpe videmus.
Nimirum, quia vox per flexa foramina rerum
Incolumis transire potest; simulacra renutant :

divisent si les pores ne sont pas en ligne droite, comme ceux du verre, que l'image traverse dans tout son entier.

D'ailleurs, les voix se distribuent de tous côtés, parce qu'elles s'engendrent mutuellement ; une seule en produit une foule, comme l'étincelle se divise souvent en plusieurs étincelles. Ainsi le son se porte dans les enfoncements les plus cachés, derrière celui qui parle et dans tous les lieux circonvoisins, au lieu que les simulacres ne viennent qu'en ligne droite des objets à nos yeux. Voilà pourquoi l'on ne peut voir sur sa tête, tandis qu'on entend les sons du dehors. Cependant la voix elle-même s'émousse en pénétrant les murs ; elle ne se rend que confuse à l'oreille, et lui fait plutôt entendre des sons que des mots.

La manière dont les sucs agissent sur la langue et le palais est plus composée et plus difficile à expliquer. D'abord les saveurs se font sentir à la bouche, quand nous mâchons les aliments pour en exprimer le suc, comme on fait sortir l'eau d'une éponge en la pressant de la main. Ainsi exprimés, tous les sucs s'insinuent dans les pores du palais et dans les routes compliquées de la langue. Si

Perscinduntur enim, nisi recta foramina tranant,
Qualia sunt vitri, species quæ travolat omnis.

Præterea, partes in cunctas dividitur vox,
Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una
Dissiluit semel in multas exorta : quasi ignis
Sæpe solet scintilla suos se spargere in ignes.
Ergo replentur loca vocibus, abdita retro
Omnia quæ circum fuerint, sonituque cientur.
At simulacra viis directis omnia tendunt,
Ut sunt missa semel : quapropter cernere nemo
Se supra potis est, at voces accipere extra.
Et tamen ipsa quoque hæc, dum transit clausa viarum,
Vox obtunditur, atque aures confusa penetrat,
Et sonitum potius quam verba audire videmur.

Hæc queis sentimus succum, lingua atque palatum,
Plusculum habent in se rationis, plusque operaï.
Principio, succum sentimus in ore, cibum cum
Mandendo exprimimus, ceu plenam spongiam aquaï
Si quis forte manu premere exsiccareque cœpit.
Inde, quod exprimimus, per caulas omne palati
Diditur et raræ per plexa foramina linguæ.

leurs éléments sont lisses et fluides, ils flattent agréablement l'organe, et répandent une volupté générale dans l'humide séjour de la langue. Au contraire, ils piquent le palais et le déchirent d'autant plus douloureusement que leurs atomes sont plus rudes et plus anguleux.

C'est à l'extrémité du palais que se fait sentir la volupté des saveurs : quand les aliments sont descendus par l'œsophage, quand ils se distribuent dans tous les membres, il n'y a plus de sensation agréable ; la qualité des mets devient alors indifférente, pourvu que les aliments se cuisent et s'épurent assez pour se répandre dans le corps et entretenir l'humidité de l'estomac.

Maintenant, pourquoi les mêmes aliments ne conviennent-ils pas à tous les animaux? Pourquoi des mets déplaisants et amers pour les uns paraissent-ils aux autres agréables et doux? Pourquoi cette différence est-elle si grande, que ce qui nourrit les uns est un poison mortel pour les autres? Ainsi le serpent, humecté de la salive humaine, périt et se dévore de ses propres dents ; ainsi l'ellébore, qui est un venin pour l'homme, accroît l'embonpoint des chèvres et des cailles.

Hæc ubi lævia sunt manantis corpora succi,
Suaviter attingunt, et suaviter omnia tractant
Humida linguaï circum sudantia templa.
At contra pungunt sensum, lacerantque coorta,
Quanto quæque magis sunt asperitate repleta.

Deinde voluptas est e succo in fine palati :
Cum vero deorsum per fauces præcipitavit,
Nulla voluptas est, dum diditur omnis in artus;
Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,
Dummodo, quod capias, concoctum didere possis
Artubus, et stomachi humectum servare tenorem.

Nunc aliis alius cur sit cibus ut videamus
Expediam, quareve, aliis quod triste et amarum est,
Hoc tamen esse aliis possit prædulce videri.
Tantaque in his rebus distantia differitasque est,
Ut quod alis cibus est, aliis fuat acre venenum.
Est utique, ut serpens hominis contacta salivis
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.
Præterea, nobis veratrum est acre venenum;
At capris adipes, et coturnicibus auget.

Pour te faire connaître la cause de ces différences, rappelle-toi ce que nous avons dit plus haut, que les atomes sont diversement combinés dans tous les êtres. Or les animaux, étant tous dissemblables à l'extérieur, ayant des formes et des contours variés selon les espèces, doivent à plus forte raison différer par la figure de leurs principes : différence qui en suppose une nécessaire entre les interstices, les conduits et les pores non-seulement des membres en général, mais en particulier de la bouche et du palais. Ils doivent être plus étroits ou plus larges, triangulaires ou carrés, circulaires ou polygones de toute espèce. Car la figure des pores varie à raison de la figure et du mouvement des atomes, et celle des conduits à raison du tissu qui les contient. Ainsi, quand les mêmes aliments paraissent doux aux uns et amers aux autres, c'est que leurs sucs s'insinuent aisément dans le palais des premiers sous une forme lisse et arrondie, et déchirent le gosier des autres avec leurs pointes et leurs courbures.

Il n'est point de problème que tu ne puisses résoudre avec cette explication. Par exemple, quand la bile prédominante allume la

Ut quibus id fiat rebus cognoscere possis,
Principio meminisse decet quæ diximus ante,
Semina multimodis in rebus mista teneri.
Porro omnes, quæcunque cibum capiunt animantes,
Ut sunt dissimiles extrinsecus, et generatim
Extima membrorum circumcæsura coercet;
Proinde et seminibus distant, differre necesse est,
Semina cum porro distent variantque figura
Intervalla viasque, foramina quæ perhibemus,
Omnibus in membris, et in ore, ipsoque palato.
Esse minora igitur quædam majoraque debent,
Esse triquetra aliis, aliis quadrata necesse est,
Multa rotunda, modis multis multangula quædam.
Namque figurarum ut ratio motusque reposcunt,
Proinde foraminibus debent differre figuræ,
Et variare viæ, proinde ac textura coercet.
Ergo ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,
Illis, queis suave est, lævissima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati :
At contra, quibus est eadem res intus acerba,
Aspera nimirum penetrant hamataque fauces.

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.
Quippe, ubi quoi febris, bili superante, coorta est,

fièvre, ou quand une autre cause produit en nous la maladie, comme alors l'harmonie du corps entier se trouble et que les principes se déplacent, les corpuscules qui avaient auparavant de l'analogie avec nos organes cessent d'en avoir, et ceux qui amènent la douleur sont les seuls qui puissent s'y introduire. Or la saveur du miel résulte, comme nous l'avons déjà fait voir, de ces deux espèces d'éléments.

Passons maintenant à la manière dont les odeurs viennent frapper les narines. Il est nécessaire d'abord qu'il y ait un grand nombre de corps, de l'intérieur desquels s'exhalent en tourbillons des flots d'odeurs. Car on ne peut nier qu'elles ne soient des écoulements, des émissions, des émanations continuelles. Mais elles ont plus ou moins d'analogie avec les divers animaux, selon la différence des figures qu'elles affectent : voilà pourquoi l'abeille dans les airs est attirée de loin par l'odeur du miel, le vautour par l'infection des cadavres, le lévrier par la trace de la proie, et l'oie au blanc plumage, la protectrice du Capitole, par les émanations des corps humains. C'est ainsi que la nature, à l'aide de ces diverses exhalaisons, conduit chaque animal aux aliments qui lui con-

Aut alia ratione aliqua est vis excita morbi,
Perturbatur ibi totum jam corpus, et omnes
Commutantur ibi positura principiorum :
Fit prius ad sensum ut quæ corpora conveniebant
Nunc non conveniant, et cætera sint magis apta,
Quæ penetrata queunt sensum progignere acerbum.
Utraque enim sunt in mellis commista sapore,
Id quod jam supera tibi sæpe ostendimus ante.

Nunc age, quo pacto nares adjectus odoris
Tangat, agam. Primum res multas esse necesse est,
Unde fluens volvat varius se fluctus odorum.
Nam fluere, et mitti volgo, spargique putandum est.
Verum aliis alius magis est animantibus aptus,
Dissimiles propter formas, ideoque per auras
Mellis apes, quamvis longe, ducuntur odore,
Volturiique cadaveribus; tum fissa ferarum
Ungula quo tulerit gressum, promissa canum vis
Ducit, et humanum longe præsentit odorem
Romulidarum arcis servator, candidus anser.
Sic aliis alius nidor datus ad sua quemque

viennent, le détourne du funeste poison, et conserve toutes les espèces vivantes.

Ces émanations qui affectent l'odorat agissent à une distance plus ou moins grande. Mais jamais elles ne se portent aussi loin que le son ni la voix, à plus forte raison que les simulacres, auxquels nous devons la vue des objets. Elles s'égarent, elles se traînent lentement, elles périssent peu à peu, et se décomposent aisément au milieu des airs avant d'arriver à l'organe, d'abord parce qu'elles émanent avec peine de l'intérieur des substances, comme l'on n'en saurait douter en voyant tous les corps exhaler plus d'odeurs quand ils sont brisés, broyés et consumés par la flamme; ensuite parce que les odeurs, comme il est aisé de s'en apercevoir, ont des éléments plus grossiers que les principes du son, puisqu'elles ne pénètrent pas l'enclos des murs, par où la voix s'insinue sans peine. Aussi nous donnent-elles très-peu d'indications sur le lieu des corps, parce que leurs délais continuels ralentissent leur action dans les airs. Ce ne sont que des messagers engourdis, dont les rapports sont trop tardifs. Voilà pourquoi les chiens se trompent souvent et recherchent la voie.

Pabula ducit, et a tetro resilire veneno
Cogit, eoque modo servantur sæcla ferarum.

Hic odor ipse igitur, nares quicunque lacessit,
Est alio ut possit permitti longius alter.
Sed tamen haud quisquam tam longe fertur eorum
Quam sonitus, quam vox, mitto jam dicere, quam res
Quæ feriunt oculorum acies visumque lacessunt.
Errabundus enim tarde venit ac perit ante
Paulatim facilis distractus in aeris auras,
Ex alto primum quia vix emittitur ex re.
Nam penitus fluere, atque recedere rebus odores
Significat, quod fracta magis redolere videntur
Omnia, quod contrita, quod igni collabefacta.
Deinde videre licet majoribus esse creatum
Principiis voci, quoniam per saxea septa
Non penetrat, qua vox volgo sonitusque feruntur.
Quare etiam quod olet, non tam facile esse videbis
Investigare in qua sit regione locatum.
Refrigescit enim cunctando plaga per auras,
Nec calida ad sensum decurrit nuntia rerum.
Errant sæpe canes itaque, et vestigia quærunt,

Au reste, ces effets ne sont pas particuliers aux odeurs et aux saveurs : les images elles-mêmes et les couleurs ne sont pas non plus tellement proportionnées à tous les organes qu'il n'y ait des corps dont la vue soit plus douloureuse que d'autres. Ainsi l'oiseau qui dissipe la nuit par le battement de ses ailes et dont la voix aiguë appelle l'aurore, le coq, est la terreur des lions, qui prennent la fuite à sa vue : c'est que des membres du coq émanent des atomes qui, introduits dans l'œil du lion, piquent sa prunelle et lui causent une douleur vive à laquelle son courage ne peut résister, tandis que ces mêmes atomes sont incapables de blesser nos organes, soit qu'ils n'y pénètrent point du tout, soit que, après y avoir pénétré, ils trouvent une libre issue qui les empêche d'endommager l'œil à leur retour.

Maintenant, ô Memmius! apprends en peu de mots quels sont les corps qui agissent sur l'âme, et d'où lui viennent ses idées. Je dis d'abord qu'il y a une espèce particulière de simulacres qui voltigent en foule, sous mille formes diverses, dans tous les points de l'espace, et dont le tissu est si subtil, qu'ils ne peuvent

Nec tamen hoc solis in odoribus atque saporum
In genere est; sed item species rerum atque colores
Non ita conveniunt ad sensus omnibus omnes,
Ut non sint aliis quædam magis acria visu.
Quin etiam gallum, noctem explaudentibus alis,
Auroram clara consuetum voce vocare,
Nenu queunt rapidi contra constare leones,
Inque tueri; ita continuo meminere fugaï :
Nimirum, quia sunt gallorum in corpore quædam
Semina, quæ, cum sunt oculis immissa leonum,
Pupillas interfodiunt, acremque dolorem
Præbent, ut nequeant contra durare feroces,
Cum tamen hæc nostras acies nil lædere possint,
Aut quia non penetrant, aut quod penetrantibus illis
Exitus ex oculis liber datur, in remeando
Lædere ne possint ex ulla lumina parte.

Nunc age, quæ moveant animum res, accipe, et unde
Quæ veniunt veniant in mentem, percipe paucis.
Principio hoc dico, rerum simulacra vagari
Multa modis multis in cunctas undique partes
Tenuia, quæ facile inter se junguntur in auris,

se rencontrer dans l'air sans se réunir, comme des fils d'araignée et des feuilles d'or battu. Car ils sont encore beaucoup plus déliés que les effigies auxquelles nous devons la vue des objets, puisqu'ils s'insinuent dans tous les conduits de nos corps et vont émouvoir intérieurement la substance délicate de l'âme, dont ils mettent en jeu les facultés. Voilà pourquoi nous voyons des Centaures, des Scyllas, des Cerbères, et les fantômes des morts, dont la terre enferme les dépouilles : c'est que l'atmosphère est remplie de simulacres de toute espèce, dont les uns se forment d'eux-mêmes au milieu des airs, les autres émanent des corps, d'autres enfin sont le produit de ces deux espèces réunies. Par exemple, l'image d'un Centaure n'est point l'émanation d'un Centaure vivant, puisque la nature n'a jamais enfanté d'animal de cette espèce; mais quand l'image d'un cheval s'est rencontrée par hasard unie à celle d'un homme, ces deux images se confondent facilement, comme nous l'avons expliqué, à cause de leur nature subtile et de la finesse de leurs tissus. Les autres images de cette nature sont produites de même, et, comme leur légèreté les rend très-agiles, il leur est aisé, dès la première impulsion, d'affecter

Obvia cum veniunt, ut aranea, bracteaque auri.
Quippe etenim multo magis hæc sunt tenuia textu
Quam quæ percipiunt oculos visumque lacessunt,
Corporis hæc quoniam penetrant per rara cientque.
Tenuem animi naturam intus sensumque lacessunt.
Centauros itaque, et Scyllarum membra videmus,
Cerbereasque canum facies, simulacraque eorum
Quorum morte obita tellus amplectitur ossa,
Omne genus quoniam passim simulacra feruntur,
Partim sponte sua quæ fiunt aere in ipso,
Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt,
Et quæ consistunt ex horum facta figuris.
Nam certe ex vivo Centauri non fit imago,
Nulla fuit quoniam talis natura animalis:
Verum ubi equi atque hominis casu convenit imago,
Hæerescit facile extemplo, quod diximus ante,
Propter subtilem naturam et tenuia texta.
Cætera de genere hoc eadem ratione creantur.
Quæ cum mobiliter summa levitate feruntur,
Ut prius ostendi, facile uno commovet ictu
Quælibet una animum nobis subtilis imago.

nos âmes, qui sont elles-mêmes d'une finesse et d'une mobilité surprenante.

Ce qui prouve combien cette explication est certaine, c'est que les objets dont l'âme a la perception ne ressembleraient pas aussi parfaitement à ceux que voit l'œil, si ces deux impressions n'étaient l'effet du même mécanisme. Ainsi, ayant déjà prouvé que je n'aperçois un lion, par exemple, qu'à l'aide des simulacres qui frappent mes yeux, il faut en conclure que l'âme est émue pareillement par d'autres simulacres de lions, qu'elle voit aussi distinctement que l'œil, avec la seule différence qu'ils sont plus déliés. Si donc l'âme demeure éveillée quand les membres sont étendus dans les bras du sommeil, c'est que les mêmes simulacres qu nous ont affectés pendant le jour se présentent alors à elle avec tant de vérité, qu'on croit voir et entendre ceux mêmes dont la mort et la terre se sont emparées depuis longtemps. La nature rend ces illusions inévitables, parce que, pour lors, les sens, plongés dans un profond sommeil, ne peuvent opposer la vérité à l'erreur, parce que la mémoire elle-même, assoupie et languissante, ne contredit point ces apparences, en rappelant que celui qu'on croit voir en vie est depuis longtemps victime du trépas.

Tenuis enim mens est, et mire mobilis ipsa.
Hæc fieri (ut memoro) facile hinc cognoscere possis;
Quatinus hoc simile est oculis, quod mente videmus,
Atque oculis simili fieri ratione necesse est.
Nunc igitur quoniam docui me forte leones
Cernere per simulacra, oculos quæcunque lacessunt,
Scire licet mentem simili ratione moveri
Per simulacra leonum cætera, quæ videt æque,
Nec minus atque oculi, nisi quod mage tenuia cernit.
Nec ratione alia, cum somnus membra profudit,
Mens animi vigilat, nisi quod simulacra lacessunt
Hæc eadem nostros animos, quæ, cum vigilamus;
Usque adeo, certe ut videamur cernere eum quem
Reddita vitaï jam mors et terra potita est.
Hoc ideo fieri cogit natura, quod omnes
Corporis offecti sensus per membra quiescunt,
Nec possunt falsum veris convincere rebus :
Præterea, meminisse jacet, languetque sopore,
Nec dissentit, eum mortis lethique potitum
Jampridem, quem mens vivum se cernere credit.

Au reste, il n'est pas surprenant que les simulacres se meuvent, qu'ils agitent leurs bras et leurs membres en cadence. Ce sont des apparences qui doivent avoir lieu pendant le sommeil ; car, lorsque le premier simulacre est évanoui et qu'un autre lui succède dans une attitude différente, il semble que c'est le même qui a changé de contenance, parce que cette succession se fait avec une grande rapidité.

Nous aurions encore bien des questions à résoudre, bien des difficultés à éclaircir, si nous voulions traiter à fond cette matière. On demande surtout pourquoi l'âme a sur-le-champ l'idée des objets dont elle veut s'occuper ; si les simulacres épient notre volonté ; si les images se présentent aussitôt que nous le désirons ; si la nature crée à nos ordres ou tient en réserve les effigies du ciel, de la terre, de la mer, des assemblées, des cérémonies, des festins et des combats, pour nous les présenter à notre premier signal, tandis surtout que, dans la même région et dans le même lieu, d'autres âmes sont occupées d'idées entièrement différentes.

Mais lorsqu'en songe nous voyons les simulacres s'avancer en cadence, mouvoir leurs membres flexibles, déployer alternative-

Quod superest, non est mirum simulacra moveri,
Brachiaque in numerum jactare, et cætera membra :
Nam fit ut in somnis facere hoc videatur imago.
Quippe, ubi prima perit, alioque est altera nata
Endo statu, prior hæc gestum mutasse videtur.
Scilicet id fieri celeri ratione putandum est.

Multaque in his rebus quæruntur, multaque nobis
Clarandum est, plane si res exponere avemus.
Quæritur in primis quare, quod quoique libido
Venerit, extemplo mens cogitet ejus idipsum.
Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,
Et simul ac volumus, nobis occurrit imago?
Si mare, si terram cordi est, si denique cœlum,
Conventus hominum, pompam, convivia, pugnas,
Omnia sub verbone creat natura paratque?
Cum præsertim aliis eadem in regione locoque
Longe dissimiles animus res cogitet omnis.

Quid porro, in numerum procedere cum simulacra
Cernimus in somnis et mollia membra movere,

ment leurs bras avec souplesse, et d'un pied agile répéter les gestes aux yeux, crois-tu qu'ils aient étudié les règles, et que l'art préside à leurs jeux nocturnes? Ou plutôt n'est-il pas certain que, bien que nous ne sentions ces mouvements, comme nous n'entendons chaque mot d'un discours, qu'en un seul instant, il s'en écoule pourtant un grand nombre dont la succession n'est pas sensible pour nous, mais que la raison sait distinguer? Voilà pourquoi il se présente à nous, en tout temps et en tous lieux, des simulacres de toute espèce, tant est grande leur multitude et leur rapidité. Mais, comme leur tissu est très-délié, l'âme ne peut, sans se recueillir, les apercevoir distinctement. Ils sont absolument perdus pour elle si elle ne se prépare à les recevoir, ce qu'elle ne manque pas de faire par le désir et l'espérance qu'elle a de voir les objets qu'elle voit en effet.

Ne remarques-tu pas que les yeux mêmes, après s'être portés sur des objets peu sensibles, ne peuvent, sans attention et sans préparation, les apercevoir clairement? Les corps mêmes les plus exposés à la vue, si l'âme ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avaient toujours été à une très-grande distance.

Mollia mobiliter cum alternis brachia mittunt,
Et repetunt oculis gestum pede convenienti?
Scilicet arte madent simulacra, et docta vagantur,
Nocturno facere ut possint in tempore ludos?
An magis illud erit verum, quia tempore in uno
Cum sentimus id, ut cum vox emittitur una,
Tempora multa latent, ratio quæ comperit esse,
Propterea fit uti quovis in tempore quæque
Præsto sint simulacra locis in queisque parata?
Tanta est mobilitas, et eorum copia tanta.
Et quia tenuia sunt, nisi se contendit, acute
Cernere non potis est animus; proinde omnia, quæ sunt
Præterea, pereunt, nisi sic sese ipse paravit.
Ipse parat sese porro, speratque futurum
Ut videat quod consequitur rem quamque : fit ergo.

Nonne vides oculos etiam, cum tenuia quæ sint
Cernere cœperunt, contendere se atque parare,
Nec sine eo fieri posse ut cernamus acute?
Et tamen in rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum, proinde esse quasi omni
Tempore semotæ fuerint longeque remotæ.

Est-il donc surprenant qu'elle laisse échapper tous les simulacres, excepté ceux dont elle est actuellement occupée?

Souvent nous attribuons à de petits objets des dimensions excessives; souvent nous nous induisons nous-mêmes en erreur; nous nous trompons sur les sexes, et au lieu d'une femme, nous ne pressons dans nos bras qu'un homme, qui lui succède, ou un autre individu d'une figure et d'un âge fort différent : le sommeil et le défaut de mémoire rendent ces métamorphoses peu surprenantes.

Mais avant tout, ô Memmius! mets-toi en garde contre une erreur trop commune : ne crois pas que la brillante orbite de nos yeux n'ait été arrondie que pour nous procurer la vue des objets; que ces jambes et ces cuisses mobiles n'aient été élevées sur la base des pieds que pour donner plus d'étendue à nos pas; que les bras enfin n'aient été formés de muscles solides, et terminés par les mains à droite et à gauche, que pour être les ministres de nos besoins et de notre conservation.

Par de pareilles interprétations, on a renversé l'ordre respectif des effets et des causes. Nos membres n'ont pas été faits pour

Cur igitur mirum est, animus si cætera perdit,
Præter quam quibus est in rebus deditus ipse?

Deinde adopinamur de signis maxima parvis,
Ac nos in fraudem induimus, frustramur et ipsi.
Fit quoque ut interdum non suppeditetur imago
Ejusdem generis, sed femina quæ fuit ante,
In manibus vir tum factus videatur adesse,
Aut alia ex alia facies ætasque sequatur :
Quod ne miremur, sopor atque oblivia curant.

Istud in his rebus vitium vehementer, et istum
Effugere errorem vitareque præmeditator,
Lumina ne facias oculorum clara creata
Prospicere ut possimus, et, ut proferre viaï
Proceros passus, ideo fastigia posse
Surarum ac feminum pedibus fundata plicari,
Brachia tum porro validis ex apta lacertis
Esse, manusque datas utraque a parte ministras,
Ut facere ad vitam possimus quæ foret usus.

Cætera de genere hoc inter quæcunque pretantur;
Omnia perversa præpostera sunt ratione.
Nil ideo quoniam natum est in corpore, ut uti

notre usage, mais on s'en est servi parce qu'on les a trouvés faits. La vue n'a point précédé les yeux; la parole n'a point été formée avant la langue: au contraire, le langage a suivi de bien loin la naissance de l'organe; les oreilles existaient longtemps avant qu'on entendît des sons, et tous nos membres, longtemps avant qu'on en fît usage. Ce n'est donc pas la vue de nos besoins qui les a fait naître.

Les hommes combattaient avec les poings, se déchiraient mutuellement avec les ongles, se souillaient de sang, longtemps avant que les flèches brillantes volassent dans l'air. La nature leur avait appris à éviter les blessures, avant que l'art leur eût suspendu au bras gauche un bouclier pour se mettre à couvert. Le sommeil et le repos sont beaucoup plus anciens que les lits et le duvet. On apaisait sa soif avant l'invention des coupes. Toutes ces découvertes, qui sont la suite du besoin et le fruit de l'expérience, on peut croire qu'elles ont été faites en vue de notre utilité. Mais il n'en est pas de même des objets dont l'usage n'a été trouvé que longtemps après leur naissance, tels que nos membres

Possemus; sed quod natum est, id procreat usum.
Nec fuit ante videre oculorum lumina nata,
Nec dictis orare prius quam lingua creata est:
Sed potius longe linguæ præcessit origo
Sermonem, multoque creatæ sunt prius aures
Quam sonus est auditus, et omnia denique membra
Ante fuere (ut opinor) eorum quam foret usus.
Haud igitur potuere utendi crescere causa.

At contra conferre manu certamina pugnæ,
Et lacerare artus, fœdareque membra cruore,
Ante fuit multo quam lucida tela volarent.
Et volnus vitare prius natura coegit
Quam daret objectum parmaï læva per artem.
Scilicet et fessum corpus mandare quieti
Multo antiquius est quam lecti mollia strata.
Et sedare sitim prius est quam pocula natum.
Hæc igitur possent utendi cognita causa
Credier, ex usu quæ sunt vitaque reperta.
Illa quidem seorsum sunt omnia, quæ prius ipsa
Nata, dedere suæ post notitiam utilitatis.
Quo genere in primis sensus et membra videmus.
Quare etiam atque etiam procul est ut credere possis,

et nos organes. Ainsi tout nous défend de croire qu'ils ont été faits pour notre usage.

Ne soyons pas surpris non plus que tous les animaux recherchent naturellement la nourriture. Je t'ai enseigné que de tous les corps se détachent de mille manières un grand nombre de corpuscules. L'exercice et le mouvement rendent ces émanations plus abondantes dans certains animaux : la transpiration en fait sortir une infinité de l'intérieur des corps; l'abattement de la fatigue n'en fait pas moins exhaler par le canal de la respiration. Ces pertes raréfient le corps, affaiblissent la machine : état d'épuisement qui est suivi de douleur. On a donc recours aux aliments, qui, en se disséminant dans tous les interstices, soutiennent les membres, réparent les forces, et remplissent les conduits que le besoin de manger avait dilatés.

Les breuvages, de leur côté, se répandent dans tous les lieux qui ont besoin d'humidité; ils dissipent les tourbillons de chaleur qui dévoraient l'estomac, et éteignent ces feux brûlants qui desséchaient et consumaient les membres. Voilà de quelle manière on apaise la soif ardente et le désir des aliments.

Utilitatis ob officium potuisse creari.

Illud item non est mirandum, corporis ipsa
Quod natura cibum quærit quojusque animantis.
Quippe etenim fluere atque recedere corpora rebus
Multa modis multis docui : sed plurima debent
Ex animalibus iis, quæ sunt exercita motu;
Multaque per sudorem ex alto pressa feruntur;
Multa per os exhalantur, cum languida anhelant.
His igitur rebus rarescit corpus, et omnis
Subruitur natura, dolor quam consequitur rem.
Propterea capitur cibus, ut suffulciat artus,
Et recreet vires interdatus, atque patentem
Per membra ac venas ut amorem obturet edendi.

Humor item discedit in omnia quæ loca cunque
Poscunt humorem, glomerataque multa vaporis
Corpora, quæ stomacho præbent incendia nostro,
Dissupat adveniens liquor ac restinguit, ut ignem,
Urere ne possit calor amplius aridus artus.
Sic igitur tibi anhela sitis de corpore nostro
Abluitur, sic expletur jejuna cupido.

Mais d'où nous vient la faculté de marcher quand nous le voulons, et de mouvoir nos membres de différentes manières? Quel est l'agent accoutumé à pousser en avant une masse aussi lourde que celle de nos corps? C'est ce que je vais t'expliquer; redouble d'attention. Il faut avant tout, comme nous l'avons dit, que les simulacres qui invitent au mouvement viennent frapper l'esprit. De là naît la détermination : car on ne se met en devoir d'agir qu'après que l'âme a connu l'objet de sa volonté, et elle ne connaît rien que grâce à la présence des simulacres. L'esprit, ainsi déterminé, annonce sa volonté par un mouvement qui se communique aussitôt à l'âme, disséminée dans tous les membres, et rien n'est plus aisé, puisque ces deux substances sont intimement unies. Le contre-coup de l'âme se fait sentir au corps, et ainsi toute la masse commence à se mouvoir et à s'avancer peu à peu. Outre cela, le corps se raréfie aussi dans le même temps; l'air, toujours en mouvement, s'empare, comme il le doit, de tous les conduits, se répand à grands flots dans tous les pores, se communique de cette manière jusqu'aux molécules les plus déliées. Ainsi l'âme et l'air sont les voiles et les rames qui font aller la machine.

Nunc qui fiat uti passus proferre queamus,
Cum volumus, varieque datum sit membra movere,
Et quæ res tantum hoc oneris protrudere nostri
Corporis insuerit, dicam : tu percipe dicta.
Dico animo nostro primum simulacra meandi
Accidere, atque animum pulsare, ut diximus ante.
Inde voluntas fit : neque enim facere incipit ullam
Rem quisquam, quam mens providit quid velit ante.
At, quod providet, illius rei constat imago.
Ergo animus cum sese ita commovet, ut velit ire
Inque gredi, ferit extemplo, quæ in corpore toto
Per membra atque artus animaï dissita vis est;
Et facile est factu, quoniam conjuncta tenetur.
Inde ea proporro corpus ferit, atque ita tota
Paulatim moles protruditur atque movetur.
Præterea, tum rarescit quoque corpus, et aer,
Scilicet ut debet qui semper mobilis exstat,
Per patefacta venit, penetratque foramina largus;
Et dispergitur ad partes ita quasque minutas
Corporis. Hinc igitur rebus fit utrinque duabus,
Corpus uti, ut navis velis ventoque, feratur.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que des corpuscules aussi déliés puissent chasser en avant et tourner à leur gré une masse aussi pesante que celle de nos corps. Le vent, ce fluide si subtil, fait voler cependant sur l'onde les plus énormes navires : un seul bras règle leur course, quelque rapide qu'elle soit; un seul gouvernail suffit pour les manœuvrer. En un mot, à l'aide des poulies et des roues, des machines soulèvent sans difficulté les plus lourds fardeaux.

Maintenant comment le sommeil verse le repos dans nos membres et bannit l'inquiétude de nos âmes, c'est ce que je vais t'expliquer en peu de vers, mais en vers harmonieux; les faibles accents du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçants dont les grues remplissent les airs. De ton côté, prête-moi une oreille attentive et un esprit appliqué, pour ne point nier les faits dont je te démontrerai la possibilité, et, par ton obstination à repousser l'évidence, devenir toi-même la cause de ton aveuglement.

Le sommeil survient quand l'âme se décompose dans la machine, et qu'une de ses parties est chassée au dehors tandis que l'autre se ramasse et se condense davantage dans l'intérieur du corps.

Nec tamen illud in his rebus mirabile constat,
Tantula quod tantum corpus corpuscula possint
Contorquere, et onus totum convertere nostrum.
Quippe etenim ventus subtili corpore tenuis
Trudit agens magnam magno molimine navim,
Et manus una regit quantovis impete euntem,
Atque gubernaclum contorquet quolibet unum.
Multaque per trochleas, et tympana pondere magno,
Commovet, atque levi sustollit machina nisu.

Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem
Irriget atque animi curas e pectore solvat,
Suavidicis potius quam multis versibus edam,
Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quam
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri.
Tu mihi da tenues aures animumque sagacem,
Ne fieri negites quæ dicam posse, retroque
Vera repulsanti discedas pectore dicta,
Tutemet in culpa cum sis, ne cernere possis.

Principio somnus fit, ubi est distracta per artus
Vis animæ, partimque foras ejecta recessit,
Et partim contrusa magis concessit in altum.

Alors les membres se relâchent et paraissent flottants. En effet, c'est à l'âme que nous devons le sentiment, dont le sommeil ne peut nous priver sans que la substance pensante soit troublée et chassée du corps, mais non pas tout entière : car le froid éternel de la mort se répandrait alors en nous, puisqu'il ne resterait dans le corps aucune particule d'âme qui, semblable au feu caché sous la cendre, fût capable de rallumer tout à coup la flamme du sentiment.

Mais il faut dire quelles sont les causes de ce nouvel état, pourquoi l'âme est troublée, pourquoi le corps languit : ne souffre pas, Memmius, que mes paroles deviennent le jouet des vents.

Comme la surface de tous les corps reçoit le contact immédiat de l'air, il est nécessaire qu'elle soit sans cesse frappée de ses coups fréquents. Voilà pourquoi presque tous les êtres sont couverts de cuir, de soie, de coquilles, d'écorces, ou de membranes calleuses. Les parties intérieures sont aussi battues sans cesse par ce flux et reflux d'air que la respiration y amène et en chasse continuellement. Le corps étant ainsi heurté de deux côtés, et ce

Dissolvuntur enim tum demum membra fluuntque.
Nam dubium non est animaï quin opera sit
Sensus hic in nobis, quem cum sopor impedit esse,
Tum nobis animam perturbatam esse putandum est
Ejectamque foras ; non omnem : namque jaceret
Æterno corpus perfusum frigore lethi.
Quippe ubi nulla latens animaï pars remaneret
In membris, cinere ut multa latet obrutus ignis,
Unde reconflari sensus per membra repente
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

Sed quibus hæc rebus novitas confletur, et unde
Perturbari anima, et corpus languescere possit,
Expediam : tu fac ne ventis verba profundam.

Principio, externa corpus de parte necessum est,
Aeriis quoniam vicinum tangitur auris,
Tundier, atque ejus crebro pulsarier ictu.
Propterea que fere res omnes aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ.
Interiorem etiam partem spirantibus aer
Verberat hic idem, cum ducitur atque reflatur.
Quare utrinque secus cum corpus vapulet, et cum

choc, à l'aide des pores, se faisant sentir jusqu'aux atomes élémentaires, la destruction se prépare ainsi peu à peu. Bientôt les principes de l'esprit et du corps se déplacent; une partie de l'âme est chassée au dehors, une autre se retire dans l'intérieur, une troisième, éparse dans les membres, ne peut plus se réunir ni fournir sa part au mouvement de la vie, parce que la nature ferme tous les conduits et toutes les voies. Le sentiment s'enfuit au milieu de ce désordre. Le corps, n'ayant plus de soutien, s'affaiblit; tous les membres languissent, les bras tombent, les paupières se ferment et les jarrets s'affaissent.

Le sommeil vient à la suite des repas, parce que les aliments, répandus dans les veines, y produisent le même effet que l'air: l'assoupissement est même plus profond quand il succède à la plénitude ou à la fatigue. La fatigue cause plus de désordre dans les éléments, enfonce l'âme plus avant dans le corps, l'en chasse à plus grands flots, la divise et la désunit davantage.

Les objets habituels de nos occupations, ceux qui nous ont re-

Perveniant plagæ per parva foramina nobis
Corporis ad primas partes elementaque prima,
Fit quasi paulatim nobis per membra ruina.
Conturbantur enim posituræ principiorum
Corporis atque animi, sic, ut pars inde animaï
Ejiciatur, et introrsum pars abdita cedât,
Pars etiam distracta per artus, non queat esse
Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi:
Inter enim sepit aditus natura viasque.
Ergo sensus abit mutatis motibus alte,
Et, quoniam non est quasi quod suffulciat artus,
Debile fit corpus, languescunt omnia membra,
Brachia palpebræque cadunt, poplitesque procumbunt.

Deinde cibum sequitur somnus, quia quæ facit aer,
Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,
Efficit; et multo sopor ille gravissimus exstat,
Quem satur aut lassus capias, quia plurima tum se
Corpora conturbant magno contusa labore.
Fit ratione eadem conjectus porro animaï
Altior, atque foras ejectus largior ejus,
Et divisior inter se, ac distractior intus.

Et quoi quisque fere studio devinctus adhæret,
Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,

tenus le plus longtemps, et qui ont exigé le plus de contention de la part de l'esprit, sont ceux qui reparaissent le plus souvent dans nos songes. Les avocats croient plaider des causes et interpréter les lois, le général livrer des combats et des assauts, le pilote faire la guerre aux vents; moi-même je n'interromps point mes travaux pendant la nuit; je continue d'interroger la nature et d'en dévoiler les secrets dans la langue de ma patrie. En un mot, les autres études et les autres arts occupent ordinairement en songe les hommes par de semblables illusions.

Nous voyons souvent ceux qui assistent assidûment aux jeux plusieurs jours de suite, lors même que les spectacles ont cessé de frapper leurs sens, conserver dans leur âme des routes ouvertes par où les mêmes simulacres peuvent encore s'introduire. Les mêmes objets se présentent à eux pendant plusieurs jours : ils voient, même en veillant, les danseurs bondir, et mouvoir leurs membres avec souplesse; ils entendent les accords de la lyre et le doux langage des cordes; ils retrouvent la même assemblée et la même variété de décorations dont brillait la scène. Tant est grand

Atque in qua ratione fuit contenta magis mens,
In somnis eadem plerumque videmur obire,
Causid... causas agere et componere leges,
Induperatores pugnare ac prælia obire,
Nautæ contractum cum ventis cernere bellum,
Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum
Semper, et inventam patriis exponere chartis.
Cætera sic studia atque artes plerumque videntur
In somnis animos hominum frustrata tenere.

Et, quicunque dies multos ex ordine ludis
Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,
Cum jam destiterint, ea sensibus usurpare,
Relliquas tamen esse vias in mente patentes,
Qua possint eadem rerum simulacra venire.
Permultos itaque illa dies eadem obversantur
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
Cernere saltantes, et mollia membra moventes,
Et citharæ liquidum carmen, chordasque loquentes
Auribus accipere, et consessum cernere eundem,
Scenaïque simul varios splendere decores.
Usque adeo magni refert studium atque voluntas,

le pouvoir du penchant, du goût et de l'habitude, non-seulement sur les hommes, mais sur les animaux eux-mêmes !

En effet, on voit des chevaux, quoique étendus et profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme si les barrières étaient déjà ouvertes, comme s'ils disputaient le prix de la course.

Souvent encore, au milieu du sommeil, les chiens des chasseurs agitent tout à coup leurs pieds, jappent avec allégresse et respirent avec précipitation, comme s'ils étaient sur la trace de la proie. Souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce qu'ils reviennent à eux-mêmes, et que leur illusion se soit dissipée.

D'un autre côté, l'espèce caressante de petits chiens qui vit sous nos toits secoue en un moment le sommeil léger; ils se dressent vivement sur leurs pieds, croyant voir un visage inconnu et des traits suspects. Car les simulacres tourmentent d'autant plus en songe, que leurs éléments sont plus rudes et plus anguleux.

Au contraire, les oiseaux de toute espèce prennent la fuite, et,

Et quibus in rebus consuerint esse operati
Non homines solum, sed vero animalia cuncta.

Quippe videbis equos fortes, cum membra jacebunt,
In somnis sudare tamen spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires,
Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete.

Venantumque canes in molli sæpe quiete
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras redducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum;
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant,
Donec discussis redeant erroribus ad se.

At consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
Discutere, et corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.
Et quam quæve magis sunt aspera semina eorum,
Tam magis in somnis eadem sævire necessum est.

At variæ fugiunt volucres, pennisque repente

en agitant leurs ailes, vont implorer pendant la nuit un asile dans les bois sacrés, s'ils voient au milieu d'un sommeil paisible l'épervier vorace fondre sur eux ou les poursuivre d'un vol rapide.

Et les âmes humaines, de quels grands mouvements ne sont-elles pas agitées pendant le sommeil! Combien de vastes projets formés et exécutés en un moment! Ce sont des rois dont on devient le maître ou l'esclave, des combats qu'on livre, des cris qu'on pousse, comme si l'on était égorgé sur la place; il en est qui se débattent, qui gémissent de douleur, qui remplissent l'air de leurs cris, comme s'ils étaient déchirés par la dent du lion ou de la panthère. Il en est qui s'entretiennent en songe des affaires les plus importantes, et qui se trahissent souvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Beaucoup se voient conduire à la mort; beaucoup, croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, se réveillent avec effroi, hors d'eux-mêmes, et se remettent difficilement de leur trouble. Un homme altéré s'imagine être assis au bord d'un fleuve ou d'une source limpide; il avale à longs traits la fontaine presque entière. Les enfants endormis, croyant lever leurs vêtements auprès d'un bassin ou d'un tonneau coupé, se

Sollicitant divum nocturno tempore lucos,
Accipitres somno in leni si prælia, pugnasque
Edere sunt persectantes, visæque volantes.

Porro hominum mentes magnis quæ motibus edunt?
Magna etenim sæpe in somnis faciuntque geruntque.
Reges expugnant, capiuntur, prælia miscent;
Tollunt clamores, quasi si jugulentur ibidem;
Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt,
Et, quasi pantheræ morsu sævive leonis
Mandatur, magnis clamoribus omnia complent.
Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur,
Indicioque sui facti persæpe fuere.
Multi mortem obeunt; de montibus altis
Se quasi præcipitent ad terram corpore toto,
Exterrentur, et ex somno, quasi mentibu' capti,
Vix ad se redeunt permoti corporis æstu.
Flumen item sitiens, aut fontem propter amœnum
Assidet, et totum prope faucibus occupat amnem.
Pusi sæpe lacum propter se, ac dolia curta,
Somno devincti credunt extollere vestem,

soulagent sans défiance du besoin qui les presse, et inondent ainsi les riches tapis que Babylone a colorés pour leur lit.

Mais quand la première effervescence de l'âge se fait sentir à leur cœur, quand le temps a mûri dans leurs membres les germes prolifiques, une foule de simulacres, émanés des corps de toute espèce, s'offrent à eux sous les traits de la beauté jointe à la fraîcheur du jeune âge, provoquent l'organe rempli du suc générateur, et, ouvrant à leur imagination ardente le sanctuaire de la volupté, excitent en eux un épanchement séminal abondant dont leurs vêtements sont souillés.

Le fluide créateur est mis en action, comme nous venons de le dire, au temps où l'adolescence a fortifié les membres. Chacun de nos organes est excité par des objets qui lui sont propres : l'organe de la génération n'est provoqué que par l'image humaine. Aussitôt que la liqueur féconde, sortie de ses réservoirs et répandue par tout le corps, s'est rassemblée dans les nerfs qui lui sont particulièrement consacrés, et a pénétré jusqu'au siége même de la volupté, soudain tous les canaux se gonflent à la fois, la nature demande à s'épancher; la passion a déjà choisi son objet, elle brûle de s'élancer sur l'auteur de sa blessure. C'est un combat,

Totius humorem saccatum ut corpori' fundant,
Cum Babylonica magnifico splendore rigantur.

Tum quibus ætatis freta primitus insinuantur,
Semen ubi ipsa dies membris matura creavit,
Conveniunt simulacra foris e corpore quoque,
Nuntia præclari voltus pulchrique coloris,
Qui ciet irritans loca turgida semine multo,
Ut, quasi transactis sæpe omnibu' rebu', profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent.

Sollicitatur id in nobis, quod diximus ante,
Semen, adulta ætas cum primum roborat artus.
Namque alias aliud res commovet atque lacessit;
Ex homine humanum semen ciet una hominis vis.
Quod simul atque suis ejectum sedibus exit,
Per membra atque artus decedit corpore toto
In loca conveniens nervorum certa, cietque
Continuo partes genitales corporis ipsas :
Irritata tument loca semine, fitque voluntas
Ejicere id quo se contendit dira libido;
Idque petit corpus mens, unde est saucia amore.

une guerre réelle, des coups portés, des flots de sang répandus, une ennemie qui succombe, et un vainqueur téméraire, ensanglanté souvent au milieu de sa victoire.

Ainsi le cœur que Vénus a blessé soit en empruntant les traits fdélicats d'un jeune enfant, soit en armant de tous ses feux une emme séduisante, se porte vers l'objet d'où le coup est parti, pour s'unir à lui, pour l'inonder des flots de son amour : car la passion n'est que le pressentiment de la volupté. Voilà notre Vénus, voilà l'origine du nom de l'Amour; voilà la source de cette douce rosée qui s'insinue d'abord goutte à goutte dans nos cœurs, et devient ensuite un océan d'inquiétudes. Car, dans l'absence de l'objet aimé, ses simulacres assiégent toujours notre âme, et son nom retentit doucement à nos oreilles.

Mais il faut fuir ces simulacres, il faut éloigner de soi tout ce qui peut alimenter l'amour, tourner ailleurs sa pensée, partager ses feux entre tous les objets indifféremment, sans les fixer sur un seul, sans se préparer, par une passion exclusive, des soucis et des tourments inévitables. L'amour est une plaie qui s'envenime et s'aigrit quand on l'entretient; c'est une frénésie qui s'accroît,

Namque omnes plerumque cadunt in volnus, et illam
Emicat in partem sanguis, unde icimur ictu;
Et si cominus est, hostem ruber occupat humor.

Sic igitur, Veneris qui telis accipit ictum,
Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur,
Seu mulier toto jactans e corpore amorem,
Unde feritur, eo tendit, gestitque coire,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum :
Namque voluptatem præsagit multa cupido.
Hæc Venus est nobis, hinc autem est nomen Amoris;
Hinc illæ primum Veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta, et successit fervida cura.
Nam si abest quod ames, præsto simulacra tamen sunt
Illius, et nomen dulce obversatur ad aures.

Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris
Absterrere sibi, atque alio convertere mentem,
Et jacere humorem collectum in corpora quæque,
Nec retinere semel conversum unius amore,
Et servare sibi curam certumque dolorem.
Ulcus enim vivescit, et inveterascit alendo,

une maladie qui s'aggrave de jour en jour, si par de nouvelles blessures on ne fait diversion à la première, si l'on n'étouffe le mal dans son origine, en variant ses plaisirs pour faire prendre un nouveau cours aux transports de la passion.

Et en renonçant à l'amour, il s'en faut bien qu'on se prive de ses douceurs. On en recueille les fruits sans en sentir les peines. La volupté véritable et assurée est le partage des âmes raisonnables, et non de ces amants forcenés dont les ardeurs flottantes ne savent pas même, dans l'ivresse de la jouissance, sur quel charme fixer d'abord leurs mains et leurs regards; ils serrent avec fureur l'objet de leurs désirs; ils le blessent; leurs dents mêmes impriment souvent sur ses lèvres des baisers douloureux. C'est que leur plaisir n'est pas pur; c'est qu'ils sont animés par des aiguillons secrets contre l'objet vague d'où leur est venue cette frénésie. Mais Vénus amortit la douleur au sein du plaisir, et répand sur les blessures le baume de la volupté.

En effet, les amants se flattent que le même corps qui allume leurs feux peut aussi les éteindre; mais la nature s'y oppose; l'amour est l'unique désir que la jouissance ne fasse qu'enflam-

Inque dies gliscit furor, atque ærumna gravescit,
Si non prima novis conturbes volnera plagis,
Volgivagaque vagus Venere ante recentia cures,
Aut alio possis animi traducere motus.

Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem,
Sed potius quæ sunt sine pœna commoda sumit.
Nam certa et pura est sanis magis inde voluptas
Quam miseris : etenim potiundi tempore in ipso
Fluctuat incertis erroribus ardor amantum,
Nec constat quid primum oculis manibusque fruantur.
Quod petiere premunt arcte, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes illidunt sæpe labellis,
Osculaque affigunt, quia non est pura voluptas,
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum,
Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt.
Sed leviter pœnas frangit Venus inter amorem,
Blandaque refrenat morsus admista voluptas.

Namque in eo spes est, unde est ardoris origo,
Restingui quoque posse ab eodem corpore flammam,
Quod fieri contra coram natura repugnat:
Unaque res hæc est, quojus quam pluria habemus,

mer de nouveau. La faim et la soif peuvent aisément s'apaiser, parce que les aliments et les boissons se distribuent dans nos membres et s'attachent à certaines parties de nous-mêmes. Mais un beau visage, un teint brillant, n'introduisent dans nos corps que des simulacres légers, qu'une espérance trompeuse emporte trop souvent dans les airs. Ainsi, pendant le sommeil, un homme dévoré par la soif cherche à se désaltérer, sans trouver une onde où s'éteigne l'ardeur de ses membres; il présente ses lèvres aux simulacres des fontaines, il s'épuise inutilement, et meurt de soif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver : de même Vénus se joue des amants par des images illusoires; la vue d'un beau corps n'est pas capable de les rassasier, et c'est en vain que sur ces membres délicats leurs mains errent irrésolues : elles n'en peuvent détacher aucune parcelle.

Enfin, lorsque deux jeunes corps réunis jouissent de leur vigueur, lorsqu'ils frémissent aux premiers accès du plaisir, que Vénus est sur le point de féconder le sein maternel, les amants se serrent étroitement, joignent leurs lèvres; leurs bouches confondent leurs haleines ; en vain : il ne se fait pas une communi-

Tam magis ardescit dira cuppedine pectus.
Nam cibus atque humor membris assumitur intus ·
Quæ quoniam certas possunt obsidere partes,
Hoc facile expletur laticum frugumque cupido.
Ex hominis vero facie pulchroque colore,
Nil datur in corpus præter simulacra fruendum
Tenuia, quæ vento spes raptat sæpe misella :
Ut bibere in somnis sitiens cum quærit, et humor
Non datur, ardorem in membris qui stinguere possit,
Sed laticum simulacra petit, frustraque laborat,
In medioque sitit torrenti flumine potans :
Sic in amore Venus simulacris ludit amantes;
Nec satiare queunt spectando corpora coram,
Nec manibus quidquam teneris abradere membris
Possunt, errantes incerti corpore toto.

Denique cum membris collatis flore fruuntur
Ætatis, cum jam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus ut muliebria conserat arva,
Affigunt avide corpus, junguntque salivas
Oris, et inspirant pressantes dentibus ora :
Nequicquam; quoniam nihil inde abradere possunt,

cation de substance; les âmes ne peuvent se pénétrer, les corps ne peuvent s'identifier. Car on voit bien que c'est là l'objet de leurs désirs et le but de leurs efforts, tant ils s'unissent intimement sous les nœuds de l'amour, quand leurs membres, ébranlés par la secousse du plaisir, se résolvent en une liqueur abondante. Enfin les flots réunis ont rompu leur barrière : la violence de la passion se ralentit un moment, mais pour renaître ensuite avec plus de fureur et de rage, cherchant sans cesse à atteindre le but où elle aspire; mais elle ne trouve aucun moyen de triompher de son mal, et les amants sont consumés d'une blessure inconnue.

Ce n'est pas tout : les forces s'épuisent par la fatigue, la vie se passe dans l'esclavage; cependant la fortune s'écoule, les dettes croissent, on oublie ses devoirs, la réputation se perd. Les parfums sur la tête, aux pieds la pourpre de Sicyone; les émeraudes les plus grandes et d'un vert éclatant sont enchâssées dans l'or, et les plus précieuses étoffes, abreuvées de la sueur amoureuse, s'usent dans les exercices journaliers de Vénus. Les trésors bien acquis des ancêtres sont convertis en bandelettes et en ornements de tête, changés en vêtements de Malte et de Scio, dissipés en

Nec penetrare, et abire in corpus corpore toto.
Nam facere interdum id velle et certare videntur,
Usque adeo cupide Veneris compagibus hærent,
Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.
Tandem ubi se rupit nervis conjecta cupido,
Parva fit ardoris violenti pausa parumper :
Inde redit rabies eadem, et furor ille revisit,
Cum sibi, quod cupiant ipsi, contingere quærunt;
Nec reperire malum id possunt quæ machina vincat :
Usque adeo incerti tabescunt volnere cæco.

Adde quod absumunt vires, pereuntque labore;
Adde quod alterius sub nutu degitur ætas.
Labitur interea res, et vadimonia fiunt;
Languent officia, atque ægrotat fama vacillans;
Unguenta, et pulchra in pedibus Sicyonia rident :
Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat,
Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ;
Interdum in pallam, ac Melitensia, Ceaque vertunt.

riches ameublements, en festins, en jeux, en débauches, en parfums, en couronnes, en guirlandes. Mais en vain : du sein même du plaisir sort je ne sais quelle amertume, et l'on cueille les épines au milieu des fleurs, soit que la conscience vous reproche une vie oisive perdue dans la mollesse, soit qu'un mot équivoque de l'objet aimé pénètre votre âme comme un trait et s'y conserve comme le feu sous la cendre ; soit que votre jalousie remarque dans ses regards trop de distraction pour vous et trop d'attention pour un rival, ou démêle sur son visage les traces d'un sourire moqueur.

Et voilà ce que procure l'amour heureux ; mais les maux d'une passion désespérée frappent tous les yeux, et ils sont innombrables. Il faut donc, comme je l'ai dit, veiller sur soi-même, et prendre garde de se laisser enlacer. Car il est plus aisé d'éviter les filets de l'amour que de s'en débarrasser quand on est pris et de briser les liens puissants de Vénus.

Cependant, quoique pris, quoique embarrassé dans le lacs fatal, vous pourriez encore éviter votre perte, si vous n'y couriez vous-même, si vous ne fermiez les yeux sur les vices de l'âme et les

Eximia veste et victu convivia, ludi,
Pocula crebra, unguenta, coronæ, serta parantur.
Nequicquam, quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat,
Aut quod conscius ipse animus se forte remordet,
Desidiose agere ætatem lustrisque perire,
Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit,
Quod cupido affixum cordi vivescit ut ignis,
Aut nimium jactare oculos, aliumve tueri
Quod putat, in voltuque videt vestigia risus.

Atque in amore mala hæc proprio summeque secundo
Inveniuntur : in adverso vero atque inopi sunt
Prendere quæ possis oculorum lumine aperto
Innumerabilia, ut melius vigilare sit ante,
Qua docui ratione, cavereque ne inlaqueeris ;
Nam vitare plagas in amoris ne laciamur,
Non ita difficile est quam captum retibus ipsis
Exire, et validos Veneris perrumpere nodos.

Et tamen implicitus quoque possis inque peditus
Effugere infestum, nisi tute tibi obvius obstes,
Et prætermittas animi vitia omnia primum,

défauts corporels de l'objet qui vous a séduit. La passion aveugle les amants et leur montre des perfections qui n'existent pas. Souvent nous voyons des femmes laides ou vicieuses captiver les hommages et les cœurs. Ils se raillent les uns les autres, ils conseillent à leurs amis d'apaiser Vénus, qui les a affligés d'une passion avilissante ; ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur maîtresse est-elle noire, c'est une brune piquante ; sale et dégoûtante, elle dédaigne la parure ; louche, c'est la rivale de Pallas ; maigre et décharnée, c'est la biche du Ménale ; d'une taille trop petite, c'est l'une des Grâces, l'élégance en personne ; d'une grandeur démesurée, elle est majestueuse, pleine de dignité ; elle bégaye et articule mal, c'est un aimable embarras ; elle est taciturne, c'est la réserve de la pudeur ; emportée, jalouse, babillarde, c'est un feu toujours en mouvement ; desséchée à force de maigreur, c'est un tempérament délicat ; exténuée par la toux, c'est une beauté languissante ; d'un embonpoint monstrueux, c'est Cérès, l'auguste amante de Bacchus ; enfin un nez camus paraît le siége de la volupté, et des lèvres épaisses semblent appeler le baiser. Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les illusions de ce genre.

Tum quæ corpori' sunt ejus, quam percupis ac vis.
Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci,
Et tribuunt ea quæ non sunt his commoda vere.
Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere.
Atque alios alii irrident, Veneremque suadent
Ut placent, quoniam fœdo afflictantur amore;
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.
Nigra, μελίχροος est ; immunda et fetida, ἄκοσμος ;
Cæsia, Παλλάδιον; nervosa et lignea, δορκάς;
Parvola, pumilio, χαρίτων ἴα, tota merum sal;
Magna atque immanis, κατάπληξις, plenaque honoris ;
Balba, loqui non quit, τραυλίζει; muta, pudens est.
At flagrans, odiosa, loquacula, λαμπάδιον fit;
'Ισχνὸν ἐρωμένιον tum fit, cum vivere non quit
Præ macie ; ῥαδινή vero est, jam mortua tussi;
At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho.
Simula, Σιληνή ac Satyra est; labiosa, φίλημα;
Cætera de genere hoc longum est si dicere coner,

Mais je veux que ses charmes soient à l'abri de toute critique, que sa personne réunisse toutes les grâces de Vénus : est-elle unique de son espèce ? N'avez-vous pas autrefois su vivre sans elle ? Ignorez-vous qu'elle est sujette aux mêmes infirmités, aux mêmes besoins que la plus difforme, que souvent elle s'infecte elle-même, et que ses femmes se sauvent loin d'elle pour aller rire en secret?

Cependant l'amant en larmes à qui l'accès est interdit orne la porte de fleurs et de guirlandes, répand des parfums sur les poteaux dédaigneux, et imprime sur le seuil de tristes baisers. Une fois introduit, si un reste d'odeur offense son organe, il trouve un honnête prétexte pour se retirer, il oublie en un moment ces plaintes éloquentes si longtemps méditées, et s'accuse de folie d'avoir supposé dans une mortelle des perfections que l'humanité ne comporte pas. C'est ce que n'ignorent pas nos déesses ; aussi ont-elles grand soin de cacher ces *arrière-scènes* de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes; mais en vain : l'imagination sait dévoiler ces mystères et pénètre dans les réduits les plus cachés, au lieu qu'une femme d'une humeur accommodante et facile ne trouvera pas mauvais que vous cédiez vous-même aux besoins de l'humanité.

Sed tamen esto jam quantovis oris honore,
Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur :
Nempe aliæ quoque sunt, nempe hac sine viximus ante,
Nempe eadem facit, et scimus facere omnia turpi;
Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa,
Quam famulæ longe fugitant, furtimque cachinnant.
At lacrymans exclusus amator limina sæpe
Floribus et sertis operit, postesque superbos
Unguit amaracino, et foribus miser oscula figit.
Quem si jam admissum, venientem offenderit aura
Una modo, causas abeundi quærat honestas;
Et meditata diu cadat alte sumpta querela;
Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quod illi
Plus videat quam mortali concedere par est.
Nec Veneres nostras hoc fallit : quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt astrictosque esse in amore;
Nequicquam, quoniam tu animo tamen omnia possis
Protrahere in lucem, atque omnes anquirere risus.
Et si bello animo est et non odiosa, vicissim
Prætermittet te humanis concedere rebus.

Il y a des moments où les soupirs d'une femme sont exempts de feinte : quand ses bras pressent avec transport le corps de son amant contre son sein, quand ses lèvres humides pompent et distillent la volupté, souvent son ardeur est sincère ; impatiente de goûter des plaisirs mutuels, elle excite son amant à fournir la carrière de l'amour. Voilà pourquoi nous voyons les oiseaux, les troupeaux, les bêtes féroces et la jument si dociles aux ardeurs du mâle : c'est que les bouillons du désir excitent dans les femelles cette douce réaction si favorable aux assauts de l'amour.

Ne vois-tu pas ceux même qu'une volupté réciproque a joints tourmentés par un lien commun, les chiens, au milieu des carrefours, chercher à se désunir par des efforts opposés, et retenus de plus en plus dans les liens de Vénus, ce qui ne serait jamais arrivé sans l'appât du plaisir mutuel qui les a attirés dans le piége et rendus ainsi captifs ? Convenons donc que la volupté est partagée dans toutes les unions.

Lorsque, dans l'ivresse du plaisir, le sein avide de la femme a pompé les germes producteurs, les enfants ressemblent au père ou à la mère, selon que la semence de l'un ou de l'autre a dominé ;

Nec mulier semper ficto suspirat amore,
Quæ complexa viri corpus cum corpore jungit,
Et tenet adsuctis humectans oscula labris :
Nam facit ex animo sæpe, et communia quærens
Gaudia, sollicitat spatium decurrere amoris.
Nec ratione alia volucres, armenta, feræque,
Et pecudes, et equæ maribus subsidere possent,
Si non, ipsa quod illorum subat, ardet abundans
Natura, et Venerem salientum læta retractat.

Nonne vides etiam quos mutua sæpe voluptas
Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur?
In triviis non sæpe canes discedere aventes,
Divorsi cupide summis ex viribu' tendunt,
Cum interea validis Veneris compagibus hærent?
Quod facerent nunquam, nisi mutua gaudia nossent,
Quæ lacere in fraudem possent vinctosque tenere;
Quare etiam atque etiam (ut dico) est communi' voluptas.

Et commiscendo cum semen forte virile
Fœmina commulxit subita vi corripuitque,
Tum similes matrum materno semine fiunt,
Ut patribus patrio : sed quos utriusque figuræ

et, s'ils réunissent les traits de tous les deux, ils ont été formés du plus pur sang du père et de la mère, dont les semences, excitées par une ardeur mutuelle, se sont contre-balancées et ont concouru avec une égale influence à la production du nouvel être. Il arrive aussi que les enfants ressemblent à leurs aïeux ou à leurs ancêtres les plus éloignés, parce que souvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui, transmis de pères en pères, viennent primitivement de la tige même. C'est à l'aide de cette multitude de principes que l'amour varie les figures et reproduit en nous les traits, la voix, la chevelure de nos aïeux, parce que ces parties de nous-mêmes sont formées par des germes fixes, ainsi que le visage, le corps et les membres. La semence virile influe dans la production du sexe féminin, comme la semence de la femme dans celle du sexe contraire, parce que l'enfant résulte toujours des deux semences, avec cette différence que celui des deux époux auquel il ressemble le plus a fourni le plus grand nombre de principes. C'est ce qu'on peut remarquer dans les hommes comme dans les femmes.

Il n'est pas vrai que ce soient les dieux qui privent quelques

Esse vides juxtim, miscentes volta parentum,
Corpore de patrio et materno sanguine crescunt;
Semina cum Veneris stimulis excita per artus
Obvia conflixit conspirans mutuus ardor,
Et neque utrum superavit eorum, nec superatum est.
Fit quoque ut interdum similes existere avorum
Possint, et referant proavorum sæpe figuras,
Propterea, quia multa modis primordia multis
Mista suo celant in corpore sæpe parentes,
Quæ patribus patres tradunt a stirpe profecta.
Inde Venus varia producit sorte figuras,
Majorumque refert voltus, vocesque, comasque;
Quandoquidem nihilo minus hæc de semine certo
Fiunt, quam facies et corpora membraque nobis.
Et muliebre oritur patrio de semine sæclum,
Maternoque mares existunt corpore creti.
Semper enim partus duplici de semine constat,
Atque, utri simile est magis id quodcunque creatur,
Ejus habet plus parte æqua : quod cernere possis,
Sive virum soboles, sive est muliebris origo.

Nec divina satum genitalem numina quoiquam
Absterrent, pater a natis ne dulcibus unquam

hommes de la faculté de propager leur espèce, qui leur interdisent pour toujours le nom de père, et les condamnent à un hymen à jamais stérile, comme le croient la plupart des époux, qui, dans cette persuasion, arrosent de sang, comblent de présents les autels des dieux, pour en obtenir ces sucs abondants qui fécondent les épouses. C'est en vain qu'ils fatiguent les divinités et les oracles. Les femmes demeurent stériles quand la semence est trop fluide ou trop épaisse : trop fluide, elle ne se fixe point aux lieux destinés à la recevoir, elle se résout aussitôt en liqueur et s'écoule sans effet ; trop épaisse, sa consistance l'empêche de s'élancer assez loin, de pénétrer avec facilité dans ses réservoirs, ou, en y pénétrant, de se confondre aisément avec la semence de la femme.

En effet, la différence de l'organisation en met une grande dans les unions. Il y a des hommes plus féconds avec certaines femmes, et des femmes qui reçoivent plus aisément de certains hommes le fardeau de la grossesse. Beaucoup de femmes ont langui stériles sous plusieurs hymens, qu'un époux plus conforme à leur tempérament a enrichies d'une nombreuse famille; et des époux, après plusieurs mariages infructueux, ont trouvé dans une nouvelle com-

Appelletur, et ut sterili Venere exigat ævum :
Quod plerique putant, et multo sanguine mœsti
Conspergunt aras, adolentque altaria donis,
Ut gravidas reddant uxores semine largo.
Nequicquam divum numen sortesque fatigant.
Nam steriles nimium crasso sunt semine partim,
Et liquido præter justum tenuique vicissim :
Tenue, locis quia non potis est affigere adhæsum,
Liquitur extemplo, et revocatum cedit ab ortu;
Crassius hoc porro, quoniam concretius æquo
Mittitur, aut non tam prolixo provolat ictu,
Aut penetrare locos æque nequit, aut penetratum,
Ægre admiscetur muliebri semine semen.

Nam multum harmoniæ Veneris differre videntur;
Atque alias alii complent magis, ex aliisque
Suscipiunt aliæ pondus magis, inque gravescunt.
Et multæ steriles hymenæis ante fuerunt
Pluribus, et nactæ post sunt tamen, unde puellos
Suscipere, et partu possent ditescere dulci :
Et, quibus ante domi fecundæ sæpe nequissent
Uxores parere, inventa est illis quoque compar
Natura, ut possent natis munire senectam.

pagne des soutiens pour leur vieillesse : tant il importe que les tempéraments des époux se conviennent mutuellement, pour que les semences puissent s'unir avec celles qui leur sont analogues, et acquérir la consistance nécessaire à la génération.

Il est encore nécessaire de s'observer sur la qualité des aliments. Il y en a qui épaississent le fluide générateur; il y en a qui l'atténuent et le dissolvent. La manière dont on se livre à l'amour n'est pas non plus à négliger; on croit communément que l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'accouplement des quadrupèdes, parce que dans cette attitude la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent davantage la direction du fluide générateur.

Mais il ne faut pas que la femme excite par des mouvements lascifs l'ardeur de son époux, et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise. Ces mouvements sont un obstacle à sa fécondation; ils ôtent le soc du sillon, et détournent les germes de leur but. Laissez aux courtisanes ces criminels artifices, pour éviter le désagrément des grossesses fréquentes et pour rendre à leurs

Usque adeo magni refert ut semina possint
Seminibus commisceri genitaliter apta,
Crassaque conveniant liquidis, et liquida crassis,
Quæ quoi juncta viro sit femina per Veneris res.

Atque adeo refert quo victu vita colatur.
Namque aliis rebus concrescunt semina membris,
Atque aliis extenuantur, tabentque vicissim.
Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,
Id quoque permagni refert : nam more ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.

Nec molles opu' sunt motus uxoribus hilum.
Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci recta regione, viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.
Idque sua causa consuerunt scorta moveri,
Ne complerentur crebro gravidæque jacerent,
Et simul ipsa viris Venus ut concinnior esset :

amants les plaisirs de l'amour plus délicieux : nos épouses n'ont pas besoin de ces transports.

Quelquefois, sans le secours des dieux, sans le carquois de Vénus, la femme la plus difforme se fait aimer. Sa conduite, sa complaisance, ses innocents artifices, accoutument aisément à son commerce, et l'habitude fait naître ensuite l'amour. Car des coups réitérés, quoique faibles, triomphent avec le temps des corps les plus solides, et nous voyons les gouttes de la pluie qui tombent sur les rochers en vaincre à la longue la dureté.

Conjugibus quod nil nostris opus esse videtur.

Nec divinitus interdum Venerisque sagittis
Deteriore fit ut forma muliercula ametur.
Nam facit ipsa suis interdum femina factis,
Morigerisque modis, et mundo corpori' cultu,
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.
Quod superest, consuetudo concinnat amorem.
Nam leviter quamvis, quod crebro tunditur ictu,
Vincitur in longo spatio tamen atque labascit.
Nonne vides, etiam guttas in saxa cadentes
Humoris longo in spatio pertundere saxa?

LIVRE CINQUIÈME

ARGUMENT

Après l'éloge d'Épicure, que Lucrèce non-seulement regarde comme un dieu, mais élève même au-dessus des divinités dont les découvertes utiles au genre humain ont mérité l'apothéose, il énonce le sujet de ce chant, qu'il consacre à expliquer la formation de notre monde par le concours fortuit des atomes. Mais, avant d'entrer en matière, il est obligé d'établir contre certains philosophes, à la tête desquels est Aristote, que le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin. Pour prouver cette vérité, il commence par combattre trois opinions contraires à sa doctrine : la première, que les corps célestes et la terre elle-même sont autant de divinités; la seconde, que notre monde, étant la demeure des dieux, doit être indestructible; la troisième, que ce même monde doit subsister éternellement, parce qu'il est l'ouvrage de la Divinité même. Après avoir ainsi tâché de renverser les systèmes de ses adversaires, il s'efforce d'établir le sien, et de prouver que notre monde a eu un commencement et aura une fin : d'abord, parce que la terre, l'eau, le feu et l'air, qu'on appelle communément du nom d'*éléments*, sont sujets à des altérations et des vicissitudes continuelles; secondement, parce que les corps mêmes qui nous paraissent les plus solides s'épuisent à la longue, et tombent en ruines; troisièmement, parce qu'il y a un grand nombre de causes, soit intérieures, soit extérieures, qui travaillent sans cesse à la destruction du monde; quatrièmement, parce que l'origine des arts et des sciences ne date pas de fort loin; cinquièmement enfin, parce que la discorde qui règne entre les éléments ennemis, tels que le feu et l'eau, ne peut finir que par la ruine totale du monde : les embrasements, les

inondations, les déluges, les tremblements de terre, sont des espèces de maladies du globe qui nous avertissent de sa mortalité.

Ces préliminaires ainsi établis, le poëte entre en matière, et explique la formation du monde par le concours fortuit des atomes. Au commencement, les principes de tous les corps étaient confondus en une seule masse. Le chaos se débrouilla insensiblement : les molécules hétérogènes se dégagèrent les unes des autres; les molécules homogènes se rapprochèrent, se réunirent, s'élevèrent ou s'abaissèrent selon leurs différentes pesanteurs. La terre se plaça au centre de notre système, l'air au-dessus de la terre, et la matière éthérée, avec ses feux, déploya sa vaste enceinte autour du monde : la formation de la mer, des montagnes et des fleuves, suivit de près ce premier développement. Les astres commencèrent à se mouvoir, et Lucrèce donne plusieurs causes à leurs mouvements, selon la méthode d'Épicure, son maître, qui n'adopte et ne rejette aucun système : mais il prononce plus hardiment sur la cause qui tient la terre suspendue au milieu des airs, et sur la grandeur réelle du soleil, de la lune et des étoiles, qu'il prétend être la même que leur grandeur apparente, quoique cette petitesse n'empêche point, selon lui, le soleil d'éclairer et d'échauffer le monde. Il reprend ensuite sa marche sceptique, et expose historiquement toutes les opinions des anciens philosophes sur les révolutions annuelle et journalière du soleil, sur l'accroissement et le décroissement successif et périodique des jours et des nuits, sur les différentes phases de la lune, et sur les éclipses de soleil et de lune.

Après ces détails astronomiques, Lucrèce revient à la terre, dont il suit les diverses productions dès le premier instant de son origine : elle fit croître d'abord les plantes, les fleurs et les arbres; ensuite elle enfanta les animaux et les hommes eux-mêmes, à l'aide des particules de feu et d'humidité qu'elle conservait encore de son ancien mélange avec les autres éléments. Il y eut dans ces premiers temps des animaux monstrueux qui périrent, ne pouvant subsister ni se propager, à cause du vice de leur conformation; il y eut des races entières qui s'éteignirent aussi, parce qu'elles n'avaient pas les qualités nécessaires pour vivre indépendantes ni pour mériter notre protection. Mais jamais la terre n'a produit de Centaures, ni d'animaux pareils, composés de deux natures incompatibles : après avoir enfanté les premières générations de chaque espèce, et avoir pourvu les animaux d'organes propres à la propagation, la terre, épuisée, se reposa, et abandonna aux individus le soin de se reproduire eux-mêmes, et de suivre la première impulsion donnée.

Cependant les hommes, enfants de la terre, habitants des forêts, se

nourrissaient de glands et d'autres fruits sauvages, se désaltéraient au bord des fontaines et des fleuves, faisaient la guerre aux bêtes féroces, et, quoique souvent ils leur servissent de pâture, ils ne mouraient pas en plus grand nombre qu'aujourd'hui. Les mariages s'introduisirent bientôt : il se forma de petites sociétés particulières, dont l'union fut encore resserrée par la naissance du langage, que Lucrèce prétend être dû à la nature et au besoin, et non pas au caprice d'un législateur qui de son propre mouvement ait distribué des noms aux objets. Mais la découverte du feu, qui fut ou apporté sur la terre par la foudre, ou allumé dans les forêts par le frottement des arbres que les vents agitaient, acheva de dissiper la barbarie. Les besoins naturels satisfaits, les besoins factices s'introduisirent : il y eut des ambitieux qui se firent rois, et partagèrent les champs. Mais les hommes, qui se rappelaient être tous frères, tous enfants de la même mère, tuèrent leurs tyrans, et vécurent longtemps dans l'anarchie, dont ils sentirent enfin les désavantages : on créa donc alors des magistrats, on fit des lois auxquelles on convint de se soumettre. Bientôt la religion vint prêter un nouvel appui à l'autorité : l'idée des dieux est due, selon Lucrèce, à des simulacres illusoires qui se présentaient la nuit, et que la peur réalisa. Le bruit du tonnerre, les effets de la foudre, les tremblements de terre, les inondations, glacèrent d'effroi tous les cœurs : on éleva des autels, on se prosterna contre terre ; on institua ces cérémonies religieuses qui subsistent encore aujourd'hui, et qui subsisteront toujours.

Cependant les arts s'enrichissaient tous les jours par de nouvelles découvertes. De grands incendies, excités dans les forêts, occasionnèrent la fonte des métaux, que l'homme trouva dans le sein de la terre, et dont il se fit des instruments et des armes : les guerres devinrent alors plus sanglantes, et, pour surcroît d'horreur, on fit combattre dans les armées les animaux les plus féroces. L'homme se perfectionnait dans les arts utiles comme dans les arts destructeurs. Les étoffes succédèrent à la dépouille des bêtes ; l'agriculture devint une science ; enfin la musique, l'astronomie, la navigation, l'architecture, la jurisprudence, la poésie, la peinture, la sculpture, furent les fruits d'un travail opiniâtre suggéré par le besoin et dirigé par l'expérience.

LIVRE CINQUIÈME

Quel génie peut chanter dignement un si noble sujet, de si grandes découvertes ? Quelle voix assez éloquente pour célébrer les louanges de ce sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présents ? Cette tâche est sans doute au-dessus des efforts d'un mortel. Car, s'il faut en parler d'une façon qui réponde à la grandeur de ses ouvrages, ce fut sans doute un dieu : oui, Memmius, un dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite auquel on donne aujourd'hui le nom de *sagesse*, et, par cet art vraiment divin, faire succéder dans la vie humaine le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres.

Compare en effet les anciennes découvertes des autres divinités. On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moissons, et Bacchus

LIBER QUINTUS

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere pro rerum majestate hisque repertis?
Quisve valet verbis tantum, qui fundere laudes
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis
Pectore parta suo quæsitaque prœmia liquit?
Nemo (ut opinor) erit mortali corpore cretus.
Nam si ut ipsa petit majestas cognita rerum
Dicendum est, deus ille fuit, deus, inclyte Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam quæ
Nunc appellatur Sapientia, quique per artem
Fluctibus e tantis vitam tantisque tenebris
In tam tranquillo et tam clara luce locavit.

Confer enim divina aliorum antiqua reperta.
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris

le jus de la vigne; deux présents sans lesquels on peut subsister, et qui maintenant encore, à ce que l'on assure, sont inconnus à plusieurs nations. Mais on ne pouvait vivre heureux sans un cœur pur, et c'est avec raison que nous honorons comme un dieu celui dont les préceptes, répandus chez tous les peuples de la terre, servent à soutenir et consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Si tu crois que les travaux d'Hercule méritent la préférence, tu es dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier arcadien? Que pourraient maintenant ou le taureau de Crète, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpents venimeux? Et les trois corps de l'énorme Géryon, et les chevaux de Diomède, dont les narines soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes bistoniennes, près de l'Ismare, ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale? Le gardien du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or, ce dragon furieux, cruel, au regard menaçant, qui de son énorme corps embrassait à plusieurs replis le tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire près des rives

Vitigeni laticem mortalibus instituisse,
Cum tamen his posset sine rebus vita manere,
Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes.
At bene non poterat sine puro pectore vivi.
Quo magis hic merito nobis deus esse videtur,
Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes
Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

Herculis antistare autem si facta putabis,
Longius a vera multo ratione ferere.
Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
Ille leonis obesset, et horrens Arcadius sus?
Denique quid Cretæ taurus, Lernæaque pestis
Hydra venenatis posset vallata colubris?
Quidve tripectora tergemini vis Geryonaï?
Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,
Thracen, Bistoniasque plagas, atque Ismara propter,
Tantopere officerent nobis? uncisque timendæ
Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes?
Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala
Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,
Arboris amplexus stirpem, quid denique obesset,

atlantiques de cette mer inaccessible, sur laquelle ni Romains ni barbares n'osent jamais s'exposer? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient encore, s'ils n'eussent été détruits, pourraient-ils nous nuire? Non, sans doute: la terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces, et l'effroi règne dans les bois, sur les montagnes, et au fond des forêts; ces dangers, il est presque toujours en notre pouvoir de les éviter.

Mais si nos cœurs ne sont délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir! Que de périls à vaincre! De quels soucis, de quelles inquiétudes, de quelles craintes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions! Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté! Celui qui a dompté ces ennemis, qui les a chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-il pas juste qu'il soit mis au nombre des dieux? Que sera-ce si le même sage a parlé des immortels en termes divins, et dévoilé à nos yeux tous les secrets de la nature?

C'est en marchant sur ses traces que je continuerai de t'ensei-

Propter Atlantæum littus pelageque severa,
Quo neque noster adit quisquam, neque barbarus audet?
Cætera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
Nil, ut opinor : ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta est
Per nemora ac montes magnos, sylvasque profundas;
Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.

At nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis,
Atque pericula tunc ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus, desidiesque?
Hæc igitur qui cuncta subegerit ex animoque
Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
Hunc hominem numero divum dignarier esse?
Cum bene præsertim multa, ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divis dare dicta suerit,
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Quojus ego ingressus vestigia, nunc rationes
Persequor, ac doceo dictis quo quæque creata

gner combien il est nécessaire que tous les êtres subsistent pendant un temps limité, selon les lois de leur formation, sans pouvoir jamais franchir les bornes prescrites à leur durée. Ainsi, après avoir établi que l'âme naît avec nous, qu'elle ne peut subsister pendant l'éternité, et que ces fantômes, ces images des morts que nous croyons voir en songe, ne sont que de vains simulacres, l'ordre de mon sujet me conduit à traiter de la naissance et de la ruine future du monde, à expliquer de quelle manière les atomes, par leur assemblage, ont formé la terre, le ciel, la mer, les astres, le soleil, et le globe de la lune; quels animaux a enfantés la terre, quels animaux n'ont jamais existé; comment les hommes, à l'aide de sons divers, ont établi entre eux un commerce d'idées; comment s'est introduite dans les âmes humaines la crainte des dieux, qui, dans toutes les régions du monde, veille à la conservation des temples, des lacs, des bois sacrés, des autels, et des images divines.

Je t'expliquerai encore les lois que la nature a prescrites au cours du soleil et aux révolutions de la lune, pour t'empêcher de

Fœdere sint, in eo quam sit durare necessum,
Nec validas ævi valeant rescindere leges.
Quo genere in primis animi natura reperta est,
Nativo primum consistere corpore creta,
Nec posse incolumis magnum durare per ævum,
Sed simulacra solere in somnis fallere mentem,
Cernere cum videamur eum quem vita reliquit.
Quod superest, nunc me huc rationis detulit ordo,
Ut mihi, mortali consistere corpore mundum,
Nativumque simul, ratio reddunda sit esse :
Et quibus ille modis congressus materiaï
Fundarit terram, cœlum, mare, sidera, solem,
Lunaïque globum; tum quæ tellure animantes
Exstiterint, et quæ nullo sint tempore natæ;
Quove modo genus humanum variante loquela
Cœperit inter se vesci per nomina rerum ;
Et quibus ille modis divum metus insinuarit
Pectora, terrarum qui in orbi sancta tuetur
Fana, lacus, lucos, aras, simulacraque divum.

Præterea, solis cursus, lunæque meatus
Expediam qua vi flectat natura gubernans,
Ne forte hic inter cœlum terramque reamur

croire que, par un mouvement spontané, ces astres roulent librement de toute éternité entre le ciel et la terre pour l'accroissement des grains et des animaux, ou que leurs révolutions soient dues à la volonté des dieux. En effet, ceux mêmes qui sont persuadés que les dieux vivent dans une profonde oisiveté, en réfléchissant avec admiration aux causes des phénomènes naturels, et surtout de ceux qu'ils aperçoivent au-dessus de leurs têtes, dans les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, et font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent un pouvoir suprême; ils ignorent ce qui peut ou ne peut point exister, et les limites invariables que la nature a prescrites à l'énergie de chaque être.

Mais pour ne pas t'arrêter plus longtemps par de simples promesses, considère la mer, la terre et le ciel : ces trois substances, ces trois masses dont l'aspect est si différent, dont le tissu est si solide, un seul jour les verra périr, et la machine du monde, après s'être soutenue pendant un grand nombre de siècles, s'écroulera en un moment.

Je n'ignore pas combien c'est une opinion nouvelle et incroyable que de croire à la ruine future du ciel et de la terre, et combien

Libera sponte sua cursus lustrare perennes,
Morigera ad fruges augendas atque animantes,
Neve aliqua divum volvi ratione putemus.
Nam bene qui didicere deos securum agere ævum,
Si tamen interea mirantur qua ratione
Quæque geri possint, præsertim rebus in illis
Quæ supera caput ætheriis cernuntur in oris,
Rursus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
Quid nequeat, finita potestas denique quoique
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.

Quod superest, ne te in promissis plura moremur,
Principio maria ac terras cœlumque tuere.
Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmi,
Tres species tam dissimiles, tria talia texta
Una dies dabit exitio, multosque per annos
Sustentata ruet moles et machina mundi.

Nec me animi fallit quam res nova miraque menti
Accidat, exitium cœli terræque futurum,

il m'est difficile de convaincre les hommes; c'est ce qui arrive quand on leur apporte une vérité qui n'a pas encore frappé leurs oreilles, et qui, de plus, n'est soumise ni à la vue ni au tact, les deux seules voies qui portent l'évidence jusque dans le sanctuaire de l'esprit humain. Je parlerai cependant : peut-être l'expérience viendra-t-elle à l'appui de mes discours; peut-être verras-tu avant peu le globe succomber sous d'affreux tremblements. Puisse la destinée détourner de nos jours un pareil désastre, et le raisonnement, plutôt que l'effet même, te convaincre de la possibilité d'une destruction générale!

Mais avant de te révéler ces arrêts du destin, plus sacrés et plus sûrs que les oracles de la Pythie couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon, je veux prémunir ton courage par quelques vérités consolantes; peut-être, intimidé par la superstition, crois-tu que la terre et le soleil, le ciel et la mer, les astres et la lune, sont des substances divines dont l'éternité est le partage; qu'ainsi c'est une impiété semblable à celle des Géants, et digne des châtiments les plus terribles, d'oser par de vains arguments ébranler les

Et quam difficile id mihi sit pervincere dictis :
Ut fit, ubi insolitam rem apportes auribus ante,
Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu,
Nec jacere indu manus, via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.
Sed tamen effabor; dictis dabit ipsa fidem res
Forsitan, et graviter terrarum motibus orbis
Omnia conquassari in parvo tempore cernes :
Quod procul a nobis flectat fortuna gubernans;
Et ratio potius, quam res persuadeat ipsa,
Succidere horrisono posse omnia victa fragore.

Qua prius aggrediar quam de re fundere fata
Sanctius, et multo certa ratione magis quam
Pythia, quæ tripode e Phœbi lauroque profatur,
Multa tibi expediam doctis solatia dictis,
Religione refrenatus ne forte rearis
Terras, et solem, cœlum, mare, sidera, lunam,
Corpore divino debere æterna manere,
Proptereaque putes ritu par esse Gigantum,
Pendere eos pœnas immani pro scelere omnes,
Qui ratione sua disturbent mœnia mundi,

voûtes du monde, éteindre ce soleil qui brille dans les cieux, et soumettre à la destruction des êtres immortels.

Mais tous ces corps sont si éloignés d'avoir rien de commun avec la nature divine, et si indignes d'être placés au rang des dieux, qu'ils sont propres au contraire à nous donner l'idée d'une matière brute et inanimée. Car il ne faut pas croire que le sentiment et l'intelligence soient la propriété de tous les corps indifféremment. De même qu'on ne voit point d'arbres dans l'air, de nuages dans l'Océan, de poissons dans les plaines, de sang dans le bois, de sucs dans les pierres, parce que la nature a prescrit à chaque être le lieu de sa naissance et de son développement, de même l'âme ne peut naître isolée, sans un corps, des nerfs et du sang. Si cela était possible, elle pourrait à plus forte raison se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons, ou dans tout autre partie du corps, puisque enfin elle resterait toujours dans le même homme, dans le même vase. Or, comme nous sommes certains que, dans notre corps même, l'esprit et l'âme ont un lieu fixe pour naître et s'accroître séparément, nous sommes encore plus en droit de nier qu'elle puisse subsister sans un corps, sans une

Præclarumque velint cœli restinguere solem,
Immortalia mortali sermone notantes.

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero sic sunt indigna videri,
Notitiam potius præbere ut posse putentur
Quid sit vitali motu sensuque remotum.
Quippe etenim non est cum quovis corpore ut esse
Posse animi natura putetur consiliumque.
Sicut in æthere non arbor, nec in æquore salso
Nubes esse queunt, neque pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse,
Certum ac dispositum est ubi quidquid crescat et insit:
Sic animi natura nequit sine corpore oriri
Sola, neque a nervis et sanguine longiter esse.
Hoc si posset enim, multo prius ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quavis in parte soleret;
Tandem in eodem homine atque in eodem vase maneret.
Quod quoniam nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur ubi esse et crescere possit
Seorsum anima atque animus, tanto magis inficiandum

forme animale, dans les glèbes putréfiées de la terre, dans les feux du soleil, dans les eaux de l'Océan, dans les plaines de l'air? Ainsi, bien loin d'être douées d'une âme divine, ces masses ne jouissent pas même du mouvement de la vie.

Tu te refuses aussi à croire que les dieux habitent aucune des régions du monde. Les dieux sont des substances déliées que les sens ne peuvent apercevoir, que l'âme elle-même saisit à peine. Si donc ils se dérobent au contact de nos mains, ils ne doivent toucher aucun des objets soumis à notre tact, puisqu'il est interdit de toucher à ce qui est *intangible* de sa nature. Leur séjour doit donc être bien différent du nôtre, et aussi subtil que leurs corps; vérité que je prouverai dans la suite avec plus d'étendue.

Dire que les dieux ont établi en notre faveur le bel ordre de la nature, que par conséquent nous devons bénir et croire immortel l'ouvrage de leurs mains, et que c'est un crime de saper par des discours audacieux les fondements de cet édifice indestructible que la sagesse divine a construit pour l'espèce humaine, de pareilles

Totum posse extra corpus formamque animalem
Putribus in glebis terrarum, aut solis in igni,
Aut in aqua durare, aut altis ætheris oris.
Haud igitur constant divino prædita sensu,
Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.

Illud item non est ut possis credere, sedes
Esse deum sanctas in mundi partibus ullis.
Tenuis enim natura deum, longeque remota
Sensibus a nostris, animi vix mente videtur.
Quæ quoniam manuum tactum suffugit et ictum,
Tactile nil nobis quod sit contingere debet.
Tangere enim non quit, quod tangi non licet ipsum.
Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse
Dissimiles debent, tenues de corpore eorum:
Quæ tibi posterius largo sermone probabo.

Dicere porro, hominum causa voluisse parare
Præclaram mundi naturam, proptereaque
Id laudabile opus divum laudare decere,
Æternumque putare atque immortale futurum,
Nec fas esse, deum quod sit ratione vetusta
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,
Nec verbis vexare, et ab imo evertere summam,

fables, ô Memmius! sont le comble de la folie. Quel bien notre reconnaissance pouvait-elle procurer à ces êtres immortels et fortunés, pour les déterminer à faire de nos plaisirs communs la fin de leurs travaux? Tranquilles de toute éternité, quel nouvel intérêt, au bout d'un si grand nombre de siècles, aurait pu leur faire souhaiter de changer d'état? Le changement n'est désirable que pour ceux dont le sort est malheureux; mais dans des êtres qui, durant les siècles précédents, n'avaient jamais connu l'infortune, et dont la vie coulait dans une sérénité continuelle, qui aurait pu allumer le désir de la nouveauté? Dira-t-on qu'ils languissaient dans les ténèbres et dans l'abattement, jusqu'au moment où l'on vit briller l'éclat de la nature naissante? Et nous-mêmes, était-ce un malheur pour nous de n'être pas nés? Quiconque est entré dans le séjour de la vie doit désirer d'y rester, tant que la douce volupté l'y retient; mais à qui n'a jamais goûté le plaisir d'exister, qu'importe de n'être point venu au monde?

D'ailleurs, pour faire le monde et les hommes, d'où les dieux en ont-il tiré le modèle et l'idée même de l'homme, sans laquelle ils ne pouvaient concevoir clairement le projet qu'ils voulaient exé-

Cætera de genere hoc affingere et addere, Memmi,
Desipere est. Quid enim immortalibus atque beatis
Gratia nostra queat largirier emolumenti,
Ut nostra quidquam causa gerere aggrediantur?
Quidve novi potuit tanto post ante quietos
Illicere ut cuperent vitam mutare priorem?
Nam gaudere novis rebus debere videtur,
Cui veteres obsunt; sed, cui nil accidit ægri
Tempora in anteacto, cum pulchre degeret ævum,
Quid potuit novitatis amorem accendere tali?
An, credo, in tenebris vita ac mœrore jacebat,
Donec diluxit rerum genitalis origo?
Quidve mali fuerat nobis non esse creatis?
Natus enim debet, quicunque est, velle manere
In vita, donec retinebit blanda voluptas.
Qui nunquam vero vitæ gustavit amorem
Nec fuit in numero, quid obest non esse creatum?

Exemplum porro gignundis rebus et ipsa
Notities hominum, divis unde insita primum?
Quid vellent facere ut scirent, animoque viderent?
Quove modo est unquam vis cognita principiorum,

cuter? Qui leur a fait connaître les qualités des atomes, et ce que peuvent leurs différentes combinaisons, sinon la marche même de la nature? Car, depuis une infinité de siècles, les éléments innombrables de la matière, frappés par des chocs étrangers, entraînés par leur propre poids, se sont mus avec rapidité, se sont assemblés de mille façons diverses, ont enfin tenté toutes les combinaisons propres à former des êtres; de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'à la fin ils aient rencontré l'ordre et les mouvements dont notre monde est le résultat, et qui le renouvellent tous les jours.

Mais quand même je ne connaîtrais pas la nature des éléments, j'oserais assurer, à la simple vue du ciel et de la nature entière, qu'un tout aussi défectueux n'est point l'ouvrage de la Divinité.

D'abord ce globe qu'environne la voûte céleste est en grande partie occupé par des montagnes et des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers stériles, d'immenses marais, et la mer, dont les vastes circuits resserrent les continents. Presque deux parties de ce même globe nous sont interdites par des ardeurs brûlantes et les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui

Quidnam inter sese permutato ordine possent,
Si non ipsa dedit specimen natura creandi?
Namque ita multa modis multis primordia rerum
Ex infinito jam tempore percita plagis,
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
Omnimodisque coire, atque omnia pertentare,
Quæcunque inter se possint congressa creare;
Ut non sit mirum si in tales dispositūras
Deciderunt quoque, et in tales venere meatus,
Qualibus hæc rerum genitur nunc summa novando.

Quod si jam rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus esse paratam
Naturam rerum : tanta stat prædita culpa.

Principio, quantum cœli tegit impetus ingens,
Inde avidam partem montes, sylvæque ferarum
Possedere, tenent rupes, vastæque paludes,
Et mare, quod late terrarum distinet oras.
Inde duas porro prope partes fervidus ardor,
Assiduusque geli casus mortalibus aufert.

reste de terrain, la nature, abandonnée à elle-même, le hérisserait de ronces, si l'industrie humaine ne luttait sans cesse contre elle, si le besoin de vivre ne nous forçait à gémir sous de pénibles travaux, à déchirer la terre par l'empreinte du soc, à féconder la glèbe et à dompter le sol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes se développer et se montrer au jour. Encore trop souvent ces fruits conquis par tant de travaux, à peine en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes, ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes féroces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la nature se plaît-elle à les multiplier et à les nourrir sur la terre et dans les ondes? Pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies? Pourquoi tant de funérailles prématurées?

Semblable au matelot que la tempête a jeté sur le rivage, l'enfant qui vient de naître est étendu à terre, nu, incapable de parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière : il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance; et il

Quod superest arvi, tamen id natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitaï causa valido consueta bidenti
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris.
Si non fecundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes cimus ad ortus,
Sponte sua nequeant liquidas existere in auras.
Et tamen interdum magno quæsita labore,
Cum jam per terras frondent atque omnia florent,
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbinevexant.
Præterea genus horriferum natura ferarum,
Humanæ genti infestum, terraque marique,
Cur alit atque auget? Cur anni tempora morbos
Apportant? Quare mors immatura vagatur?

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit;
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,

a raison sans doute, le malheureux à qui il reste une si vaste carrière de maux à traverser. Au contraire, les troupeaux de toute espèce et les bêtes féroces croissent sans peine; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante, ni de vêtements différents pour les différentes saisons. Il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert, puisque la terre et la nature fournissent à chacun d'eux toutes choses en abondance.

Si la terre et l'eau, le souffle léger de l'air, et la brûlante vapeur du feu sont soumis à la naissance et à la mort, le monde, qui est le résultat de ces quatre éléments, doit avoir la même destinée, puisque les parties ne peuvent naître et mourir sans que le tout partage le même sort. Ainsi, quand je vois les vastes membres du monde s'épuiser et se reproduire alternativement, je ne puis douter que le ciel et la terre n'aient eu un premier instant et ne doivent finir un jour.

Ne regarde pas, ô Memmius! comme une prétention hasardée d'avancer, comme je l'ai fait, que la terre et le feu soient mor-

Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque
Nec crepitacula eis opu' sunt, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli.
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit naturaque dædala rerum.

Principio, quoniam terraï corpus, et humor,
Aurarumque leves animæ, calidique vapores,
E quibus hæc rerum consistere summa videtur,
Omnia nativo ac mortali corpore constant,
Debet tota eadem mundi natura putari.
Quippe etenim quorum partes et membra videmus
Corpore nativo et mortalibus esse figuris,
Hæc eadem ferme mortalia cernimus esse,
Et nativa simul. Quapropter maxima mundi
Cum videam membra ac partes consumpta regigni,
Scire licet cœli quoque idem terræque fuisse
Principiale aliquod tempus, clademque futuram.

Illud in his rebus ne me arripuisse rearis,
Memmi, quod terram atque ignem mortalia sumpsi

tels, l'air et l'eau sujets à périr, pour renaître et s'accroître de nouveau. D'abord une partie de la terre, brûlée par l'ardeur continuelle du soleil et foulée sans cesse aux pieds, se dissipe en tourbillons de poussière, nuages légers que le souffle des vents disperse dans les airs : la pluie résout en eau une partie des glèbes, et les rivages des fleuves sont sans cesse minés par le courant. Enfin tout corps qui en nourrit un autre de sa propre substance essuie des pertes nécessaires : puis donc que la terre est à la fois la mère commune et le tombeau de tous les êtres, il faut que tour à tour elle s'épuise et se répare.

Que la mer, les fleuves et les fontaines se remplissent toujours de nouvelles ondes et se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les pertes continuelles que fait l'eau l'empêchent d'être trop abondante : les vents, en la balayant de leur souffle, le soleil, en la pompant de ses rayons, diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre, où elle se filtre, se dégage de ses sels, se replie sur elle-même, se rassemble à la source des

Esse, neque humorem dubitavi aurasque perire,
Atque eadem gigni, rursusque augescere dixi.
Principio, pars terraï nonnulla perusta
Solibus assiduis, multa pulsata pedum vi,
Pulveris exhalat nebulam nubesque volantes,
Quas validi toto dispergunt aere venti :
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur
Imbribus, et ripas radentia flumina rodunt
Præterea, pro parte sua quodcunque alid auget,
Roditur, et quoniam dubio procul esse videtur
Omniparens, eadem rerum commune sepulcrum;
Ergo terra tibi limatur, et aucta recrescit.

Quod superest, humore novo mare, flumina, fontes
Semper abundare, et latices manare perennes,
Nil opus est verbis, magnus decursus aquarum
Undique declarat : sed primum quidquid aquaï
Tollitur in summaque fit, ut nihil humor abundet,
Partim quod validi verrentes æquora venti
Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol,
Partim quod subter per terras diditur omnes.
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, et ad caput amnibus omnis

fleuves, et, ainsi purifiée, coule sur la surface du globe, dans les endroits où la terre entr'ouverte facilite la trace liquide de ses pas.

Passons donc maintenant à l'air, qui éprouve à chaque instant des vicissitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps; et s'il ne leur restituait à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes, tout se dissoudrait et se changerait en air. Il ne cesse donc point d'être engendré par les corps et de s'y résoudre, puisque de tous les êtres s'échappent des émanations continuelles.

Enfin le soleil, cette source féconde de lumière, baigne sans cesse le ciel d'un éclat renaissant, et alimente la lumière d'une lumière toujours nouvelle. Car ses rayons se perdent aussitôt qu'ils arrivent à leur destination : veux-tu en être convaincu? Lorsqu'un nuage se place devant le soleil et semble, par son interposition, couper ses rayons, leur partie inférieure est sur-le-champ perdue pour nous, et la terre se couvre d'ombre partout où se porte la nue; d'où il faut conclure que les corps ont toujours besoin d'un éclat nouveau, que chaque rayon meurt aussitôt après

Convenit; inde super terras fluit agmine dulci,
Qua via secta semel liquido pede detulit undas.

Aera nunc igitur dicam, qui corpore toto
Innumerabiliter privas mutatur in horas.
Semper enim quodcunque fluit de rebus, id omne
Aeris in magnum fertur mare : qui nisi contra
Corpora retribuat rebus recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent et in aera versa.
Haud igitur cessat gigni de rebus, et in res
Reccidere assidue, quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol
Irrigat assidue cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen.
Nam primum quidquid fulgoris disperit eii,
Quocunque accidit, id licet hinc cognoscere possis,
Quod simul ac primum nubes succedere soli
Cœpere, et radios inter quasi rumpere lucis,
Extemplo inferior pars horum disperit omnis,
Terraque inumbratur, qua nimbi cunque feruntur :
Ut noscas splendore novo res semper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire,

qu'il est né, et qu'il serait impossible d'apercevoir les objets, sans les écoulements continuels de la source du jour.

Nos flambeaux artificiels eux-mêmes, ces lampes suspendues, ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de flamme et de fumée, s'empressent de même, à l'aide de leurs feux tremblants, de fournir toujours une nouvelle lumière : leurs émissions ne sont jamais interrompues, tant est grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux remplacent la lumière qui s'éteint par la formation subite d'une lumière nouvelle. Ainsi, bien loin de regarder le soleil, la lune et les étoiles comme des corps inaltérables, tu dois croire qu'ils ne nous éclairent que par des émissions successives, toujours perdues et toujours réitérées.

Enfin, ne vois-tu pas le temps triompher des pierres mêmes, les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers se réduire en poudre, les temples et les statues des dieux s'affaisser et tomber en ruine, sans que la Divinité puisse leur faire franchir les bornes fixées par le destin, ni lutter elle-même contre les lois immuables de la nature? En un mot, ne voyons-nous pas tous les monuments humains céder à la destruction et tomber tout à coup, minés par

Nec ratione alia res posse in sole videri,
Perpetuo ni suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt,
Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis
Fulguribus pingues multa caligine tædæ,
Consimili properant ratione, ardore ministro,
Suppeditare novum lumen, tremere ignibus instant;
Instant, nec loca lux inter quasi rupta relinquit;
Usque adeo properanter ab omnibus ignibus ejus
Exitium celeri toleratur origine flammæ.
Sic igitur solem, lunam, stellasque putandum
Ex alio atque alio lucem jactare subortu,
Et primum quidquid flammaï perdere semper,
Inviolabilia hæc ne credas forte vigere.

Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo?
Non altas turres ruere, et putrescere saxa?
Non delubra deum simulacraque fessa fatisci,
Nec sanctum numen fati protollere fines
Posse, neque adversus naturæ fœdera niti?
Denique non monumenta virum dilapsa videmus
Cedere proporro, subitoque senescere casu?

la vieillesse, les cailloux rouler arrachés de la cime des monts, incapables de résister aux efforts violents d'une durée limitée? Car ils ne se détacheraient pas tout à coup et ne tomberaient pas en un moment, si depuis un nombre infini de siècles ils avaient soutenu tous les assauts du temps sans y avoir succombé.

Enfin, considère cette vaste enceinte qui embrasse de tous côtes la terre, ce ciel qui (suivant certains philosophes) enfante tous les êtres et les reçoit après leur dissolution; tout immense qu'il est, il a commencé et finira un jour, puisqu'un être ne peut en nourrir d'autres sans s'épuiser, ni les réunir à lui-même sans se réparer.

D'ailleurs, si le ciel et la terre n'ont pas eu d'origine, s'ils subsistent de toute éternité, pourquoi ne s'est-il trouvé aucun poëte pour chanter les événements antérieurs à la guerre de Thèbes et à la ruine de Troie? Pourquoi tant de faits héroïques ensevelis dans l'oubli et exclus pour jamais des fastes éternels de la renommée? Je n'en doute pas, notre monde est nouveau; il est encore dans l'enfance, et son origine ne date pas de fort loin. Voilà pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne et d'autres qu'on n'invente que

Non ruere avolsos silices a montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre, patique
Finiti? Neque enim caderent avolsa repente,
Ex infinito quæ tempore pertolerassent
Omnia tormenta ætatis privata fragore.

Denique jam tuere hoc circum supraque quod omnem
Continet amplexu terram, quod procreat ex se
Omnia (quod quidam memorant), recipitque perempta;
Totum nativum mortali corpore constat.
Nam quodcunque alias ex se res auget alitque,
Deminui debet, recreari, cum recipit res.

Præterea, si nulla fuit genitalis origo
Terrai et cœli, semperque æterna fuere,
Cur supera bellum Thebanum et funera Trojæ
Non alias alii quoque res cecinere poetæ?
Quo tot facta virum toties cecidere, nec usquam
Æternis famæ monumentis insita florent?
Verum (ut opinor) habet novitatem summa, recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cepit.
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,

d'aujourd'hui : c'est d'aujourd'hui que la navigation fait des progrès considérables ; la science de l'harmonie est une découverte de nos jours. Enfin cette philosophie dont j'expose les principes n'est connue que depuis peu, et je suis le premier qui aie pu traiter ces matières dans la langue de ma patrie.

Si tu crois que le monde jouissait autrefois de ces mêmes avantages, mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorants, que les villes ont été renversées par les grandes révolutions du monde, que des torrents destructeurs, formés par des pluies continuelles, se sont déchaînés sur le globe et ont submergé les villes, à plus forte raison seras-tu obligé de convenir que le ciel et la terre seront détruits un jour. Assailli par de tels fléaux, exposé à de si grands périls, le monde entier s'écroulait, ce vaste édifice tombait en ruine, si l'attaque eût été plus violente; et nous-mêmes, comment savons-nous que nous sommes tous mortels, si ce n'est parce que nous sommes sujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos semblables?

Enfin un corps subsiste éternellement, ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les prin-

Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt
Multa; modo organici melicos peperere sonores.
Denique natura hæc rerum ratioque reperta est
Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus
Nunc ego sum, in patrias qui possim vertere voces.

Quod si forte fuisse antehac eadem omnia credis,
Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore,
Aut cecidisse urbes magno vexamine mundi,
Aut ex imbribus assiduis exisse rapaces
Per terras amnes atque oppida cooperuisse,
Tanto quippe magis victus fateare necesse est
Exitium quoque terraï cœlique futurum.
Nam cum res tantis morbis tantisque periclis
Tentarentur, ibi si tristior incubuisset
Causa, darent late cladem magnasque ruinas,
Nec ratione alia mortales esse videmur
Inter nos, nisi quod morbis ægriscimus isdem
Atque illi quos a vita natura removit.

Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,
Aut quia sunt solido cum corpore, respuere ictus
Nec penetrare pati sibi quidquam quod queat arctas

cipes de la matière dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature, ou parce qu'il ne donne point de prise au choc, comme le vide, dans lequel se perd toute action destructive, ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après la dissolution, comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties, ni corps pour les heurter et les séparer. Or le monde n'est pas immortel en tant que solide, puisqu'il y a du vide dans la nature ; il ne l'est pas non plus comme vide : il n'y a que trop de corps, dans cet univers infini, dont l'irruption soudaine ébranle notre monde et l'expose au danger de périr. Il existe aussi des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, et sa substance périr de quelque manière que ce soit. Ainsi les portes du trépas, bien loin d'être fermées pour le ciel, le soleil, la terre et les ondes de l'Océan, leur présentent au contraire une vaste ouverture. On est obligé d'avouer, pour la même raison, que tous ces corps ont eu un commencement ; car, puisqu'ils sont mortels, ils n'auraient pu depuis

Dissociare intus partes, ut materiaï
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante ;
Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum ;
Aut etiam, quia nulla loci sit copia circum
Quo quasi res possint discedere dissolvique;
Sicut summarum summa est æterna, neque extra
Quis locus est quo dissiliant, neque corpora sunt quæ
Possint incidere et valida dissolvere plaga.
At neque (uti docui) solido cum corpore mundi
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane;
Nec tamen est ut inane : neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta
Proruere hanc rerum violento turbine summam,
Aut aliam quamvis cladem importare pericli.
Nec porro natura loci spatiumque profundi
Deficit, expergi quo possint mœnia mundi
Aut alia quavis possint vi pulsa perire.
Haud igitur lethi præclusa est janua cœlo,
Nec soli, terræque, nec altis æquoris undis;
Sed patet immani, et vasto respectat hiatu.
Quare etiam nativa necessum est confiteare
Hæc eadem : neque enim, mortali corpore quæ sunt,

une infinité de siècles résister aux assauts redoutables d'une durée immense.

En un mot, la discorde qui règne entre les vastes membres du monde, cette guerre intestine, ne fait-elle pas soupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin ? Quand le soleil, par exemple, et les autres feux se seront abreuvés de toutes les eaux, et auront remporté une victoire à laquelle tous leurs efforts ont tendu jusqu'ici sans succès : car les fleuves fournissent tant d'eau à l'Océan, que, du sein de ce gouffre profond, ils menacent le globe d'une inondation universelle, mais en vain ; les vents qui balayent les mers, le soleil qui les pompe du haut des cieux, en diminuent le volume et causeraient un dessèchement général avant que l'onde pût parvenir à son but. Animés par ces grands intérêts, ces deux éléments se font la guerre avec des forces égales. Néanmoins (s'il faut en croire la fable) le feu a déjà remporté une fois la victoire ; une fois aussi les eaux ont dominé sur les continents. Le feu triompha et consuma une partie du monde, quand Phaéton fut emporté par les coursiers égarés du soleil dans toutes les régions de l'air et dans tous les climats de la terre.

Ex infinito jam tempore adhuc potuissent
Immensi validas ævi contemnere vires.

Denique tantopere inter se cum maxima mundi
Pugnent membra, pio nequaquam concita bello,
Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
Posse dari finem, vel cum sol et vapor omnis
Omnibus epotis humoribus exsuperarint,
Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur?
Tantum suppeditant amnes, ultroque minantur
Omnia diluviare ex alto gurgite ponti :
Nequicquam; quoniam verrentes æquora venti
Deminuunt radiisque retexens ætherius sol ;
Et siccare prius confidunt omnia posse
Quam liquor incœpti possit contingere finem.
Tantum spirantes æquo certamine bellum
Magnis de rebus inter se cernere certant,
Cum semel in terra fuerit superantior ignis,
Et semel (ut fama est) humor regnarit in arvis.
Ignis enim superavit, et ambens multa perussit,
Avia cum Phaetonta rapax vis solis equorum
Æthere raptavit toto, terrasque per omnes.

Mais le maître de l'Olympe, transporté de courroux, d'un coup de foudre précipita de son char l'audacieux Phaéton. Son père, après sa chute, reprit la conduite de l'éternel flambeau ; il attela ses coursiers épars, encore essoufflés, et, rentrant dans sa route ordinaire, il rétablit l'ordre et rendit le calme à la nature. Ces fables qu'ont chantées les anciens poëtes grecs, la raison les rejette bien loin ; elle sait que le feu peut avoir l'avantage quand un grand nombre de molécules ignées se sont rendues de cet univers infini dans notre monde, parce qu'alors il faut ou qu'une puissance contraire surmonte l'action du feu, ou que tout périsse par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victorieuses submergèrent un grand nombre de villes ; mais, quand une force opposée eut refoulé ces amas d'eau rassemblés de toutes les régions de l'univers immense, les pluies s'arrêtèrent, et l'impétuosité des fleuves se ralentit.

Maintenant, comment le concours fortuit des atomes a-t-il posé les fondements du ciel et de la terre, creusé l'abîme de l'Océan, réglé le cours du soleil et de la lune? C'est ce que je vais t'expliquer. Car, je le répète, ce n'est point par un effet de leur intelli-

At Pater omnipotens, ira tum percitus acri,
Magnanimum Phaetonta repenti fulminis ictu
Deturbavit equis in terram, solque cadenti
Obvius æternam suscepit lampada mundi,
Disjectosque redegit equos, junxitque trementes :
Inde suum per iter recreavit cuncta gubernans;
Scilicet, ut veteres Graium cecinere poetæ,
Quod procul a vera est animi ratione repulsum.
Ignis enim superare potest, ubi materiaï
Ex infinito sunt corpora plura coorta :
Inde cadunt vires aliqua ratione revictæ,
Aut pereunt res exustæ torrentibus auris.
Humor item quondam cœpit superare coörtus,
Ut fama est hominum, multas quando obruit urbes :
Inde ubi vis aliqua ratione aversa recessit,
Ex infinito fuerat quæcunque coorta,
Constiterunt imbres, et flumina vim minuerunt.

Sed quibus ille modis conjectus materiaï
Fundarit cœlum ac terram, pontique profunda,
Solisque et lunæ cursus, ex ordine ponam.
Nam certe neque consilio primordia rerum

gence, ni par réflexion, que les éléments du monde se sont placés dans l'ordre où nous les voyons; ils n'ont point concerté entre eux les mouvements qu'ils voulaient se communiquer; mais, infinis en nombre, mus de mille façons diverses, soumis depuis des siècles innombrables à des impulsions étrangères, entraînés par leur propre pesanteur, après s'être rapprochés et réunis de toutes manières, après avoir tenté toutes les combinaisons possibles, à force de temps, d'assemblages et de mouvements, ils se sont coordonnés et ont formé de grandes masses, qui sont devenues pour ainsi dire la première ébauche de la terre, des mers, du ciel et des êtres animés.

On ne voyait pas encore dans les airs le char éclatant du soleil, ni les flambeaux du monde, ni la mer, ni le ciel, ni la terre, ni l'air, ni rien de semblable aux objets qui nous environnent, mais un assemblage orageux d'éléments confondus. Ensuite, quelques parties commencèrent à se dégager de cette masse, les atomes homogènes se rapprochèrent; le monde se développa, ses membres se formèrent, et ses immenses parties furent composées d'atomes de toute espèce. En effet, la discorde des éléments jetait trop de

Ordine se quæque atque sagaci mente locarunt;
Nec quos quæque darent motus pepigere profecto:
Sed quia multa modis multis primordia rerum,
Ex infinito jam tempore percita plagis,
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
Omnimodisque coire, atque omnia pertentare
Quæcunque inter se possent congressa creare,
Propterea fit uti, magnum volgata per ævum,
Omnigenos cœtus et motus experiundo,
Tandem ea conveniant, quæ ut convenere, repente
Magnarum rerum fiant exordia sæpe,
Terraï, maris, et cœli, generisque animantum.

Hic neque tum solis rota cerni lumine largo
Altivolans poterat, neque magni sidera mundi,
Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, neque aer,
Nec similis nostris rebus res ulla videri,
Sed nova tempestas quædam molesque coorta.
Diffugere inde loci partes cœpere, paresque
Cum paribus jungi res, et discludere mundum,
Membraque dividere, et magnas disponere partes
Omnigenis e principiis, discordia quorum

trouble et de confusion entre les intervalles, les directions, les liens, les pesanteurs, les forces impulsives, les combinaisons et les mouvements ; la diversité de leurs formes, la variété de leurs figures, les empêchaient de rester ainsi unis et de se communiquer mutuellement des mouvements convenables : ainsi le ciel se sépara de la terre, la mer attira toutes les eaux dans ses réservoirs, et les feux éthérés allèrent briller à part dans toute leur pureté.

D'abord les éléments de la terre, plus pesants et plus embarrassés, se joignirent sans peine et s'établirent tous au centre vers les régions inférieures : plus leur union fut étroite, plus ils exprimèrent abondamment la matière propre à former les mers, les astres, le soleil, la lune et la vaste enceinte du monde. En effet, comme les éléments de tous ces corps sont plus lisses, plus sphériques et plus déliés que ceux de la terre, la matière éthérée se dégagea la première des pores de la terre, s'éleva dans la partie supérieure, et emporta avec elle un grand nombre de feux. Ainsi, quand les premiers rayons du soleil levant se teignent de pourpre sur le gazon au milieu des perles de la rosée, on voit souvent des

Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus turbabat, prælia miscens,
Propter dissimiles formas variasque figuras,
Quod non omnia sic poterant conjuncta manere,
Nec motus inter sese dare convenientes.
Hoc est a terris altum secernere cœlum,
Et seorsum mare uti secreto humore pateret,
Seorsus item puri secretique ætheris ignes.

Quippe etenim primum terraï corpora quæque,
Propterea quod erant gravia et perplexa, coibant,
In medioque imas capiebant omnia sedes :
Quæ quanto magis inter se perplexa coibant,
Tam magis expressere ea quæ mare, sidera, solem,
Lunamque efficerent, et magni mœnia mundi.
Omnia enim magis hæc e lævibus atque rotundis
Seminibus, multoque minoribu' sunt elementis
Quam tellus ; ideo per rara foramina terræ
Partibus erumpens primus se sustulit æther
Signifer, et multos secum levis abstulit ignes :
Non alia longe ratione ac sæpe videmus,
Aurea cum primum gemmantes rore per herbas
Matutina rubent radiati lumina solis,

vapeurs sortir du sein des lacs et des fleuves, et quelquefois une espèce de fumée s'exhaler de la terre même ; après s'être élevées et réunies dans l'atmosphère, ces émanations vont former un tissu opaque sous la voûte céleste. De même la matière éthérée, quoique légère et fluide, après s'être condensée, forma une vaste enceinte, et, répandue au loin en tous sens, elle embrassa dans son immense circuit le monde entier.

Alors parurent le soleil et la lune, ces deux globes qui roulent dans l'air entre le ciel et la terre ; leurs éléments ne purent s'incorporer ni à ceux de la terre, ni à ceux de la matière éthérée, parce qu'ils n'étaient ni assez pesants pour se déposer dans la partie inférieure, ni assez légers pour s'élever à l'extrémité supérieure. Suspendus dans l'espace intermédiaire, ils se meuvent comme des corps vivants, comme des parties du monde. C'est ainsi que quelques-uns de nos membres demeurent immobiles dans leur poste, tandis que d'autres sont destinés à se mouvoir.

Après ce premier débrouillement, tout à coup la partie de la terre où s'étendent les plaines azurées de l'océan s'écroula et ouvrit un vaste bassin pour l'élément salé ; et plus la terre, fendue

Exhalantque lacus nebulam, fluviique perennes;
Ipsa quoque interdum tellus fumare videtur :
Omnia quæ sursum cum conciliantur in alto,
Corpore concreto subtexunt nubila cœlum.
Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther
Corpore concreto circumdatus undique sepsit,
Et late diffusus in omnes undique partes,
Omnia sic avido complexu cætera sepsit.

Hunc exordia sunt solis lunæque secuta,
Inter utrosque globi quorum vertuntur in auris :
Quæ neque terra sibi adscivit, neque maximus æther,
Quod nec tam fuerint gravia ut depressa sederent,
Nec levia, ut possent per summas labier oras.
Et tamen inter utrosque ita sunt, ut corpora viva
Versent, et partes ut mundi totius exstent.
Quod genus in nobis quædam licet in statione
Membra manere, tamen cum sint ea quæ moveantur.

His igitur rebus retractis, terra repente,
Maxima, qua nunc se ponti plaga cærula tendit,
Succidit, et salso suffudit gurgite fossas,
Inque dies quanto circum magis ætheris æstus,

à la surface, était resserrée, condensée et rapprochée du centre par l'action réitérée des feux du ciel et des rayons du soleil, dont elle était frappée en tous sens, plus la sueur salée exprimée de son vaste corps accrut par ses écoulements les plaines liquides de la mer; et plus les molécules du feu et de l'air, dégagées de la masse terrestre, s'élevèrent nombreuses dans les régions supérieures : ainsi la voûte éclatante du ciel, si éloignée de notre globe, acquit une nouvelle densité. Les plaines s'abaissèrent pour la même raison, la cime des monts s'éleva, car les rochers ne pouvaient s'affaisser, ni la terre s'aplanir également sur toute sa surface.

Le globe ainsi condensé acquit à la fois de la pesanteur et de la consistance : toute la vase du monde, s'il est permis de parler ainsi, se précipita en bas et y forma un dépôt, comme la lie. Au-dessus de la terre se placèrent d'abord l'eau, ensuite l'air, enfin le ciel et ses feux. Ces fluides restèrent purs de tout élément terrestre. Mais ils n'ont pas tous la même légèreté : l'éther, le plus transparent et le plus léger de tous, circule au-dessus de l'air sans jamais se mêler avec ses souffles orageux; il le laisse en proie aux tourbillons rapides et à l'inconstance des tempêtes; pour lui, mû

Et radii solis cogebant undique terram,
Verberibus crebris extrema ad limina apertam,
In medio ut propulsa suo condensa coiret,
Tam magis expressus salsus de corpore sudor
Augebat mare manando, camposque natantes;
Et tanto magis illa foras elapsa volabant
Corpora multa vaporis, et aeris, altaque cœli
Densebant procul a terris fulgentia templa.
Sidebant campi, crescebant montibus altis
Ascensus : neque enim poterant subsidere saxa,
Nec pariter tantumdem omnes succumbere partes.

Sic igitur terræ concreto corpore pondus
Constitit, atque omnis mundi quasi limus in imum
Confluxit gravis, et subsedit funditus, ut fæx.
Inde mare, inde aer, inde æther ignifer ipse.
Corporibus liquidis sunt omnia pura relicta;
Et leviora aliis alia; et liquidissimus æther
Atque levissimus aerias super influit auras :
Nec liquidum corpus turbantibus aeris auris
Commiscet; sinit hæc violentis omnia verti
Turbinibus, sinit incertis turbare procellis :



d'un mouvement réglé, il transporte avec lui ses feux étincelants. Que le fluide éthéré puisse ainsi se mouvoir uniformément, c'est ce que nous montre la mer, qui coule sans jamais changer de route, suivant constamment les mêmes lois.

La cause du mouvement des astres sera l'objet actuel de mes chants. D'abord, si c'est la vaste enceinte du ciel qui roule, il faut supposer les deux pôles du monde pressés, environnés et enfermés par deux courants d'air, l'un supérieur, qui pousse le ciel dans la même direction que suivent les brillants flambeaux du monde, l'autre inférieur, qui les transporte en sens contraire, à peu près comme nous voyons les fleuves faire tourner les roues et les seaux.

Il se pourrait aussi que, le ciel restant immobile, ses flambeaux lumineux décrivissent un cercle autour de nous : soit que la matière éthérée, trop à l'étroit dans l'enceinte céleste et roulant sans cesse pour y trouver une issue, occasionne ainsi la révolution des astres ; soit que l'air extérieur les meuve circulairement ; soit qu'ils puissent eux-mêmes se traîner où leur aliment les appelle, et recueillir dans leur route la matière ignée répandue par tout le

Ipse suos ignes certo fert impete labens.
Nam modice fluere atque uno posse æthera nisu,
Significat ponti mare, certo quod fluit æstu,
Unum labendi conservans usque tenorem.

Motibus astrorum nunc quæ sit causa, canamus.
Principio, magnus cœli si vertitur orbis,
Ex utraque polum parti premere aera nobis
Dicendum est, extraque tenere, et claudere utrinque;
Inde alium supera fluere, atque intendere eodem
Quo volvenda micant æterni sidera mundi;
Ast alium subter, contra qui subvehat orbem,
Ut fluvios versare rotas atque haustra videmus.

Est etiam quoque uti possit cœlum omne manere
In statione, tamen cum lucida signa ferantur :
Sive quod inclusi rapidi sunt ætheris æstus,
Quærentesque viam circumversantur, et ignes
Passim per cœli volvunt se immania templa ;
Sive aliunde fluens alicunde extrinsecus aer
Versat agens ignes; sive ipsi serpere possunt,
Quo cujusque cibus vocat atque invitat euntes,
Flammea per cœlum pascentes corpora passim.

ciel; car il n'est pas aisé de trouver l'explication certaine de ces phénomènes. Je me contente d'exposer tous les moyens que la nature peut employer et emploie réellement dans le grand tout, dans ces mondes innombrables qu'elle a différemment constitués; je me borne à te faire connaître toutes les causes possibles du mouvement des astres, dont une seule a lieu nécessairement dans notre monde. Quelle est-elle? C'est ce que ne décidera jamais le philosophe qui suit pas à pas la nature.

Pour que la terre demeure immobile au centre du monde, il faut que sa pesanteur décroisse et s'évanouisse insensiblement, que ses parties inférieures aient contracté une nouvelle nature par leur union intime avec le fluide aérien, sur lequel elles se reposent et auquel elles sont comme incorporées dès le commencement. Voilà pourquoi notre globe ne charge point l'air et ne s'y enfonce pas. Ainsi l'homme ne sent point le poids de ses membres, la tête ne pèse pas sur le cou, et les pieds soutiennent sans fatigue le poids du corps entier; au lieu qu'un fardeau étranger nous incommode, quoique souvent beaucoup moins considérable: tant il est essentiel d'avoir égard à la nature des objets unis en-

Nam quid in hoc mundo sit eorum, ponere certum
Difficile est : sed quid possit, fiatque per omne
In variis mundis varia ratione creatis,
Id doceo, pluresque sequor disponere causas
Motibus astrorum, quæ possint esse per omne.
E quibus una tamen sit et hæc quoque causa necesse est,
Quæ vegeat motum signis : sed quæ sit earum
Præcipere, haud quaquam est pedetentim progredientis.

Terraque ut in media mundi regione quiescat,
Evanescere paulatim et decrescere pondus
Convenit, atque aliam naturam subter habere
Ex ineunte ævo conjunctam, atque uniter aptam
Partibus aeriis mundi, quibus insita sidit.
Propterea non est oneri, neque deprimit auras :
Et sua cuique homini nullo sunt pondere membra;
Nec caput est oneri collo, nec denique totum
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse.
At quæcunque foris veniunt, impostaque nobis
Pondera sunt, lædunt permulto sæpe minora :
Usque adeo magni refert cui quæ adjaceat res.

semble. De même la terre n'est pas un corps étranger lancé tout à coup dans un fluide étranger, mais elle a été conçue en même temps que l'air, dès l'origine du monde, dont elle est une partie distincte, comme nos membres font partie de nos corps.

Quand un violent coup de tonnerre éclate, il cause à la terre une secousse qui se communique soudain à tous les corps placés à sa surface, ce qui n'arriverait pas si elle n'était liée aux parties aériennes du monde et à la matière éthérée ; car ces trois substances tiennent entre elles par des racines communes, ayant été unies étroitement et comme incorporées ensemble dès l'origine. Ne vois-tu pas quel énorme fardeau est le corps pour une substance aussi déliée que l'âme? Elle le soutient néanmoins, parce qu'elle lui est intimement unie. Que dis-je? Elle seule peut le soulever dans les airs par des sauts rapides, le mouvoir, le gouverner à son gré. Tu vois donc combien la substance la plus légère acquiert de force quand elle est jointe à une substance pesante, comme l'air à la terre et l'âme au corps.

Le disque enflammé du soleil n'est guère plus grand ni plus petit qu'il ne le paraît à nos sens; car, toutes les fois qu'un corps de feu

Sic igitur tellus non est aliena repente
Allata, atque auris aliunde objecta alienis;
Sed pariter prima concepta ab origine mundi,
Certaque pars ejus, quasi nobis membra, videtur.

Præterea grandi tonitru concussa repente
Terra, supra se quæ sunt, concutit omnia motu :
Quod facere haud ulla posset ratione, nisi esset
Partibus aeriis mundi cœloque revincta.
Nam communibus inter se radicibus hærent
Ex ineunte ævo conjuncta atque uniter apta.
Nonne vides etiam quam magno pondere nobis
Sustineat corpus tenuissima vis animaï,
Propterea quia tam conjuncta atque uniter apta est?
Denique jam saltu pernici tollere corpus
Quis potis est, nisi vis animæ, quæ membra gubernat?
Jamne vides quantum tenuis natura valere
Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut aer
Conjunctus terris, et nobis est animi vis?

Nec nimio solis major rota, nec minor ardor
Esse potest nostris quam sensibus esse videtur.

peut nous éclairer de sa lumière et nous échauffer de sa flamme, quelque éloigné qu'il soit, cette distance ne nous dérobe rien de sa grandeur et ne rétrécit point à nos yeux ses dimensions apparentes. Puis donc que la chaleur et la lumière du soleil frappent nos sens et colorent les objets qui nous environnent, l'apparence de sa forme et de sa figure est donc telle, qu'on ne peut les supposer plus grandes ni plus petites dans la réalité.

De même la lune, soit qu'elle ne reflèchisse qu'un éclat emprunté, soit qu'elle tire sa lumière de sa propre nature, ne parcourt point le ciel sous un volume plus considérable que celui qui frappe nos yeux. Car les objets vus de fort loin, au travers d'un air très-dense, ne présentent qu'un aspect confus, bien loin de laisser distinguer leurs contours les plus déliés : puis donc que la lune nous offre une apparence claire, une figure distincte, et jusqu'aux limites déterminées de sa surface, il faut qu'elle soit telle dans les cieux qu'elle nous paraît d'ici-bas.

Enfin, puisque tous les feux que nous voyons sur la terre, à quelque distance qu'ils soient placés, ne nous paraissent subir

Nam quibus e spatiis cunque ignes lumina possunt
Adjicere, et calidum membris afflare vaporem,
Illa ipsa intervalla nihil de corpore limant
Flammarum, nihilo ad speciem est contractior ignis.
Proinde calor quoniam solis, lumenque profusum
Perveniunt nostros ad sensus, et loca tingunt,
Forma quoque hinc solis debet filumque videri,
Nil adeo ut possis plus aut minus addere vere.

Lunaque, sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem,
Quidquid id est, nihilo fertur majore figura
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur.
Nam prius omnia, quæ longe remmota tuemur
Aera per multum, specie confusa videntur
Quam minimum filum : quapropter luna necesse est,
Quandoquidem claram speciem certamque figuram
Præbet, ut est oris extremis cunque notata,
Quanta hæc cunque fuat, tanta hinc videatur in alto.

Postremo, quoscunque vides hinc ætheris ignes
(Quandoquidem, quoscunque in terris cernimus ignes,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,

aucune altération dans leur grandeur apparente, tant que nous distinguons leur lumière et leur agitation, il faut en conclure que les feux éthérés ne sont guère plus grands ni plus petits qu'ils ne le paraissent à nos yeux.

Ne sois pas surpris non plus que le soleil, avec une circonférence aussi petite, puisse baigner la mer, la terre et le ciel des flots de sa lumière, et répandre sa chaleur dans toute la nature. Il se peut qu'il n'y ait que ce canal d'ouvert, par où toute la lumière du monde puisse trouver un libre écoulement, qu'il n'y ait que ce foyer où les éléments de feu puissent se rassembler de toutes parts, pour se répandre de là dans l'univers entier. Ainsi quelquefois une faible source arrose les prairies, et inonde les campagnes. Il se peut encore que les feux du soleil, sans être fort abondants, échauffent et enflamment l'air voisin, en supposant toutefois ce fluide capable de s'allumer à la moindre ardeur, comme on voit quelquefois les moissons et le chaume aride consumés par une seule étincelle. Peut-être enfin ce brillant flambeau du soleil est-il environné d'une grande quantité de feux

Perparvum quiddam interdum mutare videntur,
Alterutram in partem filum, cum longius absint),
Scire licet, perquam pauxillo posse minores
Esse, vel exigua majores parte brevique.

Illud item non est mirandum, qua ratione
Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
Quod maria ac terras omnes cœlumque rigando
Compleat, et calido perfundat cuncta vapore.
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem scatere, atque erumpere flumen
Ex omni mundo, quo sic elementa vaporis
Undique conveniunt, et sic conjectus eorum
Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor.
Nonne vides etiam quam late parvus aquaï
Prata riget fons interdum, campisque redundet?
Est etiam quoque uti non magno solis ab igni
Aera percipiat calidis fervoribus ardor,
Opportunus ita est si forte et idoneus aer,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus:
Quod genus interdum segetes stipulamque videmus
Accipere ex una scintilla incendia passim.
Forsitan et rosea sol alte lampade lucens
Possideat multum cæcis fervoribus ignem

invisibles et sans éclat, destinés uniquement à augmenter la force et la chaleur de ses rayons.

Mais comment le soleil, des régions brûlantes de l'Écrevisse, prolonge-t-il sa carrière jusqu'aux constellations septentrionales, pour retourner de nouveau vers le solstice d'été? Pourquoi la lune franchit-elle en un mois le même espace que le soleil emploie un an à parcourir? C'est un problème qui a plusieurs solutions, un phénomène dont il est impossible d'assigner l'unique et véritable cause. Celle qu'en donne le sage Démocrite paraît assez vraisemblable. Il prétend que les astres peuvent d'autant moins être emportés par le tourbillon éthéré, qu'ils sont plus voisins de la terre, parce que la vitesse et l'action de la sphère céleste s'affaiblissent peu à peu vers l'extrémité inférieure; que pour cette raison le soleil, placé bien au-dessous des constellations ardentes, doit être insensiblement laissé sur la route avec les autres corps inférieurs; que la lune, plus éloignée du ciel et plus voisine de la terre, doit avoir encore plus de peine à suivre la marche des astres; qu'ainsi, plus le tourbillon qui l'emporte le cède en rapi-

Circum se, nullo qui fit fulgore notatus,
Æstiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.

Nec ratio solis simplex, nec certa patescit,
Quo pacto æstivis e partibus Ægocerotis
Brumales adeat flexus, atque inde revertens
Canceris ut vertat metas se ad solstitiales,
Lunaque mensibus id spatium videatur obire,
Annua sol in quo consumit tempora cursu :
Non, inquam, simplex his rebus reddita causa est.
Nam fieri vel cum primis id posse videtur,
Democriti quod sancta viri sententia ponit,
Quanto quæque magis sint terram sidera propter,
Tanto posse minus cum cœli turbine ferri;
Evanescere enim rapidas illius, et acres
Imminui subter vires, ideoque relinqui
Paulatim solem cum posterioribu' signis,
Inferior multo quod sit quam fervida signa,
Et magis hoc lunam; et quanto demissior ejus
Cursus abest procul a cœlo, terrisque propinquat,
Tanto posse minus cum signis tendere cursum.
Flaccidiore etiam quanto jam turbine fertur

dité à celui du soleil, plus les signes doivent fréquemment l'atteindre et la devancer, et que c'est la raison pour laquelle elle paraît rejoindre avec plus de promptitude les signes du zodiaque, tandis qu'en effet ce sont ces signes eux-mêmes qui vont à elle.

Il se peut encore que, des régions du monde diamétralement opposées, s'élancent des courants d'air périodiques, qui puissent alternativement transporter le soleil des signes de l'été dans les froides contrées du septentrion, et le rejeter de ces climats glacés et ténébreux dans le brûlant séjour de l'Écrevisse. Dans ce cas, ce sont aussi des courants d'air alternatifs qui entraînent la lune et les étoiles, dont la grande révolution ne s'achève qu'en un grand nombre d'années. Ne vois-tu pas les nuages eux-mêmes, poussés par des vents contraires, suivre, les uns en bas, les autres en haut, des directions opposées? Pourquoi les astres ne seraient-ils pas transportés de même dans les vastes plaines des cieux par des courants d'air différents?

La nuit couvre la terre de ses ténèbres épaisses, ou parce que le soleil, arrivé aux extrémités du ciel et fatigué de sa course immense, laisse expirer ses feux déjà amortis par la longueur de la

Inferior quam sol, tanto magis omnia signa
Hanc adipiscuntur, circum præterque feruntur.
Propterea fit ut hæc ad signum quodque reverti
Mobilius videatur, ad hanc quia signa revisunt.

Fit quoque ut e mundi transversis partibus aer
Alternis certo fluere alter tempore possit,
Qui queat æstivis solem detrudere signis
Brumales usque ad flexus gelidumque rigorem,
Et qui rejiciat gelidis a frigoris umbris
Æstiferas usque in partes et fervida signa.
Et ratione pari lunam stellasque putandum est,
Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos,
Aeribus posse alternis a partibus ire.
Nonne vides etiam diversis nubila ventis
Diversas ire in partes, inferna supernis?
Qui minus illa queant per magnos ætheris orbes
Æstibus inter se diversis sidera ferri?

At nox obruit ingenti caligine terras,
Aut ubi de longo cursu sol extima cœli
Impulit, atque suos efflavit languidus ignes

route et les torrents d'air qu'ils ont pénétré, ou parce que la même action qui a transporté son disque au-dessus de nos têtes le force à rouler sous nos pieds dans une direction contraire.

Matuta, dans un temps fixe, promène au milieu des airs l'Aurore aux doigts de rose, pour ouvrir les portes de la lumière, ou parce que le même soleil qui était caché sous la terre, devancé à son retour par ses rayons, s'efforce d'échauffer le ciel, ou parce que, à des heures réglées, un grand nombre de feux et de corpuscules ignés se rassemblent périodiquement et forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte que du sommet du mont Ida l'on voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réunir sous la forme d'un globe éclatant et parcourir les cieux.

Au reste, on ne doit pas s'étonner de ce que ces éléments de feu se rassemblent ainsi à des heures marquées pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomènes soumis à la même régularité. C'est dans des temps fixes que les arbres se couvrent et se dépouillent de fleurs ; c'est dans des temps fixes que l'âge ébranle les dents de la vieillesse et

Concussos itere et labefactos aere multo,
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, supra terras quæ pertulit orbem.

Tempore item certo roseam Matuta per oras
Ætheris Auroram defert, et lumina pandit,
Aut quia sol idem sub terras ille revertens
Anticipat cœlum radiis accendere tentans,
Aut quia conveniunt ignes, et semina multa
Confluere ardoris consuerunt tempore certo,
Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni:
Quod genus Idæis fama est e montibus altis
Dispersos ignes orienti lumine cerni,
Inde coire globum quasi in unum, et conficere orbem.

Nec tamen illud in his rebus mirabile debet
Esse, quod hæc ignis tam certo tempore possint
Semina confluere, et solis reparare nitorem.
Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt
Omnibus in rebus. Florescunt tempore certo
Arbusta, et certo dimittunt tempore florem.
Nec minus in certo dentes cadere imperat ætas
Tempore, et impubem molli pubescere veste,

couvre d'un léger duvet les membres et les joues de l'adolescence. Enfin la foudre, la neige, la pluie, les vents et les nuages suivent sans trop d'irrégularité le cours des saisons. En effet, l'énergie de chaque cause ayant été déterminée, et la première impulsion une fois donnée à l'univers lors de la formation du monde, toute la suite des phénomènes est assujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître et les nuits diminuer, et réciproquement, parce que le soleil, restant toujours le même et décrivant sur nos têtes et sous nos pieds des arcs inégaux, coupe le ciel et divise son orbite en parties de différente grandeur, mais en restituant toujours à celle vers laquelle il penche la portion de lumière qu'il a retranchée de l'hémisphère opposé, jusqu'à ce qu'enfin il arrive au signe du ciel qui, placé dans l'intersection de l'écliptique et de l'équateur, rend les jours égaux aux nuits sur tout le globe; car alors la partie du ciel qu'il décrit se trouve à égale distance de l'aquilon et du midi par la position oblique du zodiaque, où le soleil décrit sa révolution annuelle et d'où il répand ses feux vers le ciel et la terre; c'est ainsi que l'enseignent ces savants hommes dont les cartes ornées d'images

Et pariter mollem malis demittere barbam;
Fulmina postremo, nix, imbres, nubila, venti,
Non nimis incertis fiunt in partibus anni.
Namque ubi sic fuerunt causarum exordia prima,
Atque uti res mundi cecidere ab origine prima,
Consequa natura est jam rerum ex ordine certo.

Crescere itemque dies licet, et tabescere noctes,
Et minui luces, cum sumant augmina noctes;
Aut quia sol idem sub terras, atque superne,
Imparibus currens anfractibus ætheris oras
Partit, et in partes non æquas dividit orbem;
Et quod ab alterutra detraxit parte, reponit
Ejus in adversa tanto plus parte relatus,
Donicum ad id signum cœli pervenit, ubi anni
Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras.
Nam medio cursu flatus Aquilonis et Austri
Distinet æquato cœlum discrimine metas,
Propter signiferi posituram totius orbis,
Annua sol in quo contundit tempora serpens,
Obliquo terras et cœlum lumine lustrans;
Ut ratio declarat eorum qui loca cœli

sensibles nous représentent fidèlement toutes les régions du ciel.

Il se peut encore que l'air, plus grossier en quelques endroits, arrête et retienne sous terre les feux tremblants du soleil, qui ne peut sans peine traverser ce fluide épais pour s'élever à l'orient, et que ce soit là la raison pour laquelle on attend, pendant de si longues nuits d'hiver, le retour des rayons du soleil. Il se peut enfin que les feux dont la réunion fait lever le soleil à des points fixes de l'horizon se rassemblent alternativement plus ou moins vite, selon la différence des saisons.

Quant à la lune, elle peut emprunter son éclat du soleil et nous présenter de jour en jour une face lumineuse d'autant plus considérable qu'elle s'éloigne davantage du disque solaire, jusqu'à ce que, en opposition avec lui, elle brille d'une lumière pleine et voie le coucher du soleil de l'endroit exhaussé où elle se lève; ensuite elle doit peu à peu cacher, pour ainsi dire, sa lumière derrière elle, à mesure qu'elle s'approche du soleil en parcourant l'autre moitié du cercle des signes : telle est l'explication de ceux qui regardent la lune comme une boule qui roule sans cesse au-dessous du soleil, et cette explication n'est pas dénuée de vraisemblance.

Omnia dispositis signis ornata notarunt.

Aut quia crassior est certis in partibus aer,
Sub terris ideo tremulum jubar hæsitat ignis,
Nec penetrare potest facile atque emergere ad ortus.
Propterea noctes hiberno tempore longæ
Cessant, dum veniat radiatum insigne diei;
Aut etiam, quia sic alternis partibus anni
Tardius et citius consuerunt confluere ignes,
Qui faciant solem certa de surgere parte.

Luna potest solis radiis percussa nitere,
Inque dies majus lumen convertere nobis
Ad speciem, quantum solis secedit ab orbe,
Donicum eum contra pleno bene lumine fulsit,
Atque oriens obitus ejus super edita vidit :
Inde minutatim retro quasi condere lumen
Debet item, quanto propius jam solis ad ignem
Labitur ex alia signorum parte per orbem;
Ut faciunt, lunam qui fingunt esse pilaï
Consimilem, cursusque viam sub sole tenere :
Propterea fit uti videantur dicere verum.

Au reste, même en conservant une lumière propre, la lune peut fournir sa course et parcourir ses différentes phases, par exemple si un autre corps mû d'un mouvement parallèle à celui de la lune dans son orbite s'oppose sans cesse à son disque sous toutes sortes d'aspects, invisible lui-même si on le suppose dépourvu de lumière. Elle peut encore rouler sur elle-même, comme un ballon teint de lumière dans une de ses moitiés, et, au moyen de cette rotation centrale, développer successivement ses différentes phases, jusqu'à ce que sa partie éclairée tout entière frappe nos yeux ; ensuite elle nous dérobe par degrés sa partie lumineuse, qu'elle reporte derrière elle. Tel est le système que la doctrine chaldéenne s'efforce d'établir sur les ruines de l'astrologie grecque, comme si ces deux explications n'étaient pas également vraisemblables, comme s'il y avait des motifs d'exclusion pour l'une ou pour l'autre.

Enfin la nature ne pourrait-elle pas produire une lune pour chaque jour, avec une suite régulière de forme et d'aspects différents, détruire la lune de la veille et mettre la nouvelle à sa place? Il n'est pas aisé de démontrer l'impossibilité de cette supposition,

Est etiam quoque uti proprio cum lumine possit
Volvier, et varias splendoris reddere formas.
Corpus enim licet esse aliud, quod fertur, et una
Labitur omnimodis occursans officiensque;
Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur.
Versarique potest, globus ut, si forte, pilaï
Dimidia ex parti candenti lumine tinctus,
Versandoque globum variantes edere formas,
Donicum eam partem, quæcunque est ignibus aucta,
Ad speciem vertit nobis oculosque patentes;
Inde minutatim retro contorquet, et aufert
Luciferam partem glomeraminis atque pilaï :
Ut Babylonica Chaldæum doctrina refutans
Astrologorum artem contra convincere tendit;
Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uterque,
Aut minus hoc illo sit cur amplectier ausis.

Denique, cur nequeat semper nova luna creari
Ordine formarum certo certisque figuris,
Inque dies privos abolescere quæque creata,
Atque alia illius reparari in parte locoque,
Difficile est ratione docere et vincere verbis;

surtout ayant l'expérience journalière d'une infinité de pareilles productions périodiques. Le Printemps paraît et l'Amour naît avec lui, et le Zéphyr, avant-coureur de l'Amour, bat de l'aile à ses côtés, tandis que Flore, sa mère, lui prépare une route de fleurs et de parfums. Viennent ensuite la chaleur et l'aridité, la poudreuse Cérès et le souffle dévorant des vents étésiens. L'Automne prend leur place, accompagné du dieu de la vigne, suivi des orages, des tempêtes, du vulturne grondant et du vent du midi, qui prépare la foudre. Enfin les frimas, les neiges et le froid engourdissent la nature et traînent à leur suite l'Hiver, que transit le froid et dont les dents s'entrechoquent. Après tant d'exemples de productions réglées, sera-t-on surpris de ce que la lune soit engendrée et détruite dans des temps marqués?

Les éclipses de soleil et de lune sont aussi susceptibles de plusieurs explications. Car si la lune peut ravir à la terre la lumière du soleil, nous cacher son front brillant, et, par l'interposition de sa masse opaque, en intercepter tous les rayons, un autre corps doué de mouvement et privé sans cesse de lumière ne peut-il

Ordine cum videas tam certo multa creari.
It Ver, et Venus, et Veneris prænuntius ante
Pinnatus graditur Zephyrus vestigia propter :
Flora quibus mater præspergens ante viaï
Cuncta coloribus egregiis et odoribus opplet.
Inde loci sequitur calor aridus, et comes una
Pulverulenta Ceres, et Etesia flabra Aquilonum.
Inde Autumnus adit : graditur simul Evius Evan;
Inde aliæ tempestates ventique sequuntur,
Altitonans Vulturnus, et Auster fulmine pollens.
Tandem Bruma nives affert, pigrumque rigorem
Reddit; Hyems sequitur, Crepitus ac dentibus Algus.
Quo minus est mirum, si certo tempore luna
Gignitur, et certo deletur tempore rursus,
Cum fieri possint tam certo tempore multa.

Solis item quoque defectus lunæque latebras
Pluribus e causis fieri tibi posse putandum est.
Nam cur luna queat terram secludere solis
Lumine, et a terris altum caput obstruere eii,
Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem,
Tempore eodem aliud facere id non posse putetur
Corpus, quod cassum labatur lumine semper?

pas, dans le même temps, produire le même effet? Le soleil lui-même ne peut-il pas, dans un certain temps, languir et perdre son éclat, qu'il reprend après avoir traversé les régions de l'air ennemies de sa flamme et qui occasionnaient l'extinction de sa lumière? Si la terre peut à son tour dépouiller la lune de sa clarté, et, placée au-dessus du soleil, tenir tous ses rayons captifs pendant que l'astre des mois se plonge dans l'ombre épaisse et conique de notre globe, un autre corps ne peut-il pas, dans le même temps, rouler sous le globe de la lune et au-dessus du disque solaire, et, par cette interposition, fermer le passage à la lumière? Et si la lune brille d'un éclat qui lui soit propre, ne peut-elle pas languir dans certaines régions du monde, en traversant un fluide capable d'éteindre ses feux?

J'ai expliqué comment tous les corps de notre monde ont pu se former dans l'enceinte azurée du ciel; j'ai fait connaître les diverses révolutions du soleil et de la lune, quelle cause, quelle force font mouvoir ces deux astres; pour quelle raison ils perdent leur lumière et paraissent s'éteindre quelquefois; comment ces grands yeux de la nature, en se fermant et se rouvrant tour à tour, répandent tout à coup sur la terre une nuit inattendue, ou colorent

Solque suos etiam dimittere languidus ignes
Tempore cur certo nequeat, recreareque lumen,
Cum loca præteriit flammis infesta per auras,
Quæ faciunt ignes interstingui atque perire?
Et cur terra queat lunam spoliare vicissim
Lumine, et oppressum solem super ipsa tenere,
Menstrua dum rigidas coni perlabitur umbras,
Tempore eodem aliud nequeat succurrere lunæ
Corpus, vel supera solis perlabier orbem,
Quod radios interrumpat lumenque profusum?
Et tamen ipsa suo si fulgit luna nitore,
Cur nequeat certa mundi languescere parte,
Dum loca luminibus propriis inimica pererrat?

Quod superest, quoniam magni per cærula mundi
Qua fieri quidquid posset ratione resolvi,
Solis uti varios cursus, lunæque meatus
Noscere possemus, quæ vis et causa cieret,
Quove modo soleant offecto lumine obire,
Et nec opinantes tenebris obducere terras,
Cum quasi connivent, et aperto lumine rursum

sa surface d'une lumière brillante. Maintenant je reviens à l'enfance du monde, et j'examine quels ont été les premiers essais de la terre naissante, les premièrès productions qu'elle hasarda d'exposer à l'inconstance des airs et des vénts.

D'abord la terre revêtit les collines et les campagnes d'herbes et de verdure de toute espèce ; les fleurs brillèrent parmi le gazon dans les vertes prairies ; ensuite les arbres, animés par une séve abondante, élevèrent à l'envi leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes, les poils et la soie sont les premières parties qui naissent aux volatiles et aux quadrupèdes, de même la terre, encore nouvelle, commença par produire des plantes et des arbrisseaux ; ensuite elle créa toutes les espèces mortelles, avec une variété et des combinaisons infinies : car certes les animaux ne sont pas tombés du ciel, et les habitants de la terre ne sont pas sortis de l'onde salée. Il faut donc que la terre ait reçu avec raison le nom de mère, puisque tout a été tiré de son sein. Aujourd'hui encore beaucoup d'êtres vivants se forment dans la terre à l'aide des pluies et de la chaleur du soleil. Est-il donc surprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robustes en

Omnia convisunt clara loca candida luce :
Nunc redeo ad mundi novitatem, et mollia terræ
Arva, novo fetu quid primum in luminis oras
Tollere, et incertis tentarit credere ventis.

Principio, genus herbarum viridemque nitorem
Terra dedit circum colles, camposque per omnes
Florida fulserunt viridanti prata colore ;
Arboribusque datum est variis exinde per auras
Crescendi magnum immissis certamen habenis.
Ut pluma atque pili primum setæque creantur
Quadrupedum in membris et corpore pennipotentum,
Sic nova tum tellus herbas virgultaque primum
Sustulit; inde loci mortalia sæcla creavit
Multa modis multis varia ratione coorta.
Nam neque de cœlo cecidisse animalia possunt,
Nec terrestria de salsis exisse lacunis.
Linquitur ut merito maternum nomen adepta
Terra sit, e terra quoniam sunt cuncta creata.
Multaque nunc etiam existunt animalia terris,
Imbribus et calido solis concreta vapore;
Quo minus est mirum, si tum sunt plura coorta,

soient sortis dans le temps où la terre et l'air jouissaient de la vigueur du jeune âge?

D'abord on vit éclore de leurs œufs les volatiles et les oiseaux de toute espèce, que la chaleur du printemps mettait en liberté; telles encore aujourd'hui les cigales, pendant l'été, quittent d'elles-mêmes leur frêle enveloppe pour se procurer la nourriture qui les soutient. Alors la terre produisit la première génération des hommes. Les plaines conservaient encore un grand nombre de particules de feu et d'eau; pour cette cause, dans les lieux les plus favorables croissaient des espèces de matrices attachées à la terre par des racines; quand l'âge et la maturité ouvraient une issue au nouvel embryon, las de l'humidité et impatient de respirer l'air, la nature dirigeait vers lui tous les pores de la terre et faisait couler par ces ouvertures un suc de la nature du lait. Ainsi les femmes, après l'enfantement, se remplissent d'un lait pur, parce que la partie la plus succulente des aliments se porte dans les mamelles. La terre fournissait aux enfants leur nourriture, la chaleur les dispensait de vêtements, et le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

Le monde, dans ce premier âge, ne connaissait ni les froids

Et majora, nova tellure, atque æthere adulto.

Principio, genus alituum, variæque volucres
Ova relinquebant exclusæ tempore verno;
Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
Linquunt, sponte sua victum vitamque petentes.
Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla :
Multus enim calor atque humor superabat in arvis.
Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
Crescebant uteri terræ radicibus apti,
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
Infantum, fugiens humorem aurasque petissens,
Convertebat ibi natura foramina terræ,
Et succum venis cogebat fundere apertis
Consimilem lactis; sicut nunc femina quæque
Cum peperit, dulci repletur lacte, quod omnis
Impetus in mammas convertitur ille alimenti.
Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
Præbebat, multa et molli lanugine abundans.

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,

pénétrants, ni les chaleurs excessives, ni les vents destructeurs : tous ces fléaux ont eu leur naissance et leur progrès, comme le reste. Je le répète donc, nous avons eu raison de donner à la terre le nom de mère commune, puisque c'est elle qui a créé l'homme, qui a produit presque dans le même temps tous les animaux, et ceux dont la fureur se déchaîne sur les montagnes, et ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses.

Mais comme la faculté génératrice doit avoir un terme, la terre se reposa, semblable à une femme épuisée par l'âge. Car le temps change la face entière du monde, un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier : rien ne demeure constamment le même ; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions et les transactions continuelles de la nature. Les corps affaiblis par les ans tombent en putréfaction ; d'autres sortent de la fange et se fortifient. Ainsi le temps dénature tout ; ainsi la terre passe sans cesse d'un état à un autre, et perd l'énergie qu'elle avait pour acquérir des propriétés qui lui manquaient.

La terre s'efforçait encore dans le même temps de produire des animaux d'une figure et d'une structure extraordinaire : on vit

Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras.
Omnia enim pariter crescunt, et robora sumunt.
Quare etiam atque etiam maternum nomen adepta
Terra tenet merito, quoniam genus ipsa creavit
Humanum, atque animal prope certo tempore fudit
Omne, quod in magnis bacchatur montibu' passim,
Aeriasque simul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquam pariendi debet habere,
Destitit, ut mulier spatio defessa vetusto.
Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet,
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant;
Omnia commutat natura, et vertere cogit.
Namque aliud putrescit, et ævo debile languet ;
Porro aliud concrescit, et e contemptibus exit.
Sic igitur mundi naturam totius ætas
Mutat, et ex alio terram status excipit alter;
Quod potuit, nequeat; possit, quod non tulit ante.

Multaque tum tellus etiam portenta creare
Conata est, mira facie, membrisque coorta
(Androgynum inter utrum, nec utrumque, et utrinque remotum);

l'androgyne, monstre qui, avec la forme des deux sexes, diffère également de l'un et de l'autre. On vit des corps sans pieds, sans mains, sans bouche, sans yeux ; d'autres dont les membres, dans toute leur étendue, étaient liés intimement au tronc : ils ne pouvaient ni agir, ni marcher, ni éviter le péril, ni se procurer leur subsistance. La terre créait encore d'autres monstres et d'autres prodiges de cette espèce, mais en vain : la nature ne leur permit pas de s'accroître, de parvenir à la fleur de l'âge, de trouver leur nourriture, de s'unir par les liens de l'amour. Car il faut pour la propagation des espèces le concours d'un grand nombre de circonstances : d'abord des aliments, ensuite des germes féconds disséminés dans tous les membres, et des canaux dans lesquels ces germes se rendent de toutes les parties du corps, enfin une telle proportion dans les organes extérieurs, que le mâle et la femelle puissent se joindre par les nœuds d'une volupté mutuelle.

Dans ces premiers siècles, plusieurs espèces ont dû périr sans pouvoir se reproduire et se multiplier. En effet, tous les animaux actuellement existants ne se conservent que par la ruse, la force ou la legèreté dont ils ont été doués en naissant, excepté un cer-

Orba pedum partim, manuum viduata vicissim ;
Multa sine ore etiam, sine voltu cæca reperta,
Vinctaque membrorum per totum corpus adhæsu :
Nec facere ut possent quidquam, nec cedere quoquam,
Nec vitare malum, nec sumere quod foret usus.
Cætera de genere hoc monstra, ac portenta creabat :
Nequicquam, quoniam natura absterruit auctum ;
Nec potuere cupitum ætatis tangere florem,
Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res.
Multa videmus enim rebus concurrere debere,
Ut propagando possint producere sæcla,
Pabula primum ut sint, genitalia deinde per artus
Semina qua possint membris manare remissis ;
Feminaque ut maribus conjungi possit, habendum
Mutua queis nectant inter se gaudia utrisque.

Multaque tum interiisse animantum sæcla necesse est,
Nec potuisse propagando procudere prolem.
Nam quæcunque vides vesci vitalibus auris,
Aut dolus, aut virtus, aut denique mobilitas est
Ex ineunte ævo genus id tutata reservans.

tain nombre que nous avons pris sous notre protection, à cause de leur utilité. Les lions cruels et les autres bêtes féroces se défendent par la force, les renards par l'adresse, les cerfs par la fuite. Le chien fidèle et vigilant, les bêtes de somme, la brebis couverte de laine, le bœuf laborieux, sont des espèces confiées à notre garde. Ils évitaient les bêtes féroces, recherchaient la paix, et voulaient une nourriture abondante, acquise sans danger : nous la leur accordons, comme un salaire des services qu'ils nous rendent. Mais les animaux que la nature n'avait pas pourvus des qualités nécessaires pour vivre indépendants ou pour nous être de quelque utilité, pourquoi nous serions-nous chargés de leur nourriture et de leur défense? Enchaînés par le malheur de leur destinée, il fallait qu'ils servissent de proie aux autres animaux, jusqu'à ce que la nature eût entièrement détruit leurs espèces.

Mais il n'y a jamais eu de Centaures; jamais il n'a pu se former une substance composée de deux natures, de deux corps, de l'assemblage de plusieurs membres hétérogènes : une combinaison

Multaque sunt, nobis ex utilitate sua quæ
Commendata manent tutelæ tradita nostræ.
Principio, genus acre leonum sævaque sæcla
Tutata est virtus, vulpes dolus, et fuga cervos.
At levisomna canum fido cum pectore corda,
Et genus omne quod est veterino semine partum,
Lanigeræque simul pecudes, et bucera sæcla,
Omnia sunt hominum tutelæ tradita, Memmi.
Nam cupide fugere feras, pacemque secutæ
Sunt, et larga suo sine pabula parta labore :
Quæ damus utilitatis eorum præmia causa.
At queis nil horum tribuit natura, nec ipsa
Sponte sua possent ut vivere, nec dare nobis
Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum
Præsidio nostro pasci genus, esseque tutum?
Scilicet hæc aliis prædæ lucroque jacebant,
Indupedita suis fatalibus omnia vinclis,
Donicum ad interitum genus id natura redegit.

Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Esse queat duplici natura et corpore bino
Ex alienigenis membris compacta potestas,
Hinc illinc par vis ut non sic esse potis sit.

de forces aussi inégales eût été impossible. C'est de quoi l'on peut se convaincre avec la plus légère attention.

D'abord un coursier, après avoir atteint sa troisième année, est à la fleur de l'âge : il n'en est pas de même des enfants; c'est l'âge où ils cherchent encore en songe la mamelle de leur nourrice. Au contraire, quand la vieillesse diminue les forces et l'activité des coursiers, quand leurs membres languissants ne sont plus animés que d'un souffle prêt à s'exhaler, l'adolescence commence alors à fortifier les membres de l'enfant, et à couvrir ses joues d'un léger duvet. Comment donc, des semences confondues de l'homme et du cheval, aurait-il pu se former des Centaures, des Scylles entourés de chiens marins, ou d'autres assemblages monstrueux de membres incompatibles, qui parviennent dans des temps différents à la fleur, à la maturité et au déclin de l'âge, qui n'ont pas les mêmes inclinations, ne brûlent pas des mêmes feux, ne se nourrissent pas des mêmes aliments, puisque nous voyons la ciguë, qui accroît l'embonpoint des chèvres, être un poison mortel pour l'homme?

Mais puisque la flamme brûle et consume le corps des lions,

Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.

Principio, circum tribus actis impiger annis
Floret equus, puer haudquaquam : quin sæpe etiam num
Ubera mammarum in somnis lactantia quærit.
Post ubi equum validæ vires ætate senecta,
Membraque deficiunt fugienti languida vita,
Tum demum pueris ævo florente juventas
Occipit, et molli vestit lanugine malas :
Ne forte ex homine et veterino semine equorum
Confieri credas Centauros posse, nec esse,
Aut rapidis canibus succinctas semimarinis
Corporibus Scyllas, et cætera de genere horum,
Inter se quorum discordia membra videmus :
Quæ neque florescunt pariter, neque robora sumunt
Corporibus, neque projiciunt ætate senecta ;
Nec simili Venere ardescunt, nec moribus unis
Conveniunt, nec sunt eadem jucunda per artus.
Quippe videre licet pinguescere sæpe cicuta
Barbigeras pecudes, homini quæ est acre venenum.

Flamma quidem vero cum corpora fulva leonum

comme le sang et les viscères de tous les animaux existants, comment a-t-il pu arriver que cette merveilleuse Chimère, avec la tête d'un lion, le corps d'une chèvre et la queue d'un dragon, ait vomi des tourbillons de feu du fond de sa poitrine?

Soutenir que de pareilles productions étaient possibles dans la nouveauté du ciel et de la terre, sans autre raison que ce mot vague de nouveauté, c'est autoriser les fables les plus absurdes : on peut dire aussi que les fleuves qui coulaient dans ces temps étaient d'or, les fleurs des arbres des diamants, que l'homme était né d'une taille et d'une force assez prodigieuses pour franchir d'un seul pas la vaste étendue des mers, et d'un seul mouvement de sa main faire rouler autour de lui la machine entière du ciel. En effet, de ce que la terre contenait une grande quantité de germes divers quand elle engendra les animaux, il n'en faut pas conclure qu'elle ait pu produire des espèces d'une nature aussi opposée, et unir dans un même individu des membres d'animaux différents, puisque les herbes, les moissons et les arbres qu'elle fait croître encore abondamment aujourd'hui ne peuvent jamais naître réunis. Tous les êtres ont leurs progrès particuliers; ils gardent

Tam soleat torrere atque urere quam genus omne
Visceris, in terris quodcunque et sanguinis exstet,
Qui fieri potuit, triplici cum corpore ut una
Prima leo, postrema draco, media ipsa Chimæra
Ore foras acrem efflaret de corpore flammam?

Quare etiam tellure nova cœloque recenti
Talia qui fingit potuisse animalia gigni,
Nixus in hoc uno novitatis nomine inani,
Multa licet simili ratione effutiat ore;
Aurea tum dicat per terras flumina volgo
Fluxisse, et gemmis florere arbusta suesse;
Aut hominem tanto membrorum esse impete natum,
Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset,
Et manibus totum circum se vertere cœlum.
Nam quod multa fuere in terris semina rerum,
Tempore quo primum tellus animalia fudit,
Nil tamen est signi, mistas potuisse creari
Inter se pecudes, compactaque membra animantum :
Propterea quia quæ de terris nunc quoque abundant
Herbarum genera, ac fruges, arbustaque læta,
Non tamen inter se possint complexa creari.

tous les différences que les lois immuables de la nature ont établies entre eux.

Les hommes de ce temps étaient beaucoup plus vigoureux que ceux d'aujourd'hui, parce que la terre, dont ils étaient les enfants, avait alors toute sa vigueur : la charpente de leurs os était plus vaste, plus solide, et le tissu de leurs nerfs et de leurs viscères plus robuste; ils n'étaient facilement affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté des aliments, ni par les attaques de la maladie. Ils survivaient à la révolution d'un grand nombre de lustres, errants par troupeaux, comme les bêtes. Personne ne savait encore parmi eux conduire la pénible charrue; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbustes au sein de la terre, et de trancher avec la faux les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil et la pluie leur donnaient, ce que la terre produisait d'elle-même, suffisait pour apaiser leur faim : ils réparaient leurs forces au milieu des chênes dont le gland les nourrissait, d'ailleurs, les fruits de l'arboisier, que nous voyons pendant l'hiver se colorer en mûrissant de l'éclat de la pourpre, croissaient alors en plus grande quantité et arrivaient à une grosseur plus considérable. La nouveauté flo-

Res sic quæque suo ritu procedit, et omnes
Fœdere naturæ certo discrimina servant.

Et genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset,
Et majoribus, et solidis magis ossibus intus
Fundatum, et validis aptum per viscera nervis,
Nec facile ex æstu, nec frigore quod caperetur,
Nec novitate cibi, nec labi corporis ulla.
Multaque per cœlum solis volventia lustra
Volgivago vitam tractabant more ferarum.
Nec robustus erat curvi moderator aratri
Quisquam, nec scibat ferro molirier arva,
Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
Arboribus veteres decidere falcibu' ramos.
Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat
Sponte sua, satis id placabat pectora donum:
Glandiferas inter curabant corpora quercus
Plerumque; et quæ nunc hiberno tempore cernis
Arbuta Pœniceo fieri matura colore,
Plurima tum tellus etiam majora ferebat :

rissante du monde fournissait encore un grand nombre d'autres aliments délicieux, et plus que suffisants pour les mortels infortunés.

Les fleuves et les fontaines les invitaient à se désaltérer, comme aujourd'hui les torrents qui roulent du haut des monts semblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y apaiser leur soif. La nuit, ils se retiraient dans les bois consacrés depuis aux Nymphes, dans ces asiles solitaires d'où sortaient des sources d'eaux vives, qui, après avoir baigné les cailloux, retombaient ensuite lentement sur la mousse des rochers humides, pour aller ou jaillir dans les plaines ou se précipiter à grands flots dans les campagnes.

Ils ne savaient pas encore traiter les métaux par le feu; ils ne connaissaient point l'usage des peaux, ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts et les cavités des montagnes étaient leur demeure ordinaire : forcés de chercher un asile contre les pluies et la fureur des vents, ils allaient se blottir parmi des broussailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient institué entre eux ni lois ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hasard; la nature ne leur avait appris à vivre et à se conserver que pour eux-mêmes.

Multaque præterea novitas tum florida mundi
Pabula dia tulit, miseris mortalibus ampla.

At sedare sitim fluvii fontesque vocabant,
Ut nunc montibus e magnis decursus aquaï
Claricitat late sitientia sæcla ferarum.
Denique noctivagi sylvestria templa tenebant
Nympharum, quibus exibant humore fluenta
Lubrica, proluvie larga lavere humida saxa,
Humida saxa super viridi stillantia musco,
Et partim plano scatere, atque erumpere campo.

Necdum res igni scibant tractare, nec uti
Pellibus, et spoliis corpus vestire ferarum :
Sed nemora, atque cavos montes, sylvasque colebant,
Et frutices inter condebant squalida membra,
Verbera ventorum vitare imbresque coacti.
Nec commune bonum poterant spectare, nec ullis
Moribus inter se scibant, nec legibus uti.
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat;
Sponte sua sibi quisque valere et vivere doctus;

C'était au milieu des bois que l'amour unissait les amants. Ses plaisirs étaient ou la récompense d'une ardeur mutuelle, ou la proie de la violence et d'un appétit brutal, ou enfin le prix de quelque présent, comme du gland, des pommes sauvages et des poires choisies.

Pourvus de mains robustes et de pieds agiles, ils faisaient la guerre aux animaux sauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de pesantes massues, en massacraient un grand nombre, et s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres : quand la nuit les surprenait, ils étendaient à terre leurs membres nus, comme les sangliers couverts de soies, et s'enveloppaient de feuilles et de broussailles. On ne les voyait point, saisis de crainte, errer au milieu des ténèbres, et chercher avec des cris lugubres le soleil dans les plaines; mais ils attendaient en silence, dans les bras du sommeil, que cet astre, reparaissant sur l'horizon, éclairât de nouveau le ciel de ses feux. Accoutumés dès l'enfance à la succession alternative du jour et de la nuit, ce n'était plus une merveille pour eux; ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle régnât sur la terre, et leur dérobât pour toujours la lumière du soleil.

Et Venus in sylvis jungebat corpora amantum.
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,
Vel violenta viri vis, atque impensa libido,
Vel pretium, glandes, atque arbuta, vel pira lecta.
Et manuum mira freti virtute pedumque,
Consectabantur sylvestria sæcla ferarum
Missilibus saxis et magno pondere clavæ;
Multaque vincebant, vitabant pauca latebris :
Setigerisque pares suibus, sylvestria membra
Nuda dabant terræ nocturno tempore capti,
Circum se foliis ac frondibus involventes.
Nec plangore diem magno, solemque per agros
Quærebant pavidi, palantes noctis in umbris;
Sed taciti respectabant, somnoque sepulti,
Dum rosea face sol inferret lumina cœlo.
A parvis quod enim consuerant cernere semper
Alterno tenebras, et lucem tempore gigni,
Non erat ut fieri posset mirarier unquam,
Nec diffidere ne terras æterna teneret
Nox, in perpetuum detracto lumine solis.

Leur plus grande inquiétude était causée par les bêtes sauvages, dont les incursions troublaint leur sommeil et le leur rendaient souvent funeste ; chassés de leur demeure, ils se réfugiaient dans les antres à l'approche de quelque énorme sanglier ou d'un lion furieux ; et, glacés d'effroi, ils cédaient au milieu de la nuit leurs lits de feuillages à ces hôtes cruels.

Cependant la mort ne moissonnait guère plus de têtes dans ces premiers siècles qu'elle n'en moissonne aujourd'hui. Il est vrai qu'un plus grand nombre d'entre eux, surpris et déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas vivant et remplissaient de leurs cris aigus les bois et les montagnes, tandis que leurs membres palpitants s'ensevelissaient l'un après l'autre dans un sépulcre animé. Les malheureux que la fuite avait sauvés, le corps à demi dévoré, appliquaient leurs mains tremblantes sur leurs plaies hideuses, appelant la mort à grands cris, jusqu'à ce que, dénués de secours, ignorant la façon de fermer leurs blessures, ils fussent délivrés de la vie par les vers cruels auxquels ils servaient de pâture. Mais un même jour ne faisait pas périr des milliers d'hommes sous des drapeaux différents ; mais la mer orageuse ne broyait pas

Sed magis illud erat curæ, quod sæcla ferarum
Infestam miseris faciebant sæpe quietem :
Ejectique domo fugiebant saxea tecta
Setigeri suis adventu validique leonis,
Atque intempesta cedebant nocte paventes
Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Nec nimio tum plus quam nunc mortalia sæcla
Dulcia linquebant labentis lumina vitæ.
Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
Pabula viva feris præbebat dentibus haustus;
Et nemora ac montes gemitu sylvasque replebat,
Viva videns vivo sepeliri viscera busto.
At quos effugium servarat, corpore adeso,
Posterius tremulas super ulcera tetra tenentes
Palmas, horriferis accibant vocibus Orcum,
Donicum eos vita privarunt vermina sæva,
Expertes opis, ignaros quid volnera vellent.
At non multa virum sub signis millia ducta
Una dies dabat exitio; nec turbida ponti
Æquora lædebant naves ad saxa, virosque.

contre les écueils navires et passagers. En vain l'océan soulevait ses flots irrités, leur fureur se perdait en vaines menaces ; la surface riante de ses eaux tranquilles n'attirait pas les hommes dans le piége. L'art destructeur de la navigation était encore ignoré. C'était alors la disette des vivres qui donnait la mort, comme l'abondance nous tue aujourd'hui : on s'empoisonnait par ignorance, nous nous empoisonnons à force d'art.

Enfin, lorsqu'on eut connu l'usage des cabanes, de la dépouille des bêtes et du feu, lorsque la femme se fut retirée à part avec l'époux qui s'était joint à elle, que les plaisirs de l'amour eurent été restreints aux douceurs d'un chaste hymen, et que les parents virent autour d'eux une famille qui leur devait le jour, l'espèce humaine commença dès lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus sensibles au froid, la voûte des cieux ne fut plus un toit suffisant; l'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour énerva les forces, les tendres caresses des enfants adoucirent sans peine le naturel farouche des pères. Alors ceux dont les habitations se touchaient commencèrent à former entre eux des liaisons, convinrent de s'abstenir de l'injustice et de la violence, de protéger réciproquement les femmes et les enfants, faisant entendre dès lors même

Sed temere incassum mare fluctibu' sæpe coortis
Sævibat, leviterque minas ponebat inanes.
Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.
Improba navigii ratio tum cæca jacebat.
Tum penuria deinde cibi languentia letho
Membra dabat; contra nunc rerum copia mersat.
Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
Vergebant, nunc dant aliis solertius ipsi.

Inde casas postquam, ac pelles, ignemque pararunt,
Et mulier conjuncta viro concessit in unum,
Castæque privatæ Veneris connubia læta
Cognita sunt, prolemque ex se videre creatam,
Tum genus humanum primum mollescere cœpit.
Ignis enim curavit ut alsia corpora frigus
Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre;
Et Venus imminuit vires, puerique parentum
Blanditiis facile ingenium fregere superbum.
Tunc et amicitiam cœperunt jungere, habentes
Finitima inter se, nec lædere, nec violare;
Et pueros commendarunt, muliebreque sæclum

par leurs gestes et leurs sons inarticulés que la pitié est une justice due à la faiblesse. Cependant cet accord ne pouvait pas être général ; mais le plus grand nombre et les plus raisonnables observèrent fidèlement les lois établies; sans cela le genre humain aurait été entièrement détruit et n'aurait pu se propager de race en race jusqu'à nos jours.

La nature apprit ensuite aux hommes à varier les inflexions de leurs voix, et le besoin assigna des noms à chaque chose : ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégayements inarticulés force les enfants à recourir aux gestes, en indiquant du doigt les objets présents. Car chacun a la conscience des facultés dont il peut faire usage : le taureau furieux menace et frappe déjà de la corne avant qu'elles commencent à poindre sur son front ; les nourrissons de la panthère et de la lionne se défendent avec leurs griffes, leurs pieds et leurs dents avant même d'en avoir ; enfin nous voyons tous les petits des oiseaux se confier à leurs ailes naissantes et s'aider dans les airs d'un vol chancelant.

Penser qu'alors un seul homme imposa des noms aux objets et que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots, c'est

Vocibus, et gestu, cum balbe significarent
Imbecillorum esse æquum misererier omnium.
Non tamen omnimodis poterat concordia gigni;
Sed bona magnaque pars servabant fœdera casti :
Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum,
Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.

At varios linguæ sonitus natura subegit
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum,
Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ,
Cum facit ut digito quæ sint præsentia monstrent.
Sentit enim vim quisque suam, quam possit abuti ;
Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstent:
Illis iratus petit, atque infensus inurget.
At catuli pantherarum scymnique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
Vixdum cum ipsis sunt dentes unguesque creati.
Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere, et a pennis tremulum petere auxiliatum.

Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima

le comble de la folie ; car, s'il a pu désigner chaque chose par des termes et produire les divers sons du langage, d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même chose en même temps que lui ?

D'ailleurs, si les autres hommes n'avaient pas encore fait usage de paroles entre eux, comment en connaissait-on l'utilité, comment ce premier inventeur a-t-il pu faire entendre et adopter son projet ? Un seul homme ne pouvait pas réduire par la force une multitude entière, et la contraindre à apprendre les noms de chaque objet. Et puis, comment leur donner des leçons ? Ils ne s'y seraient jamais prêtés, ils n'auraient pas souffert qu'on leur fatiguât en vain les oreilles d'un bruit inintelligible.

Enfin, est-il donc si surprenant que, avec une voix et une langue, les hommes, suivant qu'ils étaient affectés des différents objets, les aient désignés par des paroles, quand nous voyons les animaux domestiques et les bêtes sauvages elles-mêmes faire entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie se succèdent dans leurs âmes ? C'est ce que l'expérience nous montre clairement.

Quand l'énorme chienne des Molosses, dans le premier accès de

Desipere est : nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur?

Præterea, si non alii quoque vocibus usi
Inter se fuerant, unde insita notities est
Utilitatis, et unde data est huic prima potestas,
Quid vellet facere ut scirent animoque viderent?
Cogere item plures unus, victosque domare
Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent;
Nec ratione docere ulla, suadereque surdis
Quid facto esset opus : faciles neque enim paterentur;
Nec ratione ulla sibi ferrent amplius aures
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.

Postremo, quid in hac mirabile tantopere est re,
Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,
Pro vario sensu varias res voce notaret,
Cum pecudes mutæ, cum denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
Cum metus aut dolor est, et cum jam gaudia gliscunt?
Quippe etenim id licet e rebus cognoscere apertis.

Irritata canum cum primum magna Molossum

sa fureur, montre sous ses lèvres mobiles et retirées deux redoutables rangées de dents, le son menaçant de sa voix diffère de celui qu'on entend lorsqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ses longs aboiements. Mais quand elle façonne de sa langue caressante les jeunes membres de ses petits, quand elle les foule mollement aux pieds, les agace par des morsures innocentes, les happe doucement et sans appuyer la dent, le tendre murmure de sa voix ne ressemble ni aux hurlements plaintifs par lesquels elle déplore sa solitude, ni aux accents douloureux avec lesquels elle fuit en rampant le châtiment qui la menace.

Le jeune coursier fait-il entendre le même hennissement lorsque, animé par les aiguillons de l'amour, il bondit furieux au milieu des juments, et lorsque ses larges narines frémissent au bruit des armes, ou lorsqu'une autre émotion agite ses membres?

Enfin les volatiles, les oiseaux de toute espèce, l'épervier, l'orfraie, le plongeon, qui cherche sa nourriture au fond de la mer, varient tous leurs cris selon les circonstances, surtout quand ils disputent leur subsistance ou qu'ils défendent leur proie.

Il y en a même dont la voix rauque change avec les saisons :

Mollia ricta fremunt duros nudantia dentes,
Longe alio sonitu rabie districta minantur,
Et cum jam latrant, et vocibus omnia complent;
At catulos blande cum lingua lambere tentant,
Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,
Suspensis teneros imitantur dentibus haustus;
Longe alio pacto gannitu vocis adulant,
Et cum deserti baubantur in ædibus, aut cum
Plorantes fugiunt submisso corpore plagas.

Denique non hinnitus item differre videtur,
Inter equas ubi equus florenti ætate juvencus
Pinnigeri sævit calcaribus ictus amoris
Et fremitum patulis sub naribus edit ad arma,
Ac cum sis alias concussis artubus hinnit?

Postremo, genus alituum, variæque volucres,
Accipitres, atque ossifragæ, mergique, marinis
Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,
Longe alias alio jaciunt in tempore voces,
Et cum de victu certant prædaque repugnant.

t partim mutant cum tempestatibus una

telles sont les corneilles vivaces et ces troupes de corbeaux dont les croassements annoncent et appellent, suivant l'opinion commune, les vents, la pluie et les orages. Si donc les différentes sensations des animaux leur font proférer des sons différents, tout muets qu'ils sont, combien n'est-il pas plus naturel que l'homme ait pu désigner les divers objets par des sons particuliers?

Maintenant, ô Memmius! pour prévenir une question que tu me fais peut-être intérieurement, sache que c'est la foudre qui a apporté le feu sur la terre, qu'elle est le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouissons. On voit souvent encore aujourd'hui des corps embrasés par les feux célestes, quand l'air orageux lance ses flammes sur la terre. Cependant, comme il arrive que des arbres touffus agités par les vents s'échauffent en heurtant les branches d'arbres voisins, au point que le choc, devenant plus fort, fait jaillir des étincelles et quelquefois des feux ardents au milieu de ce frottement mutuel des rameaux, on peut assigner au feu ces deux origines.

Ensuite les hommes, voyant les rayons du soleil adoucir et mûrir toutes les productions terrestres, essayèrent de cuire et d'a-

Raucisonos cantus, cornicum ut sæcla vetusta,
Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur et imbres
Poscere, et interdum ventos aurasque vocare.
Ergo, si varii sensus animalia cogunt,
Muta tamen cum sint, varias emittere voces,
Quanto mortales magis æquum est tum potuisse
Dissimiles alia atque alia res voce notare?

Illud in his rebus tacitus ne forte requiras,
Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
Primitus; inde omnis flammarum diditur ardor
Multa videmus enim cœlestibus incita flammis
Fulgere, cum cœli donavit plaga vapores.
Et ramosa tamen cum ventis pulsa vacillans
Æstuat in ramos incumbens arboris arbor,
Exprimitur validis extritus viribus ignis;
Et micat interdum flammaï fervidus ardor,
Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur:
Quorum utrumque dedisse potest mortalibus ignem.

Inde cibum coquere, ac flammæ mollire vapore
Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant

mollir leurs aliments par l'action de la flamme ; et ceux dont le génie était plus inventif et l'esprit plus pénétrant introduisaient tous les jours, par le moyen du feu, de nouveaux changements dans la nourriture et l'ancienne manière de vivre.

Alors les rois commencèrent à bâtir des villes et à construire des forteresses pour y trouver leur défense et leur asile ; ce furent eux qui réglèrent le partage des troupeaux et des terres, à proportion de la beauté, de la force du corps et des qualités de l'esprit : car ces avantages naturels étaient les premières distinctions. On imagina ensuite la richesse, on découvrit l'or, qui ôta sans peine à la force et à la beauté leur prééminence : car la force et la beauté vont d'elles-mêmes grossir la cour des riches.

Si l'on se conduisait par les conseils de la raison, la suprême richesse serait la modération et l'égalité d'âme, car on ne manque jamais quand on désire peu. Mais les hommes ont voulu se rendre puissants et illustres, pour établir leur fortune sur des fondements solides, et mener ainsi une vie tranquille au sein de l'opulence. Vains efforts! Le concours de ceux qui aspirent à la grandeur en a rendu la route périlleuse, et, s'ils arrivent au faîte, l'envie,

Verberibus radiorum, atque æstu victa per agros,
Inque dies magis hi victum vitamque priorem
Commutare novis monstrabant rebus, et igni,
Ingenio qui præstabant, et corde vigebant.

Condere cœperunt urbes, arcemque locare
Præsidium reges ipsi sibi, perfugiumque;
Et pecudes, et agros divisere, atque dedere
Pro facie cujusque, et viribus, ingenioque :
Nam facies multum valuit, viresque vigebant.
Posterius res inventa est, aurumque repertum,
Quod facile et validis et pulchris dempsit honorem.
Divitioris enim sectam plerumque sequuntur
Quamlibet et fortes, et pulchro corpore creti.

Quod si quis vera vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
Æquo animo : neque enim est unquam penuria parvi.
At claros se homines voluere esse, atque potentes,
Ut fundamento stabili fortuna maneret,
Et placidam possent opulenti degere vitam :
Nequicquam, quoniam ad summum succedere honorem
Certantes, iter infestum fecere viaï.

comme la foudre, les précipite souvent dans les horreurs d'une mort humiliante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement que d'ambitionner le trône et la souveraine autorité? Laissez-les, ces malheureux, s'épuiser, se souiller de sang et de sueur, se débattre sur l'étroit sentier des honneurs; laissez-les, puisqu'ils ne voient pas que l'envie, semblable à la foudre, ramasse tous ses feux sur les lieux les plus élevés, puisqu'ils ne jugent que sur l'autorité d'autrui et ne désirent que sur parole, sans consulter leurs propres sens : ce que les hommes sont aujourd'hui, ils le seront encore, ils l'ont toujours été.

Ainsi, après le meurtre des rois, les débris des trônes et des sceptres, autrefois l'objet de tant de respects, demeuraient confondus dans la poussière; les pieds des peuples foulaient ces ornements superbes, qui, arrachés de la tête des princes et souillés de sang, regrettaient leur ancienne place; car on écrase avec joie ce qu'on a adoré avec crainte. L'autorité retourna donc alors au peuple et à la multitude; comme chacun voulait commander et s'ériger en souverain, on choisit parmi eux un certain nombre de magistrats, on institua des lois, auxquelles on se soumit volontai-

Et tamen e summo quasi fulmen dejicit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tetra:
Ut satius multo jam sit parere quietum,
Quam regere imperio res velle, et regna tenere.
Proinde, sine incassum defessi sanguine sudent
Angustum per iter luctantes ambitionis;
Invidia quoniam, ceu fulmine, summa vaporant
Plerumque, et quæ sunt aliis magis edita cunque :
Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque
Res ex auditis potius quam sensibus ipsis;
Nec magis id nunc est, nec erit mox quam fuit ante.

Ergo regibus occisis subversa jacebat
Pristina majestas soliorum, et sceptra superba;
Et capitis summi præclarum insigne cruentum
Sub pedibus volgi magnum lugebat honorem.
Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.
Res itaque ad summam fæcem turbasque redibat,
Imperium sibi cum ac summatum quisque petebat.
Inde magistratum partim docuere creare,
Juraque constituere, ut vellent legibus uti.



rement; car les hommes, las de vivre sous l'empire de la violence, épuisés d'ailleurs par les inimitiés particulières, eurent moins de peine à recevoir le frein des lois et de la justice; et, comme le ressentiment portait la vengeance plus loin que les lois ne le permettent aujourd'hui, ils s'ennuyèrent de cet état de violence et d'anarchie : de là cette crainte d'être puni qui empoisonne tous les plaisirs de la vie. L'homme injuste et violent s'enlace lui-même dans ses propres filets; l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur, et il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pacte social. Quand même il se serait caché aux dieux et aux hommes, il doit être dans des alarmes continuelles que son délit ne soit découvert; car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui, en songe ou dans le délire de la maladie, se sont souvent accusés eux-mêmes, et ont révélé des crimes qui avaient été tenus secrets pendant longtemps.

Maintenant quelle cause a répandu chez tous les peuples de la terre la croyance de l'existence des dieux, a rempli les villes d'autels, a institué les cérémonies religieuses, ces pompes augustes partout en usage aujourd'hui, et qui précèdent toutes les entreprises importantes? Quelle est aussi l'origine de ces sombres ter-

Nam genus humanum defessum vi colere ævum,
Ex inimicitiis languebat; quo magis ipsum
Sponte sua cecidit sub leges arctaque jura.
Acrius ex ira quod enim se quisque parabat
Ulcisci quam nunc concessum est legibus æquis,
Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere ævum :
Unde metus maculat pœnarum præmia vitæ.
Circumretit enim vis atque injuria quemque,
Atque, unde exorta est, ad eum plerumque revertit :
Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis.
Etsi fallit enim divum genus humanumque,
Perpetuo tamen id fore clam diffidere debet :
Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes procraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.

Nunc quæ causa deum per magnas numina gentes
Pervolgarit, et ararum compleverit urbes,
Suscipiendaque curarit solemnia sacra,
Quæ nunc in magnis florent sacra rebu' locisque,

reurs dont les mortels sont pénétrés, qui tous les jours élèvent de nouveaux temples sur toute la face de la terre et instituent des fêtes en l'honneur des immortels? C'est ce qu'il n'est pas difficile d'expliquer.

Dès ces premiers temps, les hommes voyaient, même en veillant, des simulacres surnaturels, que l'illusion du sommeil exagérait encore à leur imagination. Ils leur attribuaient du sentiment, parce que ceux-ci paraissaient mouvoir leurs membres et parler d'un ton impérieux, proportionné à leur port majestueux et à leurs forces démesurées.

Ils les supposaient immortels, parce que, la beauté des dieux étant inaltérable, ces fantômes célestes se présentaient toujours à eux sous les mêmes traits, et parce que, avec des forces aussi grandes, on ne croyait pas qu'aucune action destructive pût jamais triompher d'eux. On ne doutait pas non plus qu'ils ne fussent parfaitement heureux, parce que la crainte de la mort ne leur inspirait aucune alarme, et parce qu'on leur voyait en songe opérer un grand nombre de merveilles sans aucune fatigue de leur part.

D'un autre côté, les hommes, en remarquant l'ordre constant et régulier du ciel et le retour périodique des saisons, ne pouvaient

Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror
Qui delubra deum nova toto suscitat orbi
Terrarum, et festis cogit celebrare diebus,
Non ita difficile est rationem reddere verbis.

Quippe etenim jam tum divum mortalia sæcla
Egregias animo facies vigilante videbant,
Et magis in somnis mirando corporis auctu.
His igitur sensum tribuebant, propterea quod
Membra movere videbantur, vocesque superbas
Mittere pro facie præclara et viribus amplis;
Æternamque dabant vitam, quia semper eorum
Suppeditabatur facies, et forma manebat
(Et manet omnino), et quod tantis viribus auctos
Non temere ulla vi convinci posse putabant.
Fortunisque ideo longe præstare putabant,
Quod mortis timor haud quemquam vexaret eorum,
Et simul in somnis quia multa et mira videbant
Efficere, et nullum capere ipsos inde laborem.

Præterea cœli rationes ordine certo
Et varia annorum cernebant tempora verti;

pénétrer les causes de ces phénomènes; ils n'avaient d'autre ressource que d'attribuer tous ces effets aux dieux, et d'en faire les arbitres souverains de la nature.

Ils placèrent la demeure et le palais des immortels dans les cieux, parce que c'est là que le soleil et la lune paraissent faire leur révolution, parce que de là nous viennent le jour et la nuit, et les flambeaux errants qui brillent dans les ténèbres, les feux volants, les nuages, la rosée, les pluies, la neige, les vents, la foudre, la grêle et le tonnerre rapide au murmure menaçant.

Hommes infortunés d'avoir attribué tous ces effets à la divinité et de l'avoir armée d'un courroux inflexible! Que de gémissements il leur en a dès lors coûté! Que de plaies ils nous ont faites! Quelle source de larmes ils ont ouverte à nos descendants!

La piété ne consiste pas à se tourner souvent, la tête voilée, devant une pierre, à fréquenter tous les temples, à se prosterner contre terre, à élever ses mains vers les statues des dieux, à inonder les autels du sang des animaux, à enchaîner les vœux à d'autres vœux, mais bien plutôt à regarder tous les événements d'un œil tranquille. En effet, quand on contemple au-dessus de

Nec poterant quibus id fieret cognoscere causis:
Ergo perfugium sibi habebant omnia divis
Tradere, et illorum nutu facere omnia flecti.

In cœloque deum sedes et templa locarunt,
Per cœlum volvi quia sol et luna videntur,
Luna, dies, et nox, et noctis signa severa,
Noctivagæque faces cœli, flammæque volantes,
Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
Et rapidi fremitus, et murmura magna minarum.
O genus infelix humanum, talia divis
Cum tribuit facta, atque iras adjunxit acerbas!
Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis
Volnera, quas lacrymas peperere minoribu' nostris!

Nec pietas ulla est velatum sæpe videri
Vertier ad lapidem, atque omnes accedere ad aras;
Nec procumbere humi prostratum, et pendere palmas
Ante deum delubra, nec aras sanguine multo
Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota,
Sed mage pacata posse omnia mente tueri.
Nam cum suspicimus magni cœlestia mundi

sa tête ces immenses voûtes du monde et ces étoiles qui brillent dans l'azur éthéré, quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune, alors une inquiétude que les autres maux de la vie semblaient avoir étouffée se réveille tout à coup au fond des cœurs; on se demande s'il n'y aurait pas quelque divinité toute-puissante qui mût à son gré ces globes éclatants. L'ignorance des causes rend l'esprit perplexe et vacillant : on recherche si le monde a eu une origine, s'il doit avoir une fin, jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continuelle d'un mouvement journalier, ou si, assuré par les dieux de l'immortalité, il pourra pendant une infinité de siècles braver les efforts puissants d'une éternelle durée.

Mais, outre cela, quel est le cœur qui ne soit pas troublé par la crainte des dieux? Quel est l'homme dont les membres glacés d'effroi ne se traînent, pour ainsi dire, en rampant, lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés de la foudre, lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le ciel? Les peuples et les nations ne sont-ils pas consternés, et le superbe despote, frappé de crainte, n'embrasse-t-il pas étroitement les statues de ses dieux, tremblant que le moment redoutable ne soit arrivé

Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem solis lunæque viarum,
Tunc aliis oppressa malis in pectore cura
Illa quoque expergefactum caput erigere infit,
Ecquæ forte deum nobis immensa potestas
Sit, vario motu quæ candida sidera verset.
Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,
Ecquænam fuerit mundi genitalis origo;
Et simul, ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi,
Et tanti motus hunc possint ferre laborem;
An divinitus æterna donata salute
Perpetuo possint ævi labentia tractu,
Immensi validas ævi contemnere vires.

Præterea, cui non animus formidine divum
Contrahitur? Cui non correpunt membra pavore,
Fulminis horribili cum plaga torrida tellus
Contremit, et magnum percurrunt murmura cœlum?
Non populi gentesque tremunt? regesque superbi
Corripiunt divum perculsi membra timore,
Ne quod ob admissum fœde dictumve superbe
Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum?

d'expier ses actions criminelles, ses ordres tyranniques? Et quand les vents impétueux, déchaînés sur les flots, balayent devant eux le commandant de la flotte avec ses légions et ses éléphants, ne tâche-t-il pas d'apaiser la Divinité par ses vœux, et d'obtenir à force de prières des vents plus favorables? Mais en vain : emporté par un tourbillon violent, il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils; tant il est vrai qu'une certaine force secrète se joue des événements humains et paraît se plaire à fouler aux pieds la hache et les faisceaux! Enfin, quand la terre entière vacille sous nos pieds, quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine, est-il surprenant que l'homme, plein de mépris pour sa faiblesse, reconnaisse une puissance supérieure, une force surnaturelle et divine qui règle à son gré l'univers?

Au reste, l'or et l'argent, l'airain, le fer et le plomb ont été découverts quand le feu eut consumé de vastes forêts sur les montagnes, soit par la chute de la foudre, soit que les hommes, en combattant dans les bois, employassent la flamme pour effrayer leurs ennemis; soit que, engagés par la bonté du sol, ils voulus-

Summa etiam cum vis violenti per mare venti
Induperatorem classis super æquora verrit,
Cum validis pariter legionibus atque elephantis,
Non divum pacem votis adit, ac prece quæsit
Ventorum pavidus paces animasque secundas?
Nequicquam, quoniam violento turbine sæpe
Correptus nihilo fertur minus ad vada lethi :
Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.
Denique sub pedibus tellus cum tota vacillat,
Concussæque cadunt urbes, dubiæque minantur,
Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla,
Atque potestates magnas mirasque relinquunt
In rebus vires divum, quæ cuncta gubernent?

Quod superest, æs, atque aurum, ferrumque repertum est,
Et simul argenti pondus, plumbique potestas,
Ignis ubi ingentes sylvas ardore cremarat
Montibus in magnis, seu cœli fulmine misso,
Sive quod, inter se bellum sylvestre gerentes,
Hostibus intulerant ignem formidinis ergo;

sent convertir les forêts en terres labourables ou en prairies; soit enfin pour détruire plus facilement les bêtes féroces et s'enrichir de leurs dépouilles : car on se servait pour la chasse de fossés et de feu, avant d'entourer les bois de filets et de les battre avec une meute. Quoi qu'il en soit, quelle qu'ait été la cause de l'incendie, quand la flamme petillante eut dévoré les forêts jusqu'à la racine et cuit la terre par son ardeur, des ruisseaux d'or et d'argent, d'airain et de plomb, après avoir coulé dans les veines brûlantes du globe, se rassemblèrent dans les cavités, et, s'y étant durcis et consolidés, on les vit briller ensuite au sein de la terre, et on les recueillit avec soin à cause de leur éclat et de leur beauté. On remarqua qu'ils avaient la même forme que les cavités d'où on les tirait, ce qui fit conjecturer qu'on pouvait, en les fondant au feu, leur faire prendre toutes les formes et les figures possibles, et, en les frappant, les étendre, les amincir, et les armer même d'une pointe aiguë : on vit qu'alors ils étaient propres à faire des armes, à couper des forêts, à polir et à façonner les matériaux, à équarrir les poutres, à percer, à excaver, à creuser. On voulut d'abord em-

Sive quod, inducti terræ bonitate, volebant
Pandere agros pingues, et pascua reddere rura;
Sive feras interficere, et ditescere præda :
Nam fovea, atque igni prius est venarier ortum
Quam sepire plagis saltum, canibusque ciere.
Quidquid id est, quacunque e causa flammeus ardor
Horribili sonitu sylvas exederat altis
Ab radicibus, et terram percoxerat igni,
Manabat venis ferventibus in loca terræ
Concava conveniens argenti rivus et auri,
Æris item et plumbi : quæ cum concreta videbant
Posterius claro in terris splendere colore,
Tollebant nitido capti lævique lepore,
Et simili formata videbant esse figura
Atque lacunarum fuerant vestigia cuique.
Tum penetrabat eos posse hæc liquefacta calore,
Quamlibet in formam et faciem decurrere rerum,
Et prorsum quamvis in acuta ac tenuia posse
Mucronum duci fastigia procudendo,
Ut sibi tela parent, sylvasque excidere possint,
Materiem lævare, dolare, ac radere tigna,
Et terebrare etiam, ac pertundere, perque forare.



ployer l'or et l'argent aux mêmes usages que l'airain; mais on ne put y réussir : ces deux métaux n'avaient pas assez de consistance et ne pouvaient résister à la fatigue. Aussi l'airain fut-il préféré dans ces premiers temps, et l'or, dont la pointe s'émoussait trop facilement, fut négligé comme un métal inutile : aujourd'hui c'est l'airain qu'on dédaigne, et l'or s'est emparé de toute la considération. Ainsi la révolution des siècles change le sort de tous les êtres. On méprise ce qu'on estimait, on attache de la valeur à ce qu'on dédaignait, on le désire de plus en plus; il devient l'objet de tous les éloges, il tient le premier rang aux yeux des humains.

Tu es maintenant à portée de deviner par toi-même comment on découvrit l'usage du fer. Les premières armes étaient les ongles, les mains, les dents, les pierres et les branches d'arbres; ensuite la flamme et le feu, quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que longtemps après qu'on connut les propriétés du fer et de l'airain; mais l'usage de l'airain précéda celui du fer, parce qu'il était plus aisé à travailler et plus commun. C'était avec l'airain qu'on labourait la terre, avec l'airain qu'on livrait les combats,

Nec minus argento facere hæc auroque parabant
Quam validi primum violentis viribus æris :
Nequicquam, quoniam cedebat victa potestas,
Nec poterat pariter durum sufferre laborem.
Nam fuit in pretio magis æs, aurumque jacebat
Propter inutilitatem hebeti mucrone retusum :
Nunc jacet æs, aurum in summum successit honorem.
Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore.
Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore.

Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta
Sit, facile est ipsum per te cognoscere, Memmi.
Arma antiqua, manus, ungues, dentesque fuerunt,
Et lapides, et item sylvarum fragmina rami,
Et flammæ, atque ignes, postquam sunt cognita primum.
Posterius ferri vis est ærisque reperta :
Et prior æris erat quam ferri cognitus usus;
Quo facilis magis est natura et copia major.
Ære solum terræ tractabant, æreque belli
Miscebant fluctus, et volnera vasta serebant,

qu'on semait la mort et qu'on s'emparait des troupeaux et des champs. Nu et sans défense, pouvait-on résister à des gens armés? Insensiblement le fer se convertit en épée, la faux d'airain fut rejetée avec mépris : ce fut avec le fer qu'on déchira le sol et qu'on décida le sort incertain des batailles.

On imagina de presser les flancs du coursier et de régler ses mouvements avec les rênes, en combattant de la main droite, avant d'affronter les hasards de la guerre sur un char à deux chevaux; et cette dernière invention précéda l'attelage de quatre coursiers et l'usage des chars armés de faux. Ensuite le Carthaginois apprit au monstrueux quadrupède dont le dos porte des tours et dont la trompe se replie comme un serpent à supporter les blessures et à répandre le trouble dans les armées. Ainsi la discorde sanguinaire inventa l'un après l'autre les moyens de destruction en ajoutant chaque jour un surcroît d'horreur à la guerre. On essaya même dans les combats la fureur des taureaux, on dressa au meurtre les sangliers cruels; les Parthes se firent précéder par des lions effrayants avec des conducteurs armés, maîtres terribles,

Et pecus, atque agros adimebant : nam facile ollis
Omnia cedebant armatis nuda et inerma.
Inde minutatim processit ferreus ensis,
Versaque in opprobrium species est falcis ahenæ;
Et ferro cœpere solum proscindere terræ;
Exæquataque sunt creperi certamina belli.

Et prius est reppertum in equi conscendere costas,
Et moderarier hunc frænis, dextraque vigere,
Quam bijugo curru belli tentare pericla;
Et bijugo prius est, quam bis conjungere binos,
Et quam falciferos inventum ascendere currus.
Inde boves Lucas turrito corpore tetros,
Anguimanos, belli docuerunt volnera Pœni
Sufferre, et magnas Martis turbare catervas.
Sic alid ex alio peperit discordia tristis,
Horribile humanis quod gentibus esset in armis;
Inque dies belli terroribus addidit augmen.
Tentarunt etiam tauros in mœnere belli,
Expertique sues sævos sunt mittere in hostes;
Et validos Parthi præ se misere leones
Cum ductoribus armatis sævisque magistris,

capables de modérer leur ardeur et de les tenir dans les chaînes. Mais en vain : ces redoutables animaux, échauffés par le sang et le carnage, portaient le trouble partout indistinctement et faisaient flotter de tous côtés leurs monstrueuses crinières; les cavaliers ne pouvaient rassurer leurs coursiers épouvantés par ces affreux rugissements, ni les faire avancer à l'aide du mors vers l'ennemi. Les lionnes furieuses s'élançaient en bondissant d'une armée à l'autre, présentaient leur gueule menaçante à tout ce qu'elles rencontraient, attaquaient leur proie par derrière, la faisaient tomber sous leurs coups, et la déchiraient avec leurs griffes et leurs dents. Les taureaux enlevaient et foulaient aux pieds les sangliers, plongeaient leurs cornes sous le ventre et dans le flanc des coursiers, et les menaçaient encore après les avoir terrassés. Les sangliers, de leur côté, faisaient sentir à leurs propres alliés la force de leurs défenses; ils teignaient de leur sang les traits brisés sur leur peau, et, irrités de nouveau par ces blessures, ils confondaient sous leurs coups les cavaliers et les fantassins. En vain les chevaux se détournaient de la direction de leurs dents et se dressaient sur leurs pieds de derrière : vous auriez vu leurs jarrets, tranchés en un

Qui moderarier hos possent vinclisque tenere.
Nequicquam, quoniam permista cæde calentes,
Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
Terrificas capitum quatientes undique cristas;
Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
Pectora mulcere, et frænis convertere in hostes.
Irritata leæ jaciebant corpora saltu
Undique, et advorsum venientibus ora petebant;
Et nec opinantes a tergo diripiebant,
Deplexæque dabant in terram volnere victos,
Morsibus affixæ validis atque unguibus uncis.
Jactabantque sues tauri, pedibusque terebant;
Et latera, ac ventres hauribant subter equorum
Cornibus, ad terramque minanti mente ruebant.
At validis socios cædebant dentibus apri,
Tela infracta suo tinguentes sanguine sævi;
Permistasque dabant equitum peditumque ruinas.
Nam transversa feros exibant dentis adactus
Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant :
Nequicquam, quoniam a nervis succisa videres

moment, abandonner la masse de leur corps à une pesante chute. Ainsi ces animaux furieux qu'on croyait avoir domptés par les exercices domestiques, on les voyait, au milieu de l'action, des blessures, des cris, de la fuite, de la terreur et du tumulte, reprendre leur naturel féroce; il était impossible d'en ramener aucun. Ils se dispersaient chacun de son côté, comme souvent encore aujourd'hui les éléphants blessés à la guerre fuient, après avoir répandu le carnage dans l'armée même qu'ils sont faits pour défendre. Néanmoins je ne puis me persuader que les hommes n'aient pas prévu les malheurs communs qui résulteraient pour eux de cet usage, avant d'en avoir été les victimes; et j'aimerais autant que tu en fisses une loi générale, commune à tous les mondes différemment constitués par la nature, que de les restreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'espoir de vaincre qui inspira cette barbare idée; mais ceux qui se défiaient de leur nombre et qui n'avaient pas d'autres armes voulurent, en périssant eux-mêmes, rendre la victoire funeste à leurs ennemis.

On nouait les vêtements avant d'en faire des tissus; l'art du tisserand suivit la découverte du fer : c'était avec le fer seul qu'on

Concidere, atque gravi terram consternere casu.
Sic, quos ante domi domitos satis esse putabant,
Efferviscere cernebant in rebus agundis,
Volneribus, clamore, fuga, terrore, tumultu;
Nec poterant ullam partem redducere eorum:
Diffugiebat enim varium genus omne ferarum;
Ut nunc sæpe boves Lucæ ferro male mactæ
Diffugiunt, fera facta suis cum multa dedere.
Sic fuit ut facerent : sed vix adducor, ut ante
Non quierint animo præsentire atque videre
Quam commune malum fuerat fœdumque futurum.
Et magis id possis factum contendere in omni,
In variis mundis, varia ratione creatis,
Quam certo atque uno terrarum quolibet orbi.
Sed facere id non tam vincendi spe voluerunt
Quam dare quod gemerent hostes, ipsique perire,
Qui numero diffidebant, armisque vacabant.

Nexilis ante fuit vestis quam textile tegmen :
Textile post ferrum est, quia ferro tela parantur;

pouvait se procurer des instruments aussi délicats que la marche, le fuseau, la navette et la lame.

La nature força les hommes à travailler la laine avant qu'ils la livrassent aux femmes, parce que les hommes sont plus industrieux et plus propres à exceller dans les arts ; mais le mâle laboureur leur en ayant fait un crime, ils abandonnèrent cette occupation aux mains des femmes, et gardèrent pour eux les travaux les plus pénibles, les exercices les plus propres à endurcir et à fortifier leurs membres.

Ce fut encore la nature elle-même qui apprit aux hommes l'art de planter et de greffer, en leur montrant les graines et les glands, qui, chacun dans sa saison, produisaient sous les arbres d'où ils étaient tombés un nouvel essaim d'arbustes. Ce fut sur ce modèle qu'ils essayèrent d'insérer dans les rameaux des rejetons d'une nature différente, et de planter de nouveaux arbustes dans les champs. Ils faisaient ainsi tous les jours de nouvelles tentatives sur la culture des terres, et voyaient les fruits les plus sauvages s'adoucir avec des soins et de tendres ménagements. Ils forcèrent les forêts de se reculer de plus en plus sur la cime des monts et de céder à la culture les lieux inférieurs, afin que les collines et les

Nec ratione alia possunt tam lævia gigni
Insilia ac fusi, et radii, scapique sonantes.

Et facere ante viros lanam natura coegit,
Quam muliebre genus : nam longe præstat in arte,
Et solertius est multo genus omne virile ;
Agricolæ donec vitio vertere severi,
Ut muliebribus id manibus concedere vellent,
Atque ipsi potius durum sufferre laborem,
Atque opere in duro durarent membra manusque.

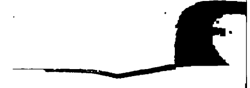
At specimen sationis, et insitionis origo
Ipsa fuit rerum primum natura creatrix,
Arboribus quoniam baccæ glandesque caducæ
Tempestiva dabant pullorum examina subter.
Unde etiam libitum est stirpes committere ramis,
Et nova defodere in terram virgulta per agros :
Inde aliam, atque aliam culturam dulcis agelli
Tentabant, fructusque feros mansuescere terra
Cernebant indulgendo, blandeque colendo.
Inque dies magis in montem succedere sylvas
Cogebant, infraque locum concedere cultis,

plaines ne fussent plus occupées que par les prairies, les lacs, les ruisseaux, les moissons et les vignobles, au milieu desquels serpentaient de longues rangées d'oliviers, dirigées dans toute l'étendue des collines, des monticules et des plaines. Ainsi nous voyons encore aujourd'hui les campagnes coupées ou bordées d'arbres fruitiers offrir à l'œil une variété agréable.

On imitait avec la voix le gazouillement des oiseaux longtemps avant que des vers harmonieux, soutenus des charmes de la mélodie, flattassent les oreilles. Le sifflement des zéphyrs dans le creux des roseaux apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la flûte, animée par des doigts agiles et accompagnée de la voix, fit entendre ses douces plaintes; c'est dans les forêts écartées qu'elle fut découverte, dans les bois, dans les solitudes, et on la doit aux doux loisirs des bergers. Ainsi le temps donne peu à peu naissance aux différents arts, et le génie les perfectionne. Ces amusements innocents charmaient leurs ennuis à la suite d'un repas frugal, dans ces moments où le repos est délicieux. Souvent même, étendus en cercle sur un doux gazon, au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils se procu-

Prata, lacus, rivos, segetes, vinetaque læta
Collibus et campis ut haberent, atque olearum
Cærula distinguens inter plaga currere posset
Per tumulos, et convalles, camposque profusa :
Ut nunc esse vides vario distincta lepore
Omnia quæ pomis intersita dulcibus ornant,
Arbustisque tenent felicibus obsita circum.

At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multo quam lævia carmina cantu
Concelebrare homines possent auresque juvare.
Et Zephyri cava per calamorum sibila primum
Agrestes docuere cavas inflare cicutas.
Inde minutatim dulces didicere querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum,
Avia per nemora, ac sylvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta atque otia dia.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Hæc animos ollis mulcebant, atque juvabant
Cum satiate cibi : nam tum sunt omnia cordi.
Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,



raient à peu de frais des plaisirs simples et purs, surtout dans l riante saison, quand le printemps émaillait la verdure des prairies de l'éclat des fleurs. Alors, au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur muse agreste prenait son essor; la gaieté leur inspirait d'orner leurs têtes et leurs épaules de couronnes de fleurs et de guirlandes de feuillages, et leurs pieds rustiques frappaient lourdement, sans souplesse et sans mesure, cette terre, leur mère commune. De là naissaient des rires et une joie innocente, parce que la nouveauté de ces plaisirs les rendait plus piquants. Ceux qui ne pouvaient dormir se consolaient de l'insomnie en pliant leur voix à des accents variés ou en promenant leurs lèvres serrées sur des chalumeaux; tels sont encore aujourd'hui nos amusements pendant la veillée. Nous connaissons les règles de l'harmonie; mais avec plus de ressources nous ne sommes pas plus heureux que ces anciens habitants des forêts, tous enfants de la terre.

Car le bien présent obtient la préférence, si nous n'avions rien connu de supérieur auparavant; mais une nouvelle découverte fait

Non magnis opibus jucunde corpora habebant;
Præsertim cum tempestas ridebat, et anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas.
Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
Consuerant : agrestis enim tum musa vigebat.
Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
Floribus, et foliis lascivia læta monebat;
Atque extra numerum procedere membra moventes
Duriter, et duro terram pede pellere matrem :
Unde oriebantur risus dulcesque cachinni,
Omnia quod nova tum magis hæc et mira vigebant.
Et vigilantibus hinc aderant solatia somni,
Ducere multimodis voces, et flectere cantus,
Et supera calamos unco percurrere labro.
Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
Et numerum servare genus didicere; neque hilo
Majorem interea capiunt dulcedini' fructum,
Quam sylvestre genus capiebat terrigenarum.

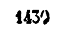
Nam quod adest præsto, nisi quid cognovimus ante
Suavius, in primis placet et pollere videtur;
Posteriorque fere melior res illa reperta

tort aux anciennes et change entièrement nos goûts. Ainsi nous avons dédaigné le gland, nous avons renoncé à ces simples couches de feuilles et de gazon ; les dépouilles des bêtes féroces sont tombées même dans le mépris. Cependant je ne doute pas que l'inventeur de ce vêtement grossier n'ait été l'objet de la jalousie générale, que les autres hommes ne l'aient fait périr en trahison et n'aient partagé entre eux sa dépouille sanglante sans en jouir eux-mêmes.

C'étaient donc jadis de simples peaux, c'est aujourd'hui l'or et la pourpre qui sont devenus l'objet de nos soucis et de nos combats. Aussi sommes-nous plus coupables, à mon sens, que ces enfants de la terre : ils étaient nus ; la toison des animaux leur était nécessaire contre le froid ; mais nous, quel besoin avons-nous de l'or, de la pourpre et des riches broderies, quand nous sommes à l'abri sous une étoffe commune ? Ainsi l'homme se tourmente et s'épuise en vain; il consume ses jours dans des soins superflus, parce qu'il ne met point de bornes à sa cupidité, parce qu'il ne connaît pas les limites au delà desquelles le véritable plaisir ne croît plus. Voilà ce qui a rendu peu à peu la vie humaine si

Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque.
Sic odium cœpit glandis; sic illa relicta
Strata cubilia sunt herbis et frondibus aucta.
Pellis item cecidit; vestis contempta ferina est :
Quam reor invidia tali tunc esse repertam,
Ut lethum insidiis, qui gessit primus, obiret;
Et tandem inter eos distractum, sanguine multo
Disperiisse, neque in fructum convertere quisse.

Tunc igitur pelles, nunc aurum et purpura curis
Exercent hominum vitam, belloque fatigant:
Quo magis in nobis (ut opinor) culpa residit.
Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat
Terrigenas : at nos nil lædit veste carere
Purpurea, atque auro, signisque ingentibus apta ;
Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
Ergo hominum genus incassum, frustraque laborat,
Semper et in curis consumit inanibus ævum;
Nimirum, quia non cognovit quæ sit habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas :
Idque minutatim vitam provexit in altum,



orageuse, et suscité tant de guerres cruelles qui bouleversent la société.

Le soleil et la lune, ces deux globes éclatants qui promènent alternativement leur lumière dans le riche palais des cieux, ont fait connaître aux hommes la vicissitude constante des saisons et l'ordre invariable qui règne dans la nature.

Déjà l'homme vivait sous l'abri de ses tours et de ses forteresses. La terre était divisée entre ses habitants, la culture florissante, la mer couverte de voiles innombrables, les nations unies d'intérêts et liées par des traités, lorsque les poëtes, par leurs chants, transmirent les événements à la postérité : l'invention de l'écriture est peu antérieure à cette époque. Voilà pourquoi il ne nous reste de ces anciens temps d'autres traces que celles que la raison peut entrevoir confusément.

La navigation, l'agriculture, l'architecture, la jurisprudence, l'art de forger les armes, de construire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la poésie, la peinture, la sculpture, ont été le fruit tardif du besoin, de l'activité et de l'expérience. Ainsi le

Et belli magnos commovit funditus æstus.

At vigiles mundi magnum et versatile templum
Sol et luna suo lustrantes lumine circum
Perdocuere homines annorum tempora verti,
Et certa ratione geri rem, atque ordine certo.

Jam validis septi degebant turribus ævum,
Et divisa colebatur discretaque tellus.
Tum mare velivolum florebat navibu' pandis;
Auxilia et socios jam pacto fœdere habebant,
Carminibus cum res gestas cœpere poetæ
Tradere : nec multo priu' sunt elementa reperta;
Propterea, quid sit prius actum respicere ætas
Nostra nequit, nisi qua ratio vestigia monstrat.

Navigia, atque agri culturas, mœnia, leges,
Arma, vias, vestes, et cætera de genere horum,
Præmia, delicias quoque vitæ funditus omnes,
Carmina, picturas, et dædala signa polire,
Usus et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientes.

temps amène pas à pas les découvertes, l'industrie en accélère les progrès, et le génie y porte sans cesse un nouveau jour, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur dernier degré de perfection.

Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Namque alid ex alio clarescere corde videmus
Artibus, ad summum donec venere cacumen.

LIVRE SIXIÈME

ARGUMENT

Ce chant, qui est consacré tout entier à l'explication des météores, commence par les louanges d'Épicure et l'exposition du sujet que le poëte va traiter, sujet d'autant plus important, qu'il est, selon lui, la principale source de la superstition parmi les hommes. Il entre donc en matière, développe au long les causes du *tonnerre*, des *éclairs*, de la *foudre*, et conclut de ces explications que ce n'est pas Jupiter qui lance les feux du ciel au milieu des nuages, mais que ce phénomène est produit par des vapeurs inflammables qui s'allument naturellement dans l'atmosphère. De la foudre il passe aux *trombes*, qui sont occasionnées à peu près par les mêmes causes, et dont il distingue deux espèces : des trombes de mer, fléau terrible pour les navigateurs, et des trombes de terre, ouragan non moins dangereux, mais plus rare. Ensuite, après avoir traité de la formation des *nuages*, de la *pluie* et de l'*arc-en-ciel*, il descend aux phénomènes terrestres, recherche les causes des *tremblements de terre*, explique pourquoi la mer ne déborde jamais, d'où viennent les éruptions de l'Etna, les crues périodiques du Nil, et ces exhalaisons minérales dont la va-

peur donne la mort aux hommes, aux quadrupèdes et aux oiseaux; de là il entre dans des détails curieux sur la cause qui rend les puits plus froids en été qu'en hiver, sur les propriétés singulières de quelques fontaines, et sur la vertu attractive et communicative de l'*aimant;* il traite enfin des maladies contagieuses et pestilentielles, et termine ce morceau par une description de la peste qui ravagea l'Attique du temps de la guerre du Péloponèse, et dont Thucydide nous a conservé les détails.

LIVRE SIXIÈME

C'est Athènes, cette ville fameuse, qui la première fit connaître les moissons aux mortels infortunés; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des lois; c'est elle enfin qui leur fournit des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à cet illustre sage dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines, répandues dans l'univers, ont porté la gloire, victorieuse du trépas, jusqu'au plus haut des cieux.

Ce grand homme, considérant que les mortels, avec la plupart des ressources qu'exigent le besoin et la conservation, avec des richesses, des honneurs, de la réputation, des enfants bien nés, n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs, qu'ils gémissaient comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le

LIBER SEXTUS

Primæ frugiferos fetus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt :
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ,
Cum genuere virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit,
Cujus et exstincti, propter divina reperta
Divolgata, vetus jam ad cœlum gloria fertur.

Nam cum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Et, per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,
Divitiis homines, et honore, et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama,
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis,
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,

mal venait du vase même qui, étant vicié, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux, soit que, perméable et privé de fond, il reçoive toujours sans jamais se remplir, soit que, intérieurement souillé, il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain en y versant la vérité; il mit des bornes à ses désirs et à ses alarmes, lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous, la voie la plus facile et la plus courte pour y parvenir : il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la nature assujettit tous les mortels, et qui viennent assaillir l'homme, ou par une irruption fortuite, ou par un effet nécessaire des dispositions de la nature; il lui apprit de quel côté l'âme doit se mettre en défense contre leurs assauts, et combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fond d'elle-même. Car si les enfants s'effrayent de tout pendant la nuit, nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Ce qu'il faut pour dissiper ces craintes et ces ténèbres, ce ne sont

Omniaque illius vitio corrumpier intus,
Quæ collata foris et commoda cunque venirent :
Partim quod fluxum pertusumque esse videbat,
Ut nulla posset ratione explerier unquam;
Partim quod tetro quasi conspurcare sapore
Omnia cernebat, quæcunque receperat intus.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono,
Qua possemus ad id recto contendere cursu,
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
Quod flueret naturæ vi, varieque volaret,
Seu casu, seu vi, quod sic natura parasset,
Et quibus e portis occurri cuique deceret;
Et genus humanum frustra plerumque probavit
Volvere curarum tristes in pectore fluctus.
Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt, sic nos in luce timemus
Interdum nihilo quæ sunt metuenda magis quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est



pas les rayons du soleil et de la lumière du jour, mais l'étude réfléchie de la nature : livrons-nous-y donc, ô Memmius! avec une nouvelle ardeur.

J'ai dit que l'édifice du monde est périssable, que le ciel a commencé, que tous les corps qui naissent et naîtront dans son enceinte ne peuvent échapper à la dissolution : écoute maintenant, Memmius, les vérités qu'il me reste à te découvrir, puisque l'espérance de vaincre m'a engagé à monter sur le char éclatant de la gloire, et que les obstacles qui s'opposaient à ma course sont devenus autant de motifs d'encouragement pour moi.

Les autres phénomènes que les mortels aperçoivent au ciel et sur la terre tiennent leurs âmes suspendues par l'effroi, humiliées sous le joug servile des dieux et courbées vers la terre, parce que l'ignorance des causes les force d'assujettir la nature à l'empire des dieux, de leur abandonner le sceptre du monde, et de rapporter à une puissance surnaturelle ce dont ils ne peuvent comprendre la raison. Ceux même à qui l'on a répété que les dieux vivent dans une incurie parfaite, en réfléchissant aux causes des phénomènes de la nature, et surtout en élevant les yeux au-dessus

Non radii solis nec lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque;
Quo magis inceptum pergam pertexere dictis.

Et quoniam docui mundi mortalia templa
Esse, et nativo consistere corpore cœlum,
Et quæcunque in eo fiunt fientque necesse
Esse ea dissolvi, quæ restant percipe porro,
Quandoquidem semel insignem conscendere currum
Vincendi spes hortata est, atque obvia cursu
Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

Cætera, quæ fieri in terris cœloque tuentur
Mortales, pavidis cum pendent mentibu' sæpe,
Efficiunt animos humiles formidine divum,
Depressosque premunt ad terram, propterea quod
Ignorantia causarum conferre deorum
Cogit ad imperium res et concedere regnum; et
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, hæc fieri divino numine rentur.
Nam bene qui didicere deos securum agere ævum,
Si tamen interea mirantur qua ratione
Quæque geri possint, præsertim rebus in illis

de leurs têtes, vers les régions éthérées, retombent dans leurs anciennes superstitions et font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent le pouvoir suprême, ignorant ce qui peut ou ne peut point exister, et les limites invariables que la nature a prescrites à l'énergie de chaque être : voilà la première erreur qui les égare toujours de plus en plus.

Si tu n'écartes loin de ton esprit ces préjugés, si tu ne regardes de pareils soins comme indignes des dieux et comme incompatibles avec le calme dont ils jouissent, ces divinités saintes dont tu troubles le repos se présenteront sans cesse à ta vue : non que ces êtres supérieurs soient sensibles aux offenses et cherchent à signaler leur courroux par un châtiment terrible, mais parce que tu te seras persuadé que, au sein du calme et de la paix, ils roulent dans leurs âmes les flots du ressentiment. Tu n'entreras plus sans frayeur dans les temples des dieux, et les simulacres émanés de leurs augustes corps ne te présenteront leurs images divines qu'en troublant la paix de ton cœur. De là que de maux pour le reste de tes jours !

Pour écarter un pareil sort, la philosophie t'a déjà dévoilé par

Quæ supera caput ætheriis cernuntur in oris,
Rursus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
Quid nequeat, finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione atque alte terminus hærens :
Quo magis errantes tota regione feruntur.

Quæ nisi respuis ex animo longeque remittis,
Diis indigna putando alienaque pacis eorum,
Delibata deum per te tibi numina sancta
Sæpe aderunt : non quod violari summa deum vis
Possit ut ex ira pœnas petere imbibat acres;
Sed quia tute tibi placida cum pace quietos
Constitues magnos irarum volvere fluctus,
Nec delubra deum placido cum pectore adibis;
Nec, de corpore quæ sancto simulacra feruntur,
In mentes hominum divinæ nuntia formæ,
Suscipere hæc animi tranquilla pace valebis.
Inde videre licet qualis jam vita sequatur.

Quam quidem ut a nobis ratio verissima longe

ma bouche un grand nombre de vérités; mais il m'en reste encore beaucoup à embellir des charmes de la poésie. Je vais expliquer le système céleste, la cause et les effets de la foudre et des tempêtes, de peur que, follement superstitieux, tu ne partages le ciel en différentes régions pour observer en tremblant de quel côté la flamme est partie, dans quel endroit elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, et comment elle s'en est échappée victorieuse; effets naturels que les hommes attribuent aux dieux parce qu'ils ne peuvent en pénétrer les causes. O Calliope! muse ingénieuse qui délasses les hommes et réjouis les dieux, dirige ma course vers le terme de ma brillante carrière, afin que sous ta conduite je pare mon front d'une couronne immortelle et glorieuse!

La voûte azurée est ébranlée par le tonnerre lorsque les nuages aériens, poussés par des vents contraires, s'entre-choquent dans les régions supérieures. Le son ne part jamais d'un endroit serein du ciel; mais partout où l'amas des nuages est plus condensé, là se fait ordinairement entendre un murmure plus fort.

Rejiciat, quanquam sunt a me multa profata,
Multa tamen restant et sunt ornanda politis
Versibus, et ratio cœli speciesque tenenda.
Sunt tempestates, et fulmina clara canenda,
Quid faciant, et qua de causa quæque ferantur,
Ne trepides cœli divisis partibus amens,
Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
Verterit hinc partem, quo pacto per loca septa
Insinuarit, et hinc dominatus ut extulerit se:
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, ac fieri divino numine rentur.
Tu mihi supremæ præscripta ad candida calcis
Currenti spatium præmonstra, callida Musa,
Calliope, requies hominum, divumque voluptas,
Te duce ut insignem capiam cum laude coronam.

Principio, tonitru quatiuntur cærula cœli
Propterea quia concurrunt sublime volantes
Ætheriæ nubes contra pugnantibu' ventis.
Nec fit enim sonitus cœli de parte serena;
Verum ubicunque magis denso sunt agmine nubes,
Tum magis hinc magno fremitus fit murmure sæpe.

Outre cela, les nuages ne peuvent être ni une masse aussi dense que les pierres et les solives, ni un fluide aussi délié que le brouillard et la fumée. Dans le premier cas, ils devraient tomber comme les pierres, entraînés par leur propre masse; dans le second, ils n'auraient pas plus de consistance que la fumée, et ne pourraient retenir les neiges ni la grêle.

Quelquefois ils font entendre dans les plaines des airs un bruit semblable à celui de ces voiles immenses qui flottent le long des poutres et des colonnes de nos théâtres; d'autres fois, rompus par la violence des vents, ils imitent le son clair du papier qui se déchire, comme on peut le remarquer dans les éclats de la foudre, ou le bruit d'un vêtement suspendu, d'une feuille volante, que l'aquilon par ses coups répétés agite et fait retentir dans les airs.

En effet, il arrive quelquefois que les nuages, au lieu de se heurter de front, se pressent latéralement et s'effleurent par des mouvements opposés dans toute leur longueur; d'où naît un bruit sec qui froisse l'oreille et se propage longtemps, jusqu'à ce que les nuages soient sortis de cette espèce de défilé.

Parfois le tonnerre ébranle la nature avec de si horribles trem-

Præterea, neque tam condenso corpore nubes
Esse queunt quam sunt lapides ac tigna, neque autem
Tam tenues, quam sunt nebulæ fumique volantes.
Nam aut cadere abrupto deberent pondere pressæ,
Ut lapides, aut, ut fumus, constare nequirent,
Nec cohibere nives gelidas et grandinis imbres.

Dant etiam sonitum patuli super æquora mundi,
Carbasus ut quondam magnis intenta theatris
Dat crepitum malos inter jactata trabesque;
Interdum perscissa furit petulantibus Euris,
Et fragiles sonitus chartarum commeditatur :
Id quoque enim genus in tonitru cognoscere possis,
Aut ubi suspensam vestem chartasve volantes
Verberibus venti versant, planguntque per auras.

Fit quoque enim interdum ut non tam concurrere nubes
Frontibus adversis possint, quam de latere ire,
Diverso motu radentes corpori' tractum;
Aridus unde aures terget sonus ille, diuque
Ducitur, exierit donec regionibus arctis.

Hoc etiam pacto tonitru concussa videntur

blements, qu'on croirait que les voûtes du monde, détachées tout à coup, volent en éclats de toutes parts : c'est qu'alors un ouragan impétueux, engouffré dans les nuages, se débat dans sa prison ; tourbillon rapide, qui, par des efforts redoublés, condense la nue, en resserre les flancs, en creuse le centre. Lorsque enfin sa violence et son impétuosité lui ont ouvert une issue, le vent s'échappe avec un horrible fracas ; phénomène peu surprenant, puisque l'explosion subite d'une simple vessie pleine d'air produit un son à peu près semblable.

Le bruit que le souffle des vents excite dans les nuages peut encore s'expliquer autrement : nous voyons souvent les nuées présenter une surface inégale et divisée, pour ainsi dire, en rameaux. Elles doivent donc faire entendre le même son que les feuilles et les branches d'une épaisse forêt agitée par le vent du nord.

Il se peut aussi que la violence des vents crève le nuage en venant le frapper directement et avec impétuosité. Quelle force doit avoir leur souffle dans les régions supérieures, c'est ce que nous apprend l'expérience, puisque ici-bas, où leur action est plus modérée, ils déracinent et emportent sans peine les plus grands arbres.

Omnia sæpe gravi tremere, et divolsa repente
Maxima dissiluisse capacis mœnia mundi,
Cum subito validi venti collecta procella
Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem
Turbine versanti magis ac magis undique nubem
Cogit, uti fiat spisso cava corpore circum.
Post, ubi commovit vis ejus et impetus acer,
Tum perterricrepo sonitu dat missa fragorem.
Nec mirum, cum plena animæ vesicula parva
Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repente.

Est etiam ratio, cum venti nubila perflant,
Cur sonitus faciant : etenim ramosa videmus
Nubila sæpe modi multis atque aspera ferri :
Scilicet ut crebram sylvam cum flamina Cauri
Perflant, dant sonitum frondes, ramique fragorem.

Fit quoque ut interdum validi vis incita venti
Perscindat nubem perfringens impete recto.
Nam quid possit ibi flatus, manifesta docet res :
Hic, ubi lenior est, in terra cum tamen alta
Arbusta evolvens radicibus haurit ab imis.

Il y a aussi dans les nuages des espèces de flots qui doivent, en se brisant avec effort, produire un murmure profond, comme un grand fleuve ou le vaste océan battu par la tempête.

Il arrive encore que les feux ardents de la foudre, en tombant de nuage en nuage, sont reçus dans une nuée aqueuse où ils meurent tout à coup avec un grand bruit, semblable au sifflement du fer rouge plongé rapidement dans l'eau froide au sortir du fourneau. Au contraire, si c'est un nuage aride qui reçoit la foudre, il s'enflamme soudain avec un horrible fracas; ainsi le feu, animé par un tourbillon de vents impétueux, se répand sur les montagnes couronnées de lauriers et les embrase en un moment. Car il n'est rien que la flamme petillante dévore avec un bruit plus terrible que l'arbre consacré au dieu de Délos.

Enfin souvent la glace en se brisant et la grêle par sa chute font retentir au loin les nuages, qui, condensés par le souffle des vents et entassés comme des montagnes, se brisent à la fin et tombent sur la terre mêlés avec la grêle qui s'y précipite.

L'éclair se forme quand les nuages, par leur choc, font jaillir un grand nombre de semences ignées; ainsi quand un caillou est

Sunt etiam fluctus per nubila, qui quasi murmur
Dant infringendo graviter : quod item fit in altis
Fluminibus magnoque mari, cum frangitur æstu.

Fit quoque, ubi e nube in nubem vis incidit ardens
Fulminis, hæc multo si forte humore recepit
Ignem, continuo ut magno clamore trucidet;
Ut calidis candens ferrum e fornacibus olim
Stridit, ubi in gelidum propere demersimus imbrem.
Aridior porro si nubes accipit ignem,
Uritur ingenti sonitu succensa repente;
Lauricomos ut si per montes flamma vagetur,
Turbine ventorum comburens impete magno.
Nec res ulla magis quam Phœbi Delphica laurus
Terribili sonitu, flamma crepitante, crematur.

Denique sæpe geli multus fragor, atque ruina
Grandinis, in magnis sonitum dat nubibus alte :
Ventus enim cum confercit, franguntur in arctum
Concreti montes nimborum, et grandine misti.

Fulgit item, nubes ignis cum semina multa
Excussere suo concursu, seu lapidem si

heurté contre un autre caillou ou contre le fer, la lumière brille et les étincelles s'élancent au loin. Mais l'oreille n'entend le son du tonnerre que quand l'œil a aperçu l'éclair, parce que les simulacres qui frappent l'ouïe vont plus lentement que ceux qui excitent la vue. Une expérience t'en convaincra. Regarde de loin le bûcheron trancher avec la hache le superflu des rameaux : tu verras le coup avant d'en entendre le son ; de même l'impression de l'éclair se fait sentir plus tôt que celle du tonnerre, quoique le bruit parte en même temps que la lumière, et qu'il soient l'un et l'autre produits par la même cause et nés du même choc.

On peut encore expliquer d'une autre manière pourquoi les nuages colorent la terre d'une lumière rapide et font briller leurs feux ondoyants au sein de la tempête. Lorsque le vent s'est emparé d'un nuage, et que par son agitation continuelle il en a creusé le centre et condensé les flancs, comme je l'ai déjà dit, il s'enflamme par la rapidité de ses mouvements : car nous voyons tous les corps mus avec vitesse s'embraser, et même une balle de plomb se fondre dans un long trajet. Quand le tourbillon ainsi enflammé a divisé le nuage obscur, il disperse tout à coup ses feux élancés

Percutiat lapis, aut ferrum : nam tum quoque lumen
Exsilit, et claras scintillas dissupat ignis.
Sed tonitrum fit uti post auribus accipiamus
Fulgere quam cernant oculi, quia semper ad aures
Tardius adveniunt quam visum quæ moveant res.
Id licet hinc etiam cognoscere ; cædere si quem
Ancipiti videas ferro procul arboris auctum,
Ante fit ut cernas ictum quam plaga per aures
Det sonitum; sic fulgorem quoque cernimus ante
Quam tonitrum accipimus, pariter qui mittitur igni,
Et simili causa, et concursu natus eodem.

Hoc etiam pacto volucri loca lumine tingunt
Nubes, et tremulo tempestas impete fulgit.
Ventus ubi invasit nubem, et versatus ibidem
Fecit, ut ante, cavam, docui, spissescere nubem,
Mobilitate sua fervescit, ut omnia motu
Percalefacta vides ardescere : plumbea vero
Glans etiam longo cursu volvenda liquescit.
Ergo fervidus hic, nubem cum perscidit atram,
Dissupat ardoris quasi per vim expressa repente

avec effort du sein de la nue, et dont l'éclat nous oblige à fermer les yeux : c'est alors que le son se fait entendre; mais il lui faut plus de temps pour arriver à l'oreille qu'à la lumière pour frapper l'œil. Tous ces effets sont produits par des nuages denses entassés les uns sur les autres et poussés avec une impétuosité surprenante.

Ne te laisse pas abuser par le rapport des yeux, qui ne nous montrent d'ici-bas que l'étendue et la largeur des nuages plutôt que leur profondeur et leur élévation. Considère ces nuages semblables à des monts aériens que les vents transportent en sens contraire; ou, si les vents sont calmes, contemple autour des plus hautes montagnes ces nuages accumulés les uns sur les autres, et qui se pressent mutuellement dans les régions supérieures : tu pourras alors te former une idée de leur masse énorme; tu verras des espèces de cavernes taillées dans des rocs suspendus. Quand les vents ont rempli ces vastes cavités, c'est le signal de la tempête : indignés de se voir captifs, ils grondent dans la nue comme les bêtes farouches dans leur cage; ils font entendre de tous côtés leurs longs frémissements, ils s'agitent en tout sens pour chercher une issue; ils détachent de la nue des semences de flamme, qu'ils

Semina, quæ faciunt nictantia fulgura flammæ :
Inde sonus sequitur, qui tardius allicit aures
Quam quæ perveniunt oculos ad lumina nostros.
Scilicet hoc densis fit nubibus, et simul alte
Exstructis aliis alias super impete miro.

Nec tibi sit fraudi, quod nos inferne videmus
Quam sint lata magis, quam sursum exstructa quid exstent.
Contemplator enim, cum montibus assimilata
Nubila portabunt venti transversa per auras,
Aut ubi per magnos montes cumulata videbis
Insuper esse aliis alia, atque urgere superna
In statione locata sepultis undique ventis;
Tum poteris magnas moles cognoscere eorum,
Speluncasque velut saxis pendentibu' structas
Cernere, quas venti cum, tempestate coorta,
Complerunt, magno indignantur murmure clausi
Nubibus, in caveisque ferarum more minantur.
Nunc hinc, nunc illinc fremitus per nubila mittunt,
Quærentesque viam circumversantur, et ignis
Semina convolvunt e nubibus, atque ita cogunt



ramassent, qu'ils roulent dans l'intérieur de leurs brûlantes fournaises, jusqu'à ce qu'enfin ils s'échappent du nuage entr'ouvert au milieu d'un torrent de lumière.

En un mot, ces rapides éclairs qui s'élancent sur notre globe, ces feux transparents plus éclatants que l'or, doivent nécessairement leur origine à la substance même des nuages qui contiennent un grand nombre de molécules ignées : en effet, quand les nuages sont absolument sans humidité, ils ont pour l'ordinaire la couleur et l'éclat de la flamme. C'est que la lumière du soleil doit leur communiquer nécessairement un assez grand nombre de parties pour leur imprimer cette rougeur et même pour qu'ils répandent des feux. Lorsque ensuite le vent réunit ces particules dans un même lieu et comprime fortement le nuage où elles sont ramassées, il en exprime ces semences ignées qui font briller à nos yeux la couleur de la flamme.

La simple raréfaction des nuages produit aussi des éclairs. Lorsqu'un léger courant d'air, en agitant doucement la nue, sépare et dissout ses parties, il est nécessaire que les semences de feu dont se forme l'éclair tombent d'elles-mêmes, sans bruit, sans ravage et sans causer d'effroi.

Quant à la foudre, sa nature nous est connue par ses effets : les

Multa, rotantque cavis flammam fornacibus intus,
Donec divolsa fulserunt nube corusci.

Hac etiam fit uti de causa mobilis ille
Devolet in terram liquidi color aureus ignis,
Semina quod nubes ipsas permulta necesse est
Ignis habere : etenim cum sunt humore sine ullo,
Flammeus est plerumque colos et splendidus ollis.
Quippe etenim solis de lumine multa necesse est
Concipere, ut merito rubeant, ignesque profundant.
Hasce igitur cum ventus agens contrusit in unum,
Compressitque locum cogens, expressa profundunt
Semina, quæ faciunt flammæ fulgere colores.

Fulgit item, cum rarescunt quoque nubila cœli.
Nam cum ventus eas leviter diducit euntes
Dissolvitque, cadant ingratis illa necesse est
Semina, quæ faciunt fulgorem : tum sine tetro
Terrore et sonitu fulgit, nulloque tumultu.

Quod superest, quali natura prædita constent

traces qu'elle imprime sur les corps qu'elle consume, l'épaisse vapeur de soufre qu'elle exhale, nous apprennent assez que c'est du feu et non de l'air ou de l'eau. D'ailleurs, sa chute embrase les toits, sa flamme rapide réduit en cendre les édifices. C'est un brasier dévorant que la nature a formé à dessein de ses feux les plus subtils et les plus actifs; rien ne peut lui résister. Elle s'ouvre rapidement un passage dans l'intérieur des maisons; comme le son et la voix, elle pénètre les rochers et les métaux. Elle dissipe le vin sans endommager le vase, parce que sa chaleur, introduite dans les parois du vase, en relâchant les parties, en raréfiant le tissu, chasse de tous côtés les éléments du vin qu'elle a aussi atténués : le soleil, dont les feux sont si ardents, ne pourrait, dans l'espace même d'un siècle, produire de pareils effets; tant la foudre surpasse en puissance et en activité l'astre même du jour.

Mais comment se forme la foudre? Comment acquiert-elle assez de force pour fendre les tours d'un seul coup, pour abattre les maisons, arracher les solives et les poutres, ruiner les monuments,

Fulmina, declarant ictus et inusta vapore
Signa, notæque graves halantes sulfuris auras :
Ignis enim sunt hæc, non venti signa, neque imbris.
Præterea, per se accendunt quoque tecta domorum,
Et celeri flamma dominantur in ædibus ipsis.
Hunc tibi subtilem cumprimis ignibus ignem
Constituit natura minutis mobilibusque
Corporibus, cui nil omnino obsistere possit.
Transit enim valide fulmen per septa domorum,
Clamor uti ac voces; transit per saxa, per æra;
Et liquidum puncto facit æs in tempore, et aurum.
Curat item ut, vasis integris, vina repente
Diffugiant, quia nimirum facile omnia circum
Collaxat, rareque facit lateramina vasis,
Adveniens calor ejus ut insinuatur in ipsum, et
Mobiliter solvens differt primordia vini :
Quod solis vapor ætatem non posse videtur
Efficere; usque adeo pollens fervore corusco,
Tanto mobilior vis et dominantior hæc est.

Nunc ea quo pacto gignantur, et impete tanto
Fiant, ut possint ictu discludere turres,
Disturbare domos, avellere tigna trabesque,
Et monumenta virum demoliri atque ciere,

donner la mort aux hommes, étendre sans vie les troupeaux, et exercer mille autres ravages de cetté nature? Je vais te l'expliquer sans différer plus longtemps.

La foudre ne se forme que dans des nuages épais et accumulés les uns sur les autres à une hauteur considérable; jamais elle ne tombe quand le ciel est serein ou voilé de nuages légers. C'est ce que prouve l'expérience elle-même, puisque, dans les premiers moments où l'orage prépare ses traits, les nuages s'épaississent dans toute l'étendue de l'atmosphère : on croirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux; une nuit effrayante nous couvre de ses voiles, la terreur et l'effroi sont suspendus sur nos têtes.

Quelquefois un nuage noirâtre, semblable à un fleuve de poix qui descendrait du ciel, se précipite sur les ondes de la mer et répand les ténèbres dans le lointain, traînant à sa suite les ouragans, les tempêtes, les foudres, accompagné de feux et de vents si terribles, que, sur la terre même, les hommes saisis d'effroi cherchent un asile sous leurs toits. Telle doit être la profondeur des nuages orageux qui se forment au-dessus de nos têtes : la terre

Exanimare homines, pecudes prosternere passim,
Cætera de genere hoc qua vi facere omnia possint,
Expediam, neque te in promissis plura morabor.

Fulmina gignier e crassis alteque putandum est
Nubibus exstructis : nam cœlo nulla sereno
Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam.
Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res,
Quod tunc per totum concrescunt aera nubes
Undique, uti tenebras omnes Acheronta reamur
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas :
Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,
Impendent atræ formidinis ora superne,
Cum commoliri tempestas fulmina cœptat.

Præterea, persæpe niger quoque per mare nimbus,
Ut picis e cœlo demissum flumen, in undas
Sic cadit, et fertur tenebris procul, et trahit atram
Fulminibus gravidam tempestatem atque procellis,
Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus,
In terra quoque ut horrescant, ac tecta requirant.
Sic igitur supera nostrum caput esse putandum est
Tempestatem altam : neque enim caligine tanta

ne serait point ensevelie dans une nuit aussi profonde, si la lumière du soleil n'était interceptée par un énorme rempart de nuages, et les pluies ne tomberaient pas sur la terre avec assez d'abondance pour gonfler les rivières et inonder les campagnes, si la région éthérée n'était remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuse.

Partout il y a ainsi des feux et des vents : voilà pourquoi de tous côtés on entend des tonnerres, on voit des éclairs. Car je t'ai déjà enseigné que la cavité des nuages est remplie de semences de feu, dont le nombre est encore augmenté par les rayons et la chaleur du soleil. Lorsque le vent, après avoir rassemblé tous ces nuages dans un même lieu, en a exprimé un grand nombre de molécules ignées avec lesquelles il se mêle, alors le tourbillon captif s'agite dans la nue, il aiguise les traits de la foudre au milieu de cette fournaise ardente. Or le vent peut s'allumer de deux manières, ou par sa propre activité ou par le contact du feu. Lorsqu'il s'est ainsi échauffé lui-même ou qu'il a reçu l'impression de la flamme, la foudre, comme si elle était mûre, crève le nuage, répand partout sa lumière éclatante : un bruit affreux se fait entendre, comme si

Obruerent terras, nisi inædificata superne
Multa forent multis exempto nubila sole;
Nec tanto possent hæc terras opprimere imbri,
Flumina abundare ut facerent, camposque natare,
Si non exstructis foret alte nubibus æther.

His igitur ventis atque ignibus omnia plena
Sunt : ideo passim fremitus et fulgura fiunt.
Quippe etenim supera docui permulta vaporis
Semina habere cavas nubes; et multa necesse est
Concipere ex solis radiis ardoreque eorum.
Hic ubi ventus eas, idem qui cogit in unum
Forte locum quemvis, expressit multa vaporis
Semina, seque simul cum eo commiscuit igni,
Insinuatus ibi vortex versatur in alto,
Et calidis acuit fulmen fornacibus intus;
Nam duplici ratione accenditur : ipse sua nam
Mobilitate calescit, et e contagibus ignis.
Inde ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis 
Impetus incessit, maturum tum quasi fulmen
Perscindit subito nubem, ferturque coruscis
Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor :

la voûte des cieux, brisée tout à coup, tombait en éclats sur nos têtes. Alors le globe est ébranlé par un tremblement général, un murmure profond parcourt les airs : car alors tous les nuages s'agitent et retentissent à la fois, et de cette secousse universelle naissent les flots d'une pluie si abondante, qu'on croirait que le ciel tout entier va se résoudre en eau et noyer la terre par un nouveau déluge; tant inspire d'effroi le son réuni des nuages qui se rompent, des vents qui grondent et de la foudre qui éclate.

Il se peut aussi qu'un vent extérieur et violent vienne fondre sur un nuage épais où la foudre est déjà formée, qui, en se divisant, laisse aussitôt tomber ce tourbillon de feu auquel notre langue donne le nom de *foudre*. La même chose arrive successivement à d'autres nuages, selon la direction du vent.

Il se peut encore que le vent, sans être d'abord en feu, s'enflamme néanmoins en parcourant un long espace, qu'il se dépouille sur la route de ses éléments les plus grossiers, qui ne pénètrent qu'avec peine l'atmosphère, et qu'il détache de la substance même de l'air des molécules plus déliées dont le mélange et l'activité réunie à la sienne lui fassent prendre feu; comme nous voyons

Quem gravis insequitur sonitus, displosa repente
Opprimere ut cœli videantur templa superne.
Inde tremor terras graviter pertentat, et altum
Murmura percurrunt cœlum; nam tota fere tum
Tempestas concussa tremit, fremitusque moventur :
Quo de concussu sequitur gravis imber et uber,
Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,
Atque ita præcipitans ad diluviem revocare;
Tantus discidio nubis, ventique procella,
Mittitur ardenti sonitus cum provolat ictu.

Est etiam, cum vis extrinsecus incita venti
Incidit in validam maturo fulmine nubem :
Quam cum perscidit, extemplo cadit igneus ille
Vortex, quod patrio vocitamus nomine Fulmen.
Hoc fit idem in partes alias, quocunque tulit vis.

Fit quoque ut interdum venti vis missa sine igni
Ignescat tamen in spatio longoque meatu,
Dum venit, amittens in cursu corpora quædam
Grandia, quæ nequeunt pariter penetrare per auras;
Atque alia ex ipso corradens aere portat
Parvula, quæ faciunt ignem commista volando;

quelquefois une balle de plomb s'échauffer dans un long trajet, parce qu'elle laisse dans l'air ses éléments les plus froids et y recueille des semences de feux.

Il se peut enfin que l'inflammation naisse du choc même, que le vent soit froid et dépourvu de feu au moment où il frappe, et que la violence du coup exprime des molécules ignées de sa propre substance et de celle du corps qui reçoit le choc : ainsi, en frappant un caillou avec le fer on voit voler des étincelles, et, quelque froid que soit ce métal, la collision en exprime cependant des semences brillantes de flamme : de même le souffle des vents doit mettre en feu les corps sur lesquels il vient fondre, quand ces corps, par leur nature, sont susceptibles d'inflammation. D'ailleurs, il n'est pas possible que le vent qui se précipite de si haut avec tant de rapidité soit absolument froid, et, s'il n'a pas été enflammé sur sa route, il doit au moins arriver attiédi et imprégné de quelques particules de feu.

La rapidité de la foudre, la force de ses coups, la violence de sa chute, viennent de ce que son impétuosité naturelle, contenue dans le nuage, s'est accrue de nouveau par les efforts qu'elle a

Non alia longe ratione ac plumbea sæpe
Fervida fit glans in cursu, cum multa rigoris
Corpora dimittens, ignem concepit in auris.

Fit quoque ut ipsius plagæ vis excitet ignem,
Frigida cum venti pepulit vis missa sine igni;
Nimirum quia, cum vehementi perculit ictu,
Confluere ex ipso possunt elementa vaporis,
Et simul ex illa, quæ tum res excipit ictum;
Ut lapidem ferro cum cædimus, evolat ignis.
Nec quod frigida vis sit ferri, hoc secius illa
Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum :
Sic igitur quoque res accendi flamine debet,
Opportuna fuit si forte et idonea flammis.
Nec temere omnino plane vis frigida venti
Esse potest, ex quo tanta vi immissa superne est;
Quin prius in cursu si non accenditur igni,
At tepefacta tamen veniat commista calore.

Mobilitas autem fit fulminis, et gravis ictus,
Et celeri ferme pergunt sic fulmina lapsu,
Nubibus ipsa quod omnino prius incita se vis
Colligit, et magnum conamen sumit eundi.

faits pour s'échapper. Et quand la nuée n'est plus capable de résister à ce surcroît de forces, le feu destructeur doit, comme les pierres lancées des machines, en sortir avec une vitesse étonnante.

Ajoute que la foudre est composée d'éléments lisses et déliés, auxquels il n'est pas aisé de faire obstacle; sous cette forme, elle se glisse et s'insinue dans les moindres passages. Il n'y a donc guère de corps qui puissent par leur choc arrêter son cours et ralentir sa marche rapide. Outre cela, tous les corps pesants tendent naturellement en bas; mais si de plus ils reçoivent une impulsion étrangère, leur vitesse devient double et leur impétuosité s'accroît; la foudre doit donc dissiper avec plus de violence et de promptitude tous les obstacles qu'elle rencontre, et poursuivre sa route sans jamais s'arrêter.

Enfin la longueur de sa chute accélère sa vitesse, qui va toujours en croissant, augmente son impétuosité et fortifie ses coups en réunissant tous ses atomes divergents et en dirigeant tous leurs efforts particuliers vers un but commun.

Peut-être aussi la foudre, en venant à nous, tire-t-elle de la

Inde, ubi non potuit nubes capere impetis auctum,
Exprimitur vis, atque ideo volat impete miro,
Ut validis quæ de tormentis missa feruntur.

Adde quod e parvis ac lævibus est elementis;
Nec facile est tali naturæ obsistere quidquam :
Inter enim fugit, ac penetrat per rara viarum.
Non igitur multis offensibus in remorando
Hæsitat; hanc ob rem celeri volat impete labens.
Deinde, quod omnino natura pondera deorsum
Omnia nituntur : cum plaga sit addita vero,
Mobilitas duplicatur, et impetus ille gravescit;
Ut vehementius, et citius quæcunque morantur
Obvia, discutiat plagis, itinerque sequatur.

Denique, quod longo venit impete, sumere debet
Mobilitatem, etiam atque etiam quæ crescit eundo,
Et validas auget vires, et roborat ictum :
Nam facit ut, quæ sint illius semina cunque,
E regione locum quasi in unum cuncta ferantur,
Omnia conjiciens in eum volventia cursum.

Forsan et ex ipso veniens trahat aere quædam

substance même de l'air des corpuscules propres à augmenter la force et la rapidité de ses coups.

Il y a une infinité de corps que la foudre pénètre sans les endommager, parce qu'elle y trouve des conduits qu'elle traverse. Il en est beaucoup d'autres qu'elle brise et qu'elle décompose parce qu'elle vient frapper directement les molécules qui servent de lien au tissu de ces corps. Elle fend l'airain sans peine et fait tout à coup bouillonner l'or, parce qu'elle est formée d'atomes lisses et subtils, qui, s'insinuant facilement dans l'intérieur de ces métaux, en délient sans peine tous les nœuds, en brisent tous les liens.

C'est pendant l'automne et dans la saison des fleurs que la terre et la voûte des étoiles sont le plus fréquemment ébranlées par la foudre. L'hiver n'a pas assez de feux, l'été n'a point de vents assez forts ni de nuages assez denses. Ce n'est donc que dans les saisons mitoyennes que se trouvent réunies toutes les causes productrices de la foudre. Ce sont des espèces de limites communes où viennent aboutir le froid et le chaud, ces deux agents nécessaires de la foudre, qui peuvent seuls faire naître la discorde dans la nature, allumer à grand bruit les feux des orages, et soulever à l'aide des vents les

Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

Incolumesque venit per res, atque integra transit
Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis.
Multaque perfringit, cum corpora fulminis ipsa
Corporibus rerum inciderint, qua texta tenentur.
Dissolvit porro facile æs, aurumque repente
Confervefacit, e parvis quia facta minute
Corporibus vis est, et lævibus ex elementis,
Quæ facile insinuantur, et insinuata repente
Dissolvunt nodos omnes, et vincla relaxant.

Autumnoque magis stellis fulgentibus alta
Concutitur cœli domus undique totaque tellus,
Et cum tempora se veris florentia pandunt.
Frigore enim desunt ignes, ventique calore
Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes.
Inter utrumque igitur cum cœli tempora constant,
Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes.
Nam fretus ipse anni permiscet frigus et æstum :
Quorum utrumque opus est fabricanda ad fulmina nobis,
Ut discordia sit rerum, magnoque tumultu
Ignibus, et ventis furibundus fluctuet aer.

flots de l'air en fureur. En effet, c'est la fin de l'hiver et le commencement de l'été qui forment le printemps : ainsi le froid et le chaud, ces deux principes si opposés, doivent se mêler et combattre dans cette saison. L'automne, qui n'est que la sortie de l'été et l'entrée de l'hiver, doit aussi voir aux prises le froid et la chaleur. Ces deux saisons sont, pour ainsi dire, les temps de guerre de l'année; et il n'est pas étonnant qu'alors les foudres se forment et que le ciel soit troublé par les orages, puisque la discorde est sans cesse entretenue d'un côté par la flamme, de l'autre par les vents et les nuages.

C'est avec de pareils raisonnements, ô Memmius ! qu'on peut connaître la nature et les effets de la foudre, et non pas en consultant les vaines prédictions des Étrusques pour y trouver des traces de la volonté secrète des dieux, ni en observant de quel côté la flamme est partie, dans quelle région elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, comment elle s'en est échappée victorieuse, et quels malheurs sa chute présage aux mortels.

Si c'est Jupiter et les autres dieux qui ébranlent les voûtes écla-

Prima caloris enim pars, et postrema rigoris,
Tempus id est vernum : quare pugnare necesse est
Dissimiles inter se res, turbareque mistas.
Et calor extremus primo cum frigore mistus
Volvitur, Autumni quod fertur nomine tempus.
Ilic quoque confligunt hyemes æstatibus acres.
Propterea sunt hæc bella anni nominitanda :
Nec mirum est, in eo si tempore plurima fiunt
Fulmina, tempestasque cietur turbida cœlo,
Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque,
Hinc flammis, illinc ventis, humoreque misto.

Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam
Perspicere, et qua vi faciat rem quamque videre,
Non Tyrrhena retro volventem carmina frustra
Indicia occultæ divum perquirere mentis,
Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
Verterit hic partem, quo pacto per loca septa
Insinuarit, et hinc dominatus ut extulerit se,
Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.

Quod si Jupiter atque alii fulgentia divi
Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,

tantes du monde avec un bruit menaçant, et qui lancent la foudre partout où il leur plaît, que ne percent-ils d'outre en outre ces scélérats qui se livrent sans réserve aux crimes les plus odieux, et dont la mort serait pour les autres hommes un exemple redoutable, au lieu que des infortunés qui n'ont point de reproches à se faire, point de fautes à expier, sont enveloppés dans la flamme et dévorés tout à coup par les tourbillons du feu céleste?

D'un autre côté, pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux solitaires? Est-ce pour accoutumer leurs bras, pour assurer leurs coups? Pourquoi souffrent-ils que les traits du père des dieux s'émoussent sur la terre? Et lui-même, pourquoi s'en dépouille-t-il, au lieu de les réserver contre ses ennemis?

Enfin, pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais sa foudre, ne fait-il jamais gronder son tonnerre quand le ciel est serein? Descend-il au milieu des nuages qui viennent de se former pour ajuster ses coups de plus près? Mais pourquoi les faire tomber sur la mer? Pourquoi gourmander les ondes, ces masses liquides, ces campagnes flottantes?

D'ailleurs, s'il veut que nous évitions la foudre, que ne nous en laisse-t-il apercevoir le coup? Si son intention est de nous sur-

Et jaciunt ignes quo cuique est cunque voluptas,
Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque est,
Non faciunt icti flammas ut fulguris halent
Pectore perfixo, documen mortalibus acre?
Et potius nullæ sibi turpis consciu' rei
Volvitur in flammis innoxius inque peditur,
Turbine cœlesti subito correptus et igni?

Cur etiam loca sola petunt frustraque laborant?
An con brachia suefaciunt, firmantque lacertos?
In terraque Patris cur telum perpetiuntur
Obtundi? Cur ipse sinit, neque parcit in hostes?

Denique, cur nunquam cœlo jacit undique puro
Jupiter in terras fulmen, sonitusque profundit?
An, simul ac nubes successere, ipse in eas tum
Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus?
In mare qua porro mittit ratione? Quid undas
Arguit, et liquidam molem, camposque natantes?

Præterea, si vult caveamus fulminis ictum,
Cur dubitat facere ut possimus cernere missum?

prendre, pourquoi nous faire connaître par le tonnerre de quel côté nous devons éviter la foudre? Pourquoi ces frémissements, ces ténèbres, ce murmure, qui en sont toujours les avant-coureurs?

Peut-on concevoir qu'il lance son trait en plusieurs lieux à la fois? Cependant on ne peut le nier sans démentir une expérience souvent répétée. Il est nécessaire que la foudre, comme la pluie, puisse tomber en même temps de différents côtés.

Enfin, pourquoi la foudre destructrice renverse-t-elle les temples des dieux, ces édifices superbes, érigés en son propre honneur? Pourquoi brise-t-elle les statues des dieux travaillées avec tant d'art, diminuant par des coups indiscrets le culte de ses propres images? En un mot, pourquoi s'attacher ordinairement aux lieux les plus élevés? Pourquoi laisser plus de traces de la foudre sur le sommet des montagnes que partout ailleurs?

Ce que nous avons dit de la foudre doit te faire connaître de quelle manière ces trombes que les Grecs nomment *presières*, à cause de leurs effets, viennent d'en haut fondre sur la mer. Quelquefois elles descendent des cieux sur les eaux, comme une longue

Si nec opinantes autem vult opprimere igni,
Cur tonat ex illa parte, ut vitare queamus?
Cur tenebras ante, et fremitus, et murmura concit?

Et simul in multas partes qui credere possis
Mittere? An hoc ausis nunquam contendere factum,
Ut fierent ictus uno sub tempore plures?
At sæpe est numero factum, fierique necesse est,
Ut pluere in multis regionibus et cadere imbres,
Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

Postremo, cur sancta deum delubra, suasque
Discutit infesto præclaras fulmine sedes,
Et bene facta deum frangit simulacra, suisque
Demit imaginibus violento volnere honorem?
Altaque cur plerumque petit loca, plurimaque hujus
Montibus in summis vestigia cernimus ignis?

Quod superest, facile est ex his cognoscere rebus,
Πρηστῆρας Graii quos ab re nominitarunt,
In mare qua missi veniant ratione superne.
Nam fit ut interdum tanquam demissa columna
In mare de cœlo descendat, quam freta circum

colonne autour de laquelle bouillonnent les flots émus par un souffle impétueux ; les vaisseaux surpris par ce terrible météore sont exposés au plus grand péril. C'est que le vent, n'ayant pas toujours assez de force pour rompre le nuage contre lequel il fait effort, l'abaisse peu à peu comme une colonne dirigée du ciel vers la surface de la mer, ou plutôt comme une masse précipitée de haut en bas par l'effort du bras, et qui s'étendrait sur les eaux : enfin, après avoir crevé la nue, le vent s'engouffre dans la mer et y excite un bouillonnement incroyable. Car le tourbillon, à force de s'agiter, fait descendre avec lui la nuée, qui se prête à tous ses mouvements; et aussitôt que cette masse orageuse s'est précipitée sur les ondes, le vent s'y plonge tout entier, fait bouillonner la mer, et soulève à la fois tous ses flots avec un bruit épouvantable.

Il arrive aussi qu'un tourbillon de vent, après avoir ramassé dans l'air les éléments qui forment la nue, s'y enveloppe lui-même et imite sur terre la trombe marine. Le nuage, après s'être abaissé dans les plaines et s'y être brisé, vomit de ses flancs un horrible tourbillon, un ouragan furieux. Mais ces phénomènes sont très-rares sur terre, parce que les montagnes s'opposent à l'action du

Ferviscunt graviter spirantibus incita flabris :
Et quæcumque in eo tum sunt deprensa tumultu
Navigia, in summum veniunt vexata periclum.
Hoc fit ubi interdum non quit vis incita venti
Rumpere, quam cœpit, nubem; sed deprimit, ut sit
In mare de cœlo tanquam demissa columna
Paulatim, quasi quid pugno brachiique superne
Conjectu trudatur, et extendatur in undas :
Quam cum discidit, hinc prorumpitur in mare venti
Vis, et fervorem mirum concinnat in undis.
Versabundus enim turbo descendit, et illam
Deducit pariter lento cum corpore nubem :
Quam simul ac gravidam detrusit ad æquora ponti,
Ille in aquam subito totum se immittit, et omne
Excitat ingenti sonitu mare fervere cogens.

Fit quoque ut involvat venti se nubibus ipse
Vortex, conradens ex aere semina nubis,
Et quasi demissum cœlo præstera imitetur.
Hic ubi se in terras demisit dissolvitque,
Turbinis immanem vim provomit atque procellæ.
Sed quia fit raro omnino, montesque necesse est

vent; ils sont plus fréquents sur la mer, dont la surface est plus étendue et plus découverte.

Les nuages se forment quand un grand nombre de ces corpuscules anguleux, qui volent sans cesse dans l'atmosphère, se rassemblent tout à coup, et, malgré la faiblesse de leurs liens, viennent à bout néanmoins de former un tissu. Ce ne sont d'abord que des nuages légers; mais en se joignant ensemble, en s'accumulant, en se réunissant, ils s'accroissent, et sont soutenus par les vents jusqu'à ce que s'élève une tempête violente.

Plus les montagnes sont hautes et voisines des cieux, plus leur cime est obscurcie par un brouillard jaunissant semblable à une épaisse fumée : c'est que quand les nuages, sans être encore sensibles aux yeux, commencent à prendre de la consistance, les vents les portent et les rassemblent sur la cime d'un mont. Ensuite, lorsqu'ils se sont réunis en plus grand nombre, lorsqu'ils se sont condensés et accumulés, on les voit s'élever du sommet humide vers les plaines de l'air. En effet, la raison nous apprend que les lieux les plus élevés sont le théâtre des vents, et nous le sentons nous-mêmes au haut des montagnes.

Officere in terris, apparet crebrius idem
Prospectu maris in magno, cœloque patenti.

Nubila concrescunt, ubi corpora multa volando
Hoc super in cœli spatio coiere repente
Asperiora, modis quæ possint indupedita
Exiguis, tamen inter se compressa teneri.
Hæc faciunt primum parvas consistere nubes;
Inde ea comprendunt inter se, conque gregantur,
Et conjungendo crescunt, ventisque feruntur
Usque adeo, donec tempestas sæva coorta est.

Fit quoque uti montis vicina cacumina cœlo
Quam sint quæque magis, tanto magis edita fument
Assidue fulvæ nubis caligine crassa;
Propterea quia, cum consistunt nubila primum,
Ante videre oculi quam possint tenuia, venti
Portantes cogunt ad summa cacumina montis.
Hic demum fit uti, turba majore coorta,
Condensa ac stipata simul cernantur, et udo
Vertice de montis videantur surgere in æthram.
Nam loca declarat sursum ventosa patere
Res ipsa et sensus, montes cum ascendimus altos.

D'ailleurs, la nature enlève un grand nombre de corpuscules de toute la surface de la mer : c'est ce que nous montrent les étoffes suspendues le long de ses rives, auxquelles s'attache l'humidité. Il est donc évident que les émanations de ce fluide salé, toujours en mouvement, contribuent à l'accroissement des nuages. Nous voyons encore du sein des fleuves et de la terre même sortir des brouillards, espèces de vapeurs chaudes dont les exhalaisons, élevées dans les airs, obscurcissent les cieux et forment insensiblement par leur réunion des nuages épais, avec d'autant plus de facilité que les flots de la matière éthérée, en les pressant d'en haut et en les condensant, pour ainsi dire, voilent d'un tissu épais l'azur du ciel.

Il se peut enfin que ces corpuscules qui forment les nuages et les tempêtes viennent d'un monde étranger se réunir dans le nôtre. En effet, je t'ai appris que le nombre des atomes est innombrable, et la profondeur du grand tout infinie; tu sais de quelle agilité sont doués les éléments de la matière, et combien peu de temps il leur faut pour parcourir des espaces immenses. Tu ne seras donc pas surpris de ce que la tempête et les ténèbres suspendues dans les airs couvrent en un instant les plus hautes montagnes, se répan-

Præterea, permulta mari quoque tollere toto
Corpora naturam, declarant littore vestes
Suspensæ, cum concipiunt humoris adhæsum :
Quo magis ad nubes augendas multa videntur
Posse quoque e salso consurgere momine ponti.
Præterea, fluviis ex omnibus et simul ipsa
Surgere de terra nebulas æstumque videmus,
Quæ velut halitus, hinc ita sursum expressa feruntur,
Suffunduntque sua cœlum caligine, et altas
Sufficiunt nubes paulatim conveniundo :
Urget enim quoque signiferi super ætheris æstus,
Et quasi densendo subtexit cærula nimbis.

Fit quoque ut hunc veniant in cœtum extrinsecus illa
Corpora, quæ faciunt nubes nimbosque volantes.
Innumerabilem enim numerum, summamque profundi
Esse infinitam docui; quantaque volarent
Corpora mobilitate, ostendi, quamque repente
Immemorabile per spatium transire solerent.
Haud igitur mirum est, si parvo tempore sæpe
Tam magnos montes tempestas, atque tenebræ

dent sur la mer et la terre entière, puisque de tous côtés les éléments trouvent des entrées et des sorties ouvertes dans tous les conduits du fluide éthéré, et pour ainsi dire dans tous les canaux du monde.

Je vais maintenant t'exposer comment les eaux de la pluie se ramassent dans les nuages, et de là retombent sur la terre. Sois convaincu premièrement que de tous les corps s'élèvent, en même temps que les nuages, une infinité de molécules d'eau qui s'accroissent avec la substance même de la nue, à peu près comme le sang, la sueur, et les autres fluides s'accroissent en même temps que nos corps. Les nuages se chargent encore des eaux de la mer, lorsque, semblables à des flocons de laine suspendus, ils sont portés par les vents au-dessus de sa surface. L'humidité des fleuves s'élève de même vers les nues : lorsque ces semences d'eau, accrues de tous côtés par tant d'émanations diverses, se sont rassemblées, ont été condensées par le souffle des vents, alors une double force détermine leur chute : la pression des vents, et le grand nombre des nuages accumulés, qui en s'affaissant les uns sur les autres produisent l'écoulement de la pluie.

Cooperiant maria ac terras, impensa superne;
Undique quandoquidem per caulas ætheris omnes,
Et quasi per magni circum spiracula mundi
Exitus introitusque elementis redditus exstat.

Nunc age, quo pacto pluvius concrescat in altis
Nubibus humor, et in terras demissus ut imber
Decidat, expediam. Primum jam semina aquaï
Multa simul vincam consurgere nubibus ipsis
Omnibus ex rebus, pariterque ita crescere utrasque,
Et nubes, et aquam, quæcunque in nubibus exstat,
Ut pariter nobis corpus cum sanguine crescit,
Sudor item, atque humor quicunque est denique membris.
Concipiunt etiam multum quoque sæpe marinum
Humorem, veluti pendentia vellera lanæ,
Cum supera magnum venti mare nubila portant.
Consimili ratione ex omnibus amnibus humor
Tollitur in nubes : quo cum bene semina aquarum
Multa modis multis convenere undique adaucta,
Confertæ nubes vi venti mittere certant
Dupliciter : nam vis venti contrudit, et ipsa
Copia nimborum, turba majore coorta,
Urget, et e supero premit, ac facit effluere imbres.

D'un autre côté, quand les nuages sont raréfiés par les vents ou dissous par la chaleur du soleil, ils laissent tomber l'humidité pluvieuse qu'ils contiennent, et s'écoulent goutte à goutte comme la cire liquéfiée par l'ardeur de la flamme.

La pluie est abondante quand les nuages éprouvent fortement la double pression de leur propre pesanteur et du souffle des vents. Elle a une durée considérable et retient longtemps les hommes sous leurs toits quand les nuages chargés d'un grand nombre de particules d'eau sont accumulés les uns sur les autres et répandus de tous côtés, et quand la terre restitue par ses exhalaisons autant d'humidité qu'elle en reçoit.

Lorsque au sein de l'orage les rayons du soleil se trouvent opposés à un nuage pluvieux, on aperçoit au milieu des ténèbres les couleurs de l'*arc-en-ciel.*

Les autres météores qui se forment, s'accroissent et se combinent dans les nuages, tels que la neige, les vents, la grêle, les frimats, la glace, qui durcit les eaux et met un frein à la course des fleuves; il est facile d'en pénétrer la cause et d'en expliquer

Præterea, cum rarescunt quoque nubila ventis,
Aut dissolvuntur solis super icta calore,
Mittunt humorem pluvium, stillantque, quasi igni
Cera super calido tabescens multa liquescat.

Sed vehemens imber fit, ubi vehementer utroque
Nubila vi cumulata premuntur et impete venti.
At retinere diu pluviæ longumque morari
Consuerunt, ubi multa fuerunt semina aquarum,
Atque aliis aliæ nubes, nimbique rigantes
Insuper, atque omni volgo de parte feruntur,
Terraque cum fumans humorem tota rehalat.

Hinc ubi sol radiis tempestatem inter opacam
Adversa fulsit nimborum aspergine contra,
Tum color in nigris existit nubibus Arqui.

Cætera, quæ sursum crescunt sursumque creantur,
Et quæ concrescunt in nubibus omnia, prorsum
Omnia, nix, venti, grando, gelidæque pruinæ,
Et vis magna geli, magnum duramen aquarum,
Et mora quæ fluvios passim refrænat euntes,
Perfacile est tamen hæc reperire animoque videre
Omnia quo pacto fiant, quareve creentur,



les effets quand on connaît à fond les propriétés des éléments.

Apprends maintenant la cause des tremblements de terre : et d'abord sache que l'intérieur du globe est, comme sa surface, rempli de vents, de cavernes, de lacs, de précipices, de pierres, de rochers, et qu'un grand nombre de fleuves intérieurs emportent et roulent des roches submergées. Car la raison veut que la terre soit partout semblable à elle-même.

Ces notions préliminaires une fois supposées, la terre tremble à la surface quand elle est ébranlée par l'écroulement intérieur de quelques énormes cavernes que le temps vient à bout de démolir. Car ce sont des montagnes tout entières qui tombent, et dont la secousse violente et soudaine doit répandre au loin d'affreux tremblements, puisqu'un chariot dont le poids n'est pas considérable fait trembler sur son passage tous les édifices voisins, et que des coursiers fougueux, en roulant les bandes des roues armées de fer, font tressaillir tous les lieux d'alentour.

Il se peut encore qu'une masse énorme de terre tombe de vétusté dans un grand lac souterrain, et que la terre vacille par

Cum bene cognoris elementis reddita quæ sint.

Nunc age, quæ ratio terraï motibus exstet,
Percipe; et in primis terram fac ut esse rearis
Subter item, ut supera est, ventis atque undique plenam
Speluncis, multosque lacus, multasque lacunas
In gremio gerere, et rupes, deruptaque saxa,
Multaque sub tergo terraï flumina tecta
Volvere vi fluctus, submersaque saxa putandum est;
Undique enim similem esse sui res postulat ipsa.

His igitur rebus subjunctis suppositisque,
Terra superne tremit, magnis concussa ruinis
Subter, ubi ingentes speluncas subruit ætas.
Quippe cadunt toti montes, magnoque repente
Concussu, late disserpunt inde tremores;
Et merito, quoniam plaustris concussa tremiscunt

Tecta viam propter non magno pondere tota :
Nec minus exsultant, ubi currus fortis equum vis
Ferratos utrinque rotarum succutit orbes.

Fit quoque, ubi magnas in aquæ vastasque lacunas
Gleba vetustate e terra provolvitur ingens,

une suite du mouvement excité dans les eaux, comme sur la surface de la terre un vase plein d'une onde agitée ne reste immobile que quand la liqueur contenue a repris son équilibre.

D'ailleurs, quand le vent ramassé dans les cavités intérieures du globe fond avec violence sur un côté et réunit toutes ses forces dans ces cavernes profondes, la terre penche du côté où le souffle des vents fait le plus d'efforts : les édifices construits à la surface s'inclinent du même côté à mesure qu'ils sont plus voisins du ciel; on voit les poutres s'avancer, quitter l'aplomb, menacer ruine. Et l'on ne veut pas croire que la nature ait prescrit un terme pour la destruction totale du monde quand on voit de telles masses prêtes à se démolir! Si les vents n'étaient obligés de reprendre, pour ainsi dire, haleine, aucun frein ne serait capable de les contenir ni d'arrêter leurs efforts destructeurs. Mais, comme alternativement ils se reposent et fondent de nouveau, sont repoussés et retournent à la charge, la terre menace de s'écrouler plus qu'elle ne s'écroule en effet : elle s'incline et se relève; elle perd l'équilibre et le retrouve par son propre poids. Voilà pourquoi les édifices vacillent plus ou moins, selon leur élévation, de

Ut jactetur aqua, et fluctu quoque terra vacillet;
Ut vas in terra non quit constare, nisi humor
Destitit in dubio fluctu jactarier intus.

Præterea, ventus cum per loca subcava terræ
Collectus parti ex una procumbit, et urget
Obnixus magnis speluncas viribus altas,
Incumbit tellus, quo venti prona premit vis :
Tum, supera terram quæ sunt exstructa domorum,
Ad cœlumque magis quanto sunt edita quæque,
Inclinata minent in eamdem prodita partem;
Protractæque trabes impendent ire paratæ.
Et metuunt magni naturam credere mundi
Exitiale aliquod tempus cladem que manere,
Cum videant tantam terrarum incumbere molem.
Quod nisi respirent venti, non ulla refrenet
Res, neque ab exitio possit reprendere euntes.
Nunc quia respirant alternis, inque gravescunt,
Et quasi collecti redeunt, ceduntque repulsi,
Sæpius hanc ob rem minitatur terra ruinas
Quam facit : inclinatur enim, retroque recellit,
Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes.
Hac igitur ratione vacillant omnia tecta,

sorte que les plus bas n'éprouvent presque point de secousses.

Ces horribles ébranlements peuvent encore être causés par un vent impétueux, un souffle violent introduit tout à coup du dehors ou né dans le sein même de la terre, qui, après s'être engouffrs dans les cavités du globe, frémit au milieu de ces immenses cavernes, s'y roule en tout sens, et ne s'échappe au dehors qu'après avoir fendu la terre par son impétuosité en y ouvrant de vasteé abîmes : ainsi furent engloutis Sidon, l'ouvrage des Tyriens, Égium dans le Péloponèse. Combien de villes ont été détruites par ces terribles éruptions de vents et par les tremblements de terre qui en furent la suite! Combien de cités ensevelies sous terre au milieu de ces affreux ébranlements, ou noyées avec leurs citoyens au fond des mers!

Si le vent ne s'élance pas au dehors, son souffle impétueux se distribue comme une espèce de frisson dans tous les conduits de la terre, et y excite un tremblement général : ainsi le froid, insinué jusqu'au fond de nos membres, nous fait grelotter malgré nous. Alors les habitants des villes, en proie à une double terreur, voient

Summa magis mediis, media imis, ima perhilum.

Est hæc ejusdem quoque magni causa tremoris,
Ventus ubi atque animæ subito vis maxima quædam,
Aut extrinsecus, aut ipsa a tellure coorta,
In loca se cava terraï conjecit, ibique
Speluncas inter magnas fremit ante tumultu,
Versabundaque portatur, post incita cum vis
Exagitata foras erumpitur, et simul arctam
Diffindens terram magnum concinnat hiatum :
In Tyria Sidone quod accidit, et fuit Ægii,
In Peloponneso. Quas exitus hic animaï
Disturbat urbes et terræ motus obortus!
Multaque præterea ceciderunt mœnia magnis
Motibus in terris, et multæ per mare pessum
Subsedere suis pariter cum civibus urbes.

Quod nisi prorumpit, tamen impetus ipse animaï,
Et fera vis venti per crebra foramina terræ 
Dispertitur, ut horror, et incutit inde tremorem;
Frigus uti nostros penitus cum venit in artus,
Concutit, invitos cogens tremere atque moveri.
Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes :

la mort et sur leurs têtes et sous leurs pieds : ils craignent la chute de leurs toits; ils craignent que la nature ne démolisse tout à coup les voûtes du globe, et qu'après avoir ouvert ses vastes abîmes elle ne veuille les combler de ses propres débris. Quoique persuadés que le ciel et la terre sont incorruptibles et dureront éternellement, la vue d'un danger aussi pressant porte néanmoins la défiance dans leur âme et leur fait craindre que la terre ne se dérobe sous leurs pieds pour tomber dans le gouffre, que sa chute ne soit suivie de celle du grand tout, et qu'il ne reste plus du monde entier qu'un amas confus de ruines.

Il faut maintenant expliquer pourquoi la mer ne connaît point d'accroissement. On est surpris que, avec tant d'eaux qui s'y rendent, tant de fleuves qui s'y jettent de tous côtés, tant de pluies et d'orages qui fondent à la fois sur la terre et sur la mer, enfin avec ses propres sources, elle n'augmente jamais de volume. Mais la surprise cessera si l'on considère que toutes ces eaux, comparées à la vaste étendue des mers, font à peine sur elles l'effet d'une goutte insensible.

Ajoutez que la chaleur du soleil en pompe une grande partie.

Tecta superne timent, metuunt inferne, cavernas
Terraï ne dissolvat natura repente,
Neu distracta suum late dispandat hiatum,
Idque suis confusa velit complere ruinis.
Proinde licet, quamvis cœlum terramque reantur
Incorrupta fore æternæ mandata saluti;
Attamen interdum præsens vis ipsa pericli
Subditat hunc stimulum quadam de parte timoris,
Ne pedibus raptim tellus subtracta feratur
In barathrum, rerumque sequatur prodita summa
Funditus, et fiat mundi confusa ruina.

Nunc ratio reddunda augmen cur nesciat æquor.
Principio, mare mirantur non reddere majus
Naturam, quo tantu' fuat decursus aquarum,
Omnia quo veniant ex omni flumina parte.
Adde vagos imbres tempestatesque volantes,
Omnia quæ maria ac terras sparguntque rigantque.
Adde suos fontes : tamen ad maris omnia summam
Guttaï vix instar erunt unius ad augmen;
Quo minus est mirum mare non augescere magnum.

Præterea, magnam sol partem detrahit æstu :

Car ces rayons ardents, qui sèchent en un moment les étoffes humides, quel effet ne doivent-ils pas produire sur l'immense surface des mers soumises à leur action? Et quelque modique perte que souffre chaque endroit particulier, ces évaporations, répétées dans une aussi grande étendue, ne doivent-elles pas causer une diminution considérable?

D'un autre côté, les vents qui balayent la surface des ondes en emportent encore une partie, puisque souvent nous voyons dans l'espace d'une nuit les chemins séchés et la fange durcie par leur souffle.

Je t'ai encore enseigné que les nuages attirent à eux l'humidité de la mer pour aller ensuite la disperser de tous côtés, ou par les pluies qui tombent sur la terre, ou par les nuées que les vents transportent dans l'atmosphère.

Enfin, comme la terre est un corps poreux, comme elle environne de tous côtés la mer, qui lui est contiguë, la mer ne peut recevoir les eaux de la terre sans que celle-ci reçoive à son tour celles de la mer, qui se filtrent en effet dans le sein du globe, se replient sur elles-mêmes, se rassemblent à la source des fleuves,

Quippe videmus enim vestes humore madentes
Exsiccare suis radiis ardentibu' solem.
At pelage multa et late substrata videmus:
Proinde licet quamvis ex uno quoque loco sol
Humoris parvam delibet ab æquore partem,
Largiter in tanto spatio tamen auferet undis.

Tum porro venti magnam quoque tollere partem
Humoris possunt verrentes æquora ponti;
Una nocte vias quoniam persæpe videmus
Siccari, mollisque luti concrescere crustas.

Præterea, docui multum quoque tollere nubes
Humorem magno conceptum ex æquore ponti,
Et passim toto terrarum spargere in orbe,
Cum pluit in terris, et venti nubila portant.

Postremo, quoniam raro cum corpore tellus
Est, et conjunctas oras maris undique cingit,
Debet, ut in mare de terris venit humor aquaï,
In terras itidem manare ex æquore salso:
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, et ad caput amnibus omnis

et, ainsi purifiées, coulent sur la terre à l'endroit où sa surface entr'ouverte facilite la trace liquide de leurs pas.

Apprends maintenant la raison pour laquelle les bouches de l'Etna vomissent quelquefois de si épais tourbillons de flamme. Ne crois pas, en effet, qu'au milieu du trouble et du désastre un orage de feu, déchaîné dans les plaines de la Sicile, ait jadis fixé les regards des peuples voisins, qui à la vue des torrents d'étincelles et de fumée ondoyants dans tout l'atmosphère, aient attendu pleins d'effroi le nouveau malheur que la nature leur préparait.

Pour l'explication des phénomènes de cette espèce, il faut porter sur toute la nature un coup d'œil vaste et profond, en embrasser à la fois toutes les parties, ne pas oublier que l'univers est fini, et se représenter sans cesse combien le ciel est peu de chose par rapport au monde, et quel atome est l'homme comparé au globe entier. Quand tu seras pénétré, convaincu de cette vérité, il y aura bien des phénomènes que tu cesseras d'admirer.

Qui de nous, par exemple, est surpris de voir un homme brûlé d'une fièvre ardente, ou dont les membres soient la proie d'une

Confluit; inde super terras redit agmine dulci,
Qua via secta semel liquido pede detulit undas.

Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut Ætnæ
Exspirent ignes interdum turbine tanto,
Expediam. Neque enim media de clade coorta
Flammæ tempestas, Siculum dominata per agros,
Finitimis ad se convertit gentibus ora,
Fumida cum cœli scintillare omnia templa
Cernentes, pavida complebant pectora cura,
Quid moliretur rerum natura novarum.

Hisce tibi rebus late est alteque videndum,
Et longe cunctas in partes dispiciendum,
Ut reminiscaris summam rerum esse profundam,
Et videas cœlum summaï totius unum
Quam sit parvula pars, et quam multesima constet,

Et quota pars homo terraï sit totius unus.
Quod bene propositum si plane contueare
Ac videas plane, mirari multa relinquas.

Num quis enim nostrum miratur, si quis in artus
Accepit calido febrim fervore coortam,
Aut alium quemvis morbi per membra dolorem?



autre maladie? Les pieds se gonflent tout à coup; une douleur aiguë s'empare des dents, ou même se jette sur les yeux; le feu sacré s'allume, se répand dans tout le corps, brûle toutes les parties qu'il attaque : on n'en est point étonné, parce qu'on connaît les émanations d'un grand nombre de corps, parce qu'on sait que les exhalaisons de la terre et le vice de l'air suffisent pour causer les plus terribles maladies et hâter leur progrès. Vois donc aussi que ce grand tout, infini comme il l'est, fournit au ciel et à la terre un assez grand nombre d'atomes pour ébranler le globe par des secousses soudaines, pour envoyer sur la terre et les ondes des tourbillons rapides, pour entretenir les feux de l'Etna, et pour embraser le ciel. Oui, le ciel lui-même peut s'embraser aussi naturellement que nous voyons les pluies tomber à grands flots sur la terre, lorsqu'un certain nombre de particules d'eau se sont rassemblées dans l'atmosphère.

Mais, dit-on, ces incendies sont trop considérables. Oui, comme un fleuve paraît grand à qui n'en a jamais vu de plus grand, comme un arbre, un homme, tous les corps, de quelque espèce qu'ils soient, paraissent énormes, quand on ne connaît rien au

Obturgescit enim subito pes, arripit acer
Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipsos;
Existit sacer ignis, et urit corpore serpens,
Quamcunque arripuit partem repitque per artus :
Nimirum, quia sunt multarum semina rerum;
Et satis hæc tellus nobis cœlumque mali fert,
Unde queat vis immensi procrescere morbi.
Sic igitur toti cœlo terræque putandum est
Ex infinito satis omnia suppeditare,
Unde repente queat tellus concussa moveri,
Perque mare et terras rapidus percurrere turbo,
Ignis abundare Ætnæus, flammescere cœlum.
Id quoque enim fit, et ardescunt cœlestia templa,
Ut tempestates pluviæ graviore coortu
Sunt, ubi forte ita se tetulerunt semina aquarum.

At nimis est ingens incendi turbidus ardor.
Scilicet, et fluvius, qui non est, maximus eii est,
Qui non ante aliquem majorem vidit; et ingens
Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni,
Maxima quæ vidit quisque hæc ingentia fingit,

delà, tandis que ces objets, non plus que le ciel, la terre et la mer, ne sont rien en comparaison de l'univers.

Mais tâchons maintenant d'expliquer la manière dont la flamme en fureur s'exhale des fournaises de l'Etna. D'abord toute la montagne est creuse intérieurement, et appuyée sur des cavernes de cailloux. Or toutes les cavernes sont remplies de vents, et par conséquent d'air, puisque le vent n'est que l'air agité. Lorsque l'air s'est enflammé, qu'il a échauffé de son ardeur les rochers et la terre, autour desquels il ne cesse de rouler et dont il fait sortir des flammes rapides et dévorantes, il s'élève, il s'élance directement par les gorges de la montagne, il répand au loin la flamme et la cendre, roule une fumée noire et épaisse, et lance en même temps des rochers d'une si énorme pesanteur, qu'à ces effets on ne peut méconnaître l'impétuosité des vents.

D'ailleurs, la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne; sans cesse elle y brise et en ramène ses flots. Les cavernes règnent par-dessous terre depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures quand la mer s'est retirée, et ne dirigent leur souffle

Cum tamen omnia cum cœlo, terraque, marique
Nil sint ad summam summaï totius omnem.

Nunc tamen, illa modis quibus irritata repente
Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus efflet,
Expediam. Primum totius subcava montis
Est natura, fere silicum suffulta cavernis.
Omnibus est porro in speluncis ventus et aer :
Ventus enim fit, ubi est agitando percitus aer :
Hic ubi percaluit, calefecitque omnia circum
Saxa furens, qua contingit, terramque, et ab ollis
Excussit calidum flammis velocibus ignem,
Tollit se, ac rectis ita faucibus ejicit alte,
Funditque ardorem longe, longeque favillam
Differt, et crassa volvit caligine fumum;
Extruditque simul mirando pondere saxa :
Ne dubites, quin hæc animaï turbida sit vis.

Præterea, magna ex parti mare montis ad ejus
Radices frangit fluctus, æstumque resorbet.
Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas
Perveniunt subter fauces. Hac ire fatendum est,
Et penetrare animam penitus res cogit aperta,

de là vers le sommet : voilà pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air, les rochers s'élancer au loin, et des nuages de sable se répandre de tous côtés. A la cime sont ces larges entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent *cratères*, et nous leur donnons les noms de *gorges* et de *bouches*.

Il y a encore des phénomènes auxquels il ne suffit pas de donner une explication ; il faut en produire plusieurs, parmi lesquelles se trouve la véritable. Ainsi, en voyant de loin le cadavre d'un homme étendu sur le sable, si l'on veut indiquer la cause de sa mort, il faut citer toutes les causes possibles de mortalité. Car on ne peut décider s'il est mort par le fer ou le froid, par la maladie ou le poison : on sait en général que c'est par une de ces causes ; mais il n'y a que les témoins oculaires qui puissent dire la véritable. Nous sommes réduits à la même indécision dans un grand nombre de phénomènes.

Par exemple, si le Nil, ce fleuve unique de l'Égypte entière, s'accroît et inonde les campagnes pendant l'été, ces débordements peuvent venir de ce que, dans cette saison où règnent les vents étésiens, les aquilons, en soufflant à l'embouchure et contre la direction du fleuve, suspendent son cours, foulent ses ondes,

Atque efflare foras, ideoque extollere flammas,
Saxaque subjectare, et arenæ tollere nimbos.
In summo sunt ventigeni Crateres, ut ipsi
Nominitant, nos quas Fauces perhibemus, et Ora.

Sunt aliquot quoque res, quarum unam dicere causam
Non satis est, verum plures, unde una tamen sit :
Corpus ut exanimum si quod procul ipse jacere
Conspicias hominis, fit ut omnes dicere causas
Conveniat lethi, dicatur ut illius una.
Nam neque cum ferro, neque frigore vincere possis
Interiisse, neque a morbo, neque forte veneno ;
Verum aliquid genere esse ex hoc, quod concio dicat,
Scimus : item in multis hoc rebus dicere habemus.

Nilus in æstati crescit, campisque redundat,
Unicus in terris Ægypti totius amnis :
Is rigat Ægyptum medium per sæpe calorem,
Aut quia sunt æstate Aquilones ostia contra
Anni tempore eo, quo Etesia flabra feruntur,
Et contra fluvium flantes remorantur, et undas

comblent son lit, et forcent le fleuve de s'arrêter. Car on ne peut douter que le souffle de ces vents ne soit opposé à la direction du fleuve, puisqu'ils viennent des constellations glacées du pôle boréal, tandis que le Nil prend sa source dans les régions du midi, dans ces climats brûlants que le soleil visite au milieu de sa course et dont les habitants sont noircis et dévorés par la chaleur.

Il se peut encore que de vastes amas de sables déposés à son embouchure forment une digue contre ses flots dans le temps où la mer agitée par les vents roule des sables, d'où il arrive que la décharge du fleuve est moins libre, et la pente de son lit moins inclinée.

Il se peut aussi que les pluies soient plus abondantes à sa source dans cette saison où le souffle des vents étésiens chasse de ce côté les nuages, qui, rassemblés dans les régions du midi, s'accumulent et se condensent à la cime des plus hautes montagnes, et tombent enfin par la pression de leur pesanteur.

Peut-être, en un mot, cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Éthiopie, qnand le soleil, dont les rayons embrassent toute la nature, fait descendre à grands flots la neige fondue dans les plaines.

Cogentes sursus replent, coguntque manere :
Nam dubio procul hæc adverso flabra feruntur
Flumine, quæ gelidis a stellis axis aguntur :
Ille ex æstifera parti venit amnis ab Austro
Inter nigra virum percoctaque sæcla calore,
Exoriens penitus media ab regione diei.

Est quoque uti possit magnus congestus arenæ
Fluctibus adversis oppilare ostia contra,
Cum mare permotum ventis ruit intus arenam.
Quo fit uti pacto liber minus exitus amni,
Et proclivus item fiat minus impetus undis.

Fit quoque uti pluviæ forsan magis ad caput ejus
Tempore eo fiant, quo Etesia flabra Aquilonum
Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes :
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Cum convenerunt, ibi ad altos denique montes
Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.

Forsit et Æthiopum penitus de montibus altis
Crescat, ubi in campos albas descendere ningues
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Expliquons maintenant la nature de ces lieux funestes, de ces lacs nommés *Avernes*. D'abord ce nom leur a été donné parce qu'ils sont mortels pour les oiseaux : en effet, quand les habitants de l'air sont arrivés directement au-dessus de ces lieux, ils semblent avoir oublié l'art de voler : leurs ailes n'ont plus de ressort; ils tombent sans force, la tête penchée, ou sur la terre ou dans les eaux, si c'est un lac qui leur donne la mort.

Ainsi à Cumes, près du mont Vésuve, est un endroit où des fontaines chaudes exhalent une épaisse fumée. On en trouve encore un semblable dans les murs d'Athènes, au sommet de la citadelle, à côté du temple de Minerve : les rauques corneilles n'osent jamais en approcher, non pas même quand la fumée des sacrifices enveloppe les autels ; tant elles fuient avec effroi, non pas la colère de Pallas, que leur attira leur vigilance, selon le récit des poëtes grecs, mais les exhalaisons mêmes de ce lieu, qui suffisent pour les en détourner. On dit qu'il y a encore un autre Averne de cette espèce en Syrie, et que les quadrupèdes eux-mêmes ne peuvent y porter leurs pas sans que la vapeur les fasse tomber sans vie, comme des victimes immolées tout à coup aux dieux Mânes. Tous ces effets

Nunc age, Averna tibi quæ sint loca cunque lacusque,
Expediam, quali natura prædita constent
Principio, quod Averna vocantur, nomen id ab re
Impositum est, quia sunt Avibus contraria cunctis ;
E regione ea quod loca cum advenere volantes,
Remigii oblitæ pennarum vela remittunt,
Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ
In terram, si forte ita fert natura locorum,
Aut in aquam, si forte lacus substratus Averno est.
Qualis apud Cumas locus est montemque Vesevum,
Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus.
Est et Athenæis in mœnibus, arcis in ipso
Vertice, Palladis ad templum Tritonidos almæ,
Quo nunquam pennis appellunt corpora raucæ
Cornices, non cum fumant altaria donis :
Usque adeo fugitant non iras Palladis acres
Pervigili causa, Graium ut cecinere poetæ ;
Sed natura loci hoc opus efficit ipsa sua vi.
In Syria quoque fertur item locus esse videri,
Quadrupedes quoque quo simul ac vestigia primum
Intulerint, graviter vis cogat concidere ipsa,
Manibus ut si sint divis mactata repente.

sont naturels, et l'on peut en trouver les causes sans s'imaginer que ces lieux soient autant de portes du Tartare, par où les divinités infernales attirent les âmes sur les bords de l'Achéron, comme la simple aspiration du cerf rapide attire, selon l'opinion commune, les serpents du fond de leur retraite. Pour que tu sentes combien toutes ces fables sont ridicules, je vais traiter ce sujet.

Je répète d'abord ce que j'ai souvent dit, que la terre contient un grand nombre de principes diversement configurés, dont les uns donnent la vie à l'homme, les autres lui causent des maladies et hâtent son trépas, et qui tous sont plus ou moins analogues aux divers animaux, plus ou moins propres à leur conservation, selon la différence de leur nature, de leur tissu et de leurs figures élémentaires. Il y en a dont l'introduction blesse le canal de l'ouïe, d'autres dont les exhalaisons piquantes et désagréables offensent l'organe de l'odorat, d'autres dont le contact est dangereux, la vue à craindre, la saveur désagréable. Enfin l'expérience nous montre combien d'objets produisent dans l'homme des sensations pénibles et douloureuses.

Omnia quæ naturali ratione geruntur;
Et quibus e causis fiant apparet origo :
Janua ne his Orci potius regionibus esse
Credatur posta, hinc animas Acherontis in oras
Ducere forte deos Manes inferne reamur;
Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur
Ducere de latebris serpentia sæcla ferarum.
Quod procul a vera quam sit ratione repulsum,
Percipe : namque ipsa de re nunc dicere conor.

Principio hoc dico, quod dixi sæpe quoque ante,
In terra cujusque modi rerum esse figuras,
Multa homini quæ sunt vitalia, multaque morbos
Incutere, et mortem quæ possint accelerare;
Et magis esse aliis alias animantibus aptas
Res ad vitaï rationem, ostendimus ante,
Propter dissimilem naturam, dissimilesque
Texturas inter sese, primasque figuras.
Multa meant inimica per aures, multa per ipsas
Insinuant nares infesta atque aspera odore;
Nec sunt multa parum tactu vitanda, nec autem
Aspectu fugienda, saporeque tristia quæ sint.
Deinde videre licet quam multæ sint homini res
Acriter infesto sensu, spurcæque, gravesque.

[redacted]

D'abord il y a des arbres dont l'ombre est chargée de molécules si dangereuses, qu'on ne peut s'étendre sur le gazon au pied de ces arbres sans éprouver de violentes douleurs de tête. Sur la cime élevée de l'Hélicon se trouve encore un arbre dont la fleur tue l'homme par son odeur. Toutes ces productions naissent de la terre, parce qu'elle renferme dans son sein un grand nombre de semences combinées d'une infinité de manières diverses, dont la sécrétion nourrit chaque individu.

L'odeur d'une lampe récemment éteinte affecte désagréablement les narines, assoupit l'homme, le renverse, comme s'il était attaqué de l'épilepsie. L'odeur forte du *castoreum* produit le même effet sur la femme : elle tombe sans connaissance et son ouvrage s'échappe de ses mains défaillantes, si elle a respiré cette odeur dans le temps où elle paye son tribut périodique. Il y a bien d'autres substances dont l'action relâche les membres et fait chanceler l'âme au fond de sa retraite. Enfin, si tu séjournes trop longtemps dans un bain chaud, ou si tu t'y plonges à la suite d'un repas trop abondant, qu'il est à craindre que tu ne tombes sans connaissance au milieu des eaux ! Avec quelle facilité la vapeur active du charbon ne s'insinue-t-elle pas jusqu'au cerveau, si l'on ne prévient

Arboribus primum certis gravis umbra tributa est,
Usque adeo, capitis faciant ut sæpe dolores,
Si quis eas subter jacuit prostratus in herbis.
Est etiam in magnis Heliconis montibus arbos
Floris odore hominem tetro consueta necare.
Scilicet hæc ideo terris ex omnia surgunt
Multa modis multis multarum semina rerum,
Quod permista gerit tellus, discretaque tradit.

Nocturnumque recens exstinctum lumen, ubi acri
Nidore offendit nares, consopit ibidem,
Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit.
Castoreoque gravi mulier sopita recumbit,
Et manibus nitidum teneris opus effluit eii,
Tempore eo si odorata est, quo menstrua solvit.
Multaque præterea languentia membra per artus
Solvunt, atque animam labefactant sedibus intus.
Denique, si in calidis etiam cunctere lavacris,
Plenior et solio in fueris ferventis aquaï,
Quam facile in medio fit uti des sæpe ruinas!
Carbonumque gravis vis atque odor insinuatur

son effet en avalant auparavant une onde salutaire! L'odeur du vin porte un coup mortel à celui dont les membres sont consumés par une fièvre ardente. Ne vois-tu pas encore naître au sein de la terre le soufre et le bitume, dont la vapeur est si pénétrante? Enfin, quand le mineur déchire avec le fer les entrailles de la terre pour y suivre les veines de l'or et de l'argent, quelles vapeurs mortelles ne sent-on pas s'élever du fond de la mine et s'exhaler du séjour de ces riches métaux! Quel visage hâve, quel teint plombé contractent les malheureux condamnés par la loi à ces durs travaux! Ne sais-tu pas combien ils périssent promptement, et combien est courte la durée de leur vie? Il faut donc que la terre se débarrasse de toutes ces vapeurs en les répandant au dehors, dans les plaines de l'air.

Ainsi ces lieux nommés *Avernes* ne sont mortels pour les oiseaux que par de pareilles évaporations qui s'élèvent du sein de la terre dans les airs et empoisonnent, pour ainsi dire, une partie de l'atmosphère : à peine les oiseaux sont-ils arrivés dans cette région infectée, tout à coup, embarrassés dans les lacs de ce poison invisible, ils tombent verticalement dans l'endroit où l'exhalaison

Quam facile in cerebrum, nisi aquam præcepimus ante!
At cum membra hominis percepit fervida febris,
Tum fit odor vini plagæ mactabilis instar.
Nonne vides etiam terra quoque sulfur in ipsa
Gignier, et tetro concrescere odore bitumen?
Denique ubi argenti venas aurique sequuntur,
Terraï penitus scrutantes abdita ferro,
Quales exspirat scaptesula subter odores!
Quidve mali fit ut exhalent aurata metalla!
Quas hominum reddunt facies, qualesque colores!
Nonne vides audisve perire in tempore parvo
Quam soleant, et quam vitaï copia desit,
Quos opere in tali cohibet vis magna? Necesse est
Hos igitur tellus omnes exæstuet æstus,
Exspiretque foras in aperta promptaque cœli.

Sic et Averna loca alitibus summittere debent
Mortiferam vim, de terra quæ surgit in auras,
Ut spatium cœli quadam de parte venenet :
Quo simul ac primum pennis delata sit ales,
Impediatur ibi cæco correpta veneno,
Ut cadat e regione loci qua dirigit æstus;

[redacted]



dirige leur chute; et quand ils y sont étendus, la même exhalaison, plus active pour lors, chasse de leurs membres tous les restes de la vie. Car la première attaque n'excite en eux qu'une espèce de convulsion; mais, une fois plongés à la source même du venin, ils y rendent les derniers soupirs, suffoqués par l'abondance des exhalaisons qui les environnent.

Il se peut encore que ces exhalaisons raréfient tellement la masse d'air interposée entre la terre et les oiseaux, que cet espace devienne presque vide : lorsque les habitants de l'air volent directement au-dessus de ces lieux, leurs ailes s'agitent en vain au milieu du vide, qui trahit leurs efforts. Ne trouvant donc plus d'appui dans l'air ni de support dans leurs ailes, leur pesanteur les entraîne, et, quand ils sont tombés au sein du vide, leur âme se dissipe par tous les pores de leurs membres.

L'eau des puits se refroidit pendant l'été, parce que la chaleur, en raréfiant la terre, dissipe promptement dans les airs toutes les semences de feu qu'elle peut contenir. Ainsi, plus sa surface est échauffée, plus les eaux cachées dans son sein doivent être fraiches

Quo cum corruit, hæc eadem vis illius æstus
Relliquias vitæ membris ex omnibus aufert.
Quippe etenim primo quasi quemdam conciet æstum :
Posterius fit uti, cum jam cecidere veneni
In fontes ipsos, ibi sit quoque vita vomenda,
Propterea quod magna mali sit copia circum.

Fit quoque ut interdum vis hæc atque æstus Averni
Aera, qui inter aves cunque est terramque locatus,
Discutiat, prope uti locus hinc linquatur inanis :
Cujus ubi e regione loci venere volantes,
Claudicat extemplo pennarum nisus inanis,
Et conamen utrinque alarum proditur omne.
Hic, ubi nictari nequeunt insistereque alis,
Scilicet in terram delabi pondere cogit
Natura; et vacuum prope jam per inane jacentes,
Dispergunt animas per caulas corporis omnes.

Frigidior porro in puteis æstate fit humor,
Rarescit quia terra calore; et semina si qua
Forte vaporis habet, propere dimittit in auras.
Quo magis est igitur tellus affecta calore,
Hoc fit frigidior, qui in terra est abditus, humor.

Au contraire, quand le froid resserre, rapproche et condense sa superficie, il doit par cette compression faire rentrer au fond des puits les particules de feu disséminées dans la terre.

On voit près du temple d'Ammon une source froide pendant le jour, et qui, à ce qu'on rapporte, devient chaude pendant la nuit. Cette fontaine excite plus d'admiration qu'elle n'en mérite : on croit que le soleil, caché sous terre, la pénètre de ses feux aussitôt que la nuit étend sur le globe son ombre effrayante; mais cette explication est contraire à la saine philosophie. Car si le soleil, dont les rayons ont tant de force quand il est sur nos têtes, n'a pu par un contact immédiat échauffer la surface de l'onde, comment pourrait-il, sous nos pieds, à travers une masse aussi épaisse que la terre, faire bouillonner l'eau et y introduire ses feux brûlants, surtout quand la chaleur de ses rayons peut à peine se faire sentir à travers les murs de nos maisons?

Quelle est donc la cause de ce phénomène? C'est que la terre est plus spongieuse et plus chargée de semences ignées autour de cette fontaine que partout ailleurs. Lors donc que la nuit ensevelit le globe dans ses ombres humides, cette terre, en se refroidissant,

Frigore cum premitur porro omnis terra, coitque,
Et quasi concrescit, fit scilicet ut coeundo
Exprimat in puteos, si quem gerit ipsa, calorem.

Est apud Ammonis fanum fons luce diurna
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur.
Hunc homines fontem nimis admirantur, et acri
Sole putant subter terras fervescere raptim,
Nox ubi terribili terras caligine texit :
Quod nimis a vera est longe ratione remotum.
Quippe ubi sol nudum contrectans corpus aquaï
Non quierit calidum supera de reddere parte,
Cum superum lumen tanto fervore fruatur;
Qui queat hic subter tam crasso corpore terram
Percoquere humorem et calido sociare vapori?
Præsertim cum vix possit per septa domorum
Insinuare suum radiis ardentibus æstum.

Quæ ratio est igitur? Nimirum terra magis quod
Rara tenet circum hunc fontem quam cætera tellus;
Multaque sunt ignis prope semina corpus aquaï,
Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris,
Extemplo subtus frigescit terra, coitque.

se contracte comme si on la pressait avec la main, et fait ainsi refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules de feu dont elle est imprégnée, et qui communiquent à l'eau une chaleur qu'on éprouve au toucher et au goût. Ensuite, quand les rayons naissants du soleil ont ouvert les pores de la terre et raréfié son tissu par le mélange de leurs feux, les semences ignées reprennent leur première place, et toute la chaleur de l'eau passe dans la terre : voilà pourquoi la fontaine devient froide pendant le jour.

D'ailleurs, l'onde, frappée pour lors des rayons du soleil et raréfiée par ses feux tremblants, doit évaporer tous les corpuscules ignés qu'elle contient, comme souvent elle dégage des parties de froid et des liens de glace qui la tenaient captive.

Il est une autre fontaine, froide au toucher, et dans laquelle une étoupe prend feu et jette des flammes tout à coup; un flambeau s'y allume de la même manière et luit au milieu des eaux partout où l'air porte sa lumière flottante : c'est que l'eau de cette fontaine non-seulement contient en elle-même un grand nombre de semences de feu, mais reçoit encore, de la terre qui lui sert de lit, une foule de particules ignées qui s'élèvent en haut, se dispersent

Hac ratione fit ut, tanquam compressa manu sit,
Exprimat in fontem quæ semina cunque habet ignis,
Quæ calidum faciunt laticis tactum atque saporem.
Inde ubi sol radiis terram dimovit obortis,
Et rarefecit calido miscente vapore,
Rursus in antiquas redeunt primordia sedes
Ignis, et in terram cedit calor omnis aquaï :
Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurna.

Præterea, solis radiis iactatur aquaï
Humor, et in luci tremulo rarescit ab æstu :
Propterea fit uti, quæ semina cunque habet ignis,
Dimittat; quasi sæpe gelum, quod continet in se,
Mittit, et exsoluit glaciem, nodosque relaxat.

Frigidus est etiam fons, supra quem sita sæpe
Stupa jacit flammas concepto protinus igni;
Tædaque consimili ratione accensa per undas
Collucet, quocunque natans impellitur auris :
Nimirum, quia sunt in aqua permulta vaporis
Semina, de terraque necesse est funditus ipsa
Ignis corpora per totum consurgere fontem,

dans toute la substance du fluide, s'exhalent au dehors, et se répandent dans l'air, mais qui n'ont pas assez d'activité pour échauffer la fontaine elle-même.

De plus, une impulsion secrète détermine ces molécules éparses à s'élever tout à coup et à se rassembler à la surface de l'onde. Ainsi ces eaux douces de la fontaine Aradienne écartent autour d'elles l'onde salée; ainsi, dans bien d'autres plages, la mer fournit de pareilles ressources aux navigateurs altérés, en leur ménageant des eaux douces au milieu de ses sels. C'est ainsi que les semences de feu peuvent s'élever entre les ondes et s'élancer au dehors pour allumer l'étoupe : lorsqu'elles y sont réunies, ou qu'elles se sont attachées à la substance du flambeau, elles s'embrasent sans peine en un moment, parce que les étoupes et les flambeaux renferment de leur côté un grand nombre de parties inflammables.

Approche de la lumière une lampe qui vient d'être éteinte : tu la verras se rallumer avant d'avoir touché la flamme; la même chose arrive à un flambeau. Je ne parle pas d'un grand nombre de corps qui s'enflamment de loin par la seule impression de la chaleur avant d'avoir été saisis immédiatement par le feu. On peut expliquer de la même manière les effets de cette fontaine.

Et simul exspirare foras, exireque in auras,
Non tam viva tamen calidus queat ut fieri fons.

Præterea, dispersa foras erumpere cogit
Vis per aquam subito, sursumque ea conciliari :
Quod genus Aradius spirat fons dulcis aquaï,
Qui scatit et salsas circum se dimovet undas.
Et multis aliis præbet regionibus æquor
Utilitatem opportunam sitientibu' nautis,
Quod dulces inter salsas intervomit undas.
Sic igitur per eum possunt erumpere fontem,
Et scatere illa foras in stupam semina : quo cum
Conveniunt, aut cum tædaï corpori adhærent,
Ardescunt facile extemplo, quia multa quoque in se
Semina habent ignis stupæ tædæque tenentes.

Nonne vides etiam, nocturna ad lumina lychnum
Nuper ubi exstinctum admoveas, accendier ante
Quam tetigit flammam, tædamque pari ratione?
Multaque præterea prius ipso tacta vapore
Eminus ardescunt quam cominus imbuat ignis :
Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum est.

Examinons maintenant en vertu de quelle loi naturelle le fer peut être attiré par cette pierre que les Grecs ont nommée, dans leur langue, *magnétique*, du nom des *Magnésiens*, dans le pays desquels on la trouve.

Cette pierre est une merveille pour les hommes; elle a la propriété de former une chaîne d'anneaux suspendus les uns aux autres sans aucun lien. On voit quelquefois jusqu'à cinq chaînons, et même plus, s'abaisser en ligne droite, flotter au gré de l'air, attachés l'un sous l'autre, et se communiquant mutuellement la vertu attractive de la pierre : tant la sphère de son activité est étendue.

Pour expliquer de pareils phénomènes, on est obligé d'établir plusieurs principes avant d'en découvrir la vraie cause; ce n'est que par de longs détours qu'on y peut arriver : redouble donc d'attention, mon cher Memmius.

Rappelle-toi d'abord que tous les corps que nous apercevons envoient sans cesse des espèces d'écoulements, d'émissions, d'émanations, qui frappent nos yeux et nous permettent de voir; les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps; le froid émane des fluides, la chaleur émane du soleil; de

Quod superest, agere incipiam quo fœdere fiat
Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere possit,
Quem Magneta vocant patrio de nomine Graii,
Magnetum quia sit patriis in finibus ortus.

Hunc homines lapidem mirantur; quippe catenam
Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex se.
Quinque etenim licet interdum pluresque videre
Ordine demissos levibus jactarier auris,
Unus ubi ex uno dependet subter adhærens;
Ex alioque alius lapidis vim vinclaque noscit :
Usque adeo permananter vis pervalet ejus.

Hoc genus in rebus firmandum est multa prius quam
Ipsius rei rationem reddere possis;
Et nimium longis ambagibus est adeundum :
Quo magis attentas aures animumque reposco.

Principio, omnibus a rebus quascunque videmus
Perpetuo fluere, ac mitti, spargique necesse est
Corpora, quæ feriant oculos visumque lacessant :
Perpetuoque fluunt certis ab rebus odores,
Frigus ut a fluviis, calor a sole, æstus ab undis,

la mer émane le sel rongeur qui mine les édifices construits sur ses rivages. Nos oreilles sont continuellement frappées de sons de toute espèce. Quand nous nous promenons sur les bords de l'océan, nos palais sont affectés d'une vapeur saline, et nous ne regardons jamais préparer l'absinthe sans en ressentir l'amertume ; tant il est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés, sans jamais se reposer ni se tarir, puisqu'à chaque instant nous avons des sensations, puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorer et d'entendre.

Rappelle-toi, en second lieu, à quel point tous les corps sont poreux. C'est un principe que j'ai démontré dans le premier chant de ce poëme, et qui sert à développer un grand nombre de vérités; mais comme il est spécialement lié au phénomène dont j'entreprends l'explication, je ne puis me dispenser de prouver de nouveau que, de tous les corps connus, il n'en est aucun dont le tissu ne soit mêlé de vide.

D'abord, les voûtes de nos grottes sont baignées d'une espèce de sueur qu'elles distillent goutte à goutte : il n'est point de parties de nos corps par où la transpiration ne trouve une issue;

Æquoris exesor mœrorum littora propter.
Nec varii cessant sonitus manare per aures.
Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,
Cum mare versamur propter ; dilutaque contra
Cum tuimur misceri absinthia, tangit amaror :
Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes;
Nec mora, nec requies inter datur ulla fluendi,
Perpetuo quoniam sentimus, et omnia semper
Cernere, odorari licet, et sentire sonorem.

Nunc omnes repetam quam raro corpore sint res
Commemorare, quod in primo quoque carmine claret.
Quippe etenim, quanquam multas hoc pertinet ad res
Noscere, cum primis hanc ad rem protinus ipsam,
Qua de disserere aggredior, firmare necesse est
Nil esse in promptu, nisi mistum corpus inani.

Principio fit ut in speluncis saxa superna
Sudent humore, et guttis manantibu' stillent :
Manat item nobis e toto corpore sudor;

sont aussi analogues à leur nature et à leur tissu. Outre cela, il y a des émanations qui pénètrent la pierre, et d'autres le bois ; il y en a qui passent à travers l'or, d'autres à travers l'argent, d'autres qui s'ouvrent un passage par les pores du verre, puisque les simulacres s'introduisent par les interstices du verre, et la chaleur par ceux de l'or et de l'argent : enfin, les corpuscules pénètrent plus ou moins vite le même corps. Ces différences, je l'ai prouvé plus haut, sont une suite nécessaire de la variété infinie que la nature a établie entre les interstices des corps.

Ces vérités préliminaires étant ainsi solidement établies, il est aisé d'en déduire l'explication que nous cherchons et de savoir pourquoi l'aimant attire le fer. D'abord il faut que de la substance même de la pierre émane sans cesse un grand nombre de corpuscules, ou plutôt une vapeur active qui raréfie par ses coups tout l'air interposé entre le fer et l'aimant. Quand cet espace intermédiaire est devenu vide, aussitôt les éléments du fer s'y portent, mais sans se désunir; d'où il arrive que le corps entier de l'anneau suit la même direction. En effet, il n'y a point de corps dont les éléments soient plus embarrassés et plus étroitement liés que ceux

Propter dissimilem naturam, textaque rerum.
Præterea manare aliud per saxa videtur,
Atque aliud per ligna, aliud transire per aurum
Argentoque foras aliud vitroque meare.
Nam fluere hac species, illac calor ire videtur,
Atque aliis aliud citius transmittere eadem.
Scilicet id fieri cogit natura viarum,
Multimodis varians, ut paulo ostendimus ante.

Quapropter bene uti hæc confirmáta atque locata
Omnia constiterint nobis præposta, parata,
Quod superest, facile hinc ratio reddetur, et omnis
Causa patefiet, quæ ferri pelliciat vim.
Principio fluere e lapide hoc permulta necesse est
Semina, sive æstum, qui discutit aera plagis,
Inter qui lapidem ferrumque est cunque locatus.
Hoc ubi inanitur spatium, multusque vacefit
In medio locus, extemplo primordia ferri
In vacuum prolapsa cadunt conjuncta, fit utque
Annulus ipse sequatur, eatque ita corpore toto.
Nec res ulla magis primoribus ex elementis
Indupedita suis arcte connexa cohæret

du fer, ce métal si solide qu'il est presque inaccessible à la chaleur. Il n'est donc pas étonnant que si, comme je viens de le dire, un grand nombre de ses éléments ne peuvent pas s'élancer dans le vide, le chaînon entier s'y précipite. C'est ce qui arrive en effet : l'anneau s'avance toujours, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la pierre même, à laquelle il s'unit par des liens invisibles. Ces émanations de l'aimant agissent en tout sens : le vide se forme de tous côtés, soit en haut, soit latéralement ; et les anneaux voisins se portent aussitôt dans ces espaces ainsi raréfiés, y étant déterminés par des chocs extérieurs : car leur propre tendance ne pourrait jamais les élever ainsi dans les airs. Mais une autre cause qui favorise encore cette direction et qui accélère leur mouvement, c'est qu'à peine l'air a été raréfié et le vide formé dans la partie supérieure de l'anneau, l'air inférieur pousse et chasse, pour ainsi dire, l'anneau par derrière. En effet, tous les corps sont battus sans cesse par l'air qui les environne. Mais ces mêmes coups font alors avancer l'anneau, parce qu'il y a en haut un vide pour le recevoir. Lorsque cet air dont je parle s'est répandu dans tous les interstices du fer, et s'est insinué jusqu'à ses éléments les plus subtils, il les pousse

Quam validi ferri naturæ frigidus horror.
Quo minus est mirum, quod paulo diximus ante,
Corpora si nequeunt de ferro plura coorta
In vacuum ferri, quin annulus ipse sequatur :
Quod facit, et sequitur, donec pervenit ad ipsum
Jam lapidem, cæcisque in eo compagibus hæsit.
Hoc fit item cunctas in partes, unde vacefit
Cunque locus, sive ex transverso, sive superne :
Corpora continuo in vacuum vicina feruntur.
Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipsa
Sponte sua sursum possunt consurgere in auras.
Huc accedit item, quare queat id magis esse,
Hæc quoque res adjumento ; motusque juvatur,
Quod simul a fronte est annelli rarior aer
Factus, inanitusque locus magis ac vacuatus ;
Continuo fit uti qui post est cunque locatus
Aer, a tergo quasi provehat atque propellat.
Semper enim circum positus res verberat aer ;
Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,
Parte quod ex una spatium vacat, et capit in se.
Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina ferri est
Parvas ad partes subtiliter insinuatus,

et les fait avancer, comme les vents font voguer le navire dont ils enflent les voiles.

Enfin, tous les corps doivent renfermer de l'air dans leur tissu, parce qu'ils sont tous poreux, et que l'air les environne et les touche sans cesse. Ce fluide subtil, caché dans la substance même du fer, est agité d'un mouvement continuel à l'aide duquel il doit nécessairement frapper l'anneau, l'ébranler intérieurement, et se porter avec lui vers l'espace vide auquel tendent tous ses efforts.

On voit quelquefois le fer s'éloigner de l'aimant; quelquefois il le fuit et le suit alternativement. J'ai vu du fer de Samothrace et de la limaille s'agiter et tressaillir dans un vase d'airain sous lequel on présentait une pierre d'aimant : le fer semblait impatient de s'éloigner de la pierre; tant la seule interposition de l'airain faisait naître d'antipathie entre ces deux substances. La raison en est qu'alors les émanations de l'airain s'emparant les premières de tous les conduits du fer, celles de l'aimant qui leur succèdent trouvent tous les passages occupés; et ne pouvant s'y introduire comme auparavant, elles sont obligées de se jeter sur la substance

Trudit et impellit, quasi navim velaque ventus.

Denique res omnes debent in corpore habere
Aera, quandoquidem raro sunt corpore, et aer
Omnibus est rebus circumdatus appositusque.
Hic igitur, penitus qui in ferro est abditus aer,
Sollicito motu semper jactatur, eoque
Verberat annellum dubio procul, et ciet intus
Scilicet; atque eodem fertur, quo præcipitavit
Jam semel, et quamquam in partem conamina sumpsit.

Fit quoque ut a lapide hoc ferri natura recedat
Interdum, fugere atque sequi consueta vicissim.
Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi,
Et ramenta simul ferri furere intus ahenis
In scaphiis, lapis hic magnes cum subditus esset :
Usque adeo fugere a saxo gestire videtur.
Ære interposito discordia tanta creatur,
Propterea quia nimirum, prius æstus ubi æris
Præcepit, ferrique vias possedit apertas,
Posterior lapidis venit æstus, et omnia plena
Invenit in ferro, neque habet qua tranet, ut ante.

même du fer et de heurter de leurs flots le tissu de ce métal Voilà pourquoi la pierre repousse et agite à travers l'airain ce même corps auquel sans cet obstacle elle se serait unie.

Ne sois point surpris de ce que les émanations magnétiques ne produisent pas le même effet sur les autres corps. Il y en a que leur pesanteur tient immobiles, tels que l'or; d'autres, comme le bois, ont de larges interstices à travers lesquels les émanations passent sans toucher, et par conséquent sans agiter ces corps. Le fer, dont le tissu tient le milieu entre ces deux espèces, est la seule substance que les émanations de l'aimant puissent mouvoir de cette manière, quand il est imprégné d'un certain nombre de parties d'airain.

Au reste, le phénomène que j'explique n'est pas tellement étranger dans la nature qu'il ne me soit aisé de citer un grand nombre d'autres unions aussi intimes. D'abord les pierres se joignent à l'aide seule de la chaux; la colle de taureau lie si fortement les planches, que les veines du bois manqueraient plutôt que cette jonction artificielle. La liqueur de la vigne aime à se confondre avec l'eau des fleuves; la poix ne peut s'y mêler à cause

Cogitur offensare igitur, pulsareque fluctu
Ferrea texta suo : quo pacto respuit ab se,
Atque per æs agitat, sine eo quæ sæpe resorbet.

Illud in his rebus mirari mitte, quod æstus
Non valet e lapide hoc alias impellere item res.
Pondere enim fretæ partim stant, quod genus aurum,
Ac partim raro quia sunt cum corpore, ut æstus
Pervolet intactus, nequeunt impellier usquam :
Lignea materies in quo genere esse videtur.
Inter utrasque igitur ferri natura locata,
Æris ubi accepit quædam corpuscula, tum fit
Impellant ut eam magnesi semina saxi.

Nec tamen hæc ita sunt aliarum rerum aliena,
Ut mihi multa parum genere ex hoc suppeditentur,
Quæ memorare queam inter se singlariter apta.
Saxa vides primum sola coalescere calce:
Glutine materies taurino ita jungitur una,
Ut vitio venæ tabularum sæpius hiscant
Quam laxare queant compages taurea vincla.
Vitigeni latices in aquaï fontibu' gaudent
Misceri, cum pix nequeat gravis, et leve olivum.

de sa pesanteur, ni l'huile à cause de sa légèreté. La pourpre s'identifie tellement avec la laine, qu'on ne peut plus l'en séparer, quand même à force d'eau on voudrait rendre à l'étoffe sa première couleur, quand même la mer entière l'abreuverait de ses ondes. Enfin l'or à l'aide du feu s'incorpore avec l'argent; l'étain unit ensemble des cuivres de différentes natures. Combien d'autres mélanges aussi intimes ne pourrais-je pas trouver! Mais tu peux te passer de tant de détails, et je ne dois pas y consumer une peine inutile : un seul principe tiendra lieu d'un grand nombre de faits. Quand deux corps se rencontrent avec des tissus tellement opposés que les éminences de l'un répondent aux cavités de l'autre, leur union est la plus parfaite. Ils peuvent aussi se lier par des espèces d'anneaux et de crochets; et c'est surtout cette sorte de lien qui tient le fer suspendu à l'aimant.

Je vais maintenant expliquer la cause des maladies contagieuses, de ces fléaux terribles qui répandent tout à coup la mortalité sur les hommes et les troupeaux. J'ai dit plus haut que l'atmosphère est remplie d'une infinité de corpuscules de toute espèce, dont les

Purpureusque colos conchyli mergitur una
Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat usquam,
Non si Neptuni fluctu renovare operam des,
Non mare si totum velit eluere omnibus undis.
Denique res auro argentum concopulat una,
Ærique æs plumbo fit uti jungatur ab albo.
Cætera jam quam multa licet reperire? Quid ergo?
Nec tibi tam longis opus est ambagibus usquam,
Nec me tam multam hic operam consumere par est.
Sed breviter paucis restat comprendere multa.
Quorum ita texturæ ceciderunt mutua contra,
Ut cava conveniant plenis hæc illius, illa
Hujusque; inter se junctura horum optima constat.
Est etiam quasi ut annellis hamisque plicata
Inter se quædam possint coplata teneri :
Quod magis in lapide hoc fieri ferroque videtur.

Nunc ratio quæ sit morbis, aut unde repente
Mortiferam possit cladem conflare coorta
Morbida vis hominum generi pecudumque catervis,
Expediam. Primum multarum semina rerum
Esse supra docui, quæ sint vitalia nobis;

uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie et le trépas. Quand le hasard a fait naître un grand nombre de ces derniers, l'air se corrompt et devient mortel. Ces maladies actives et pestilentielles ou nous sont transmises d'un climat étranger par la voie de l'air, comme les nuages et les tempêtes, ou s'élèvent du sein même de la terre, dont les glèbes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluies et de chaleur.

Ne remarques-tu pas encore que le changement d'air et d'eau affecte la santé du voyageur éloigné de sa patrie? C'est qu'il y trouve un air trop différent de celui qu'il a coutume de respirer. Quelle différence en effet entre l'atmosphère des Bretons et celle de l'Égypte, où penche l'essieu du monde! Quelle différence entre le climat du Pont et celui de ces vastes régions qui s'étendent depuis Gades jusqu'aux peuples brûlés par le soleil! Ces quatre pays, exposés à quatre vents et situés sous quatre climats divers, ne diffèrent pas seulement par l'exposition, mais encore par la couleur et la forme de leurs habitants et par la nature des maladies auxquelles ils sont sujets.

L'éléphantiasis est une maladie qui naît sur les bords du Nil,

Et contra, quæ sint morbo mortique, necesse est
Multa volare. Ea cum casu sunt forte coorta,
Et perturbarunt cœlum, fit morbidus aer.
Atque ea vis omnis morborum pestilitasque,
Aut extrinsecus, ut nubes nebulæque, superne
Per cœlum veniunt, aut ipsa sæpe coorta
De terra surgunt, ubi putrorem humida nacta est,
Intempestivis pluviisque, et solibus icta.

Nonne vides etiam cœli novitate et aquarum
Tentari, procul a patria quicunque domoque
Adveniunt, ideo quia longe discrepat aer?
Nam quid Britannum cœlum differre putamus,
Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat axis?
Quidve, quod in Ponto est, differre a Gadibus, atque
Usque ad nigra virum percoctaque sæcla calore?
Quæ cum quatuor inter se diversa videmus,
Quatuor a ventis et cœli partibus esse,
Tum color et facies hominum distare videntur
Largiter, et morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus, qui propter flumina Nili

au milieu de l'Égypte, et nulle part ailleurs. Le climat d
est contraire aux jambes, celui des Achéens malsain pou
d'autres pays attaquent d'autres parties du corps : toute
rences viennent de l'atmosphère. Lors donc que l'air
étranger doué d'une qualité dangereuse se déplace e
vers nous, il se traîne lentement comme un nuage; i
corrompt toutes les régions de l'atmosphère par où il
enfin, arrivé dans la nôtre, il la corrompt, l'assimile
change pour nous. Ce fléau d'une nouvelle espèce se rép
moment dans les eaux, s'attache aux moissons, se mêle
aliments des hommes et des troupeaux : quelquefois
reste suspendu dans les airs, et nous ne pouvons respir
ainsi mélangé sans puiser en même temps le poison
infecté. La contagion gagne de la même manière le bœu
et la brebis bêlante. Qu'importe donc que nous nous tra
nous-mêmes dans un climat malsain, sous un ciel incon
la nature nous amène un air pestilentiel et des c
étrangers dont l'arrivée soudaine nous cause le trépas?

Gignitur Ægypto in media, neque præterea usquam.
Atthide tentantur gressus, oculique in Achæis
Finibus; inde aliis alius locus est inimicus
Partibus ac membris : varius concinnat id aer.
Proinde ubi se cœlum, quod nobis forte alienum est,
Commovet, atque aer inimicus serpere cœpit,
Ut nebula ac nubes paulatim repit, et omne
Qua graditur conturbat, et immutare coactat.
Fit quoque ut in nostrum cum venit denique cœlum,
Corrumpat, reddatque sui simile atque alienum.
Hæc igitur subito clades nova pestilitasque
Aut in aquas cadit, aut fruges persidit in ipsas,
Aut alios hominum pastus, pecudumque cibatus;
Aut etiam suspensa manet vis aere in ipso :
Et cum spirantes mistas hinc ducimus auras,
Illa quoque in corpus pariter sorbere necesse est.
Consimili ratione venit bubus quoque sæpe
Pestilitas, etiam pecubus balantibus ægror.
Nec refert utrum nos in loca deveniamus
Nobis adversa, et cœli mutemus amictum;
An cœlum nobis ultro natura cruentum
Deferat, aut aliquid, quo non consuevimus uti,
Quod nos adventu possit tentare recenti.

Une maladie de cette espèce, causée par des vapeurs mortelles, désola jadis les contrées où régna Cécrops, rendit les chemins déserts et dépeupla la ville. Née au fond de l'Égypte, après avoir traversé des espaces immenses d'air et de mer, elle vint fondre sur le peuple de Pandion; et tous les habitants de l'Attique tombèrent en foule sous les coups de la maladie et de la mort. Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se portait à la tête; les yeux devenaient rouges et enflammés. L'intérieur du gosier était baigné d'une sueur de sang noir, le canal de la voix fermé et resserré par des ulcères, et la langue, cette interprète de l'âme, souillée de sang, affaiblie par la douleur, pesante, immobile, rude au toucher. Ensuite, quand l'humeur était descendue de la gorge dans la poitrine et s'était rassemblée autour du cœur malade, alors tous les soutiens de la vie s'ébranlaient à la fois. La bouche exhalait une odeur fétide, semblable à celle des cadavres corrompus; l'âme perdait toutes ses forces, et le corps languissant paraissait déjà toucher le seuil de la mort. A ces maux insupportables se joignaient et le tourment d'une inquiétude continuelle, et des plaintes mêlées de gémissements, et des sanglots

Hæc ratio quondam morborum et mortifer æstus
Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros,
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem.
Nam penitus veniens Ægypti e finibus ortus,
Aera permensus multum, camposque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis : omnes
Inde catervatim morbo mortique dabantur.
Principio, caput incensum fervore gerebant,
Et duplices oculos suffusa luce rubentes.
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat;
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.
Inde, ubi per fauces pectus complerat, et ipsum
Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris,
Omnia tum vero vitaï claustra lababant.
Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu;
Atque animi prorsum vires totius, et omne
Languebat corpus, lethi jam limine in ipso.
Intolerabilibusque malis erat anxius angor
Assidue comes, et gemitu commista querela;

redoublés le jour et la nuit, qui, en irritant les nerfs, en roidissant les membres, en déliant les articulations, épuisaient ces malheureux déjà brisés de fatigue. Cependant les extrémités de leurs corps ne paraissaient point trop ardentes et ne faisaient éprouver au toucher qu'une impression de tiédeur ; mais en même temps leur corps tout entier était rouge comme si leurs ulcères eussent été enflammés, ou que le feu sacré se fût répandu sur leurs membres. Une ardeur intérieure dévorait jusqu'à leurs os; la flamme bouillonnait dans leur estomac comme dans une fournaise. Les étoffes les plus légères étaient un fardeau pour eux: toujours exposés à l'air et au froid, les uns, dans l'ardeur qui les dévorait, se précipitaient au milieu des fleuves glacés et plongeaient leurs membres nus dans les ondes; les autres se jetaient au fond des puits, vers lesquels ils s'étaient traînés la bouche béante. Mais leur soif inextinguible ne mettait pas de différence entre des flots abondants et une goutte d'eau. La douleur ne leur laissait aucun repos; leurs membres étendus perdaient tout mouvement, et la médecine balbutiait en tremblant à leurs côtés. En effet, leurs yeux ardents, ouverts pendant des nuits entières,

Singultusque frequens noctem persæpe diemque,
Corripere assidue nervos et membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos ante, fatigans.
Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam ferviscere partem,
Sed potius tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est, per membra sacer cum diditur ignis.
Intima pars homini vero flagravit ad ossa;
Flagravit stomacho flamma, ut fornacibus, intus.
Nil adeo posset cuiquam leve tenueque membris
Vertere in utilitatem: ad ventum et frigora semper,
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacientes corpus in undas;
Multi præcipites lymphis putealibus alte
Inciderunt, ipso venientes ore patente.
Insedabiliter sitis arida corpora mersans
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.
Nec requies erat ulla mali: defessa jacebant
Corpora, mussabat tacite medicina timore;
Quippe patentia cum totas ardentia noctes



roulaient dans leurs orbites sans jouir du sommeil. On remarquait encore en eux mille autres symptômes de mort : leur âme était troublée par le chagrin et la crainte, leurs sourcils froncés, leurs yeux hagards et furieux, leurs oreilles inquiétées par des tintements continuels, leur respiration tantôt vive et précipitée, tantôt forte et lente, leur cou baigné d'une sueur transparente, leur salive appauvrie, teinte d'une couleur de safran, chargée de sel et chassée avec peine de leurs gosiers par une toux violente. Les nerfs de leurs mains se roidissaient, leurs membres frissonnaient, et le froid de la mort se glissait par degrés des pieds au tronc : enfin, dans les derniers moments, leurs narines étaient resserrées et effilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuses, leur peau froide et rude, leurs lèvres retirées, leur front tendu et saillant. Peu de temps après ils expiraient, et la huitième ou la neuvième aurore entendait leurs derniers gémissements. Si quelqu'un échappait au trépas, comme cela arrivait quelquefois, par l'écoulement des ulcères ou des noires matières du ventre, le poison et la mort les attendaient néanmoins, quoique plus tard : un sang corrompu

Lumina versarent oculorum expertia somno;
Multaque præterea mortis tum signa dabantur:
Perturbata animi mens in mœrore metuque,
Triste supercilium; furiosus voltus et acer,
Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens, raroque coortus,
Sudorisque madens per collum splendidus humos,
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi.
In manibus vero nervi trahier, tremere artus;
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat : item ad supremum denique tempus
Compressæ nares, nasi primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora; frigida pellis,
Duraque; inhorrebat rictum, frons tenta minebat.
Nec nimio rigida post strati morte jacebant;
Octavoque fere candenti lumine solis,
Aut etiam nona reddebant lampade vitam.
Quorum si quis (ut est) vitarat funera lethi,
Ulceribus tetris, et nigra proluvie alvi,
Posterius tamen hunc tabes lethumque manebat:
Aut etiam multus capitis cum sæpe dolore

coulait en abondance de leurs narines, avec des douleurs de tête violentes; toutes leurs forces, toute leur substance, se perdaient par cette voie. Si la maladie ne prenait point son cours par les narines et n'occasionnait point une pareille hémorragie, elle se jetait sur les nerfs, se répandait dans les membres, et s'insinuait jusqu'aux parties consacrées à la génération. Les uns, pour éviter une mort qu'ils voyaient s'approcher, abandonnaient au fer l'organe de la virilité; les autres, privés de leurs pieds et de leurs mains, tenaient encore à la vie; quelques-uns enfin se laissaient ravir l'usage de la vue : tant la crainte de la mort frappait ces malheureux. On en vit même qui perdaient le souvenir des choses passées, jusqu'à ne plus se reconnaître eux-mêmes. Quoique la terre fût couverte de cadavres amoncelés sans sépulture, les oiseaux de proie et les quadrupèdes voraces en fuyaient l'odeur infecte, ou, après en avoir goûté, ils languissaient et ne tardaient pas à mourir. Les oiseaux ne se montraient jamais le jour impunément, et pendant la nuit les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts presque tous, atteints par la contagion, languissaient quelque temps et mouraient. Les chiens surtout, ces animaux fidèles, étendus au milieu des rues, rendaient les derniers soupirs, que la contagion

Corruptus sanguis plenis ex naribus ibat;
Huc hominis totæ vires corpusque fluebat.
Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus
Ibat, et in partes genitales corporis ipsas.
Et graviter partim metuentes limina lethi
Vivebant ferro privati parte virili;
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
In vita tamen, et perdebant lumina partim :
Usque adeo mortis metus his incesserat acer.
Atque etiam quosdam cepere oblivia rerum
Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi,
Multaque humi cum inhumata jacerent corpora supra
Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem,
Aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua.
Nec tamen omnino temere illis solibus ulla
Comparebat avis, nec noctibu' sæcla ferarum
Exibant sylvis; languebant pleraque morbo,
Et moriebantur : cumprimis fida canum vis
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram.

leur arrachait avec effort. Les cadavres étaient enlevés à la hâte, sans pompe et sans suite. Il n'y avait point de remède sûr ni général; et le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns était dangereux et mortel pour les autres.

Ce qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie se désespéraient comme des criminels condamnés à périr, tombaient dans l'abattement, voyaient toujours la mort devant eux, et mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait surtout les funérailles, c'est que l'avide contagion ne cessait de passer des uns aux autres. Ceux qui, retenus par un amour excessif pour la vie et par la crainte de la mort, évitaient la vue de leurs amis malades, périssaient bientôt, victimes de la même insensibilité, abandonnés de tout le monde et privés de secours, comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs. Au contraire, ceux qui ne craignaient point de s'exposer succombaient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourants les obligeaient de supporter.

Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vasta.
Nec ratio remedi communis certa dabatur.
Nam quod alis dederat vitales aeris auras
Volvere in ore licere et cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio, lethumque parabat.

Illud in his rebus miserandum et magnopere unum
Ærumnabile erat, quod, ubi se quisque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,
Deficiens animo mœsto cum corde jacebat,
Funera respectans, animam et mittebat ibidem.
Idque vel in primis cumulabat funere funus:
Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
Ex aliis alios avidi contagia morbi.
Nam quicunfiue suos fugitabant visere ad ægros,
Vitaï nimium cupidi, mortisque timentes,
Pœnibat paulo post turpi morte malaque
Desertos, opis expertes, incuria mactans,
Lanigeras tanquam pecudes et bucera sæcla.
Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,
Atque labore, pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque lassorum vox mista voce querelæ.

C'était là la mort des citoyens les plus vertueux : après avoir enseveli la foule innombrable de leurs parents, fatigués de leurs larmes, de leur douleur, ils retournaient chez eux, se mettaient au lit, et le plus souvent y expiraient de chagrin. En un mot, on ne voyait, dans ces temps de désastre, que des morts, ou des mourants, ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute espèce et le robuste conducteur de la charrue étaient aussi frappés : la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière, et la pauvreté, jointe à la maladie, rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parents étendus sur ceux de leurs enfants, et les enfants rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion était apportée en grande partie par les habitants de la campagne, qui se rendaient en foule dans la ville à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers, en étaient remplis; et, ainsi rassemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre, tourmentés par la soif, expiraient au milieu des rues; d'autres, après s'être traînés au bord des fontaines publiques, y restaient étendus sans vie, suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue. Les chemins étaient couverts de

Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat;
Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant.
Inde bonam partem in lectum mœrore dabantur :
Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.
Præterea, jam pastor, et armentarius omnis,
Et robustus item curvi moderator aratri,
Languebant, penitusque casis contrusa jacebant
Corpora, paupertate et morbo dedita morti.
Exanimis pueris super exanimata parentum
Corpora nonnunquam posses, retroque videre
Matribus, et patribus natos super edere vitam;
Nec minimam partem ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parti.
Omnia complebant loca tectaque, quo mage eos tum
Confertos ita acervatim mors accumulabat.
Multa siti prostrata viam per, proque voluta
Corpora, silanos ad aquarum strata jacebant,
Interclusa anima nimia ab dulcedine aquaï.

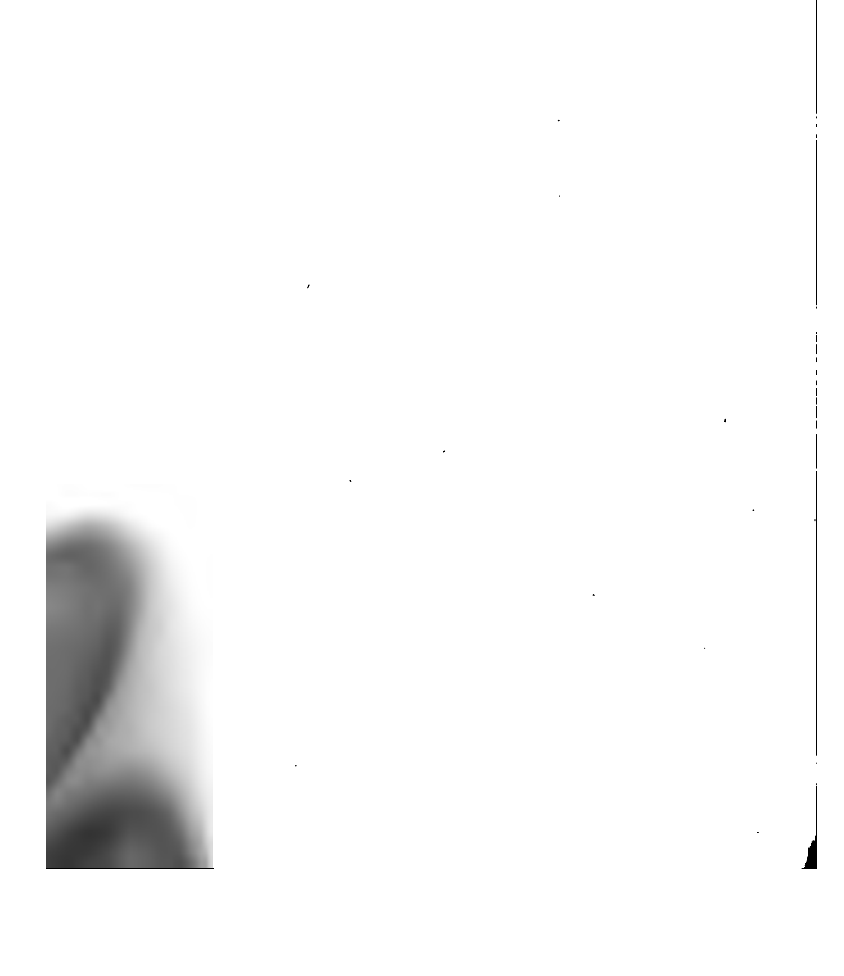
corps languissants, à peine animés, enveloppés de haillons, et dont les membres tombaient en pourriture : leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide qui disparaissait sous les ulcères et la corruption.

La mort avait rempli de ses dépouilles les édifices sacrés; les temples des dieux étaient jonchés de cadavres; c'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes. Car on s'embarrassait peu de la religion et de la Divinité : la douleur étouffait tout autre sentiment. Ces cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient partout; et, au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait comme il pouvait le corps de son compagnon. L'indigence et la nécessité inspirèrent même des violences inouïes jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris sur des bûchers construits pour d'autres les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglants plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

Multaque per populi passim loca prompta viasque
Languida semianimo tum corpore membra videres,
Horrida pædore, et pannis cooperta, perire
Corporis inluvie : pellis super ossibus una,
Ulceribus tetris prope jam, sordique sepulta.

Omnia denique sancta deum delubra replerat
Corporibus mors exanimis, oneralaque passim
Cuncta cadaveribus cœlestum templa manebant :
Hospitibus loca quæ complerant ædituentes.
Nec jam relligio divum, nec numina magni
Pendebantur : enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut prius hic populus semper consuerat humari.
Perturbatus enim totus trepidabat, et unus
Quisque suum pro re consortem mœstus humabat.
Multaque vis subita et paupertas horrida suasit ;
Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper instructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potius quam corpora desererentur.

FIN



NOTES

LIVRE PREMIER

Vers 2. On a beaucoup raisonné sur cette invocation de Lucrèce. Bayle ne la regarde que comme un pur jeu d'esprit : ce sont ses termes ; il ajoute que, tous les poëtes invoquant la divinité qui préside au genre de poésie qu'ils traitent, Lucrèce devait invoquer Vénus comme la divinité des poëtes physiciens. Mais Bayle n'a vu que la moitié du tableau. D'autres ont regardé cette invocation comme un hommage involontaire que Lucrèce rend malgré lui à la Divinité : ils ne méritent pas d'être réfutés. Lucrèce explique lui-même son invocation par ces vers du premier livre :

> Quando alid ex alio reficit natura, neque ullam
> Rem gigni patitur, nisi morte adjutam aliena.

Vénus était la déesse de la génération, Mars le dieu de la destruction ; et tout devient clair au moyen de cette explication que nous fournit Plutarque, *de Isid. et Osir.* Ἐκ δὲ Ἀφροδίτης καὶ Ἄρεως Ἁρμονίαν γεγονέναι μυθολογοῦνται· ὧν ὁ μὲν ἀπηνὴς καὶ φιλόνεικος, ἡ δὲ μειλίχιος καὶ γενέθλιος. *Ex Venere vero et Marte Harmoniam natam fabulantur ; quorum alter sævus et contentiosus, altera vero mitis et fecunda.*

En général, il faut distinguer dans Lucrèce un double caractère, celui de poëte et celui de philosophe. De même que les philosophes anciens avaient deux doctrines, l'une publique, externe, exotérique, qu'ils débitaient au peuple, l'autre secrète, interne, *ésotérique*, qu'ils réservaient pour leurs disciples particuliers, de même Lucrèce,

21.

comme poëte, paraît quelquefois adopter les idées théologiques de son temps, tandis que, comme philosophe épicurien, il s'arme contre elles, et les combat de toute sa force. Sans cette distinction, plusieurs endroits de son poëme deviennent absolument inintelligibles. Par exemple, comme philosophe, il se montre dans tout son poëme l'ennemi déclaré de la Próvidence, et, comme poëte, il paraît la reconnaître dans le cinquième livre par ces vers :

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces, sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

En un mot, Lucrèce, par Vénus et Mars, ne désigne évidemment que les facultés d'engendrer et de détruire, personnifiées par la mythologie.

59. Lucrèce parle ici des *intermondes*, *intermundia*, où Épicure avait relégué les dieux, et qu'il appelle *μετακόσμια*. La raison qu'en apportent Cicéron et Sénèque était la crainte que les dieux ne fussent enveloppés dans les ruines du monde lors de sa destruction future : *Propter metum ruinarum in medio intervallo hujus et alterius cœli desertus* (*Deus*) *sine animali, sine homine, sine re, ruinas mundorum supra se, circaque se cadentium evitat.* (Cic., *de Divin.*, l. II.) Mais ils n'ont pas vu que, dans les principes d'Épicure, les dieux ne pouvaient pas être en sûreté dans ces *intermondes*, puisque c'était particulièrement dans ces espaces intermédiaires d'un monde à l'autre que devaient se porter les débris de l'univers :

Ne volucrum ritu flammarum, mœnia mundi
Diffugiant subito magnum per inane soluta.
Lucr., lib. I.

Le but d'Épicure était donc de dépouiller les dieux du gouvernement de notre monde, en les plaçant hors des événements humains ; c'est là le vrai sens de ce vers, qu'on n'a pas jusqu'ici conçu assez clairement :

Semota ab nostris rebus, sejunctaque longe.

62. Il y avait des philosophes qui soutenaient que Dieu est susceptible des passions de faveur et de bienveillance ; mais ils niaient tous qu'il fût accessible à la colère : *Omnes philosophi de ira consentiunt, de gratia discrepant*, dit Lactance. C'était un principe généralement adopté par toutes les sectes anciennes, quelles qu'elles fussent. « Les dieux, dit Sénèque (*Epist.* xcv), ne peuvent ni faire ni recevoir aucune injure. Car ce sont deux choses essentiellement liées, que d'offenser te

d'être offensé. La nature suprême et admirable des dieux, en les élevant au-dessus du danger, n'a pas voulu qu'ils fussent dangereux eux-mêmes. » C'était de ce dogme universellement reçu que partaient tous les philosophes pour nier les peines d'une autre vie, comme nous aurons occasion de le remarquer ailleurs. Ce principe et cette conséquence ont extrêmement embarrassé les premiers défenseurs de la religion chrétienne, ce qui prouve que ce n'était pas un principe obscur de spéculation, mais qu'il était au contraire universellement reçu et adopté. Lactance, pour couper cette difficulté par la racine, composa un discours qu'il intitula *de la Colère de Dieu.* « Car j'ai observé, dit-il, qu'un grand nombre de personnes pensent que Dieu n'est pas capable de colère, surpris en ce point par les faux arguments des philosophes. » *Animadverti plurimos existimare non irasci Deum, iidem tamen a philosophis irretiti et falsis argumentationibus capti.*

75. Ce que Lucrèce appelle ici *omne immensum*, il le nomme ailleurs *natura rerum*, *summa tota*, *summaï totius summa*, comme Épicure lui donne les noms de τὸ πᾶν, *omne;* τὸ ὅλον, τῶν ὅλων φύσιν, *universorum naturam;* τῶν ὄντων φύσιν, *rerum naturam;* expressions que nous rendons en français par le *grand tout*, l'*univers*, la *nature*, la *somme de tous les atomes*, la *collection de tous les êtres*. Il faut bien se garder de confondre toutes ces façons de parler avec le mot *monde*, dont la signification était beaucoup plus restreinte dans les principes d'Épicure. Il n'entendait, par ce mot, que la collection des corps qui composent notre système, tels que la terre, le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, qu'il désigne quelquefois par cette expression générique, *hæc summa rerum*, la collection des corps qui nous environnent : mais il croyait qu'au delà de notre monde il y avait encore une infinité d'autres collections ou systèmes de la même nature, et c'est la somme de toutes ces collections qu'il comprend sous les termes d'*univers*, de *grand tout*. Au contraire, les philosophes qui croyaient, comme les pythagoriciens, les platoniciens, les aristotéliciens, qu'il n'y avait rien autre chose dans la nature que notre seul monde, confondaient ce terme avec celui d'univers. Ces mêmes philosophes devaient regarder le monde comme éternel et indestructible, à cause du principe, *Ex nihilo nihil*, *in nihilum nil posse reverti.* En conséquence de ce même principe, Épicure n'attribuait l'éternité et l'indestructibilité qu'à l'univers, à la somme des atomes, croyant que chaque forme ou chaque monde particulier naissaient et se détruisaient.

151. On regarde communément cet axiome, *Ex nihilo nihil*, comme un principe universellement adopté par les anciens. On cite l'aut rité de Cicéron, qui dit (lib. II, *de Divin.*) : *Erit aliquid quod aut*

ex nihilo oriatur, aut in nihilum subito occidat? quis hoc physicus dixit unquam? celle d'Aristote, qui dit formellement que tous les physiciens reconnaissent unanimement ce principe, Ὁμογνωμονοῦσι τῆς δόξης ἅπαντες οἱ περὶ φύσεως· enfin, celle de Burnet, dont voici les paroles : *Creatio et annihilatio hodierno sensu sunt voces fictitiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos et Latinos vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* On ajoute que le mot hébreu *barah* et le mot chaldéen *jatzar* sont rendus dans les Septante par ἐποίησεν; que κτίζειν est la même chose que ποιεῖν, et que saint Jérôme regarde comme synonymes les mots *creare*, *condere*, *formare*. Malgré ces autorités, j'ai bien de la peine à me persuader que les anciens n'aient pas eu l'idée de la *création* dans le sens même que nous l'entendons. S'il n'y avait pas eu des philosophes qui soutinssent que quelque chose peut sortir du néant, pourquoi Lucrèce se serait-il cru obligé d'établir le principe contraire sur un si grand nombre de preuves? Pourquoi tout cet appareil pour prouver une chose dont tout le monde serait convenu? D'ailleurs, que veut dirè Sénèque lorsqu'il met en problème si Dieu a fait lui-même la matière ou s'il a travaillé sur une matière préexistante? *Materiam ipse sibi formet, an data utatur?* (*Nat. Quæst.*, lib. I, in præf.)

176. Ce mot *sudante* a beaucoup embarrassé les commentateurs : Lambin y supplée *suadente*. Saumaise lit *sua dante*, qu'il explique ainsi : *Ver sua dat, cum dat rosas*. Creech conserve *sudante*, auquel il donne la signification de *humidus*, *sudores eliciens*. Il me semble qu'il était tout simple de dériver ce mot de l'adjectif *sudus*, employé si souvent dans Virgile pour exprimer un temps pur et serein : voilà pourquoi j'ai cru devoir traduire *autumno sudante* par *les beaux jours de l'automne*.

232. Aussitôt que les hommes commencèrent à s'adonner à la physique, ils divisèrent le monde en deux parties, le *ciel* et la *terre*. A peine sortis des forêts où ils rampaient, pour ainsi dire, ils ne lèvent la tête vers le firmament, cette riche enveloppe de la nature, que pour s'en regarder comme le centre : tant il est vrai que l'orgueil et la barbarie se touchent de bien près. Chacun de ces termes de division fut subdivisé en deux autres, le globe en *terre ferme* et en *mer*, le ciel en *air* et en *région éthérée*. Comme l'on vit que la terre était habitée par les hommes, les quadrupèdes, les reptiles, les eaux par les poissons, les airs par les volatiles de toute espèce, on se crut en droit d'en conclure que la région éthérée devait être peuplée comme le reste, et avoir aussi ses animaux; et, comme les astres avaient avec les animaux que nous connaissons un point de conformité, savoir, la faculté de se mouvoir et de changer de place, on ne douta pas que

ce ne fussent là les habitants que la nature avait donnés au ciel. De là ces figures d'animaux sous lesquelles sont représentés les signes du zodiaque; de là un nouveau monde que la mythologie alla remplir de ses fables :

> Neu regio foret ulla suis animantibus orba,
> Astra tenent cœleste solum.
>
> Ovid., *Met.*, lib. I.

Ces astres, qui bientôt furent adorés comme autant de divinités, avaient besoin, pour vivre, d'aliments analogues à leur nature : on supposa qu'ils se nourrissaient des particules ignées qui s'élèvent sans cesse de notre globe vers les régions supérieures, et que réciproquement la chaleur qui nous vient d'en haut n'est qu'une émanation, et, pour ainsi dire, une transpiration de ces corps de feu. C'était probablement ce commerce continuel du ciel avec la terre, cette espèce d'échange aussi ancien que le monde, qui avait donné à Empédocle la première idée de son système.

952. Voilà encore une de ces questions métaphysiques auxquelles la philosophie ancienne se livrait avec d'autant plus de plaisir qu'elle donne moins de prise à la raison. Elle présente deux faces que Lucrèce distingue soigneusement, l'infinité de l'*espace* et l'infinité de la *matière*. La première question ne souffrait guère de difficultés. Presque tous les philosophes admettaient un espace infini, et c'était le sentiment non-seulement des païens, mais même des docteurs chrétiens. « Qu'ils conçoivent, dit saint Augustin, au delà du monde des espaces infinis dans lesquels, si quelqu'un dit que le Tout-Puissant n'a pu créer, ne s'ensuivra-t-il pas, etc...? » Et ailleurs : « Oseront-ils affirmer que la substance divine, qu'ils confessent être tout entière par sa présence incorporelle, est absente de ces grands espaces qui sont au delà du monde, qui n'est qu'un point en comparaison de cette infinité? » Il s'est néanmoins trouvé des théologiens plus pointilleux qui, donnant à l'espace de la réalité, le concevant comme un corps étendu en longueur, largeur et profondeur, ont craint d'en faire un dieu, s'ils reconnaissaient son infinité; ce qui les a conduits à croire que Dieu ne pourrait créer d'autres corps au delà du monde sans être obligé de créer en même temps un autre espace pour les recevoir. Quant à l'infinité de la matière, il est remarquable que les philosophes anciens, qu'on prétend avoir tous regardé la matière comme éternelle, n'osaient pas tous la croire infinie, ce qui est certainement une inconséquence, tandis que, parmi les docteurs chrétiens qui rejetaient l'éternité de la matière et qui l'assujettissaient à la création, il s'en est trouvé qui assuraient que Dieu pouvait créer une matière infinie

non-seulement en grandeur, mais même en nombre. Ils n'en excluent que l'infinité qu'ils appellent *d'essence*, qui, n'étant autre chose que l'essence divine, ne peut pas plus être créée que Dieu même. (*Voyez* Gassendi, tome Ier, p. 199.)

LIVRE DEUXIÈME

Vers 79. Lucrèce combat ici Aristote, qui supposait la matière *inerte*, comme il la croyait sans forme, et qui attribuait à cette même *inertie* la cause de toutes les transformations de la nature. Épicure au contraire, veut que la matière soit toujours en mouvement :

> Nimirum nulla quies est
> Reddita corporibus primis per inane profundum.
> Lib. II, p. 130, v. 94 et 95.

209. Ce n'est pas pour se conformer au langage populaire que Lucrèce fait tomber lès étoiles; il ne parle pas ici comme poëte, mais comme physicien, et c'est mal entendre sa doctrine que de rendre, comme quelques-uns, *stellas* par *des feux nocturnes*. Épicure était réellement dans cette opinion : persuadé que le soleil, la lune et les étoiles ne sont pas plus gros qu'ils ne nous le paraissent, il devait en conclure que ces vapeurs enflammées que nous voyons tomber la nuit sont de vraies étoiles. Cette physique, si misérable pour un génie comme Épicure, et dont Gassendi le justifie assez mal, est combattue par Pline le naturaliste et par Sénèque : *Nec aliquem exstingui decidua significant... Illa nimio alimento tracti humoris igneam vim abundantia reddunt, cum decidere creduntur; ut apud nos quoque id luminibus accensis liquore olei notamus accidere.* (Plin., lib. II, cap. VIII.) — *Illud enim stultissimum est existimare aut stellas decidere, aut transilire, aut aliquid illis auferri et abradi : nam si hoc fuisset, jam defuissent.* (Senec., *Nat. Quæst.*, lib. I, cap. I.)

216. Voici un des côtés les plus faibles du système d'Épicure; aussi est-ce par là que tous ses adversaires l'ont attaqué. (*Vid.* Cic., I, *de Fin.; de Fato.*) Ils avaient à la vérité beau jeu : ils combattaient une supposition gratuite que Lucrèce n'appuie sur aucune raison, sinon que la déclinaison des atomes est nécessaire à son système, que sans elle il ne peut expliquer la formation d'aucun être. Mais les adversaires

d'Épicure étaient-ils en droit de faire sonner si haut leur victoire? N'avaient-ils pas à craindre qu'il n'usât de représailles et ne les attaquât eux-mêmes sur la tendance vers un centre commun, qu'ils supposaient dans les corps tout aussi gratuitement? Si, comme on le croit communément, les anciens reconnaissaient tous une matière préexistante, ne devaient-ils pas dès lors même avouer son infinité, puisque, ne devant l'être qu'à elle-même, elle ne pouvait être bornée par rien? L'univers devait donc être infini, selon leur doctrine : admettre le principe et rejeter la conséquence, eût été folie ou mauvaise foi. Si donc Épicure les eût pressés sur cette tendance vers un centre commun, n'auraient-ils pas été aussi embarrassés à expliquer ce que c'est que ce centre qu'Épicure l'était à rendre raison de la déclinaison de ses atomes?

251. On est surpris qu'Épicure fonde la liberté humaine sur la déclinaison des atomes ; on demande si cette déclinaison est nécessaire, ou si elle est simplement accidentelle. Nécessaire, comment la liberté peut-elle en être le résultat? Accidentelle, par quoi est-elle déterminée? Mais on devrait bien plutôt être surpris qu'il lui soit venu en idée de rendre l'homme libre dans un système qui suppose un enchaînement nécessaire de causes et d'effets : c'était une recherche assez curieuse que la raison qui a pu faire d'Épicure l'apôtre de la *liberté*. Ne trouvant pas cette raison dans ses principes mêmes, il fallait la chercher hors de son système : je crois en entrevoir quelques traces dans la définition que donne ici Lucrèce de la liberté, et en particulier dans ce vers,

Fatis avolsa voluntas,

cette volonté arrachée au destin. Le but d'Épicure était de rendre l'homme indépendant du destin : le destin, cet être abstrait, moitié philosophique et moitié théologique, dont les païens n'avaient que des idées fort confuses, qu'on prenait, s'il faut en croire Sénèque, tantôt pour un dieu, tantôt pour la nature elle-même, était, dans toutes les anciennes religions, une divinité destructive du libre arbitre, qui déterminait irrésistiblement les volontés humaines, et qui punissait avec une sévérité barbare les crimes qu'elle-même avait fait commettre. C'était pour détourner le cours de cette fatalité que les hommes immolaient des victimes, élevaient des autels, construisaient des temples, instituaient tous les jours de nouvelles cérémonies religieuses, quoique bien persuadés qu'ils ne pouvaient, avec leurs sacrifices, changer les arrêts irrévocables de la destinée. On était donc esclave dans toutes ces religions : voilà pourquoi Épicure regarda le dogme de la liberté comme un des dogmes distinctifs de l'athéisme, et voulut rem-

porter la victoire sur le destin en lui ravissant, pour ainsi dire, la liberté humaine dont il s'était emparé ; voilà ce que veut dire Lucrèce par ces mots,

Fatis avolsa voluntas.

528. J'ai été obligé de m'écarter ici du texte, parce que, quoique ce début,

Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age, paucis
Versibus ostendam,

paraisse annoncer un nouvel objet, une nouvelle vérité à prouver, ce n'est pourtant que la suite du même raisonnement, une seconde preuve sur laquelle Lucrèce appuie l'infinité des atomes dans chaque classe de figures. Cette seconde raison, c'est que les atomes ne suffisent à l'entretien de l'univers qu'en vertu de leur infinité, *ex infinito;* car c'est là le sens de *ex infinito.* Le rendre par *ex æterno*, comme ont fait les commentateurs, c'est ôter au raisonnement du poëte le mot le plus essentiel : on n'entend plus rien de ce qu'il veut dire.

625. Ce vers est d'une noblesse et d'une énergie qu'il est bien difficile de faire passer en français ; si je n'ai pas réussi à le faire sentir, j'essayerai du moins de le faire entendre. *Munus* était un terme consacré dans la langue latine pour désigner les spectacles gratuits qu'on donnait autrefois au peuple romain ; ainsi, par le mot *munificare*, qui est la même chose que *munus facere*, Lucrèce veut dire que la terre présente de grands spectacles aux hommes.

Les mots *tacita* et *muta*, qui présentent une idée si opposée, font avec *munificat* un contraste plein de sens et de vérité. Voici donc les deux tableaux que Lucrèce réunit dans un même vers. D'un côté, la terre semble faire parade des biens qu'elle prodigue aux hommes par la magnificence avec laquelle on la voit revêtir les prairies de verdure, émailler les gazons de fleurs, étendre partout les tapis les plus riches et les plus variés, colorer du plus vif incarnat les fruits de toute espèce, élever jusqu'aux cieux la cime des plus grands arbres, enfin s'étudier, pour ainsi dire, à parer tous les points de sa surface avec l'art le plus recherché. Mais, d'un autre côté, les moyens qu'elle emploie pour opérer toutes ces merveilles, elle nous les cache avec le plus grand soin ; nous ne voyons ni les progrès lents des racines dans le sein de la terre, ni le développement des germes, ni la sécrétion des molécules nutritives, ni l'introduction des sucs nourriciers dans les conduits des végétaux, ni la circulation de ces mêmes sucs dans la tige des plantes ou le tronc des arbres. La terre a donc, pour ainsi dire, comme la philosophie ancienne, sa partie exotérique qu'elle

étale avec faste aux regards de tout le monde, et sa partie *ésotérique*, qu'elle tient en réserve et cache à l'œil même le plus attentif.

Voilà probablement la raison pour laquelle, dans le culte de Cybèle, il y avait à la fois et des fêtes d'appareil, telles que la procession solennelle que décrit ici Lucrèce, et des mystères cachés dont les profanes étaient exclus, et dont le secret était la première loi.

747. Ce vers, qui est écrit avec toute la précision et la propriété d'expression possible, veut dire mot à mot : *Après t'avoir convaincu que cela arrive, je vais te prouver que cela est essentiel.* Le mot *fieri* a rapport à l'expérience qui juge par les *faits :* le mot *esse* a rapport au raisonnement qui calcule les possibilités d'après l'*essence* connue des choses. *Vinco* convient encore à l'expérience qui convainc les esprits, qui triomphe de l'assentiment, et *docebo* à la marche méthodique du raisonnement.

809. Ce vers est remarquable en ce qu'il fait voir qu'Épicure ne regardait la vision que comme un tact d'une certaine espèce; on verra, dans le quatrième livre, que les autres sensations sont aussi rapportées au tact dans son système. Le tact est donc, suivant lui, le sens par excellence, le plus général de tous les sens. En effet, parmi les êtres qui ont ou auxquels nous attribuons de la sensibilité, il y en a qui paraissent privés de la vue, d'autres qui semblent dépourvus d'ouïe et d'odorat; mais il n'y en a pas un seul auquel la nature ait refusé le tact. Voilà probablement la raison pour laquelle Lucrèce s'écrie avec tant d'enthousiasme dans ce même livre, vers 434 :

> Tactus enim, tactus, proh divum numina sancta !
> Corporis est sensus.

910. Gassendi et d'autres commentateurs lisent *omnes;* Creech lit *omnium*, et cette leçon est suivie par quelques textes : l'une et l'autre font un sens intelligible. Dans le premier cas, la construction est : *sensus aliorum membrorum respuit omnes* (subaudi *partes avulsas a corpore*); dans le second, c'est *sensus omnium aliorum membrorum respuit* (subaudi *partes avulsas a corpore*). *Respuit* est, j'en conviens, une expression bien hardie pour dire que la sensibilité des autres membres ne se communique pas aux parties séparées de la machine; mais il fait un sens plus clair et plus raisonnable que *res petit omnis*, qu'y suppléent je ne sais quels commentateurs.

1001. Ces trois vers se trouvent, dans toutes les éditions de Lucrèce, placés dans cette même page, après le vers

> Et quos inter se dent motus accipiantque.

Il est évident qu'à cet endroit ils coupent le raisonnement de Lucrèce

par une parenthèse qui ne signifie rien du tout, au lieu qu'à la place où je les ai restitués ils se lient si parfaitement avec les vers qui précèdent et ceux qui suivent, qu'on ne s'apercevrait pas du changement que je me suis permis, si je n'en avertissais.

1088. *Genus omne* ne pourrait-il pas aussi signifier l'*univers*, le *genre par excellence*, et serait-ce faire mal raisonner Lucrèce que d'interpréter ainsi ce morceau : *Le soleil, la lune, la terre, la mer, tous les autres corps de la nature, bien loin d'être des individus uniques, constituent des espèces nombreuses, puisqu'ils sont soumis à la destruction et à la naissance, comme le grand tout lui-même, qui est la collection de toutes ces espèces?*

1088 et 1089. C'est entre ces deux vers qu'on place le morceau que j'ai rejeté à la fin du livre :

Quæ bene cognita si teneas, etc.

C'est une récapitulation de tout ce que le poëte a dit, qui est par conséquent fort déplacée ici, puisqu'il n'a pas encore fini de prouver qu'il y a une infinité de mondes. Cette transposition vient de ce qu'on n'a pas entendu cet endroit, qui est d'une philosophie profonde. Pour prouver que notre monde n'est pas un individu unique, Lucrèce prétend qu'il n'y a pas dans la nature d'animal unique de son espèce; ce qui le conduit à comparer notre monde à un grand animal qui, ayant besoin d'aliments pour se conserver, doit nécessairement périr quand les réparations ne seront plus proportionnées aux pertes. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra que tout ce morceau, *Multaque post mundi*, etc., n'est que le développement des deux vers précédents, *Quandoquidem vitæ*, etc., et que par conséquent le morceau intercalé,

Quæ bene cognita, etc.,

qui jette une confusion horrible dans les idées du poëte, n'a subsisté si longtemps à la place d'où je l'ai ôté que parce qu'on n'a rien entendu au raisonnement de Lucrèce.

LIVRE TROISIÈME

Vers 59. Ce magnifique morceau de morale, que les commentateurs ont tous admiré sans l'entendre, est difficile à saisir au premier abord.

On ne conçoit pas aisément comment la crainte de la mort fait naître parmi les hommes l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices en un mot, et subjugue les cœurs au point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie et le projet de se tuer, idée que Plutarque attribue aussi à Arcésilas : ***Mortem, quæ malum dicitur, id peculiare ex omnibus quæ dicuntur mala habere, quod neminem unquam sui præsentia affecerit, solamque esse animi abjectionem, calumniasque in mortem fusas, quæ absentem faciant formidabilem, præstentque ut etiam aliqui mortem oppetant, ne moriantur.*** Pour entendre ces idées, il faudrait se transporter dans les siècles de l'ancienne mythologie, et se pénétrer des descriptions des enfers faites par les poëtes; alors ce morceau, bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation, paraîtra plein de sens et de philosophie. En effet, l'ignominie, le mépris et la pauvreté étaient réellement regardés comme le cortége de la mort : c'était un des axiomes fondamentaux de la théologie païenne. Voilà pourquoi Virgile, dans son sixième chant, place en sentinelle à la porte des enfers, non-seulement le Deuil, les Soucis, les Maladies, la Vieillesse et la Crainte, mais encore la Faim et la Pauvreté, vers 273 et suivants :

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubila Curæ;
Pallentesque habitant Morbi, tritisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,
Terribiles visu formæ.

C'étaient ces fausses idées, puisées dans la fable, qui donnaient naissance à tous les crimes que Lucrèce décrit si éloquemment :

Sanguine civili rem conflant, divitiasque
Conduplicant avidi, etc.

C'était pour détruire des préjugés si funestes au bonheur des sociétés que tous les moralistes, de concert, publiaient hautement que la mort ne fait point acception des rangs ni des dignités, qu'elle frappe également et les chaumières des pauvres et les palais des rois :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres.
HOR., lib. I, od. IV.

Ce que Lucrèce dit en d'autres termes, lib. II, vers 34 et suivants :

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.

259. Épicure sentait que l'unité doit être le principe constitutif de l'âme, de ce *moi* mystérieux qui compare, qui juge, qui raisonne, etc. Voilà pourquoi Lucrèce ne veut pas que les principes de l'âme se séparent, ni qu'ils agissent chacun de son côté :

> Nihil ut secernier unum
> Possit, nec spatio fieri divisa potestas.

Il tâche de simplifier le plus qu'il peut l'assemblage grossier de ces quatre éléments ; mais, comme d'un autre côté il dira, plus bas, que la différence des caractères et des tempéraments vient de ce qu'il y a quelqu'un des éléments qui domine plus que l'autre, il se voit obligé de troubler un peu ce concert et cette proportion. Voilà le sens de ce vers qu'on n'a pas entendu,

> Atque aliis aliud subsit magis emineatque,

qui n'est évidemment qu'une restriction. Cependant il ajoute que, malgré cette inégalité, l'harmonie se conserve toujours, et que l'unité ne s'altère pas pour cela :

> Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum.

Lucrèce est très-obscur dans tout ce morceau : il s'en prend à sa langue ; mais la vraie raison est qu'il ne s'entendait pas lui-même.

360. Lucrèce attaque ici Épicharme et Aristote, qui pensaient que ce n'étaient pas les yeux, mais l'âme elle-même qui voyait par les yeux. Νοῦς ὁρᾷ, νοῦς ἀκούει. *Mens videt, mens audit*, dit Aristote (Probl. 32, sect. II); et ailleurs (*de Sensu et Sensibili*, c. II) : *Non anima ipsa in oculi extremo, sed in parte interna existit.*

671. Ce n'est pas sans raison que Lucrèce réunit ici les deux dogmes de l'immortalité et de la préexistence des âmes pour tâcher de les renverser du même coup ; c'est que, de tous les philosophes qui ont vécu avant le christianisme, aucun n'a soutenu l'immortalité de l'âme sans établir préalablement sa préexistence : l'un de ces dogmes était regardé comme la conséquence naturelle de l'autre. On croyait que l'âme devait toujours exister, parce qu'elle avait toujours existé ; et l'on était persuadé, au contraire, qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. Notre âme, dit Platon, existait quelque part avant d'être dans cette forme d'homme ; voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. Synésius, quoique chrétien, ayant été instruit dans cette philosophie, ne put être déterminé par l'offre d'un évêché à désapprouver cette doctrine : 'Αμέλει (dit-il) τὴν ψυχὴν οὐκ

ἀξιώσω ποτὲ σώματος ὑστερογενῆ νομίζειν· Je ne croirai jamais que mon âme soit née après mon corps.. M. Le Clerc ajoute qu'on était alors si indulgent sur ces matières, ou qu'on avait tant d'envie d'avoir de beaux parleurs dans les chaires, que non-seulement on lui passa cette doctrine, mais qu'on le consacra, quoiqu'il témoignât ne pas croire à la résurrection des corps. Quoique le système de la métempsycose ne soit pas spécialement condamné par la religion chrétienne, le concile de Trente décide néanmoins formellement que Dieu crée chaque âme quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment organisé : *Animam creando infundi, et infundendo creari.* Ainsi, dans notre religion, c'est uniquement sur la volonté de Dieu qu'est fondée l'immortalité de l'âme, qu'il ne faut pas confondre avec l'*incorruptibilité*.

LIVRE QUATRIÈME

Vers 35. Ces simulacres sont vraiment des *membranes*, des *pellicules* dans le système d'Épicure; ce ne sont pas seulement, comme quelques personnes le croient, des parties déliées qui s'échappent des corps, en conservant toujours leur ordre primitif et leur rapport mutuel. Épicure admettait, de plus, une continuité réelle entre ces particules, qui, selon lui, sont liées les unes aux autres et forment un tissu :

> Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

Voilà pourquoi Lucrèce les compare à la dépouille des serpents et des cigales, et à la pellicule dont le veau se débarrasse en naissant; voilà pourquoi le même poëte distingue soigneusement entre les émanations qui se font par une sorte d'écoulement, par des particules disjointes et isolées, comme la fumée, la chaleur, etc., et celles qui, détachées de la surface, ne rencontrant aucun obstacle qui puisse les diviser, se rendent à l'organe sans avoir subi aucune décomposition.

> At contra, tenuis summi membrana coloris
> Cum jacitur, nihil est quod eam discerpere possit :

c'est une expression hardie que la *membrane des couleurs*, mais elle est la seule qui puisse rendre l'idée de Lucrèce; et, si elle est singu-

lière, c'est que le système lui-même est singulier. Il est remarquable que, dans les principes d'Épicure, la sensation la plus délicate, celle de la vue, et la sensation la plus grossière, celle du toucher, soient produites l'une et l'autre par des surfaces (car les simulacres ne sont effectivement que des surfaces); tandis que les sensations intermédiaires, telles que le son, l'odeur, etc., sont excitées par de simples corpuscules émanés des objets extérieurs.

72. Lucrèce paraît faire entendre, par ce vers, que les couleurs sont une partie même des corps; et dans son second livre on a vu qu'il établit une doctrine toute contraire, et qu'il prétend que les couleurs n'existent que dans notre âme, ne sont que la sensation occasionnée par la réflexion des rayons du soleil :

> Nequeunt sine luce colores
> Esse.

Pour accorder ces deux doctrines, il faut savoir qu'Épicure regardait les images par le moyen desquelles nous apercevons les objets, comme le résultat de deux espèces d'atomes : les uns, qui sont les émanations mêmes de la surface des corps; les autres, qui ne sont que des corpuscules de lumière qui viennent s'y mêler. Les premiers sont joints les uns aux autres et forment un tissu; les seconds sont des corpuscules isolés qui se disséminent dans les interstices de cette pellicule, et viennent, après la réflexion, frapper conjointement l'organe. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ces deux vers du livre II :

> Caudaque pavonis, larga cum luce repleta est,
> Consimili mutat ratione obversa colores.

La différence des couleurs naît du différent mélange des corpuscules lumineux, et cette différence de mixtion dépend de la chute directe ou oblique des rayons :

> Propterea quod
> Recta aut obliqua percussus luce refulget.

Épicure était tellement éloigné de regarder les couleurs comme inhérentes aux objets, que Lucrèce dit positivement, dans son second livre, que les corps ne sont pas colorés pendant la nuit :

> Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris?

Ce que Virgile dit en d'autres termes dans le sixième chant de son *Énéide*, vers 272 :

> Rebus nox abstulit atra colorem.

122. Voici le raisonnement de Lucrèce : en agitant légèrement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on sentira qu'il en émane une grande quantité de corpuscules qui agissent sur nos organes, quoique leur action soit invisible ; de cette expérience on sera en droit de conclure que les autres corps envoient aussi des émanations d'une autre nature, qui, bien qu'insensibles, n'en existent pas moins. Voilà le vrai sens de cet endroit. *Simulacra* ne signifie point du tout les émanations des plantes dont il parle, comme les commentateurs paraissent l'avoir entendu; c'est un mot consacré dans Lucrèce pour désigner les *simulacres*, les *effigies*, les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets; jamais il n'est employé pour signifier les autres espèces d'émanations. *Cassa sensu* veut dire *dépourvus de qualités sensibles*. Tels sont en effet les simulacres dans les principes de Lucrèce; ils n'agissent sur aucun de nos sens, pas même sur l'organe de la vue, puisqu'on ne peut les apercevoir isolés, et qu'ils n'affectent l'œil que par leur réunion :

Nec singillatim possunt secreta videri.

471. Lucrèce attaque ici les sceptiques. Au milieu des disputes dont les écoles grecques étaient la proie, de ces discussions éternelles sur le vrai et le faux, le juste et l'injuste, de ces questions métaphysiques et insolubles sur l'infini, l'éternité, l'espace, le vide et le plein, il s'éleva une secte d'hommes qui, voyant l'erreur et la vérité confondues parmi des sophismes et des arguments sans fin, en conclurent à tort qu'il n'y a point de vérité générale, ni propre à obtenir l'assentiment unanime de tous les hommes. Ils eurent le sort de ceux qui, préférant la neutralité dans les troubles civils, s'aliènent à la fois les deux partis; les athées combattirent des hommes indifférents, qui ne reconnaissaient pas de dieux; les superstitieux s'échauffèrent contre des hommes réservés qui ne niaient pas leurs fables. Le grand principe sur lequel se fondaient les sceptiques était qu'il n'y avait pas de proposition tellement évidente, qu'elle ne conduise de proche en proche à quelque chose d'obscur et d'incompréhensible ; qu'il en est du monde métaphysique comme du monde physique; que, s'il est impossible de remuer le bras et d'émouvoir légèrement l'air sans que cette impression se fasse sentir jusqu'aux extrémités de la nature, il n'est pas possible non plus d'agiter une seule question qui ne tienne au système entier des connaissances humaines, qui ne soit environnée, pour ainsi dire, de fils imperceptibles, et qui, par des filaments qui vont toujours en se multipliant et en se compliquant de plus en plus, ne se perde de plus en plus dans un labyrinthe de discussions interminables. Mais ou ils ne voyaient pas, ou ils feignaient de ne pas voir que

toutes ces incertitudes aboutissent nécessairement, dans chaque ligne de connaissance, à une proposition évidente, et qu'on ne peut, sans pusillanimité ou sans mauvaise foi, méconnaître ces points lumineux qui brillent au milieu des ténèbres. N'était-ce pas pour cette raison que Platon avait détaché de la chaîne de nos connaissances certaines idées essentiellement vraies, dont il avait fait des êtres vivants, des substances intelligentes, des espèces de *sous-divinités* intermédiaires entre l'homme et l'Être suprême?

569. Voici quelle était la propagation du son selon Épicure. Quand la voix sort de la bouche, ou quand le son part d'un corps sonore quelconque, le tissu des corpuscules qui en émanent, par une suite de la compression que doivent nécessairement causer les efforts qu'on fait ou pour parler ou pour produire un son quelconque, se divise et se subdivise à l'infini en molécules, toutes plus petites les unes que les autres et parfaitement semblables entre elles et à l'émission primitive; d'où il arrive, à la vérité, que chaque auditeur n'entend pas le même son ou la même voix individuelle, mais un son ou une voix parfaitement semblable; et, selon qu'on est plus éloigné de la source même du son, chaque molécule, ayant subi plus de subdivisions, doit être plus petite, et par conséquent moins sensible. Lucrèce se sert, pour faire sentir ce mécanisme, de la comparaison d'une étincelle qui se divise en un plus grand nombre d'autres étincelles plus petites. Plutarque emploie une autre image, qui donne une idée encore plus claire de cette formation et de cette propagation du son : il compare le son à l'eau contenue dans un arrosoir, qui, en tombant, se subdivise en un nombre de gouttes d'eau d'autant plus considérable qu'elle tombe de plus haut.

575. Le mot *imagine*, qu'emploie ici Lucrèce, n'a pas été choisi sans dessein; c'est une expression métaphorique tirée des images réfléchies par les miroirs. En effet, dans les principes d'Épicure, il y a un grand rapport entre le mécanisme de l'ouïe et celui de la vue; dans l'un et dans l'autre cas, il se détache des corpuscules de l'objet vu ou entendu : ces corpuscules, ou vont frapper directement l'organe qui leur est consacré, ce qui fait une vision ou une audition directe, ou meurent dans l'air, ou vont se briser contre des corps qui n'ont point d'analogie avec eux, ou en rencontrent d'autres dont la conformation est telle, que leur tissu se réfléchit tout entier et sans souffrir aucun dommage, ce qui fait une vision ou une audition réflexe, par le moyen des miroirs ou des échos. Lucrèce ne pouvait donc choisir une métaphore plus juste. C'est aussi le même rapport que Virgile avait en vue, quand il dit (*Géorg.*, lib. IV, v. 50) :

Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Ajoutons que, comme les images se réfléchissent de miroirs en miroirs,

> Fit quoque de speculo in speculum ut tradatur imago,

les sons se réfléchissent aussi de rochers en rochers, de collines en collines :

> Ita colles collibus ipsis
> Verba repulsantes iterabant dicta referre.

584. D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de Nymphes ou d'Intelligences les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes? Il paraît que la peur y a contribué beaucoup. Un homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt ou sur une haute montagne se sent saisi d'une espèce d'émotion ou d'étonnement dont il n'est pas le maître. Dans cette situation délicate, le souffle d'un zéphyr, le mouvement d'un arbre, le son renvoyé par un écho, sont autant de phénomènes dont il est puissamment affecté : il croit voir et entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente : tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraye. Il n'en a pas fallu davantage pour supposer des esprits ou des génies partout : de même que le peuple, en pareil cas, croit encore voir et entendre des lutins, des sorciers, le sabbat, et le reste, ainsi les Grecs ont cru voir et entendre des nymphes et des génies, et l'ont assuré fort sérieusement. (Note tirée de l'*Origine des dieux du paganisme*, par Bergier.)

780. Voici le raisonnement de Lucrèce, dont la marche est un peu brusque et difficile à suivre. On lui demande comment il se peut que les simulacres destinés à la pensée viennent, aussitôt que nous le voulons, présenter à notre esprit les images des objets de toute espèce; il répond qu'il y a une foule innombrable de ces simulacres, que chaque instant est subdivisé en un grand nombre d'autres instants insensibles, auxquels correspondent une infinité de simulacres de toute espèce, telle, qu'ils sont en quelque façon à nos ordres, et que nous n'avons que la peine de choisir. Car enfin, ajoute-t-il, il n'est pas plus nécessaire que la nature forme exprès des simulacres quand nous voulons penser, qu'il n'est nécessaire qu'elle leur ait appris les règles de la danse quand nous les voyons en songe déployer leurs bras, mouvoir leurs membres avec souplesse, etc. Ces deux phénomènes sont la suite du même mécanisme, et s'expliquent par la multitude étonnante de simulacres qui se succèdent en nous sans interruption. Mais, objecte-t-on encore à Épicure, s'il y a un si grand

nombre de simulacres, pourquoi n'avons-nous pas au même instant une foule innombrable d'idées de tous les genres? C'est, répond Lucrèce, que ces simulacres ne sont aperçus que quand l'âme y fait attention, *se contendit acute;* sans cela ils sont perdus pour elle. Il en est des yeux de l'âme comme de ceux du corps, qui ne voient que les objets vers lesquels il se dirigent.

914. Tous les anciens philosophes ont regardé, ainsi qu'Épicure, le sommeil comme un commencement de mort; quelque système qu'ils aient adopté sur la nature de l'âme et son union avec le corps, ils se sont tous accordés en ce point d'attribuer, chacun selon ses principes, la même cause au sommeil qu'à la mort. Alcméon attribuait le sommeil à la retraite du sang vers la région du cœur, et prétendait que, quand tout le sang se retirait ainsi, la mort s'ensuivait. Empédocle, qui faisait naître le sommeil d'un refroidissement modéré de la chaleur du sang, croyait que ce refroidissement, en devenant total, occasionnait la mort. Diogène, qui assignait pour cause du sommeil la retraite de l'air, qui, des veines où il est disséminé, reflue dans la région du ventre et de la poitrine, pensait que, si toutes les particules d'air se retiraient sans exception, la mort était inévitable. Platon et les stoïciens, qui attribuaient le sommeil au ralentissement de l'activité des esprits animaux, soutenaient qu'on mourait quand ce ralentissement dégénérait en une immobilité totale. En un mot, le sommeil était regardé comme une mort suivie d'une résurrection. *Latet mens oppressa somno*, dit Lactance, *tanquam ignis obducto cinere sopitus : quem si paulatim commoveris, rursus ardescit, et quasi evigilat.* Ce que dit plus bas Lucrèce :

> Cinere ut multa latet obrutus ignis,
> Unde reconflari sensus per membra repente
> Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

LIVRE CINQUIÈME

Vers 157. Lucrèce a particulièrement en vue Platon dans ce morceau. Ce philosophe pensait que le monde n'aurait pas de fin, non qu'il fût indestructible de sa nature, mais parce qu'il regardait comme indigne de la majesté de l'Être suprême de permettre qu'un ouvrage

travaillé avec tant d'art, de sagesse et de perfection, tombât jamais en ruine :

> Nec fas esse, deum quod sit ratione vetusta
> Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
> Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,
> Nec verbis vexare, et ab imo evertere summam.

535. Il est incroyable combien les philosophes ont imaginé de systèmes pour expliquer comment la terre se soutient au milieu du monde, jusqu'à ce que les lois de la gravitation aient été fixées par les belles découvertes de Newton. Les uns croyaient que la terre, abandonnée à sa pesanteur, se précipitait sans cesse dans les régions inférieures, aux extrémités desquelles elle ne pouvait jamais arriver, parce que l'espace est infini, et que nous ne pouvons nous apercevoir de cette chute parce que ce mouvement de haut en bas nous est commun avec la terre. D'autres, comme Xénophane, pour éviter une supposition aussi ridicule, en établissaient une autre non moins déraisonnable, prétendant que la terre s'étendait sous nos pieds à l'infini, et se servait ainsi de base à elle-même. D'autres, comme Empédocle, enseignaient que la terre demeurait suspendue au milieu des airs à cause de la rapidité du mouvement du ciel, qui la retient sur elle-même et l'empêche de s'échapper, comme l'eau est retenue dans un vase mû circulairement. Anaximandre expliquait le même phénomène d'une manière plus ingénieuse, en prétendant que la terre, placée au centre du monde et à égale distance de toutes les extrémités, n'avait pas de raison pour tendre plutôt d'un côté que d'un autre, et que, faute de détermination, elle restait en équilibre au milieu des airs. Enfin Aristote regardait le centre du monde comme la partie inférieure de l'espace; d'où il concluait que la terre devait s'y tenir, ne pouvant descendre plus bas. Ce principe d'Aristote explique parfaitement ce que Lucrèce veut dire par ce vers, peu intelligible sans cela :

> In medioque imas capiebant omnia sedes.

Au reste, la raison qu'apporte Lucrèce, pourquoi la terre est suspendue au milieu des airs, est la même qu'emploie Pline (*Hist. nat.*, lib. II, cap. v) : *Hujus (aeris) vi suspensam, cum quarto aquarum elemento, librari medio spatio tellurem. Ita mutuo complexu diversitatis effici nexum, et levia ponderibus inhiberi, quominus evolent; contraque gravia, ne ruant, suspendi, levibus in sublime tendentibus. Sic pari in diversa nisu, in suo quæque consistere, irrequieto mundi*

ipsius constricta circuitu : quo semper in se currente, imam atque mediam *in toto esse terram.*

683. *Orbem* ne signifie pas ici le *monde*, mais l'*orbe du ciel;* c'est une remarque nécessaire à faire, parce que quelques interprètes, qui n'ont voulu voir que les mots, n'ont pas senti qu'*orbem*, pris dans le premier sens, rendait le texte obscur, embarrassé et inexact, tandis que tout ce que dit Lucrèce s'accorde parfaitement avec les principes et les découvertes des astronomes modernes.

803. Les anciens croyaient que le monde avait commencé d'exister au printemps; cette saison, qui est, pour la plupart des animaux, celle du renouvellement de l'espèce, on croyait qu'elle avait été aussi la saison de la première formation. Voilà pourquoi le printemps était consacré à Vénus; voilà pourquoi les Sabiens et les plus anciennes nations du monde avaient placé en mars le commencement de leur année; enfin voilà ce que veut dire Virgile dans ces vers du second livre des *Géorgiques :*

Non alios prima crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim. Ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, et hibernis parcebant flatibus Euri.

Et ce que Lucrèce dit plus bas en d'autres termes :

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras.

1232. Quoi qu'en dise Bayle (art. *Lucrèce*), le poëte n'a certainement pas ici en vue une providence, ou, si l'on veut, une *fatalité* qui dirige les événements humains et qui se joue des grandeurs de la terre. Son idée est toute simple : il a dit ci-dessus que la route des honneurs est dangereuse, que l'envie attend les ambitieux pour les précipiter dans l'abîme : il n'est point ici question de dangers surnaturels ; seulement Lucrèce remarque que ces malheurs sont si constants par le concours des circonstances, qui ne manquent jamais de se trouver réunies, que l'on croirait qu'il y a une intelligence secrète et puissante qui se fait un jeu de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand. Car le *videtur* qui modifie la proposition mérite plus d'attention que Bayle ne semble y en avoir fait. Toute l'idée du poëte se réduit, à ce qu'il me paraît, à dire que c'est cette régularité invariable de maux attachés à la condition des ambitieux qui a fait imaginer une fatalité secrète, acharnée contre les hommes puissants.

1298. « Lucrèce regardait l'art de conduire un char attelé de plu-

sieurs chevaux comme une chose plus combinée que celui de monter et de conduire un seul cheval. Quand même la pensée de Lucrèce serait véritable, les raisonnements ne prouvent rien contre les faits, et il n'est pas toujours vrai que l'on ait commencé par le plus simple. Les inventions sont dues ordinairement au hasard, et le hasard ne s'assujettit point aux procédés méthodiques de la philosophie... Mais il est faux que l'art de conduire un char soit plus combiné que celui de l'équitation : la fougue du cheval le plus impétueux est arrêtée, ou du moins diminuée, par le poids du char auquel il est attaché. Il est évident que la façon la plus simple et la plus aisée de faire usage des chevaux, celle par où l'on a dû commencer, a été de les atteler à des fardeaux et de les leur faire tirer après eux : le traîneau a dû être la plus ancienne de toutes les voitures ; ce traîneau, ayant ensuite été posé sur des rouleaux qui sont devenus des roues lorsqu'on les a attachés à cette machine, s'éleva peu à peu de terre, et a formé les chars des anciens à deux et à quatre roues, » etc. (Fréret, *Recherches sur l'ancienneté et sur l'origine de l'art de l'équitation dans la Grèce*.)

1326. Après ce vers, on trouve celui-ci dans toutes les éditions :

In se fracta suo tinguentes sanguine tela.

Comme il présente la même idée, exprimée avec les mêmes termes que le premier, et que la plupart des commentateurs le retranchent comme supposé, on a cru devoir le faire disparaître de cette édition.

LIVRE SIXIÈME

Vers 111. *Fragiles sonitus* est une expression qu'il n'est pas possible de faire passer dans notre langue ; c'est proprement *sonitus rei quæ frangitur*, le bruit d'un corps qui se brise : on est obligé de le paraphraser.

167. *Anceps ferrum* veut dire proprement un fer à deux tranchants, qui n'est autre chose qu'une *hache*.

316. Toutes les leçons portent *fulmine*, qui ne fait aucun sens. En effet, voici le raisonnement du poëte : il se peut que ce soit la force même du coup qui allume le feu ; si un caillou frappé avec le fer allume des étincelles, de même le nuage sur lequel vient fondre le vent peut

aussi prendre feu, pourvu toutefois que la matière soit inflammable. Il est évident qu'il faut lire *flamine* au lieu de *fulmine*. Ce que Lucrèce ajoute ensuite est une nouvelle preuve de la nécessité de cette correction; car il ne dirait pas : *Néanmoins je ne conviens pas que le vent soit une substance absolument froide*, si la conclusion précédente n'eût été : *Le vent, quoique froid, peut donc enflammer le nuage.*

438. *Lentus* est pris ici dans sa vraie signification; il veut dire *souple, flexible, pliant*, comme dans Virgile :

> Lenta salix feto pecori.

473. Dans toutes les éditions de Lucrèce, après ce vers on en trouve un autre absolument inintelligible :

> Nam ratio cum sanguine abest humoribus omnis.

Creech et les commentateurs qui ont voulu entendre Lucrèce rejettent ce vers; ceux qui n'ont eu en vue que de commenter son poëme reportent ce vers plus haut, vers 404, où il ne présente pas un sens plus clair qu'ici.

479. *Æstus ætheris siguiferi* ne peut jamais signifier la chaleur de la voûte éthérée, comme le prétend Gassendi, puisque, suivant la remarque de Creech, le propre de la chaleur est de dilater et de raréfier, et non pas de condenser et d'affaisser : il est donc question ici uniquement de la matière éthérée, qui, en pesant d'en haut sur les nuages, les comprime et leur donne de la consistance. Voici deux passages qui pourront éclaircir l'idée de Lucrèce; le premier est de Pline le Naturaliste, et le second de Sénèque : *Terrena in cœlum tendentia deprimit siderum vis.* (*Hist. nat.*, lib. II, cap. XXXIX.) *Causas autem illius* (*aeris*) *mutationis et inconstantiæ alias terra præbet, cujus positiones huc aut illo versæ, magna ad aeris temperiem momenta sunt; alias siderum cursus. Ex quibus soli plurimum imputes... Sed et cæteræ quoque stellæ non minus terrena quam incumbentem spiritum terris afficiunt, et ortu suo occasuve contrario, modo frigora, modo imbres, aliasque terrarum injurias turbidæ movent.* (Sen., *Nat. Quæst.*, lib. II, cap. II.)

583. Ce que Lucrèce dit de Sidon est confirmé en partie par Posidonius, qui, selon le témoignage de Strabon, rapporte qu'une ville située au-dessus de Sidon fut engloutie par un tremblement de terre, et qu'une partie de Sidon même s'écroula. Sénèque (*Nat. Quæst.*, lib. VI, cap. XXIV) en parle aussi : *Thucydides ait, circa Peloponnesiaci belli tempus, Atalantam insulam aut totam, aut certe maxima ex parte superfusam. Idem Sidoni accidisse, Posidonio crede.* Plusieurs

éditions donnent ici le nom de la ville d'Égine; Sénèque nomme *Ægium*, dans un passage qui répand un grand jour sur celui de Lucrèce : *illa vasta concussio, quæ duas suppressit urbes Helicen et Burin, citra Ægium constitit.* (*Nat. Quæst.*, lib. VI, cap. xxv.) Ovide en fait aussi mention :

Si quæras Helicen et Burin, Achaidas urbes,
Invenies sub aquis; et adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.
Met., lib. XV.

Diodore de Sicile, qui rapporte le même événement, ajoute qu'il fut regardé comme une punition par laquelle Neptune irrité châtia ces deux villes coupables; mais ensuite, comme philosophe, il apporte la cause physique de cet événement; il dit que le Péloponèse renferme de grandes cavités souterraines et d'immenses réservoirs où les eaux se tiennent rassemblées, et qu'on y connaît, entre autres, deux fleuves qui coulent sous terre. Celui qui prend sa source auprès du Phénée s'enfonça et disparut peu de temps après qu'on l'eut aperçu, et il est demeuré dans les entrailles de la terre ; un autre, qui est au pied du Stymphée, que l'abbé Terrasson soupçonne être le Stymphale, se jette dans une ouverture où il reste caché la longueur de deux cents stades, au bout desquels il se remontre auprès d'Argos.

659. Celse (lib. V, cap. xxviii) dit : *Ignis sacer malis ulceribus annumerari debet.* On peut consulter encore sur cette maladie Paul Éginette, qui en traite au long. Virgile en fait aussi mention (*Georg.*, l. III, vers 566) :

Contactos artus sacer ignis edebat.
Creech.

682. Ce que dit Lucrèce des cavernes de la Sicile est confirmé par Justin (lib IV, cap. i) : *Siciliam ferunt angustis quondam faucibus Italiæ adhæsisse, direptamque velut a corpore, majore impetu superi maris, quod toto undarum onere illuc vehitur. Est autem ipsa terra tenuis ac fragilis, et cavernis quibusdam fistulisque ita penetrabilis, ut ventorum tota ferme flatibus pateat; necnon et ignibus generandis nutriendisque soli ipsius naturalis materia. Quippe intrinsecus stratum sulphure et bitumine traditur : quæ res facit ut, spiritu cum igne inter interiora luctante, frequenter et compluribus locis nunc flammas, nunc vaporem, nunc fumum eructet. Inde denique Ætnæ montis per tot sæcula durat incendium; et ubi per spiramenta cavernarum ventus incubuit, arenarum moles egeruntur.* « On dit que la Sicile était autrefois jointe à l'Italie par un isthme étroit, et qu'elle fut séparée du conti-

[illegible] sans cesse y
[illegible] est léger
[illegible] elle est rem-
[illegible] entière expo-
[illegible] naturellement de
[illegible] parce qu'on as-
[illegible]
[illegible] ses souterrains.
[illegible] les dam-
[illegible] De là enfin
[illegible]
[illegible] dans les soupiraux les

[illegible] qu'il
[illegible] par
[illegible] se forment
[illegible]
[illegible] du sens.
[illegible] débordements du Nil. Ce
[illegible] de torrents et
[illegible] entre les
[illegible] sont la
[illegible] ments du
[illegible] quelques iné-
[illegible] circonstances
[illegible] même façon.
[illegible] opinions des
[illegible] Diodore de
[illegible] détails.
[illegible] naissance du
[illegible] renfermée
[illegible] sorte dans
[illegible] les
[illegible] Le cas-
[illegible] inflam-
[illegible] réduite
[illegible] espace
[illegible] surprenant que
[illegible] pour
[illegible] sont plus
[illegible] être af-
[illegible] sont dans

leur état critique, temps auquel leurs fibres sont plus sensibles et plus susceptibles des impressions extérieures.

801. Tout le monde connaît les funestes effets du charbon ardent, dont l'action tend à détruire ou à suffoquer le principe vital, en attaquant surtout le cerveau et le genre nerveux, et en raréfiant le sang, d'où résultent des maladies comateuses et le spasme. C'est pour la même raison que l'odeur d'une mèche récemment éteinte, qui, par les principes sulfureux et volatils dont l'huile ou la graisse sont composés, n'est à proprement parler qu'un véritable charbon, peut aussi produire les accidents que Lucrèce a décrits plus haut. Mais la précaution qu'il indique de boire de l'eau pour se garantir des effets du charbon, sur quel principe de physique ou d'anatomie peut-elle être fondée? Croyait-il qu'une grande quantité d'eau, en se mêlant avec le sang, pouvait servir à noyer, pour ainsi dire, et à émousser les principes sulfureux du charbon? C'est ce qu'il n'explique pas, et ce qui d'ailleurs est contraire à l'expérience et à la raison.

847. Quinte-Curce décrit ainsi cette fontaine (lib. IV, sect. VII) : *Ammonis nemus in medio habet fontem* (Aquam solis *vocant*). *Sub lucis ortum tepida manat; medio die, cum vehementissimus est calor, frigida eadem fluit; inclinato in vesperam, calescit; media nocte, frigida exæstuat : quoque propius nox vergit ad lucem, multum ex nocturno calore decrescit, donec sub ipsum diei ortum assueto tempore languescat.* « Au milieu de la forêt d'Ammon se voit une fontaine qu'on appelle l'*Eau du soleil.* Au lever du soleil, elle est tiède; à midi, lorsque la chaleur est la plus considérable, elle est très fraîche; ensuite, à mesure que le jour décline, elle s'échauffe, de manière qu'à minuit elle devient bouillante; et plus la lumière s'approche, plus l'eau perd de sa chaleur, jusqu'à ce qu'au matin elle retrouve sa tiédeur accoutumée. »

878. Cette fontaine est celle de Jupiter Dodonien, que Pline décrit en ces termes (*Nat. Hist.*, lib. II, cap. CIII) : *In Dodone Jovis fons cum sit gelidus, et immersas faces exstinguat, si extinctæ admoveantur, accendit. Idem meridie semper deficit : qua de causa* ἀναπαυόμενον (*id est cessantem*) *vocant. Mox increscens, ad medium noctis exuberat, ab eo rursus sensim deficit.* « La fontaine de Jupiter à Dodome, quoique assez froide pour éteindre les flambeaux allumés qu'on y plonge, a pourtant la propriété de les rallumer quand on les en approche après qu'ils ont été éteints. Cette même fontaine se tarit régulièrement à midi; ce qui lui a fait donner le nom d'ἀναπαυόμενον. Vers minuit elle se remplit de nouveau, et depuis cette heure elle recommence à décroître peu à peu. »

908. Il y avait dans l'Asie Mineure deux villes appelées *Magnesiæ*, l'une auprès du Méandre, l'autre au pied du mont Sipyle. Cette der-

nent par l'impétuosité de la mer supérieure, qui vient sans cesse y fondre de tout le poids de ses ondes. La terre de cette île est légèr et friable : les cavernes et les conduits souterrains dont elle est remplie la rendent si perméable, qu'elle est presque tout entière exposée au souffle des vents. Elle est avec cela mêlée naturellement de matières propres à engendrer et à nourrir des feux, parce qu'on assure qu'elle est intérieurement abondante en soufre et en bitume : d'où il arrive que, le vent luttant contre le feu dans ses souterrains, elle vomit fréquemment, et en beaucoup d'endroits, tantôt des flammes, tantôt des exhalaisons, tantôt une épaisse fumée. De là enfin l'Etna, ce volcan qui brûle depuis tant de siècles, et d'où s'élancent des amas de sables quand le vent s'engouffre dans les soupiraux des cavernes. »

700. Je traduis *ventigeni* par *d'où s'échappent les vents*, quoiqu'il signifie plutôt *où se forment les vents;* mais, si les vents entrent par le pied de la montagne quand la mer s'est retirée, ils ne se forment donc pas dans l'entonnoir. En général, tout ce morceau est corrompu, et je me suis moins proposé d'y mettre de la fidélité que du sens.

734. C'est, en effet, la véritable cause des débordements du Nil. Ce fleuve reçoit en Éthiopie les eaux d'un grand nombre de torrents et de rivières, que forment les pluies abondantes qui tombent entre l'équateur et le tropique avant et après le solstice. Ces pluies sont la seule cause des débordements réglés du Nil, débordements qui arrivent tous les ans à peu près au même temps, mais avec quelques inégalités, parce qu'ils dépendent du concours de diverses circonstances physiques qui ne se trouvent pas toujours réunies de la même façon. Ceux qui sont curieux de connaître plus amplement les opinions des anciens sur les débordements du Nil peuvent consulter Diodore de Sicile (lib. I), qui a traité cette matière avec les plus grands détails.

793. Le *castoreum* est une matière grasse, de la consistance du miel, d'un roux foncé, fétide, âcre et nauséabonde ; elle est renfermée dans deux vésicules de la grosseur d'un œuf que le castor porte dans ses aines ; ces vésicules ne sont pas, comme on l'a cru, les testicules du castor, puisque la femelle en est pourvue comme le mâle. Le *castoreum* est composé de parties terreuses, résineuses, huileuses, inflammables, très-subtiles et si spiritueuses, qu'une seule goutte, réduite en vapeurs, suffit pour répandre son odeur dans un grand espace d'air. Comme il est fétide et pénétrant, il n'est pas surprenant que bien des personnes se sentent blessées de son odeur, qui attaque pour l'ordinaire le cerveau et les nerfs ; les femmes surtout, qui sont plus délicates et dont le genre nerveux est plus irritable, peuvent être affectées jusqu'à l'évanouissement; à plus forte raison si elles sont dans

amour entre le fer et l'aimant, opinion que Claudien exprime ainsi, en adressant la parole à l'Amour :

Jam gelidas rupes, vivoque carentia sexu
Membra feris, jam saxa tuis obnoxia telis;
Et lapides suus ardor agit, ferrumque tenetur
Illecebris : rigido regnant in marmore flammæ.

1069. Toutes les éditions portent : *In aquaï fontibus audent miscerı* (*le vin ose se mêler avec l'eau*); ce qui fait une expression assez plaisante. Je ne doute pas que le mot *audent* ne soit une faute de copiste. et que Lucrèce n'ait écrit *fontibu' gaudent* (le vin aime à se mêler avec l'eau).

1104. *Claudicare* veut dire proprement *boiter;* ici, c'est une expression métaphorique par laquelle Lucrèce fait entendre que l'axe du monde, qui s'élève dans la partie septentrionale et s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner dans l'Égypte.

FIN DES NOTES



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

R.A

